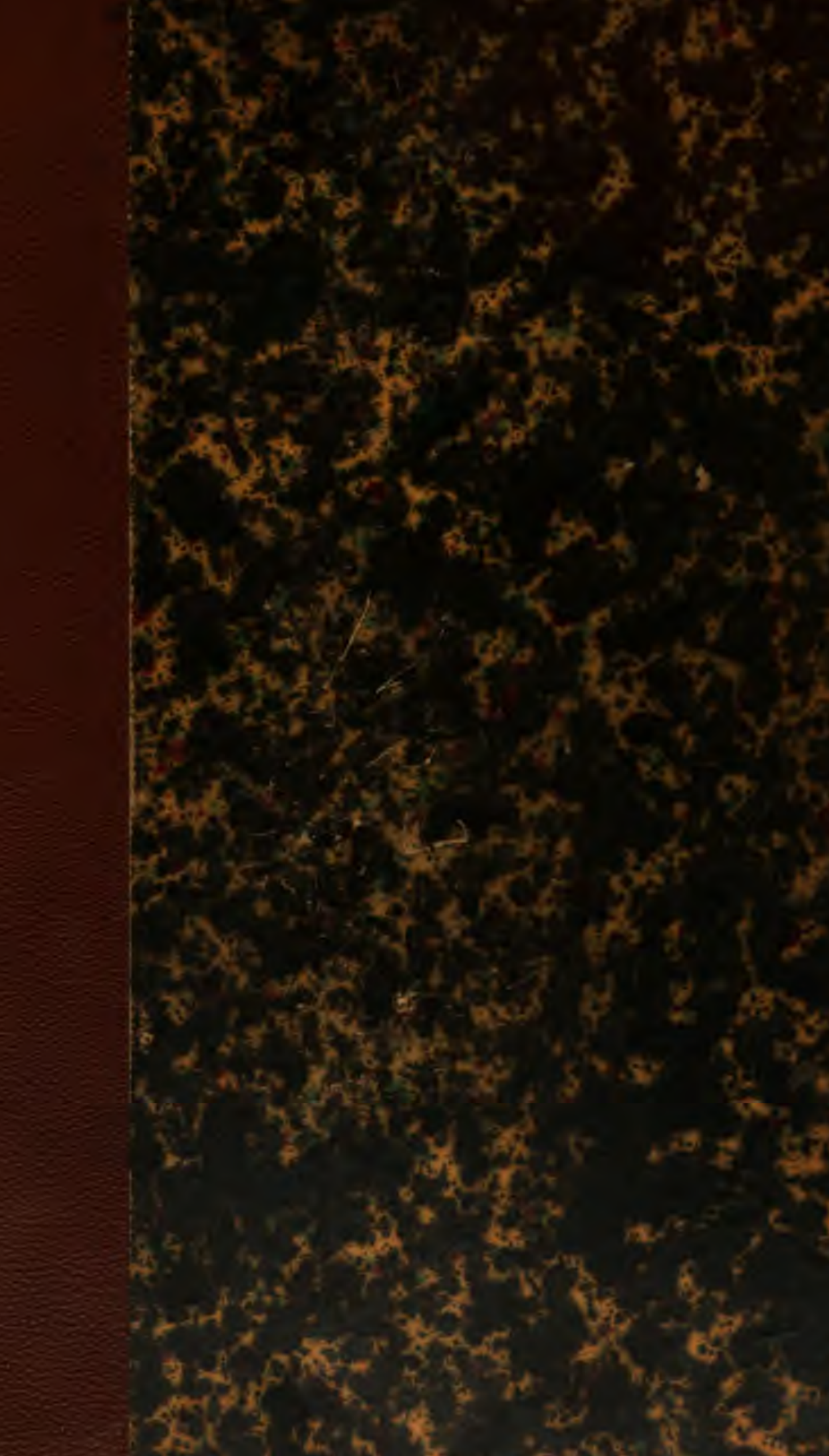
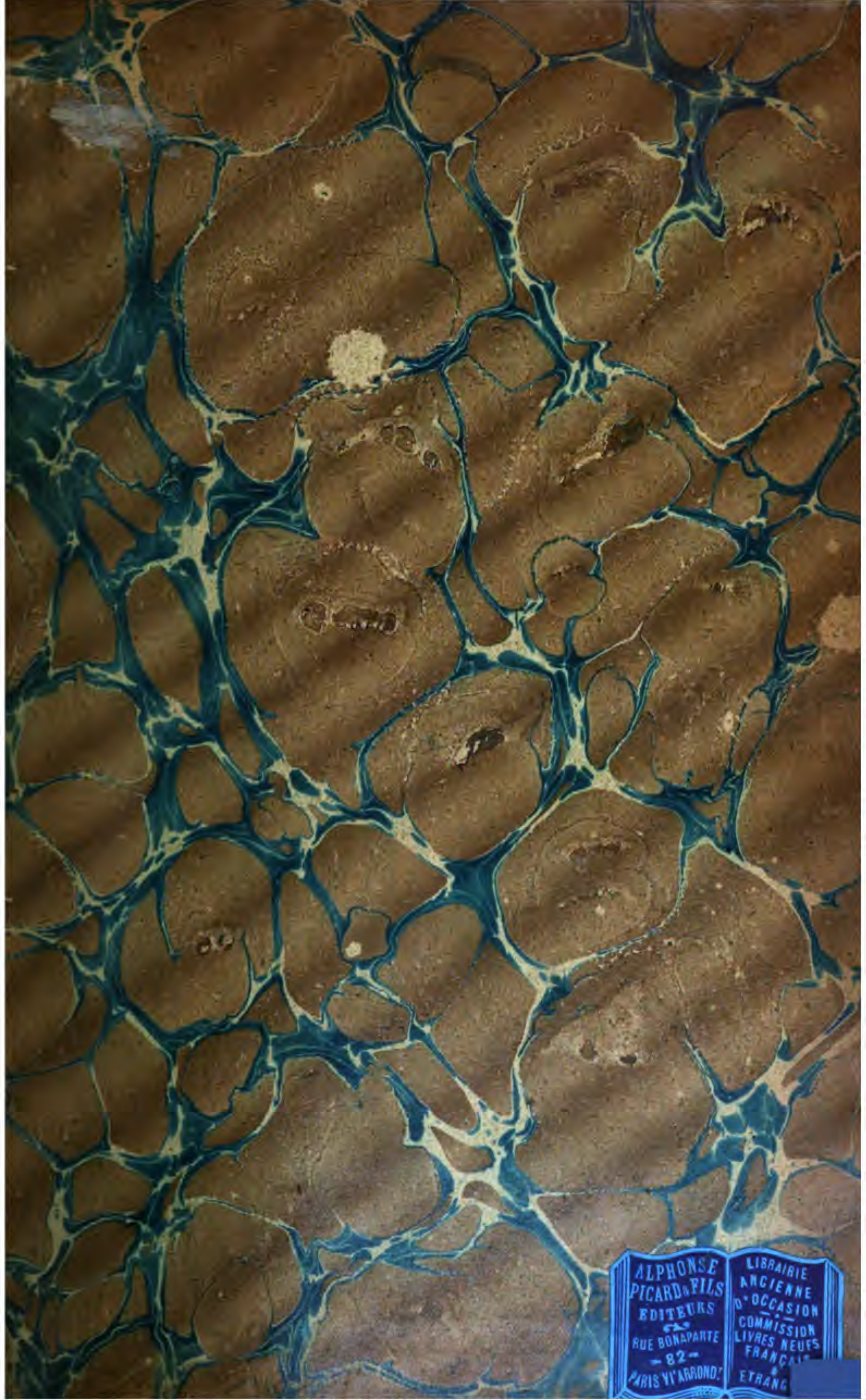




AH7448.18.13
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV · ANG ·
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VIe ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS

ANNIBAL

EN GAULE

PAR

J. COLIN
CAPITAINE D'ARTILLERIE BREVETÉ
à la Section historique de l'État-Major de l'armée



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R CHAPELOT ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

—

1904

ANNIBAL EN GAULE

par Polybe. Il en restera deux ou trois, peut-être, entre lesquels le choix se fera d'après les autres circonstances du récit.

Telle était l'œuvre entreprise par Deluc et Larauza ; mais ils disposaient de moyens insuffisants. Les cartes et les livrets de poste qu'ils employaient leur firent commettre des erreurs matérielles que vint encore augmenter une évaluation inexacte du stade. Dès le passage du Rhône, ils se trouvèrent égarés, et réduits aux expédients.

Ce double exemple a-t-il découragé leurs successeurs ? Toujours est-il que, depuis lors, on est retombé en pleine fantaisie. Les historiens ont désespéré d'atteindre la vérité par une méthode régulière ; ils se contentent donc de chercher des indices dans la lecture de Polybe, ou même en dehors de lui : un mot, une phrase les frappent, sur lesquels ils bâtissent tout un système. S'agit-il de déterminer l'endroit où Annibal a passé le Rhône, point essentiel dont tout le reste va dépendre ? Ils ne tiendront pas compte de la distance à Ampurias, dont la précision les gênerait, ou bien ils jugeront à propos de lui infliger une majoration. Ils choisiront pour base de leurs recherches une donnée assez élastique pour se

plier à tous leurs caprices ; celle-ci par exemple, que « le point de passage est à quatre marches de la mer. » Suivant quelle route comptera-t-on ces quatre marches, et quelle en sera la longueur ? On ne le sait pas, et la latitude laissée par une telle condition est si grande, que tous les points proposés, depuis Arles jusqu'à Pont-Saint-Esprit, y satisfont également. Plusieurs de nos historiens ayant fixé d'avance leurs vues sur Roquemaure ou Pont-Saint-Esprit, imaginent des marches énormes, et même des marches à vol d'oiseau !

Ils se justifient parfois en déclarant qu'ils ont tout calculé de manière à se plier aux indications ultérieures de Polybe.

Mais qu'arrive-t-il, au contraire ? C'est que toutes ces solutions, établies en dehors des premières données précises et solides de l'historien grec, se trouvent encore en contradiction avec les autres.

Aucune d'entre elles ne comporte, suivant les chemins ordinaires, un parcours de 2,600 stades entre le Rhône et la plaine italienne ; il faut supposer des montées et descentes quotidiennes, des détours inexplicables, des unités de longueur inconnues, pour retrouver le chiffre de Polybe. Elles ne présentent pas, à

1400 stades environ du Rhône, une entrée ou montée digne de ce nom ; il faut qualifier de « montée des Alpes » une côte insignifiante où la route s'élève doucement de 60 mètres pour redescendre aussitôt, et cela en pleine montagne.

Parmi les diverses conditions imposées par Polybe, les plus nettes sont les suivantes : Annibal a remonté le Rhône sur une longueur de 800 stades ; à son entrée dans les montagnes, il a combattu les Allobroges, dont il traversait le territoire, et il a pillé leur ville où il a trouvé 150,000 rations. Il a franchi les Alpes en un point d'où l'on voyait largement la plaine d'Italie, et à la descente, le chemin a passé non loin d'un glacier.

Or, personne, jusqu'à ce jour, n'a trouvé moyen de faire parcourir à Annibal 800 stades le long du Rhône : on n'a pas craint de supposer que tout ou partie de cette longueur peut se compter sur un affluent, Isère, Eygues ou Durance. On impute ainsi à Polybe des confusions indignes de lui.

Il était également impossible de placer le combat contre les Allobroges et le pillage de leur ville sur le territoire que tous les géographes leur attribuent. On leur suppose des

migrations invraisemblables, en sens inverse de celles qui pourraient être admises si tout ne prouvait qu'il n'y en eut aucune entre Annibal et l'époque de la conquête, etc.

Les causes d'erreur qui ont égaré Deluc et Larauza n'existent plus aujourd'hui. Depuis les travaux de Dorpfeld, on sait que le stade grec est de 177^{m},50 environ, et non de 185 mètres, comme le supposaient ces deux historiens. Cette valeur est en parfait accord avec le renseignement de Strabon (VII, 7) d'après lequel Polybe comptait 8 stades 1/3 dans le mille romain d'environ 1480 mètres[1]. Nous disposons, en outre, de cartes précises, de carnets d'étapes, de guides, etc., grâce auxquels nous ne pouvons commettre d'erreurs dans l'évaluation des distances sur les routes modernes.

Munis de ces éléments de travail parfaits, nous reprenons la comparaison des longueurs

[1] Le stade de 8 au mille n'a été adopté qu'à partir d'Artémidore, un demi-siècle après la conquête de la Grèce par les Romains, pour faciliter les relations entre les deux peuples. On n'attribue plus, aujourd'hui, aucune importance à la phrase de Polybe où il déclare que le chemin d'Espagne en Italie a été jalonné de 8 en 8 stades par les Romains. On y voit généralement une interpolation, postérieure à la réforme d'Artémidore; d'autres savants estiment simplement que Polybe a voulu abréger le discours dans ce passage, où une précision extrême était superflue.

relevées sur la carte avec celles que nous indique Polybe.

Quelle exactitude faut-il attribuer à ces dernières ? Polybe indique parfois, au cours du récit ou dans une digression géographique, des distances en chiffres ronds, estimées d'une manière très vague. C'est une conséquence de l'esprit pratique dans lequel est conçu son ouvrage : il veut présenter à ses lecteurs des idées générales, et ne pas les égarer dans les détails ; il ne cite pas plus de chiffres précis qu'il ne nomme de petites localités. Parlant à des Grecs, il esquisse à grands traits la géographie de l'Occident, donne les dimensions de l'Espagne, de la Gaule, en milliers de stades, évalue enfin le rapport de l'une à l'autre avec une approximation grossière pour n'employer que les nombres les plus simples.

Tel n'est pas le cas pour la série des distances mesurées entre Gibraltar et l'Italie : elles sont données en centaines de stades, c'est-à-dire à cent stades près (17 à 18 kilomètres). Nous pouvons vérifier les trois premières, car nous en connaissons les extrémités : de Gibraltar à Carthagène, à Tortose, à Ampurias, le tracé des chemins est fixé par le terrain ; ceux que Polybe a connus ne diffèrent pas sensiblement

de ceux que nous pouvons leur comparer. Or, nulle part nous ne trouvons un écart supérieur à 10 kilomètres entre le chiffre de Polybe et celui que nous relevons sur les meilleures cartes modernes ; le long de ces côtes escarpées, à travers les sierras, nous constatons que les mesures de l'historien grec sont aussi exactes que le comporte l'unité adoptée.

Rien ne permet de supposer qu'il n'en doit pas être de même au delà d'Ampurias. Nous ignorons comment les mesures ont été prises, mais elles sont données ensemble, dans un paragraphe isolé du récit, et forment une série complète, homogène ; elles résultent assurément d'un travail unique poursuivi d'un bout à l'autre avec les mêmes moyens et la même conscience.

Personne, du reste, n'a jamais songé à le mettre en doute, et les historiens qui sont partis de données vagues, toutes différentes de celle-ci, se sont astreints à mettre leurs solutions d'accord avec ces chiffres si essentiels, au moyen de divers artifices que nous détaillerons.

Nous prendrons donc les distances données par Polybe, telles quelles, pour point de départ de nos recherches, et nous les comparerons aux

longueurs mesurées sur les diverses routes qui traversent le Rhône et les Alpes.

S'il ne s'en trouvait pas une seule, dans le nombre, qui répondît à peu près aux chiffres de Polybe, il faudrait supposer une erreur grossière, abandonner tout espoir de résoudre la question sans y introduire d'hypothèses. Mais ce n'est pas ce qui se produit : les 1600 stades comptés à partir d'Ampurias nous amènent sur le Rhône non loin d'Arles, et il y a trois chemins qui, partant de là pour traverser les Alpes, répondent exactement aux données numériques de l'historien grec. L'un d'entre eux passe au col de Cabre, le second au Lautaret, le troisième remonte le Rhône, puis l'Isère et l'Arc pour passer au col Clapier[1], non loin du mont Cenis. Les deux premiers ne satisfont pas aux diverses conditions qui résultent du récit de Polybe ; *le troisième satisfait à toutes.*

Parmi ces conditions, il en est une sur laquelle nous insisterons, parce qu'elle fixe le col franchi par Annibal avec une précision absolue, et que c'est précisément ce col Clapier auquel nous ont conduit les chiffres : *parvenu*

[1] Si l'on voulait passer par le mont Cenis, on trouverait environ 35 kilomètres de trop.

au col, Annibal a vu et montré à ses soldats les plaines du Pô.

On croit souvent qu'il s'agit ici de quelque indication vague, peut-être purement pittoresque. Mais rien ne serait plus contraire à l'esprit de Polybe ; du reste, il a été sur les lieux mêmes vérifier l'exactitude des chroniques, et après cette visite, il s'exprime en termes précis et formels. Il remarque la disposition spéciale des montagnes autour de ce col, disposition qui permet d'apercevoir « toute l'Italie » encadrée entre deux forteresses naturelles ; il fait observer qu'Annibal trouvait là « une occasion unique » pour jouir de ce spectacle : qu'il a fait sonner l'assemblée, montré du doigt la plaine, indiqué dans le lointain le chemin de Rome. Tout cela est net, positif, détaillé, sans emphase, et bien vivant. Après un témoignage pareil, faire passer Annibal au mont Genèvre ou au Petit Saint-Bernard, d'où la vue ne plonge que dans des gorges affreuses, ou au mont Cenis, qu'un cirque de montagnes enferme complètement, ce serait déclarer que Polybe ne mérite aucune créance ; ce serait le supprimer sans plus de façons, et dès lors on pourrait aussi bien conduire Annibal en Italie par le Tyrol que par la Ligurie. Ce ne serait

plus de l'histoire, et toute discussion deviendrait une pure comédie.

Devant un renseignement aussi ferme et aussi décisif, les historiens d'Annibal n'auraient jamais dû se croire en possession de la vérité, qu'ils n'eussent découvert un col offrant ce spectacle unique dont parle Polybe. Ils ont préféré continuer leur jeu d'interprétations et d'hypothèses, et c'est seulement vers 1880 que le colonel Perrin a signalé le col Clapier. C'est le pas le plus considérable, on peut même dire le seul, qu'ait fait la question depuis deux mille ans[1].

Les systèmes établis avaient tant de force que l'on ne se rendit pas unanimement à l'évidence. Cependant la nouvelle solution compta bientôt de nombreux partisans : M. Soltau et le lieutenant Azan ont, dans leurs ouvrages, admis le passage par le Clapier. Des officiers de nos troupes alpines, et notamment le capitaine Card et M. le commandant Lemerle, ont étudié la question sur place, mais leurs travaux sont malheureusement restés inédits. On a éprouvé

[1] Nous aurions voulu donner ici une photographie de l'admirable panorama dont on jouit au Clapier; mais il fallait s'avancer de 100 mètres en territoire italien, et les autorités italiennes, à tous les degrés de la hiérarchie, nous ont interdit de franchir cette distance avec un appareil photographique.

quelque répugnance à accepter ce col Clapier, qui était presque inconnu ; le sentier décrit par le colonel Perrin est des plus difficiles, mais ce n'est pas là celui qu'Annibal a pu suivre : le chemin qui descend vers les granges de Tuglia (Quatre-Dents), en longeant le pied du glacier d'Ambin, répond au contraire exactement à la description de Polybe, et une ancienne chaussée pavée, peut-être une voie romaine, prouve que ce passage a été fréquenté dans des temps très reculés. S'il a l'inconvénient d'exiger une ascension plus longue d'une heure que celle du mont Cenis, il le compense amplement en faisant gagner une grande journée de marche sur le trajet de Modane à Suse.

Enfin le Clapier n'est pas seulement remarquable par ce panorama unique sur la plaine

Nous ne pouvons donc pas donner ici la preuve matérielle de ce que nous affirmons après le colonel Perrin. De nombreux savants d'outre-Rhin visitent annuellement le Clapier; nous souhaitons que l'un d'entre eux obtienne enfin la permission qui nous a été refusée. Nous tenons à dire, néanmoins, que, si prévenu que nous fussions par les témoignages du colonel Perrin et du lieutenant Azan, nous avons été à notre tour surpris, émerveillé. Ce n'est pas un lambeau de plaine qu'on aperçoit, mais bien, comme le dit Polybe, « toute l'Italie », et l'on peut deviner dans l'Apennin ligure la route d'Étrurie, c'est-à-dire de Rome. Les montagnes de Drubiaglio et de Sant; Ambrogio encadrent le débouché comme deux forteresses, et les ruines qui couronnent celle-ci rendent plus sensible encore la comparaison de Polybe.

d'Italie : c'est encore le seul auquel puisse s'appliquer, à la montée, le *per invia pleraque et errores* de Tite-Live, et le seul qui, du côté de la descente, se prête à toutes les exigences du récit.

Or, *ce col Clapier, qui a le monopole exclusif de répondre à toutes les conditions voulues, se trouve être celui auquel nous avaient conduit les chiffres de Polybe*. Quand nous avons déterminé l'itinéraire d'après les trois distances comptées depuis Ampurias jusqu'en Italie, nous n'avons fait intervenir en aucune façon les détails topographiques et les incidents du récit ; nous les avons absolument ignorés. Et voici que tous ces détails se présentent à point nommé sur le parcours déterminé d'après les distances : C'est le trajet de 800 stades le long du Rhône, et non de ses affluents ; c'est l'arrivée chez les Allobroges précédant de peu l'entrée en montagne ; c'est la grande ville allobroge qui se trouve identifiée avec Grenoble. Une bataille a lieu en Maurienne, et c'est précisément au point le plus remarquable de la vallée, militairement parlant, carrefour et défilé si importants qu'on y a établi, de nos jours, un fort d'arrêt. *Nous n'avons à supposer aucune modification à la géographie politique et physique de la Gaule, et les localités qui*

ont joué un rôle important dans la marche d'Annibal sont celles qui le joueraient encore aujourd'hui.

Il est évident, d'après ce qui précède, que, pour déterminer le chemin d'Annibal par la méthode que nous avons employée, il suffirait à la rigueur de connaître la valeur du stade grec, et d'avoir de bonnes cartes. Mais si l'on veut compléter la discussion, apprécier les arguments qui peuvent être proposés en faveur des diverses solutions, il faut connaître plus ou moins sommairement les sources et les procédés de travail de Polybe et de Tite-Live, le degré de confiance que mérite chacune de leurs indications; il faut aussi quelques notions sur l'état physique, la viabilité, la population des pays qu'Annibal a traversés. Les historiens citent, en général, les détails qui intéressent directement leur système et qui, présentés seuls et de la manière voulue, prédisposent en leur faveur. Nous avons tenu à agir autrement et à donner d'abord un aperçu général de toute la région rhodanienne; nous avons résumé ensuite les idées les plus ordinairement admises sur les textes et la méthode historique de nos auteurs, et nous n'avons abordé la discussion du problème « Annibalien » qu'après avoir mis le

lecteur au fait de tout ce qui pouvait l'éclairer.

Nous n'étions certes pas en état de traiter ces questions avec la science désirable, mais nous n'avons pu trouver d'ouvrage français existant où elles le fussent; nous n'aurions pu nous référer à aucun livre connu. Il a donc fallu combler cette lacune de notre mieux, et, après tout, une érudition plus profonde n'aurait peut-être pas ici d'avantage bien sensible.

Les traductions de Polybe et de Tite-Live sont assez infidèles; nous donnons celles des chapitres qui nous intéressent, imprimées en un fascicule à part afin qu'on puisse les confronter avec le texte. Comme il n'est pas une expression de nos deux auteurs sur laquelle on n'ait épilogué, nous les avons rendues très littéralement, sans aucun souci d'élégance.

Tous les historiens d'Annibal prétendent faire mieux que leurs prédécesseurs et avoir le privilège de la vérité; nous n'échapperons pas à la loi générale, et comment aurions-nous entrepris ce travail, si nous ne pensions pas soutenir une thèse juste? Nous croyons pourtant que le chemin d'Annibal n'a pas, en lui-même, assez d'importance pour soulever tant de polémiques. Ce que nous voudrions voir rejeter définitivement, ce ne sont pas les solu-

tions différentes de la nôtre. à laquelle nous n'attachons aucun prix, mais des méthodes funestes, des procédés de raisonnement vicieux, qui ne devraient plus trouver place dans les travaux historiques, et qu'on tolère dès qu'il s'agit de cette question légendaire[1].

[1] Nous adressons nos plus affectueux remerciements à notre camarade Azan, qui nous a initié à cette question passionnante, et qui, malgré nos divergences d'opinion, nous a prêté jusqu'au bout le plus précieux concours.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne pouvons songer à donner une bibliographie complète de notre question. Nous renvoyons à celle que M. le lieutenant Azan a donnée à la suite de son *Annibal dans les Alpes*, et qui, déjà très nombreuse, ne contient pourtant pas les innombrables plaquettes, articles de revues, etc., consacrés au même sujet. Nous nous bornerons à indiquer les plus intéressants ou les plus caractéristiques de ces ouvrages, et notamment ceux que nous avons cités. Nous appelons particulièrement l'attention sur les deux livres du colonel Perrin, dans lesquels le Clapier fut signalé pour la première fois, et qui donnent la description la plus minutieuse et la plus fidèle qui soit de la région alpine ; celui de M. Osiander, qui unit une verve brillante à la plus prodigieuse érudition ; enfin celui du lieutenant Azan, que nous avons déjà cité, et qui abonde en renseignements utiles.

Pour les questions générales que nous avons abordées à l'occasion de l'histoire d'Annibal, il va de soi que leur bibliographie pourrait s'étendre à l'infini. Nous nous bornons à noter les ouvrages que nous avons consultés et dont nous ne rappellerons pas les titres complets lorsque nous aurons à les citer. Nous n'indiquons aucune édition spéciale pour les auteurs grecs ou latins que nous avons utilisés, Strabon, Pline, Florus, etc.

Polybii historiæ, Recensuit, apparatu critico instruxit F. HULTSCH. Berlin, Weidmann (t. I et II, 2e édit., 1888-1892 ; t. III et IV, 1re édit., 1870-1872).

Titi-Livi ab urbe condita libri, erklärt von W. WEISSENBORN, in-8°, 4e édit. Berlin, Weidmann, 1871.

Topographie et défense des Alpes françaises, par le colonel PERRIN, 1 vol. in-8°. Périgueux, 1894.

Marche d'Annibal des Pyrénées au Pô, et description des vallées qui se rendent de la vallée du Rhône en Italie, par le colonel PERRIN, 1 vol. in-8°. Paris, 1887.

Du Saint-Gothard à la mer. — Le Rhône : Histoire d'un fleuve, par Ch. LENTHÉRIC, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1893.

Les Villes mortes du golfe de Lyon, par Ch. LENTHÉRIC, 5e édit., 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1889.

La Région du bas Rhône, par Ch. LENTHÉRIC, 1 vol. in-12. Paris, Hachette, 1881.

La Grèce et l'Orient en Provence, par Ch. LENTHÉRIC, 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1878.

La Provence ancienne et moderne, par Ch. LENTHÉRIC, 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1880.

E. DESJARDINS, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, 4 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1876-1892.

E. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle*, t. II : *La France*, 1 vol. in-4°. Paris, Hachette, 1877.

Statistique du département des Bouches-du-Rhône, par le comte DE VILLENEUVE, 4 vol. in-4° et atlas. Marseille, 1821-1826.

C.-J. CÉSAR, *Guerre des Gaules*, traduction nouvelle par Justin Bellanger, 2e édit. Paris, Fontemoing, 1897.

αλλικων Συγγραφεις ʽΕλληνικοι, *extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, texte et traduction publiés pour la Société de l'histoire de France, par Edmond Cougny, 6 vol. in-8°. Paris, Renouard, 1878-1892.

A. LONGNON, *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à la mort de Charles V* (1380). Paris, Hachette, 1884.

J. GOW et Salomon REINACH, *Minerva*, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1891.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, publiée sous la direction de M. E. LAVISSE :

Tome Ier : I. — *Tableau de la géographie de la France*, par M. P. VIDAL DE LA BLACHE, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1902 ;

Tome Ier : II. — *Les Origines ; la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par G. BLOCH, 1 vol. in-8°. 1901.

D'ANVILLE, *Notice de l'ancienne Gaule*, tirée des monuments romains, 1 vol. in-4°. Paris, 1760.

HIRSCHFELD, *Inscriptiones Galliæ Narbonensis latinæ*, 1 vol. in-4°. Berlin, 1888.

WALCKENAER, *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine*, 3 vol. in-8° et atlas. Paris, 1839.

H. KIEPERT, *Manuel de géographie ancienne*, traduit par E. Ernault; accompagné d'un avant-propos et remanié en ce qui concerne la Gaule, par A. Longnon. Paris, 1887.

MANNERT, *Geographie der Griechen und Römer*, aus ihren Schriften, 15 vol. in-8°. Leipzig, 1804-1835.

Dictionnaire topographique du département de la Drôme, comprenant les noms de lieux anciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, par J. BRUN-DURAND, 1 vol. in-4°. Imprimerie nationale, 1891.

A. JOANNE, *Itinéraire général de la France :*
Dauphiné (édit. de 1863 et 1894);
Savoie (édit. de 1860 et 1891);
Provence (édit. de 1861 et 1894).

NISSEN, *Kritische Untersuchungen über die Quellen des 4. und 5. Decaden des Livius*, 1 vol. in-8°. Berlin, 1863.

In wie weit hat Livius den Polybius als Hauptquelle benutzt? vom Gymn. lehrer MICHAEL (Einladungschrift zu der Feier des Schröderschen Stiftungsactus im Gymnasium zu Torgau am 17 April 1859), broch. in-4°. Torgau, 1859.

Kritische Untersuchungen über die Quellen des Livius ins XXI. und XXII. Buch, von Carl BÖTTCHER (Separatabdruck aus dem fünften supplementband der Jahrbücher für Classische Philologie), 1 vol. in-8°. Leipzig, Teubner, 1869.

H. TAINE, *Essai sur Tite-Live*, 1 vol. in-12. Paris, H chette, 1856.

De Polybii fontibus et auctoritate disputatio critica, par J.-M.-J. VALETON. Utrecht, Leeflang, 1879.

Quibus auctoribus in bello hannibalico enarrando usus sit Dio Cassius, symbola ad cognoscendam rationem, quæ inter Livium et Polybium hujus belli scriptores intercedat. Diss. hist. quam ad s. in ph. h. auct. ampl. ph. ord. in a. litt. univ. Fr.-G. rhenana r. imp. scr. M. POSNER. Bonn, 1874.

PIERRON, *Histoire de la littérature grecque*, 14e édit. Paris, Hachette, 1896.

De Polybii vita et itineribus quæstiones chronologicæ, diss. in ph. quam cons. et auct. ampl. ph. ord. in a un. lipsiensi ad s. in ph. h. r. cap. conscripsit H.-M. WERNER. Leipzig, 1877.

De Polybii geographia, diss. in ph. quam cons. et auct. ampl. ph. ord. in a. univ. litt. Fr.-G. ad s. in ph. h. r. cap. die M. octobris A. 1875 H. in publico defendet scr. M.-C.-P. SCHMIDT, Berlin, 1875.

De Polibii re geographica, diss. in ph. quam cons. et auct. ampl. ph. ord. in ac. Fr. halensi cum vitebergensi cons. ad. s. in ph. h. r. cap. def. H.-B. MAGDEBURG. Hal, 1873.

Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne, par P.-F.-J. GOSSELIN, 4 vol. in-4°. Paris, de l'imprimerie de la République, an VI.

Der Hannibalweg, neu untersucht und durch Zeichnungen und Tafeln erläutert, von W. OSIANDER, 1 vol. in-8°. Berlin, Weidmann, 1900.

Le vie delle Alpi occidentali negli antichi tempi, ricerche e studi pubblicati su documenti inediti da L. VACCARONE, 1 vol. in-8°. Torino, tipografia editrice G. Candeletti, 1884.

Le vie delle Alpi Cozie, Graie et Pennine, da L. VACCARONE. Torino, 1889.

Histoire critique du passage des Alpes par Annibal, dans laquelle on détermine la route qu'il suivit depuis les frontières d'Espagne jusqu'à Turin, par feu M. J.-S. LARAUZA, ancien maître de conférences à l'École normale, 1 vol. in-8°. Paris, 1826.

Histoire du passage des Alpes par Annibal, par J.-A. DE LUC, 1 vol. in-8°. Genève, 1818.

Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal, par F. D'URBAN, 3e édit., 1 vol. in-8°. Paris, 1821.

Histoire d'Annibal, par le colonel HENNEBERT, 2 vol. in-8°. Paris, Imprimerie nationale, 1870-1878.

Annibal dans les Alpes, par le lieutenant P. AZAN. Paris, Picard, 1902.

FUCHS, *Hannibals Alpenübergang*. Wien, 1897.

CHAPITRE PREMIER

LA RÉGION RHODANIENNE AVANT LA CONQUÊTE ROMAINE

I. — Géographie physique.

Nous ne pouvons discuter les relations, trop peu explicites, de Polybe et de Tite-Live, sans avoir décrit, tant bien que mal, le pays qu'Annibal a traversé. Si incomplète que soit notre connaissance de la Gaule ancienne, les quelques faits positifs que nous pouvons grouper suffiront, du moins, à donner une idée approximative du terrain, des hommes et des ressources de la région.

Faute de commencer par là, les historiens d'Annibal tiennent le lecteur à leur merci, lui révèlent les rivières, les peuples et les villes au moment et dans la mesure voulus; ils le laissent ou le font raisonner dans les hypothèses les plus diverses. Tantôt on croirait que rien n'est changé depuis deux mille ans, que les armées marchaient avec les mêmes dispositions tactiques, les mêmes moyens de transport qu'aujourd'hui; que les fleuves et les rivières avaient strictement le

même régime, les mêmes bras passant dans les mêmes lits et entourant les mêmes îlots. Tantôt, au contraire, on imagine que le monde a été bouleversé : on fait accomplir, depuis l'an 200 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans une partie des temps historiques, la presque totalité des phénomènes physiques attribuables à l'ensemble de la période quaternaire : les fleuves se sont ouvert de nouvelles vallées; les mers ont d'autres rivages. Et surtout, l'erreur la plus commune, l'erreur instinctive, presque universelle, c'est de confondre Annibal marchant de Narbonne à Turin avec Stanley *dans les ténèbres de l'Afrique*, de considérer la Gaule comme une immense forêt vierge peuplée de tribus sauvages et nomades, sans ressources et sans voies de communication. Un jour nous assistons, avec le colonel Hennebert, au travail de l'état-major carthaginois dans la mairie de Grenoble : sur des cartes hypothétiques, on règle de grands mouvements d'armée ; ou bien, avec la plupart des historiens, nous suivons le Rhône entre Pont-Saint-Esprit et Roquemaure, et nous scrutons les bancs de sable nés d'hier, nous comptons les jeunes peupliers pour choisir ceux qui répondent aux descriptions de Polybe et de Tite-Live. Une autre fois, en revanche, on nous fera voir le Rhône remontant les terrasses de Chambéry ou rencontrant la mer aux portes d'Arles, et le colonel Perrin jugera tels fonds de vallée impraticables pour Annibal parce qu'il faudrait y supposer une route frayée, chose invraisemblable, paraît-il, pour l'historien qui nous a révélé le passage périlleux du Clapier.

La vérité, selon l'usage, se trouve entre les deux.

Ce n'est ni la Gaule savante du colonel Hennebert, ni la Gaule vierge du colonel Perrin que les écrivains anciens, les géographes et les archéologues nous font connaître, mais un pays qui, pour n'avoir pas le degré de civilisation de la France moderne, n'en possède pas moins une industrie, une activité agricole et commerciale, une viabilité très développées.

Ce n'est pas là seulement ce que nous aurons à montrer. Pour assurer au lecteur l'intelligence de la question, la pleine faculté de contrôle et de critique, il faut lui fournir d'avance les renseignements que nous possédons sur la topographie et sur les dénominations géographiques, sur les villes et sur les peuples établis entre les Pyrénées et les Alpes. Il faut préciser avec soin ce qui est certitude, ce qui n'est qu'hypothèse, et surtout ce qui doit limiter le champ des hypothèses, car il leur est arrivé de passer toutes les bornes.

Lorsqu'on essaie de s'imaginer, d'après le terrain même, ce qu'a pu être la configuration de notre pays à l'époque romaine ou gauloise, on est tenté de s'exagérer les changements survenus depuis vingt siècles. Les flancs des vallées offrent des traces manifestes d'érosion ; les plaines sont recouvertes d'alluvions « récentes », et l'on voudrait presque affirmer qu'érosions et dépôts se sont produits dans les temps historiques. A vrai dire, il faut se montrer infiniment circonspect dans ces sortes d'études, et il vaut beaucoup mieux, tant qu'il s'agit des temps historiques, s'en tenir aux faits historiquement démontrés. Les études géologiques auront l'avantage de nous indiquer

dans quel sens les phénomènes physiques ont modifié le sol ; les documents historiques serviront à établir des limites, des points de repère précis à des époques déterminées.

Il est constant, par exemple, que la physionomie des montagnes et le régime hydrographique ont été profondément transformés pendant les temps historiques, et par le travail de l'homme. Son œuvre a consisté ici en déboisements, livrant les montagnes sans défense à l'action des eaux, changeant les rivières en torrents, les desséchant souvent, raréfiant les pluies, appauvrissant le pays et le dépeuplant.

« On peut regarder comme certain, dit M. Lenthéric, que l'écoulement général des eaux était beaucoup plus régulier, les pluies annuelles plus abondantes, le climat, par suite, plus égal. Les eaux suintaient à travers les feuilles mortes et le chevelu des racines, descendaient souterrainement dans les bas-fonds, jaillissaient de distance en distance en fontaines fertilisantes, et alimentaient ainsi graduellement les rivières et les fleuves, dont les niveaux étaient sensiblement plus élevés, les débits plus abondants et surtout plus réguliers. »

Dans quelle mesure cette situation initiale s'était-elle maintenue lors du passage d'Annibal ?

« L'action destructive de l'homme s'était déjà fait sentir à l'époque de la conquête romaine. On ne saurait toutefois mettre en doute que la plupart des coteaux qui bordent le Rhône et toutes ses vallées latérales sont longtemps restés presque entièrement boisés, et que les grandes pentes de la région montagneuse des

Cévennes et du Vivarais, et toutes les croupes des Alpes dauphinoises et briançonnaises étaient couvertes d'une magnifique végétation forestière[1]. »

L'introduction de la vigne par les Romains occasionna *plus tard* les premiers défrichements sur les coteaux ; mais, avant la conquête, on n'avait déboisé que les plaines, ce qui présentait moins d'inconvénients.

« Comme culture générale, la vallée ne différait pas essentiellement il y a vingt siècles de ce qu'elle est aujourd'hui..... Tout le long de la vallée du Rhône, depuis Lyon jusqu'aux marais d'Arles, toutes les plaines riveraines étaient ensemencées de blé ; quelquefois, mais plus rarement, d'orge et de millet[2]. »

Aussitôt après la conquête, le déboisement s'étendit si vite, que les Romains durent faire des lois pour l'arrêter[3].

Le mal commençait donc à se produire, mais on n'en sentait pas encore les conséquences désastreuses :

« A l'époque où Annibal franchit les Alpes, dit le colonel Perrin, ces contrées étaient excessivement peuplées ; on peut s'en convaincre par le chiffre des prisonniers salasses que Varron fit vendre après sa victoire[4]. Une grande partie des pentes que nous voyons aujourd'hui dénudées, étaient couvertes de forêts ; le climat devait être plus doux, et les plateaux ravinés, déchirés, privés maintenant de toute végéta-

[1] Ch. Lenthéric, *Le Rhône*, t. II, p. 73.

[2] *Ibid.*, p. 76.

[3] Desjardins, I, 435.

[4] 36,000 pour un territoire ne comprenant que le val d'Aoste, et après des guerres impitoyables (Strabon, IV).

tion, devaient à cette époque être cultivés. Le mont Cenis, qui ne contient aujourd'hui que des pâturages, a été couvert de mélèzes ; on en trouve encore quelques-uns dans le ruisseau qui vient du petit mont Cenis, en face des châlets de Saint-Barthelémy. Des troncs d'arbres sont couchés au fond du lac. Les plateaux de Paris, de Rif-tort, de Brandes, sur la rive droite de la Romanche, entre le col du Lautaret, les Grandes-Rousses et l'Oisans, étaient boisés, cultivés et habités encore plusieurs siècles après la conquête romaine, ainsi que l'attestent, d'accord avec la tradition, les traces des terrains cultivés, les actes publics d'aliénation de certaines parcelles, conservés encore dans les communes de qui ces terrains relèvent, et enfin la découverte de nombreuses ruines d'habitations. Le déboisement, surtout, fut l'agent destructeur par excellence : c'est lui qui amena la rigueur des hivers, les glissements des contreforts, et par suite la dépopulation des Alpes. Tout le contrefort de Puy-Golèfre, avant d'arriver à La Grave, autour duquel passait la route, s'est écroulé; la route y passe aujourd'hui en tunnel. Toute la paroi des contreforts au-dessus du lac de Lovitet et du Clot, où est la belle cascade de la Pisse, s'est effondrée et est descendue dans la Romanche. Au-dessus du Clot, le terrain s'appelle encore « Sous les Scies », parce que jadis, on y exploitait les forêts. A présent il n'y a pas même le vestige d'un arbre, et il ne reste plus rien du sol où passait la voie de l'Oisans[1].

[1] *Marche d'Annibal*, p. 12. Il faut lire la description de la voie

« On trouve au sommet du Glandasse (vallée de la Drôme), une carrière de pierre jadis exploitée par les Romains ; on y voit des blocs dégrossis et même entièrement taillés, qui ont plus de 12 mètres de longueur. Il fallait donc qu'il existât, de ce point à Die, une route carrossable. Où passait-elle? Où en retrouver les traces?

« Il est certain qu'à l'époque romaine, toutes ces montagnes des Alpes n'avaient pas l'aspect qu'elles ont de nos jours ; que leurs pentes devaient être couvertes de magnifiques forêts ; que c'est, comme aujourd'hui, la civilisation qui, en les exploitant, a démantelé les contreforts des Alpes, permis aux eaux d'entraîner au fond des vallées les terres végétales, et de produire ces ravins et ces escarpements, qui n'existaient certainement pas. Le déboisement a été un malheur irréparable, qui a fait des Alpes une immense ruine, n'offrant plus aucun rapport avec la description que nous en a laissée Strabon[1]. »

« La tradition affirme que les sommets du Dévoluy, si nus, si stériles, dont toutes les terres végétales ont été entraînées par les eaux, furent jadis couverts de magnifiques forêts[2]. »

Nous trouvons ici des preuves historiques péremptoires : non seulement des voies romaines ont été emportées avec les montagnes qui les portaient, mais des ruines, des noms de lieux, des titres de propriétés,

romaine de l'Oisans dans cet ouvrage, pour bien sentir l'exactitude et l'importance des observations que fait ici le colonel Perrin.

[1] *Marche d'Annibal*, p. 95.

[2] *Ibid.*, p. 112.

tous renseignements ne remontant qu'au moyen âge, nous font savoir, sans aucun doute possible, que les Alpes sont restées habitées pendant plusieurs siècles après la chute de l'Empire romain. C'est alors seulement que les montagnes ont achevé de se déboiser, et que les conséquences du travail humain se sont fait sentir.

On peut presque fixer une date à cette ruine des Alpes, car c'est au XIIIe siècle que l'histoire enregistre la plupart des cataclysmes qui ont violemment transformé la physionomie de nos montagnes.

« A la fin du XIIe siècle, un pan de la montagne de Voudène, écroulé dans le lit de la Romanche, transforma toute la plaine du bourg d'Oisans en un lac profond ; mais la digue manquait de solidité : elle se rompit en 1219, et le lac, vidé soudain, se précipita sur les campagnes inférieures[1]. »

En 1248, une partié du mont Granier, qui termine au Nord-Est le massif de la Grande-Chartreuse, s'est écroulé, formant de ses débris le chaos de mamelons et de petits lacs appelé *les abîmes de Myans.*

Nous ne rappellerons pas ici les nombreux cataclysmes du même genre qui se sont produits du XIIe au XIVe siècle, mais il faut entrer dans quelques détails sur celui du mont Granier, qu'on a voulu faire intervenir dans la discussion de l'itinéraire d'Annibal.

Les débris du mont Granier ayant recouvert une grande partie du seuil qui fait communiquer la vallée de Chambéry avec le Grésivaudan, on a cru pouvoir

[1] E. Reclus, *France*, p. 222.

en profiter pour affirmer l'existence, avant cette colossale avalanche, d'une communication de plain-pied entre l'Isère et le lac du Bourget.

L'examen du terrain contredit formellement cette assertion. Les rochers et les terres provenant de l'éboulement sont très nettement limités par une ligne qui passe à travers les villages des Marches et de Myans, s'étend au Nord-Ouest jusqu'à Chacusard, et revient vers le Villard sans empiéter sur la vallée de l'Albane. Ils n'ont pas atteint le couloir où passent la route et le chemin de fer de Montmélian. Il y a, depuis Chambéry jusqu'aux pentes régulières qui descendent vers l'Isère, une vaste étendue d'alluvions glaciaires succédant aux alluvions lacustres du Bourget. Si l'on suit la ligne formée par les points les plus bas, depuis le lac jusqu'au Grésivaudan, on trouve : 240 au Bourget, puis 241, 249, 257, 260, en remontant la Leisse jusqu'à Chambéry. Immédiatement au-dessus de cette ville, il n'y a plus de cote inférieure à 290. Il y a là un premier palier, une sorte de petit bassin lacustre, élevé de 30 mètres au-dessus de la plaine, et qui s'est vidé par la cluse de Chambéry, longtemps avant le début des temps historiques. Bientôt, on recommence à monter, de 290 mètres à 298, 300 et enfin 309. La gare de Myans est à 310 mètres, et de là on descend rapidement vers l'Isère, aux cotes 294, 269 et 266. Le seuil, antérieur à l'éboulement de 1248, se trouve donc à 44 mètres au-dessus de l'Isère et 70 mètres au-dessus du lac du Bourget. Pour qui sait avec quelle lenteur le sol se déforme dans la période géologique moderne, on ne conçoit guère de phéno-

mène physique ayant pu produire un bourrelet de cette importance depuis la fin de la période glaciaire. On conçoit moins encore que le Rhône, coulant à 240 mètres d'altitude, ait jamais pu venir se déverser dans l'Isère, à la cote 266.

Nous voici, en apparence, très loin d'Annibal. En réalité, nous sommes au cœur même de la question, car nous rencontrerons un système d'après lequel le Rhône aurait suivi cette trouée de Myans postérieurement à la conquête du pays par les Gaulois. Mais, sans parler encore de ce point particulier, concluons par une observation fondamentale, qu'il ne faudra pas perdre de vue en discutant l'itinéraire d'Annibal : c'est que les phénomènes physiques survenus depuis vingt siècles, qu'ils soient imputables au déboisement ou à une cause extra-humaine, ont profondément modifié l'aspect des Alpes, substitué des escarpements et des éboulis à des pentes praticables, mais n'ont rien changé aux grandes lignes de l'hydrographie ou de l'orographie, telles qu'on les aperçoit sur une carte d'ensemble.

Le colonel Perrin, par des études très approfondies et très probantes, montre que telle vallée, autrefois habitée et cultivée, est devenue une gorge affreuse entre des murailles à pic, où l'on aperçoit de loin en loin, suspendus aux rochers avec une parcelle de l'ancien sol, des fragments de voie romaine. Il ne faut donc pas se hâter d'exclure, pour le seul motif d'impraticabilité, des itinéraires qui nous semblent trop difficiles à suivre aujourd'hui : qui sait ce qu'ils étaient il y a deux mille ans? Au contraire, on peut rejeter

d'emblée toute solution qui voudrait faire passer le Rhône dans la vallée de l'Isère, l'Isère dans celle du Drac, etc. Dans la région alpine, les efforts qui ont creusé les vallées, ouvert les cluses, sont hors de proportion avec les très faibles phénomènes physiques de la période moderne. Les cours d'eau déplacent leur lit au fond de leurs vallées respectives, mais ils n'ont plus la force de s'en échapper.

Si nous cherchons à suivre, depuis le lac de Genève jusqu'à la Méditerranée, les modifications que le déboisement et d'autres causes ont pu apporter à la physionomie du terrain et au cours des rivières, nous commençons à en trouver dans les montagnes de la Savoie. Les forêts y étaient plus abondantes il y a vingt siècles, mais la nature des roches, le climat et la quantité d'arbres qui ont échappé à la destruction, se sont trouvés suffisants jusqu'à présent pour entretenir la vie dans cette région. Seulement nous sommes à la limite, et il est grand temps d'enrayer le funeste déboisement.

Les montagnes qui s'étendent dans le Chablais et le Faucigny, depuis le mont Blanc jusqu'au lac, formaient un obstacle aussi sérieux qu'aujourd'hui entre l'Arve et le haut Rhône. Il n'y a plus guère d'historiens qui veuillent faire passer Annibal par le grand Saint-Bernard; on sait qu'avant de franchir ce col, le général carthaginois aurait eu à en traverser d'autres, plus difficiles encore, ou à longer la rive du lac de Genève, sur l'étroite corniche de Meillerie et Saint-Gingolph. Les écrivains grecs et latins auraient-ils,

dans ce dernier cas, négligé de citer cette vaste nappe d'eau douce, si extraordinaire pour eux? Les cluses étroites et profondes par lesquelles le Rhône traverse les chaînes du Jura n'ont pas été déplacées; le lit du fleuve a voyagé sans cesse, au contraire, dans les petits bassins marécageux qui alternent avec elles, notamment près du lac du Bourget, plus étendu qu'aujourd'hui, et après le coude d'Aoste, autour des collines de l'île de Crémieu; mais les bras parasites qu'il a pu former ici n'intéressent en rien notre sujet.

Si les montagnes de la Grande-Chartreuse n'ont guère pu se modifier, les terrasses caillouteuses qui en descendent vers le Rhône, entre Lyon et Valence, vaste cône de déjection des anciens glaciers, ont subi de grands changements. L'introduction de la vigne et des arbres fruitiers, après la conquête romaine, a permis d'utiliser tous les coteaux qui dominent le Rhône et l'Isère, et qui n'avaient jusque-là porté que des forêts. Les marécages, d'ailleurs peu étendus, qui bordent le Rhône en aval d'Aoste, ont été asséchés. La vallée de l'Isère, formée d'alluvions schisteuses, a été plantée de noyers et de mûriers. Avant la conquête, les pentes, comme la surface de ces plateaux, n'étaient couvertes que de forêts et de seigles; on cultivait le blé, l'orge et le millet dans la partie basse, près de Lyon, et dans le fond des vallons.

En arrivant au pied des Cévennes, le Rhône reçoit son plus grand affluent, la Saône, à laquelle les anciens ont donné, successivement ou en même

temps, trois noms très différents : *Arar*, *Sauconna* et *Brigulus*[1]. Chacun de ces noms ayant une physionomie gauloise caractérisée, on ne peut guère leur assigner des âges différents.

L'Isère s'appelait en grec Ἴσαρ, en latin *Isara*. Elle coulait, alors comme aujourd'hui, au pied du petit Saint-Bernard (*Cremonis jugum*, c'est-à-dire sans doute *le col du précipice*), parcourait le bassin de Tarentaise, largement ouvert, puis tournait à angle droit pour traverser une cluse étroite et longue et déboucher enfin dans la belle vallée de Grésivaudan. Elle y descendait, du Nord-Est au Sud-Ouest, vers l'oppidum de *Cularo;* un peu avant le grand coude de la vallée, elle était rejetée par le Drac vers les montagnes de la rive droite, qu'elle serrait de plus près qu'aujourd'hui. Jusqu'en l'an 1219 après J.-C., le Drac se jetait dans l'Isère en amont de Grenoble, et la pressait, pour ainsi dire, contre l'éperon rocheux où se dresse aujourd'hui la citadelle. Un rocher calcaire qui a été mis en exploitation et dérasé peu à peu, dans les temps modernes, occupait autrefois la rive droite de l'Isère en aval du pont de Grenoble. Il n'existait rien et ne pouvait rien exister à cette place avant le XVII[e] siècle ; on n'avait pu bâtir sur la rive droite que cette courte rangée de maisons qui est devenue le faubourg Saint-Laurent. Le faubourg de Perrière est de construction toute moderne. Longeant le pied de ces escarpements, l'Isère se précipitait sur les monts du Vercors, qu'elle heurtait près de Sassenage

[1] TIMAGÈNE, ap. Plut. *De Fluviis*, p. 12.

et dont elle suivait la base, en la rodant, jusqu'au bec de l'Echaillon.

Le cataclysme de 1219, dans l'Oisans, fit dévaler sur Grenoble une masse d'eau épouvantable et rejeta, on ne sait trop comment, le confluent du Drac en aval de cette ville. Dès lors, l'Isère ne fut plus poussée aussi violemment contre sa rive droite en face de Grenoble, mais en aval elle fut écartée de la rive gauche et ne vint plus en attaquer les pentes que vers Noyarey. Au XVIIIe siècle, la carte de Cassini nous la montre baignant les falaises de Noyarey, de Veurey, n'y laissant qu'une étroite corniche où, d'après Bourcet, l'artillerie ne passait qu'à grand'-peine. Le nom de *Maupas*, porté par un hameau qui borde le chemin, caractérise ce défilé et confirme qu'il commençait autrefois tout près de Sassenage.

Aujourd'hui, l'Isère canalisée est maintenue au milieu de la vallée jusqu'à proximité immédiate du bec de l'Echaillon, où il nous reste, sur un ou deux kilomètres à peine, un dernier fragment de cette longue corniche qui remonta jadis jusqu'à Sassenage.

Des courbes bien dessinées conservent encore, sur les deux rives, la trace des érosions, mais il n'en faut pas tirer trop de conclusions, car elles furent creusées, pour la plupart, bien avant la période historique. Et d'ailleurs, il y en a partout, elles remontent aux temps où l'Isère remplissait son lit majeur.

Après le bec de l'Echaillon, la rivière serre encore de près le pied des montagnes jusqu'à Saint-Nazaire, puis coule dans une large vallée d'alluvions schisteuses jusqu'à Valence.

Son premier affluent de gauche, l'Arc, est un torrent de montagne d'un faible volume, sur lequel il est toujours facile de jeter un pont, mais qu'on ne trouve presque jamais guéable. En aval de Lanslebourg, où il passe au pied du mont Cenis, il se creuse une tranchée étroite, profonde, au milieu d'une vallée facilement praticable, mais barrée, depuis l'invention de l'artillerie, par le petit plateau fortifié de l'Esseillon. Au delà, de Bramans à Saint-Michel, la vallée est formée par deux talus boisés entrecoupés de rochers.

Près de Saint-Michel, une muraille naturelle barre complètement la vallée ; c'est une roche étroite, escarpée, qui a reçu le nom caractéristique de « la Porte ». La montagne du Télégraphe, qui la prolonge et lui fait vis-à-vis, porte aujourd'hui un fort qui commande ce défilé. Bientôt, après la petite plaine de Saint-Jean-de-Maurienne, on entre dans la gorge de Pontamafrey, où un fond plat de 500 à 600 mètres de largeur est dominé de part et d'autre par deux parois à pic. Après ce défilé, la vallée s'ouvre, formant une série de petits bassins ovales que séparent des passages plus étroits, mais toujours faciles. C'est à coup sûr la plus praticable des vallées alpines. L'Isère, entre Moutiers et Albertville, le Drac, la Drôme, l'Eygues, la Durance, sur presque tout leur cours, présentent des obstacles incomparablement plus fréquents et plus sérieux.

« Telle que l'a faite la ruine de ses bois, dit O. Reclus en parlant de la Maurienne, c'est une très âpre contrée, tantôt blanche de ses calcaires, tantôt noire de ses schistes, ou jaune par les gerçures de ses éboulis que l'ocre de fer colore en orange. Le sol, les

rocs, les plantes, l'homme aussi, faute de forêts à émonder, puisqu'il les a, soit détruites entièrement, soit délabrées à l'extrême, tout est glacé. Des souches et troncs séculaires dont la vie s'est retirée, peut-être çà et là quelques arbres isolés déclarent que la sylve montait autrefois plus haut sur les pentes[1]. »

Dans les parties qui étaient restées boisées et gazonnées, on voit poursuivre l'œuvre de destruction dont les résultats ne tardent jamais à se faire sentir. C'est, au milieu d'une prairie encore verdoyante, où deux ou trois sapins ont subsisté, la coulée d'un torrent qui s'est ouverte l'hiver dernier : le propriétaire des terres situées au-dessus, nous explique notre guide, a provoqué ce désastre local en rasant ses bois et saignant dans son pré le canal séculaire où les eaux étaient maîtrisées. Plus loin, la montagne a été dénudée, et s'effrite; les éboulis forment avec les rochers en voie de décomposition un dédale où le sentier se perd. On aperçoit, çà et là, des moignons de sapins qui prouvent l'ancienne richesse de cette montagne, et la manière dont elle se perdit. Quelquefois on vous dit : c'est la grande inondation de 1866 qui a ruiné toute cette vallée; ailleurs, on ne sait plus à quelle date lointaine remonte le désastre. On voit de loin, sur les prés plus élevés, les moutons qui achèvent l'œuvre de dénudation et arrachent les mottes de gazon quand l'homme a terminé la destruction des forêts. Ne nous hâtons donc pas de juger impraticables pour les anciens même certaines pentes

[1] *Le plus beau royaume sous le ciel.* Paris, 1902, p. 316.

qu'il faut gravir aujourd'hui parmi les rochers : de loin en loin, on y retrouve quelques parties bien visibles d'une ancienne route charretière, large, à pente douce, avec son mur de soutènement régulièrement bâti. Elle montait autrefois parmi les forêts et les prairies.

Le Drac prend sa source dans le Gapençais, et sa vallée assure une communication assez directe entre l'Isère et la Durance. Le col Bayard, par lequel on passe du Drac à la Durance, est à 1240 mètres d'altitude, mais on y parvient par des rampes insensibles, puisque Saint-Bonnet, sur le Drac, est à 1022 mètres, et Gap, sur le versant opposé, à 800 mètres.

Le nom moderne du Drac ne dérive pas de son nom primitif. On le trouve désigné, au moyen âge, par les appellations de *Draus*, *Dravus* [1], *Derausus*, *Drausus*, et, dit-on, selon quelques chartes, *Druentia*. Dans le patois local, il s'appelle *Draou*. Il a été baptisé *Dracus*, *Drac*, à une époque récente, pour faciliter un rapprochement avec *Draco* (dragon) dans un récit allégorique.

A droite du Drac, la Romanche traverse cette vallée difficile, ces gorges étroites dont le colonel Perrin a si bien décrit les transformations. C'est là que passe aujourd'hui la route de Grenoble à Briançon par le Lautaret. Une voie romaine y fut construite aussi à grand renfort de travaux d'art.

[1] *Contrat entre le dauphin Gui XIII et l'évêque de Gap*, 1333. « Cette rivière y est nommée Drav, ce qui me semble digne d'observation et qui l'est d'autant plus, qu'encore en ce temps-ci elle n'a pas d'autre nom en ce pays-là, non plus qu'en divers autres lieux des Alpes où elle passe. » (Nicolas CHORIER, ap. Osiander 203.)

Par sa rive gauche, le Drac communique avec le Buech, Sisteron et la Provence. Le col de la Croix-Haute, où passe la route, est à 1500 mètres d'altitude ; mais on y accède sans effort : Lus, à 7 kilomètres du sommet, est à 1060 mètres, et le Monestier de Clermont, distant de 35 kilomètres, à la cote 800.

Le confluent de l'Isère et du Rhône est à quelques kilomètres en amont de Valence. En aval, le Rhône reçoit la Drôme (*Druna*, *Douerión?*) dont la vallée, considérablement transformée par les éboulements, présente des bassins lacustres séparés par des cluses étroites et difficiles à franchir. Cette vallée conduit, par le col de Cabre (1180) à Aspres sur le Buech, croisement des routes de Valence à Briançon et de Grenoble à Sisteron. La route du col de Grimone relie la Drôme au Drac, et ouvre une communication vers Grenoble, raccordement symétrique de celui qui relie Sisteron à Gap par la Bâtie-Monsaléon.

Ces deux cols, sans être difficiles à franchir, ne sont pas accessibles par des pentes aussi douces que le col Bayard et celui de la Croix-Haute; les ravins par lesquels on y monte sont étroits et rudes.

Après la Drôme, le Rhône reçoit le Roubion, puis le Lez, rivières insignifiantes à tous points de vue. On trouve le nom de *Letoce* (Lez) dans les itinéraires romains, mais des documents postérieurs lui donnent le nom de *Ledus*.

La ville de Pont-Saint-Esprit, point le plus élevé où l'on songe à faire passer le Rhône par Annibal, se trouve un peu en amont du Lez, presque au confluent de l'Ardèche. Cette dernière rivière est le plus gros

affluent de droite du Rhône entre Lyon et la mer. Après avoir coulé dans des gorges étroites, inaccessibles, elle s'épanouit au débouché dans la plaine en une sorte de lac, et forme un obstacle sérieux dans toute la seconde moitié de son cours. Elle est parfois terrible ; elle n'est jamais insignifiante pour le passage d'une armée.

C'est à partir d'ici, naturellement, que nous essaierons de suivre pied à pied le cours du Rhône, et d'en imaginer les déformations. Nous citerons, à défaut de données plus certaines, les remarques faites sur le terrain avec une rare sagacité par le colonel Perrin ; mais c'est ici particulièrement que nous rappellerons ce que nous disions au début de cette étude : on aperçoit bien les bras morts, les traces des lits successifs du Rhône ; on peut bien dire : « autrefois » il a passé là ; mais à quelle antiquité remonte cet « autrefois »? S'agira-t-il des temps préhistoriques, de l'époque romaine, ou d'une autre plus récente encore? Rien ne nous le fera savoir si nous nous bornons à l'examen des vestiges encore empreints sur le sol.

« A cette (?) époque, dit le colonel Perrin[1], le Rhône ne suivait pas le lit actuel ; à l'inspection des terrains, et d'après les dépressions que suivent encore aujourd'hui les canaux, on peut établir que le Rhône, après avoir battu les rochers de Mornas, traversait la plaine presque en ligne droite et sans former d'îles, laissant Caderousse à sa gauche et rasant les rochers du Lampourdier, baignait Auriac, qui était encore il y a 35 ans

1. *Marche d'Annibal*, p. 24-27.

un port très fréquenté par la navigation du Rhône, et qui n'a cessé d'exister que par suite des travaux d'endiguement qui ont commencé en 1841-1842.

« La carte de Cassini, presque contemporaine (de quoi ?), ne signale aucune île dans cette partie du lit du fleuve.

« Le Rhône, après avoir quitté Mornas, côtoyait les terrains de conglomérats de poudingues légers qui sont sur la rive gauche ; en quittant Piolenc, il se dirigeait vers le petit et le grand Frigoulet, suivait la petite Guiranne, où le canal porte encore le nom de Branche de la Gueyrannette, laissait Caderousse à gauche, gagnait Queyranne et Auriac, d'où, laissant à droite le château de Leis, actuellement isolé au milieu du Rhône sur un rocher que le travail des eaux a séparé de l'Esquatillon, et à gauche le rocher de Pierrefeu, qui ne figure pas sur la carte, il suivait la branche orientale actuelle, qu'on nomme le Bras des Arméniens...

« Il y a quelques années encore, le bras Est seul était navigable, et les bateaux, après avoir suivi le bras oriental, qu'on nomme le bras de Caderousse, passaient dans le bras occidental par le canal qui sépare l'île du Colombier de l'île de la Piboulette, et qu'on appelle le trou de Caderousse... Le bras qui a séparé les Capellous en deux parties n'a pas plus de 25 ans d'existence... »

Plus bas, « le Rhône baignait le pied des collines qui s'étendent de Roquemaure à Villeneuve-lez-Avignon, car tout le terrain entre elles et le fleuve ne se compose que d'alluvions... Après avoir desséché l'étang de Pujaut (1630), les chartreux de Saint-Bruno

firent, de la pointe à Canon à Taleur, la digue de 2,700 à 3,000 mètres qui existe encore, pour conquérir les alluvions du Rhône. »

Ces renseignements ne manquent certes pas d'intérêt, mais on voit à chaque pas le défaut de la méthode suivie par le colonel Perrin : il nous prouve que la situation actuelle est toute récente, que les bras du Rhône, tels que nous les voyons, se sont formés depuis 45, 50, 55 ans à peine ; s'ensuit-il que la situation d'il y a 60 ans, ou celle même que reproduisait en 1740 la carte de Cassini, fût à peu de chose près celle de la plus haute antiquité ? Il s'est fait sans doute, ou plutôt il a été fait, depuis un siècle, des changements subits qui ont mis fin à un état de choses séculaire, antérieur à toute histoire ; mais il n'en est pas de même partout, et en général les bras, les îles du Rhône sont sujets à d'incessantes transformations.

« Après le passage du Pont-Saint-Esprit, dit M. Lenthéric[1], la pente du Rhône s'adoucit d'une manière sensible et continue. Cette pente, qui est de 80 centimètres environ par kilomètre entre la Drôme et l'Ardèche, ne dépasse guère 45 centimètres entre l'Ardèche et la Durance... La vitesse du courant diminue dans la même proportion. Le fleuve commence à ne plus avoir la force de charrier ses graviers et ses limons ; il les abandonne çà et là, un peu partout sur sa route, dans tous les endroits où un élargissement du lit, une plus grande étendue des grèves latérales, l'existence d'un banc de gravier qui brise le courant,

[1] *Le Rhône*, II, 266-271.

un coude qui le rejette sur la rive opposée, un rocher, un massif d'arbres en taillis, la moindre cause accidentelle provoque quelques remous et donne naissance à une de ces zones tranquilles plus ou moins étendues qu'on appelle des *mortes eaux*. La vallée s'élargit alors peu à peu. Trois grands affluents torrentiels du Rhône, l'Ardèche, l'Aigues, la Cèze, sans compter un nombre assez considérable de petites rivières secondaires, augmentent à la fois le volume de ses eaux et celui de ses atterrissements. Le courant du fleuve, influencé par ces apports latéraux, se divise en deux ou trois bras. Les vases, les graviers et les sables se déposent de plus en plus, et le lit majeur est encombré d'îlots et de bas-fonds.

« Les cartes du cours du Rhône, dressées depuis la fin du XVIIIe siècle, fournissent à ce sujet les plus intéressantes indications. A moins de vingt ans de distance, elles présentent des variations considérables. Des îles anciennes ont disparu, de nouvelles se sont formées; la plupart se sont modifiées, divisées ou réunies. Le lit du fleuve a changé de place. Les courants ont passé d'une rive à l'autre. Là où se trouvait un haut fond, la sonde relève un gouffre. Les bancs de sable se sont développés, presque tous allongés et soudés les uns aux autres. C'est un désordre complet, une instabilité perpétuelle... Toutes ces îles basses, couvertes d'oseraies verdoyantes, émergent à peine de quelques centimètres au-dessus des eaux moyennes et sont recouvertes par les grandes crues; elles sont traversées par un dédale de petits bras sinueux du fleuve, appelés dans le pays des *roubines*, des *lônes*,

des *brassières*... A quelques kilomètres seulement en amont d'Avignon, on n'en comptait pas moins d'une trentaine au commencement du XIX[e] siècle, dont quelques-unes mesuraient plusieurs centaines d'hectares; les îles du grand et du petit Saint-Marc, l'île du Seigneur ou de Mortemart, les îles du grand et du petit Dragonet, l'île de Sahuc ou des Voleurs, les îles d'Oiselay, l'île de Durban, l'île de la Vergentière, l'île de la Motte, les îles de Bonne-Ame, de la Priade, de Paturas; enfin la grande île de la Barthelasse, qui n'était pas encore soudée à l'île du Piot, au droit même d'Avignon.

« D'une manière générale, l'examen de toutes les cartes anciennes semble indiquer que le courant du fleuve a une tendance à se porter du côté de la rive droite. C'est le contraire qui a lieu aujourd'hui : le bras navigable du fleuve, les grandes profondeurs, les eaux rapides se trouvent sous les murs mêmes d'Avignon, mais ce résultat tout à fait artificiel est dû aux travaux récents entrepris depuis une trentaine d'années pour assurer et régulariser la navigation du fleuve. Il y a à peine un demi-siècle, le bras du Rhône qui longe Avignon était une simple « lône » presque atterrie en temps de basses eaux, à peine navigable par les eaux moyennes. La batellerie passait de l'autre côté de l'île de la Barthelasse, au pied de la tour de Philippe le Bel, sous les murs de la Chartreuse de Villeneuve et du fort Saint-André. Si le bras navigable passe aujourd'hui sous les murs mêmes de la ville, c'est qu'il n'obéit plus aux lois naturelles et qu'il y a été conduit artificiellement par une véritable dérivation. »

En résumé, l'on peut dire que le Rhône, abandonné à lui-même, a été porté vers l'ouest par la pente générale du terrain et par l'effet, constaté dans tous les cours d'eau du globe, de la rotation terrestre. Contrairement aux observations du colonel Perrin, le bras principal du Rhône, tant que la canalisation ne l'a pas détourné, a suivi le pied des hauteurs de la rive droite. Ceci d'ailleurs est de peu d'importance pour nous; l'essentiel est de savoir que les bras et les îles du Rhône, comme nous l'apprend M. Lenthéric, sont perpétuellement instables. Où le Rhône embrasse aujourd'hui une île, il a pu très bien n'avoir autrefois qu'un bras unique, et inversement. On se trompe donc fort lorsqu'on veut préciser le point de passage d'Annibal, soit d'après le tracé actuel, soit d'après celui du XVIIIe, du XVIIe, voire même du XVIe siècle. Les recherches de cette nature peuvent être considérées comme non avenues. Leur suppression, d'ailleurs, n'infirme en rien les conclusions générales d'un auteur, et il semble vraiment qu'on devrait s'estimer bien heureux si l'on connaissait le véritable passage à 20 kilomètres près, sans faire parade d'une exactitude illusoire.

Il ne faut pas, cependant, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, s'exagérer les transformations accomplies depuis vingt siècles. Certes, les îles du Rhône, pendant cette période, ont pu tantôt s'agglomérer et tantôt se subdiviser; des bras nouveaux ont pu se former; toutefois, les principaux accidents qui marquent le cours du fleuve sont restés les mêmes. Une grande île comme celle de la Barthelasse, qu'elle

se soude à un petit îlot voisin ou qu'elle se divise momentanément à l'une de ses extrémités, n'en garde pas moins à travers les siècles son existence et sa forme générale. Les bras qui naissent ou qui disparaissent sont à peu près sans importance au point de vue du passage. Il n'y a guère dans le Rhône, à chaque instant, qu'un seul bras navigable, profond et large; les autres sont insignifiants et presque toujours guéables ou même desséchés dans la période des basses eaux.

Annibal, ayant franchi le Rhône dans la saison où les eaux sont les plus basses, ne devait pas se soucier beaucoup de ces bras secondaires du fleuve. Aussi s'étonnerait-on du soin avec lequel son historien a noté qu'il choisit un point où le fleuve n'avait qu'un seul bras (εἰς ἅπλην ῥύσιν), si l'on ne devait trouver une explication plus naturelle en plaçant le point de passage plus bas.

Dans la partie que nous venons d'étudier, le Rhône reçoit un affluent de gauche, l'Eygues, dont la vallée, souvent étroite, offre pourtant une communication facile avec celle de la Durance; on y trouve les vestiges d'une voie romaine, peut-être celle que mentionne Strabon pour le trajet d'Arles à Briançon. L'Eygues reçoit à droite, dans les montagnes, un affluent nommé l'Oule, puis il débouche en plaine, guidé par deux rangées de collines parallèles. A peu de distance du Rhône, il forme une sorte de delta, détachant à gauche un bras secondaire, qui passe à Orange.

En aval de l'Eygues, le Rhône reçoit l'Ouvèze et la Sorgues. L'Ouvèze coule à peu près parallèlement à

l'Eygues; la Sorgues jaillit des montagnes par la fontaine de Vaucluse, se répand dans la plaine en un grand nombre de canaux naturels ou artificiels et forme enfin deux bras, dont l'un va rejoindre l'Ouvèze à Bédarrides, tandis que l'autre descend par Védène à Avignon.

Strabon dit [1], en parlant de ces trois cours d'eau : « Entre la Durance et l'Isère, il y a d'autres rivières qui descendent des Alpes dans le Rhône : deux baignent *la ville des Cavares* et, réunies en un seul cours d'eau, se jettent dans le Rhône; la troisième, le *Soulgas*, se jette dans le Rhône près la ville de *Vindalium*, à l'endroit où, dans une grande bataille, Cn. Ahénobarbus défit plusieurs myriades de Celtes. Dans ce même espace, il y a plusieurs villes, Avignon, Orange et Aeria, bien *aérienne* certes, dit Artémidore, étant postée à une grande hauteur. »

Il est difficile de ne pas reconnaître la Sorgues et l'Ouvèze dans les deux rivières qui, réunies en une seule, se jettent dans le Rhône; ni l'Eygues, ni le Lez, ni le Roubion, ni la Drôme ne peuvent répondre à cette définition : leurs cours à peu près parallèles sont contenus entre des chaînes de hauteurs, au travers desquelles aucune communication n'a jamais été possible dans les temps historiques. Seules, la Sorgues et l'Ouvèze se réunissent peu de temps avant de se jeter dans le Rhône. La « ville des Cavares » occupait donc l'emplacement de Bédarrides.

L'analogie, très faible, des noms Sorgues et *Soul-*

[1] IV, 11.

gas avait fait penser, néanmoins, à la plupart des géographes, que le *Soulgas* n'était autre que la Sorgues. Une autre analogie, plus légère encore, faisait identifier *Vindalium* avec Védène, et pour commettre ces deux à peu près, on déclarait que l'Eygues était l'une des deux rivières concourantes dont parle Strabon. On était fort en peine de désigner l'autre : aussi se bornait-on à dire qu'il était possible qu'il y en eût une à l'époque de Strabon. Orange, se trouvant sur un des bras de l'Eygues, paraissait être la « ville des Cavares », et pourtant, bien loin qu'il y passe deux rivières, on n'y trouve qu'une faible dérivation de l'Eygues. Enfin, Strabon nomme à plusieurs reprises, dans le chapitre dont nous avons cité quelques lignes, Avignon et Orange, et il les désigne toujours par leur nom, jamais comme « ville des Cavares ». Si la localité où se réunissaient les deux rivières dont il parle avait été Avignon ou Orange, il aurait dit Avignon ou Orange, mais non « la ville des Cavares ».

Il suit de là que le *Soulgas* doit être l'Eygues, qui porta aussi le nom d'*Arauris*. Peut-on retrouver le nom primitif de Soulgas soit dans celui d'Eygues, soit dans celui d'Oule ? C'est fort douteux, mais non impossible. En revanche, on ne peut méconnaître dans le nom de *Vigne*, que l'Eygues porte encore sur la carte de Cassini, le nom primitif qui, d'après Florus[1], déri-

[1] Cf. en outre, P. OROSE, V, 13. — CICÉRON, *Pro Fonteio*. — SUÉTONE, *Nero Claudius Cæsar*. — On verra que ces divers écrivains, invoqués souvent à l'appui de la théorie qui place *Vindalium* sur la Sorgues, n'en disent pas mot.

vait du nom de *Vindalium*, ou plutôt dont ce dernier dérivait.

Certains géographes ont émis l'opinion que la plaine de Vaucluse était, sous la domination romaine, marécageuse et inhabitable. Cette opinion repose sur des documents du moyen âge, chartes ou titres mentionnant l'existence de marais sur quelques points déterminés. Il en résulte certainement qu'une partie de cette plaine était encore à l'état de marais et sillonnée en tout sens par les dérivations de la Sorgues; mais il n'est pas moins certain, d'autre part, que ce coin de terre était un des plus fertiles et des plus riches de la Gaule méridionale. Le grand nombre des villes qu'on y rencontre, Avignon, Orange, Aeria, Cavaillon, Apt, Carpentras, Bédarrides, et les nombreuses voies romaines qui le traversaient, nous dispensent d'autres preuves; d'ailleurs, quand la plaine d'Arles est réputée le grenier de l'armée romaine, il faut bien entendre que les terres au nord de la Durance y sont comprises avec la Camargue, car l'étroite bande de terre d'Arles à Barbentane ne pouvait suffire à mériter un pareil titre.

Nous avons vu plus haut que Strabon, parlant de l'espace compris entre la Durance et l'Isère, y citait les villes d'Avignon, Orange et Aeria. Après de longues discussions, on est arrivé à considérer que cette dernière devait se trouver sur l'emplacement de Châteauneuf-du-Pape, ou non loin de là, près du château de Lhers qui en aurait gardé le nom. Nous ne pouvons guère admettre cette solution. Dans ses énumérations de peuples, de cours d'eau et de villes, Strabon suit un

ordre géographique, et puisqu'il dit : Avignon, Orange et Aeria, c'est qu'Aeria se trouve au nord d'Orange, et non entre Orange et Avignon. La suite de ce passage achève de nous en convaincre. Dans cet espace *entre Durance et Isère*, continue Strabon, « tout le pays est en plaines et en pâturages, mais d'*Aeria* à la *Douériôn*, il faut passer à travers des défilés et des forêts ».

En discutant cette dernière phrase, on n'a pensé qu'à la région de Vaucluse, tandis, qu'en réalité, il s'agit de tout le pays entre la Durance et l'Isère. On a donc cherché les défilés et les forêts, tantôt dans les monts de Vaucluse, tantôt dans les collines qui entourent Avignon d'un amphithéâtre naturel, et on a admis que le mot *Douériôn* devait être lu *Louérion* ou autrement. Si l'on réfléchit que la description de Strabon doit embrasser toute la plaine du Rhône, d'Avignon à Valence, on verra s'imposer d'autres conclusions : on y trouve, en effet, en allant du Nord au Sud, une plaine et des collines peu élevées, entre Valence et Loriol ; ensuite un massif rocheux, escarpé, qui vient resserrer la route et le chemin de fer contre le Rhône jusqu'à Donzère, puis s'en écarte un peu, et ne cesse tout à fait qu'à Mornas, où commence la plaine de Vaucluse. La description de Strabon se trouve donc rès exacte, ainsi traduite :

« Tout le pays entre la Durance et l'Isère est en plaines et en pâturages, mais de Mornas (ou Donzère) jusqu'à la Drôme, on a à traverser des défilés et des forêts. » Nous estimons donc, jusqu'à nouvel ordre, que la *Douériôn* n'est autre que la Drôme, et qu'*Aeria* se trouvait sur les hauteurs de Mornas ou de Donzère.

En aval d'Avignon, le Rhône reçoit la Durance. Cette rivière, qui s'appelait en grec *Druentias*, en latin *Druentia*, prend sa source au mont Genèvre (*Alpis Cottia*, *Mons Matrona*). Sa vallée supérieure, avec celles de ses affluents et des petits cours d'eau qui coulent sur l'autre versant des Alpes, portait naguère le nom de Vallées Vaudoises. Il y a là un groupement, paradoxal en apparence, puisqu'il chevauche sur les lignes de partage que nous sommes accoutumés à considérer comme des frontières naturelles, mais très explicable dès qu'on parcourt la région. Les communications les plus faciles, jusqu'à la construction des routes modernes, qui ne connaissent pas d'obstacles, ne se faisaient pas suivant les vallées mêmes. Les cluses que chaque torrent a dû se percer sont trop étroites, trop escarpées et trop longues pour offrir des voies naturelles à des peuples semi-civilisés. Dans le Briançonnais, jusqu'au XIXe siècle, les cols ont été les chemins obligatoires pour le commerce et pour la guerre. C'était par les pâturages du col Fromage ou du col de Vars qu'on pénétrait dans le Queyras, et non par les gorges du Guil; et de nos jours encore, les grandes voies de communication de Sisteron à Briançon évitent les gorges de la Durance le plus longtemps possible, pour suivre, comme l'ancienne voie romaine, l'itinéraire Serres, Veynes et Gap.

Bien que le déboisement ait causé dans cette région d'épouvantables ravages, que les escarpements et les éboulis visibles aujourd'hui puissent leur être attribués en partie, les plus importants existaient déjà lors de la

conquête romaine. Les défilés qui donnent ou interdisent l'accès dans le bassin de Queyras ou celui de Briançon n'ont jamais été des vallées ouvertes. Les crêtes même, dans le voisinage de ces cluses, sont difficilement accessibles. Aussi, dès les temps les plus reculés, voyons-nous chacun de ces bassins alpestres former le domaine d'une petite peuplade à peu près indépendante, et le groupement des quinze peuples de Cottius est identique à celui des Vaudois[1].

Tandis que les Allobroges occupent toute la région qui s'étend du Rhône à l'Isère et au mont Blanc, les tribus cottiennes sont isolées, l'une dans la vallée de Bardonnèche, une dans celle de Pragelas, deux ou trois dans la vallée de Barcelonnette, etc. Le grand nombre de ces peuplades indépendantes nous confirme dans la pensée que les divers bassins naturels des hautes et basses Alpes étaient plus prospères qu'aujourd'hui et que les communications étaient déjà très difficiles de l'un à l'autre. Le tracé des voies romaines, faisant les mêmes détours que nos routes et nos chemins de fer, en est une autre preuve. Dans ce pays où la ligne droite n'était pas le plus court chemin, la

[1] La même rivière traverse tour à tour des brèches abruptes, de longs couloirs, d'anciens bassins lacustres... Ils ne constituent pas une seule vallée, mais une série de compartiments qui vivent chacun sous leurs noms distinctifs...

Les vallées contiguës communiquent entre elles, grâce à leur altitude commune, par des cols nombreux et peu élevés. C'est par ces « montées » que de tout temps la vie a circulé dans l'intérieur et jusqu'au plus épais des Alpes. Ces relations ont créé le réseau de sentiers muletiers, œuvre locale et séculaire que n'ont remplacée qu'en partie nos route modernes. (VIDAL DE LA BLACHE, p. 258-261.)

route de Briançon offrait-elle à l'armée carthaginoise autant d'avantages que d'inconvénients?

Sortie des Alpes par la cluse de Sisteron, la Durance coule entre les contreforts du mont Lubéron et le cône de déjection, rongé par les eaux et ruiné par le déboisement, qui descend sur la vallée du Verdon. Là, sans nul doute, la physionomie du terrain s'est complètement transformée depuis vingt siècles, et ce pays si pauvre aujourd'hui pouvait être fertile et peuplé sous la domination romaine.

La Durance prend encore un caractère nouveau : vrai torrent de montagne, surpris de se trouver en plaine, elle s'y étale, et son lit a parfois deux kilomètres de largeur. Effrayante au moment des crues, elle est à peine un obstacle lors des basses eaux. Tous les bras secondaires sont alors à sec; le seul qui subsiste est large de cinquante à cent mètres, et sa profondeur est insignifiante. Il est souvent guéable.

Nous ne pouvons, d'ailleurs, nous imaginer aujourd'hui ce qu'était la Durance au temps d'Annibal. Formée par les eaux qui descendent des parties les plus profondément modifiées des Alpes, elle ne ressemble pas à ce qu'elle a été. D'une part, son débit devait être plus abondant; la différence entre les hautes et basses eaux moins accentuée; mais son cours était moins torrentueux, puisqu'on pouvait y naviguer, et offrait aux armées un obstacle moins dangereux.

On pourrait douter que les *nautæ Druentici*, dont il reste une inscription votive, aient été autre chose que des passeurs, s'il n'existait d'autres documents, posté-

rieurs de beaucoup, et certifiant qu'il s'agit bien de mariniers : « Plusieurs chartes des X[e] et XI[e] siècles, dit M. Lenthéric[1], font mention de la navigation des utriculaires sur la Durance et de barques achetées à Perthuis. La Durance était encore navigable vers la fin du XII[e] siècle, puisque nous avons un acte de 1194, par lequel l'abbaye de Saint-Victor est exemptée des droits que les comtes de Provence levaient sur les bateaux chargés de sel ou de marchandises qui remontaient ou descendaient le Rhône et la Durance. »

Il est certain que la Durance avait un débit plus considérable il y a vingt siècles que de nos jours; mais il semble qu'en revanche, elle se divisait en plusieurs bras et se jetait dans le Rhône par une sorte de delta aussi vaste que celui du fleuve lui-même. Ce delta, du reste, existe encore; mais au lieu des bras de la Durance, coulant à pleins bords, il n'y a plus que de modestes canaux.

« La Durance, dit E. Desjardins, devait former primitivement une série de lacs, dont les dépôts se voïent aujourd'hui sur le sol qu'elle couvrait jadis ; des digues ou barrages naturels retenaient ainsi, de place en place, ses eaux épandues dans cette succession de bassins, et l'effort du courant a successivement nivelé ou détruit ces barrages séparatifs. C'est à la hauteur de Mallemort qu'une de ces digues, retenant les eaux, en faisait monter le niveau, ce qui produisit la première dérivation, qui suivit la vallée où passe aujourd'hui le canal de Craponne, et se dirigea vers Lamanon

[1] *Les Villes mortes*, p. 401.

et Salon. Ce bras se bifurquait à ce dernier point, envoyait une partie de ses eaux vers le Sud se confondre avec la Touloubre et se décharger dans l'étang de Berre, tandis que l'autre, côtoyant la Crau au Nord, gagnait les étangs d'Arles dans le voisinage du Rhône ; c'est ce qu'on a appelé plus tard le canal de Barbegal. Cette dérivation avait été canalisée à l'époque romaine, comme en témoignent les débris de constructions qui se rencontrent sur plusieurs points de son parcours..... Quant à l'autre bras, celui qui gagnait la Touloubre et l'étang de Berre, on reconnaît que les rochers qui l'encaissent ont été taillés de main d'homme.....

« Quand le barrage naturel de Mallemort eut été miné et détruit par l'effort des eaux, le déversement dans la vallée de Salon a diminué sensiblement d'importance, et ses effets salutaires n'ont pu être maintenus qu'à l'aide de travaux d'art. C'est à l'époque romaine que cette canalisation a conservé et régularisé tout ce qu'elle a pu de ce premier épanchement de la rivière.

« Un second barrage arrêtait autrefois les eaux de la Durance, qui envoyait en conséquence une seconde dérivation, à la hauteur d'Orgon, dans la vallée de Saint-Remi, dans la direction de Saint-Gabriel et d'Arles.

« La dérivation d'Orgon avait lieu au rocher appelé lou Traou Turquet; c'est une voûte taillée au ciseau et qui est évidemment un ouvrage des Romains. Ce cours naturel d'une partie des eaux de la Durance fut donc aussitôt canalisé, et ses traces, encore visibles,

ont conservé le nom de Vieille-Durance. Il traversait les palus de Mollèges. »

Cette consciencieuse description laisse des doutes sur l'existence des deux bras de la Durance partant de Mallemort et d'Orgon ; il semble bien qu'ils aient disparu longtemps avant l'ère chrétienne et soient demeurés à sec jusqu'aux travaux de canalisation des Romains, dont il vient d'être question.

Mais « une troisième dérivation de la Durance existait certainement avant la conquête romaine. C'était de beaucoup la plus importante des trois, celle qui a laissé le plus de souvenirs et le plus de traces. Elle a attiré une si grande masse d'eau, qu'on peut se demander même si tout ce qui restait de cette indomptable rivière, après les deux saignées de Mallemort et d'Orgon, ne s'est pas précipité dans le vaste lit qui s'ouvrait entre Rognonas et Châteaurenard, par la plaine basse de Graveson et de Maillane, pour rejoindre à Lamade la dérivation d'Orgon..... Les dérivations ne devaient laisser qu'un filet d'eau dans le chenal ouvert au pied d'Avignon ; nous serions presque tenté d'y voir un bras très secondaire[1]. »

Avant d'aller plus loin dans la description de cette troisième dérivation, nous croyons devoir émettre encore quelques doutes sur la dernière hypothèse de E. Desjardins. Il ne nous semble pas douteux que la plus grande partie des eaux de la Durance continuait son chemin directement vers le Rhône : les confluents se déplacent toujours du côté de la mer et ne remontent

[1] *Géographie de la Gaule romaine*, I, 166.

jamais; le relèvement du confluent de la Durance, d'Arles à Avignon, serait donc un phénomène unique et sans explication plausible; du reste, la table de Péutinger, si grossière qu'elle soit, nous paraît donner à la Durance le même tracé que les cartes modernes.

Nous pensons donc qu'il y a vingt siècles, la dernière partie du cours de la Durance, celle qui sépare les plaines de Rognonas et Barbentane des campagnes d'Avignon, était à peu près ce qu'elle est aujourd'hui. Le débit de la rivière, en amont de Cavaillon, était plus fort; mais les dérivations qui s'échappaient du côté d'Arles le réduisaient beaucoup.

En réalité, on ne peut faire à ce sujet que des hypothèses plus ou moins plausibles, sans rien affirmer.

Pour en revenir au bras de la Durance qui coulait de Châteaurenard à Saint-Gabriel et Arles, son existence et son importance sont très bien démontrées, et c'est seulement vers la fin du moyen âge qu'il a tari.

Non seulement les traditions, mais les noms et les anciens titres en font foi. Cette rivière, qui s'appelait la Duransole, n'a disparu complètement qu'en 1636 [1]; mais elle avait cessé, dès le V[e] ou VI[e] siècle après l'ère chrétienne, d'être un véritable cours d'eau, navigable ou au moins coulant en toute saison, et elle avait dès lors formé des *palustres*, qui servaient à de certains moments au pâturage des troupeaux [2].

Les cours d'eau qui descendent des Alpines dans la vallée de Saint-Remi portent en patois le nom géné-

[1] *Statistique des Bouches-du-Rhône*, II, 1075.
[2] *Ibid.*, 1069.

rique de *Loouruou*. La *Statistique des Bouches-du-Rhône* émet l'hypothèse que le bras de la Durance qui passait à Saint-Remi a pu s'appeler *Loueriou* dans l'antiquité, ce qui expliquerait un passage encore mystérieux, où Strabon indique la limite Nord du territoire des Salluvii [1], mais rien n'est plus douteux.

La Duransole débouchait dans les marais, ou mieux les étangs d'Arles. Il n'y a peut-être pas de région en France pour laquelle on ait exagéré autant la différence entre l'état ancien et l'état moderne, que la région d'Arles et la Camargue. Des cartes dressées entre 1550 et 1650 y indiquent des rivages hypothétiques pour les XIIIe, XIVe et XVe siècles, tracés de telle façon qu'au Xe ou XIe, Arles aurait été un écueil en pleine mer. Cent ou deux cents ans plus tard, on en avait déjà rabattu, mais on répétait volontiers qu'Aigues-Mortes était naguère un port de mer; il y a quelque trente ans, E. Desjardins publiait encore une carte de la côte méditerranéenne sous l'Empire romain, d'après laquelle le cours du Rhône, de 50 kilomètres qu'il a de nos jours entre Arles et la mer, était réduit à 20, etc.

On s'explique difficilement qu'on ait pu accepter si longtemps de semblables erreurs, quand il suffisait de les généraliser tant soit peu pour se voir conduit aux plus étranges contradictions.

Pourquoi, notamment, attribuait-on au delta du Rhône un si rapide accroissement, une naissance si tardive, lorsqu'on trouvait le delta du Nil, 5,000 ans avant l'ère chrétienne, à peu près aussi étendu que

[1] STRABON, IV, 6.

de nos jours, et les villes d'Alexandrie et de Canope existant déjà sous les noms de Ragoti et Pagonati (?)[1]. Cette seule comparaison devait faire pressentir que la côte de la Camargue s'était, elle aussi, fort peu déplacée depuis vingt siècles.

C'est, du reste, une grave erreur que de supposer aux deltas des fleuves un accroissement général et continu. C'est par bonds que la terre empiète sur la mer devant les estuaires primitifs, et c'est par places, devant les embouchures perpétuellement mobiles, que les alluvions s'avancent vers le large, tandis qu'ils s'usent ou s'affaissent sur d'autres points.

Lorsqu'un fleuve comme le Nil, le Rhône, l'Aude ou la Tet (pour embrasser toute la série des grandeurs possibles), débouche dans une mer relativement calme comme la Méditerranée, une lutte s'engage entre le courant fluvial, chargé de sables et de débris, et le flot maritime dont l'action peut être simplement normale au rivage, ou déviée transversalement par un courant. Un état d'équilibre s'établit, dans lequel les matières amenées par le fleuve se déposent à quelque distance en avant de l'embouchure, donnant naissance à un cordon littoral. La mer a clos son domaine, selon l'expression d'Élie de Beaumont, et le fleuve, de son côté, petit ou grand, a désormais une tâche déterminée à accomplir : il faut combler l'étang laissé entre l'ancien rivage et le cordon littoral. Suivant le rapport qui existe entre l'ouverture primitive de l'estuaire et la quantité d'alluvions apportée, ce travail s'accomplit

[1] MASPERO, *Egypte ancienne* dans l'*Atlas historique* de Schrader.

plus ou moins vite. L'étang une fois comblé, le fleuve va faire un nouveau bond : il poussera quelque temps une sorte de digue naturelle en avant de son embouchure, la déplacera, mais enfin, devant la résistance de la mer, les sables s'étaleront parallèlement au rivage, un autre cordon se formera, et un nouvel étang sera clos, puis colmaté à son tour. Tout cela, comme on peut le penser, ne s'accomplit pas en dix ni en vingt siècles, et l'intervalle de temps qui sépare les bonds successifs d'un delta fluvial est supérieur à ce que nous pouvons concevoir.

« Les dépôts de tous les cours d'eau, dit Élie de Beaumont[1], sont destinés sans doute à produire, dans la suite des siècles, des effets analogues ; mais le temps écoulé depuis que la surface du globe a pris sa forme actuelle n'a pas été assez long pour que la plupart des cours d'eau aient pu accomplir la première partie de leur tâche, qui est de remplir les lagunes littorales. »

Toute notre côte languedocienne se compose ainsi de cordons littoraux, dont on ne peut mesurer l'âge, et d'étangs dont le colmatage est plus ou moins avancé.

Le Rhône n'a pas échappé à la loi commune, mais l'abondance de ses alluvions lui a permis, semble-t-il, de combler successivement trois appareils littoraux, et d'en constituer un quatrième. Ce dernier paraît bien antérieur encore aux temps historiques.

[1] *Leçons de géologie pratique* professées au Collège de France. 1845.

On sait, d'ailleurs, comment la débâcle qui termina les périodes glaciaires a formé tout d'un coup, par un énorme apport de matériaux, le sous-sol, le *substratum* de tout ce delta, facilitant ainsi et accélérant d'une manière singulière la besogne de l'avenir :

« Le grand espace triangulaire compris entre le confluent de la Durance, le port de Cette et celui de Fos, dit M. Lenthéric[1], est formé d'une immense nappe de cailloux roulés. Mais partout, au-dessous de la couche d'alluvions modernes, la sonde rencontre la nappe plus ancienne de cailloux roulés... Les eaux des deux fleuves se sont répandues librement sur la plaine de cailloux roulés ; elles y ont accompli, elles y continuent encore leur grande œuvre de colmatage, qui a donné naissance à la Camargue. »

Sur notre carte à $\frac{1}{200,000}$ qui donne les courbes de niveau du sol continental et les profondeurs de la mer, on suit très aisément la forme de cet immense tas de cailloux. Depuis le point le plus élevé, qui se trouve près de Salon et de Lamanon, la surface de la Crau s'incline doucement vers le Sud-Ouest. Cette pente douce se prolonge sous la mer jusqu'à quelques lieues du rivage, puis tout à coup fait place à un talus plus rapide : c'est la fin de l'énorme masse vomie par les vallées du Rhône et de la Durance après la fonte des glaciers, et c'est sans doute, si longtemps que se prolongent les apports de sable et de limon, la ligne extrême que le rivage ne pourra franchir.

La partie de la Crau primitive, qui dépassait ou

[1] *Le Rhône*, I, 24, 25, 26.

affleurait la surface de la mer, fut vite couverte d'alluvions et ajoutée au continent ; à mesure que la nappe de cailloux s'enfonce sous les eaux, l'œuvre de colmatage est plus lente, et une partie des sables ou limons charriés par le Rhône est emportée au delà du talus où finit la Crau sous-marine, c'est-à-dire qu'elle est perdue pour les atterrissements. C'est donc un travail vain et illusoire que d'essayer une évaluation quelconque de ces atterrissements, d'après la quantité de matières solides que le fleuve verse à la mer.

Il est bien vrai que, chaque année, le Rhône charrie 20 à 25 millions de mètres cubes de sable et de limon, mais que deviennent-ils? S'étalent-ils le long du rivage? Vont-ils, à quelque distance, préparer le travail des siècles futurs? Se perdent-ils en partie dans le gouffre qui suit le talus de la Crau? Bien hardi qui oserait répondre à ces questions, qui tenterait une reconstitution schématique du solide formé annuellement par les alluvions. Si l'on en voulait une preuve, il suffirait de comparer les résultats obtenus par les différents géographes qui ont pris la question de cette manière.

Les portulans du moyen âge et du XVIe siècle, esquisses informes, défigurant les rivages, grossissant certaines îles ou certains caps pour en supprimer d'autres, ne peuvent pas servir davantage à des recherches sérieuses. Suivant qu'on choisit les uns ou les autres, on en tire telle conclusion que l'on veut. Heureusement l'histoire et l'archéologie sont venues à notre aide, et grâce à quelques points bien déterminés qu'elles nous ont fournis, l'examen du terrain a pu

permettre de rétablir suffisamment la physionomie de l'ancienne Camargue.

« Dans la région du petit Rhône, l'avance de la côte est accusée par quatre cordons littoraux : le premier, partant à l'ouest de l'angle méridional de l'étang de Mauguio, passant au nord d'Aigues-Mortes et se dirigeant vers Silvéréal; le deuxième, partant du milieu de la langue de terre qui enferme cet étang, et passant à Aigues-Mortes pour contourner au Sud l'étang de Leyran ou Grand-Palus; le troisième, partant du même point, passant au sud d'Aigues-Mortes et des étangs de la Murette, de la Ville, du Commun et du Roi, pour se rendre à ceux de l'Arameau, de Rolland et de Montblancart ; le quatrième, du grau de Melgueil, ne laissant, dans la langue qui enferme l'étang de Mauguio, qu'un très petit espace entre l'étang et la plage, et contournant au Sud ceux de Repausset et du Repos, pour aboutir à celui des Deux-Pins[1]..... »

L'examen de ces quatre cordons, émanant d'une origine commune, prouve que l'appareil littoral languedocien a au moins l'âge du plus ancien d'entre eux et qu'il est resté immobile pendant que le rivage du delta accomplissait les trois bonds dont nous retrouvons la trace. Mais lequel de ces quatre bourrelets formait le rivage au moment qui nous intéresse?

« On sait qu'à l'époque romaine, le cordon littoral sur lequel a été bâtie plus tard la ville d'Aigues-Mortes émergeait au-dessus des eaux, et le nom de Sylve

[1] Ch. Lenthéric, *La Région du bas Rhône*, p. 221.

Godesque qu'il a porté dans tout le moyen âge et qu'il a conservé depuis, semble même indiquer qu'il était plus boisé et mieux en culture que de nos jours..... Un autel votif, qu'on y a récemment découvert, porte une inscription dédiée à un Sylvain en faveur d'un troupeau de gros bétail :

SILVANO VOTUM PRO ARMENTO

Le désert d'aujourd'hui paraît donc avoir été autrefois livré à l'agriculture et à la dépaissance[1]. »

Ainsi le deuxième cordon littoral existait et embrassait la terre ferme, le sol définitivement conquis sur la mer et colmaté. Ce point-ci est formellement acquis et ne nous laisse plus le choix qu'entre les troisième et quatrième cordons pour le rivage de l'époque romaine. Or, la plage actuelle, le Boucanet, existait antérieurement au XIII[e] siècle avec le même nom et n'a pas subi depuis lors de variations sensibles. Il s'y trouvait cependant, à en croire des actes du XII[e] et du XIII[e] siècle, un large grau qui faisait communiquer la mer avec les étangs. « Ce dernier travail de la mer, œuvre récente pour les géologues, mais qui, pour l'historien, remonte aux époques les plus éloignées, était déjà consommée depuis plusieurs siècles à l'origine de notre ère[2]. »

La mer avait donc même limite qu'aujourd'hui dans la région d'Aigues-Mortes; mais la terre, à proprement parler, ne venait pas jusque-là. Un vaste étang,

[1] Ch. LENTHÉRIC, *La Région du bas Rhône*, p. 22.
[2] *Ibid.*, p. 80; *Les Villes mortes*, p. 359.

comparable à ceux du Languedoc, tenait la place des marais actuels et permettait à la navigation maritime de pénétrer jusqu'à la lisière de la Sylve Godesque. Cette lagune était d'ailleurs isolée au Nord-Ouest, par les trois bourrelets antérieurs, des autres dépressions où coulaient les bras du Rhône.

Le seul fait que le littoral a peu varié dans cette partie de la côte nous annonce, dès à présent, que ses déplacements dans toute la Camargue vont nous apparaître moindres qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Et en effet, dès les premiers pas, la présence d'inscriptions romaines aux Saintes-Maries-de-la-Mer, puis au bord de l'étang de Beauduc, à un kilomètre de la mer, et enfin à Chamone (sur le bord du grand Rhône, à deux lieues en amont du port Saint-Louis) nous fixe une limite très voisine du rivage actuel.

L'inscription des Saintes, d'abord mal interprétée, s'est trouvée reconstituée il y a une quinzaine d'années. C'est une dédicace à des déesses augustes, et son authenticité désormais reconnue l'a fait admettre dans les *Inscriptiones Galliæ Narbonensis latinæ* de Hirschfeld (Berlin, 1888) et dans le *Corpus inscriptionum latinarum* de M. Camille Jullian[1]. Celle de Beauduc date des premiers siècles du moyen âge ; elle indique l'embouchure du Rhône à l'époque où elle fut posée.

L'inscription trouvée à Chamone est gravée sur une borne en calcaire grossier. Peut-être marquait-elle une limite ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se

[1] Cf. *Journal des Savants*, août 1889.

trouvait déjà sur la rive du Rhône. Elle indiquerait, selon M. Lenthéric, la limite indécise entre le Rhône et la mer » ; mais rien ne nous autorise à lui donner cette signification particulière. Elle nous démontre seulement que la mer n'allait pas plus haut, mais point du tout qu'elle venait jusque-là. Voici, d'ailleurs, cette inscription :

....	....
....MORTE SV.......	....
...HS IXXI ITEMQ	....
.........DIA FUNDOS	PRI..................
.......TVM CRINDAU	PORTUM CAMO.....
NUM AD RIPAM FLU	NUM AD RIPAM ....
.....IS RHODANI	MINIS RHODANI
DEDIT	DEDIT

Nous voici donc prévenu qu'aux Saintes-Maries, l'ancien rivage était aussi avancé, sinon plus, que le rivage actuel ; qu'auprès de l'étang de Beauduc, il était sans doute à deux kilomètres en arrière, et que, sur le grand Rhône, il ne pouvait se trouver à plus de deux lieues du port Saint-Louis.

Il ne reste donc rien des conclusions si vivement affirmées par E. Desjardins, lesquelles reposaient d'ailleurs simplement sur une répartition arbitraire des matériaux charriés par le fleuve et sur une interprétation des portulans, qui ne signifient rien ici.

Si nous voulons pousser plus loin la recherche de l'ancien littoral, il faut examiner en détail les deux forces opposées, celle du fleuve et celle de la mer :

nous les verrons ensuite aux prises dans une série de combats partiels, dont le résultat sera l'avance ou le recul du littoral en ses différents points.

On croit trop volontiers que les alluvions du fleuve n'ont qu'à se déposer devant l'embouchure, sans rencontrer de résistance ou de courant qui les disperse. On croit même, quelquefois, que tout le rivage du delta s'avance continûment dans la mer. Or, si nous examinons les diverses parties de la côte, entre l'étang de Thau et le Port-de-Bouc, nous trouvons que le continent s'accroît sur trois points et recule sur les autres.

« Sans les apports incessants du grand Rhône, le littoral sablonneux du delta, limé sans relâche par le frottement des courants, rongé par la morsure des vagues, finirait par disparaître peu à peu; la mer creuserait de nouveau la côte et reconstituerait à la longue le golfe primitif que le fleuve a comblé. Les contours et les variations des rivages sont le résultat d'une lutte permanente entre le fleuve qui les nourrit et la mer qui les appauvrit. Tantôt la mer consomme moins de limon que le fleuve n'en apporte, et alors la côte avance; c'est le cas de la grande embouchure du Rhône, celle qui se trouve du côté de Marseille. Tantôt l'usure de la mer reprend le dessus, et l'érosion se produit : c'est le cas de l'embouchure du petit Rhône et du territoire des Saintes-Maries[1]. »

Si nous commençons par l'Est, nous constatons

[1] Ch. LENTHÉRIC, *Le Rhône*, II, 493.

d'abord que la mer a rongé la côte du golfe de Fos : « Les abords de la petite anse au fond de laquelle débouchait le canal des Fosses-Mariennes sont encore couverts de débris romains..... Ces ruines s'étendent même sous l'eau à une certaine distance, car la mer a rongé la côte. Depuis quinze siècles, les vagues ont usé et détruit presque toutes les constructions englouties[1]. »

Il en est de même à l'ouest de l'embouchure du grand Rhône : « l'action prédominante de la mer, qui a sensiblement la même direction que les grandes tempêtes, produit sur différents points du rivage des érosions considérables. Les vagues qui déferlent sur la côte arrachent du fond une quantité prodigieuse de matières minérales, qui restent en suspension dans l'eau agitée et que le courant littoral de l'Est à l'Ouest entraîne pendant dix mois de l'année avec des vitesses variant de $0^{m},05$ à $0^{m},30$ pendant les temps calmes, et de $1^{m},50$ à 2 mètres et quelquefois 3 mètres pendant les tempêtes..... L'érosion est surtout très sensible dans la partie où s'élève le phare de Faraman. Construit en 1836 à 700 mètres environ de la mer, il est aujourd'hui absolument condamné. Un sémaphore avait été placé, en 1852, à 30 mètres environ en avant du phare ; la mer l'a envahi, il est abandonné depuis 1872. Une profondeur de 25 mètres d'eau existe actuellement sur l'emplacement qu'occupait, il y a un siècle et demi, la pointe de Faraman, et, bien que le mouvement de recul de la côte se soit ralenti,

[1] Ch. LENTHÉRIC, *Le Rhône*, II, 477.

il est encore de près de 15 mètres par an..... Les cartes anciennes en font foi; l'observation quotidienne le confirme : de 1710 à 1760, la plage perdait 2,000 mètres, soit 40 mètres par an. De 1760 à 1836, le reculement n'a plus été que de 30 mètres; aujourd'hui il est réduit à 15 mètres. »

C'est donc 5 kilomètres environ qui ont été rongés entre le grand Rhône et la pointe de Beauduc, et les mêmes phénomènes s'observent dans le golfe des Saintes-Maries[1] : « Il se creuse insensiblement et subit la loi de l'affouillement par l'aval. Par suite de l'affaiblissement de son débit et de la minime quantité de ses apports, le promontoire du petit Rhône s'efface de plus en plus; le reculement du grau d'Orgon est à peine de 10 mètres par an; mais il inspire déjà des inquiétudes sur l'avenir du sémaphore, qui ne se trouve plus qu'à 200 mètres de la mer..... L'ancienne batterie d'Orgon, établie il y a 200 ans à peine sur le musoir gauche du fleuve, est engloutie; c'est aujourd'hui un écueil en mer à une centaine de mètres de la côte. »

En revanche, les saillies s'accentuent; la pointe de Beauduc s'avance d'une quantité notable; cet avancement, qui a été de 30 mètres par an dans la période de 1760 à 1840, n'est, depuis cette époque que de 17 mètres en moyenne..... Plus loin, les mêmes phénomènes se reproduisent, et la pointe de l'Espiguette, qui était à l'origine des temps une petite île séparée de la terre ferme par les bras des Rhônes morts,

[1] Ch. Lenthéric, *Les Villes mortes*, p. 326 et 329.

désignée sur les anciennes cartes par le nom d'île de Spigai ou de la Piguette, s'avance d'une dizaine de mètres par an. »

Ainsi la lutte des courants marins et des alluvions a pour effet d'accentuer les saillants et les rentrants de la côte. Nous pourrions donc être tenté, pour tracer l'ancien rivage, d'atténuer simplement les contours du littoral actuel. Mais ici interviennent les mouvements du Rhône, qui projette ses alluvions vers le large au point où il débouche dans la mer, et qui, de temps à autre, déplace son embouchure. Le problème est donc un peu plus complexe qu'il ne paraissait d'abord, et on ne pourrait le résoudre qu'en suivant les transformations de proche en proche. Pourtant, dans l'ensemble, à mesure que nous reculons dans le passé, le tracé du littoral doit se simplifier.

Le point de diramation des branches du fleuve ne paraît pas avoir varié depuis l'origine de la période géologique moderne. Il se trouve toujours au village de Fourques (*Furca*), dont le nom provient très évidemment de sa situation.

« Dans le principe, dit M. Lenthéric (et il faut entendre par là une époque fort antérieure aux temps historiques), la plus grande masse des eaux du fleuve coulait au pied des collines qui bordent la Camargue à l'Ouest. La pente de la Crau les rejetait naturellement de ce côté, et elles se déversaient dans la partie actuellement comblée de l'étang de Mauguio, qui est représentée par le territoire d'Aigues-Mortes ». C'est à cette période, très longue, et terminée bien longtemps avant celle qui nous occupe, que se rapporte

la formation des quatre cordons littoraux que nous voyons encore.

Plus tard, le Rhône coula, en grande partie au moins, dans la direction où se trouvent aujourd'hui l'Espiguette et les Saintes-Maries. De là un saillant qui, peu à peu modifié par le courant, a produit la pointe de l'Espiguette, sans cesse accrue ensuite par les apports du petit Rhône. A l'époque de la conquête romaine, le saillant devait être moins accentué et se trouvait placé plus au Sud, en face du grau d'Orgon.

Depuis l'origine de la période historique, les apports du petit Rhône n'ont plus dépassé ce que peut entraîner le flot, ni même épuisé sa force d'entraînement, de sorte qu'au lieu de se déposer devant le grau d'Orgon, ils ont été transportés sur l'Espiguette. Ici la situation du fleuve n'a pas changé depuis vingt siècles : on peut donc suivre la marche du phénomène et conclure qu'au début de cette période, le banc de sable de l'Espiguette existait à peine, mais que le grau d'Orgon s'avançait davantage vers le large. La côte passait donc en arrière de l'Espiguette, en avant du grau d'Orgon, et se raccordait au tracé moderne devant les Saintes, où aucun déplacement n'a jamais été observé, et qui semblent un point neutre, un « nœud » dans les oscillations de la côte.

Le grand Rhône, au contraire, a souvent changé d'embouchure. Voilà deux siècles seulement qu'il se déverse dans le golfe de Fos. Pendant cette période, il a formé une saillie de 8,000 mètres environ en avant du port de Saint-Louis, où passait le rivage de 1737; la côte a reculé, au contraire, de 5,000 mètres, entre

son embouchure et la pointe de Beauduc, qui a gagné 7,000 à 8,000 mètres.

Pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles, le Rhône a passé par le canal du Japon ou Bras-de-Fer (d'Enfer ?), qui débouchait à la pointe sud du banc de sable de Beauduc, indiqué comme une île vers 1550. Durant cette période, la mer a rongé le rivage sur l'emplacement où sont venus ensuite se former les *theys;* mais les sédiments se déposaient alors en un promontoire de quelques kilomètres au sud de la plage de Faraman, tout en s'accumulant aussi sur la pointe de Beauduc. Au XVI[e] siècle, on trouve donc cette dernière saillie moins accentuée, mais la baie des Saintes moins profonde, la plage de Faraman un peu en retrait sur sa position actuelle, puis, de Faraman à Fos, un littoral moins avancé que celui d'aujourd'hui, mais dépassant de beaucoup l'emplacement de notre port Saint-Louis.

Avant le XVI[e] siècle, pendant une période assez longue, le grand Rhône avait la même embouchure qu'aujourd'hui. Il y aboutissait déjà au XIII[e] siècle, lors de l'établissement des digues[1]. Une autre phase, analogue à celle des XVIII[e] et XIX[e] siècles, a donc dû se produire du XIII[e] au XV[e], marquée ici par un progrès, là par un recul de la côte.

Antérieurement au XIII[e] siècle, l'embouchure du Rhône s'est trouvée dans l'étang de Beauduc, à deux

[1] On a des témoignages écrits de l'entretien des chaussées latérales à partir du XII[e] siècle ; le plus ancien document connu relatif à la digue de la Camargue est de 1150 ; la digue de Beaucaire à la mer est de 1304.

kilomètres seulement du rivage moderne. Elle a dû y demeurer stable pendant assez longtemps pour donner naissance à la pointe de Beauduc. Cette position est déterminée par une borne[1], dont la date est malheureusement inconnue, mais qu'on ne croit pas pouvoir attribuer à la période romaine : suivant Hirschfeld, elle serait du moyen âge, et sans doute du VI[e] au XI[e] siècle. Elle porte l'inscription suivante :

RHODANI DECURSŮ
OD. HONOR.
ET I''''LECHE
ΞV — IN — ANNO

L'emplacement où l'on a trouvé cette borne se trouve au lieu dit le Platelet, sur la rive droite de la Goule de Sainte-Anne, à trois kilomètres du vieux Rhône et à deux kilomètres de la mer.

Le grand Rhône a formé dans les temps modernes, en moins de deux cents ans, un promontoire aussi allongé, sinon aussi massif que celui de Beauduc ; mais avant le XI[e] siècle, avant la construction des digues, il en allait tout autrement.

Jusqu'alors, les eaux les plus chargées de sédiments, celles des grandes crues, s'épandaient sur la Camargue pour la colmater, au lieu d'aller former un promontoire de *theys* sablonneux en pleine mer.

Aussi, tandis que du XIII[e] au XX[e] siècle, les atterrissements semblent l'emporter d'un tiers environ sur

[1] Musée d'Arles.

les érosions, leur supériorité devrait être à peine sensible entre l'époque de la conquête et le XIII[e] siècle. Les érosions s'accomplissaient avec la même force qu'aujourd'hui, mais le Rhône apportait à son embouchure principale, non endiguée, la moitié ou le tiers seulement des alluvions qu'il y dépose aujourd'hui.

Mais ce ne sont là que des hypothèses. Heureusement deux données, l'une très ferme, l'autre approximative, vont nous fixer. La première, précise et solide, à laquelle nous revenons toujours, c'est l'inscription de Chamone. Sous la domination romaine, il y avait là un sol cultivé, au bord même du Rhône. Le rivage était plus au Sud. L'autre donnée, c'est celle de l'*Itinéraire maritime* que E. Desjardins avait rejetée hors du cercle vicieux où il s'enfermait : « Il n'y pas à tenir compte, disait-il, de la distance de XXX milles que donne l'*Itinéraire maritime* entre le grau du Rhône et Arles, *per fluvium Rhodanum ;* c'est une erreur *évidente :* XXX milles valant 44 kilomètres, nous tomberions vers l'embouchure actuelle, *ce qui est impossible!*[1] ». Et sans autre démonstration, il donnait toute sa foi à Ammien Marcellin, qui plaçait l'embouchure du Rhône à XVIII milles d'Arles. Ainsi, en quinze siècles, le delta du Rhône se serait avancé de 25 kilomètres (52—27); il n'est pas excessif de supposer qu'à ce compte, dans les quinze siècles précédents, il aurait pu s'avancer de la même quantité, la largeur du delta étant infiniment moindre. De la sorte, en l'an 1100 av. J.-C., l'embouchure du Rhône devait se trouver

[1] *Géographie de la Gaule romaine*, I, 214.

en amont d'Arles ! Et le Nil était en pleine possession de son delta depuis un temps immémorial !

Pour nous, au contraire, le chiffre erroné est celui d'Ammien, inconciliable avec les données matérielles, et qu'il faut sans doute lire XXVIII au lieu de XVIII. Quant aux chiffres de l'*Itinéraire maritime*, ils nous donnent XXX milles (44 kilomètres) d'Arles à l'embouchure et XVI milles (24 kilomètres) de l'embouchure à Fos. Ces deux distances nous font placer le grau des Marseillais, à l'époque d'Antonin, à l'endroit appelé depuis *Grau de Passon*, près de l'étang de Giraud, un peu au nord du rivage actuel, ce qui est en concordance avec nos conclusions précédentes.

En résumé, nous estimons que le littoral antique du delta devait se confondre avec le littoral moderne devant Aigues-Mortes ; passer en arrière de l'Espiguette vers le Grau Neuf ; s'avancer à deux ou trois kilomètres au sud de l'emplacement actuel du grau d'Orgon, pour revenir joindre le rivage moderne aux Saintes-Maries ; de là, il coupait à travers la baie de Beauduc, vers la tour Saint-Genest et la pointe méridionale de l'étang de Giraud, pour aller passer près de la tour Saint-Louis, au grau de Galejon, et à 100 mètres en avant du rivage moderne de Fos.

On opposait à cette manière de voir, il y a une trentaine d'années, divers arguments ; on invoquait, entre autres, un article 139 des statuts de la république d'Arles (XIII[e] siècle), d'après lequel l'embouchure du Rhône se serait trouvée alors dans les dépendances du grand et du petit Passon. Ce texte ne saurait prouver que la mer venait alors jusqu'à

proximité immédiate de ces deux mas, mais bien que leurs dépendances s'étendaient jusqu'à la mer. Est-ce que toute la Camargue ne fait pas partie de la commune d'Arles? Il y a, en effet, des témoins matériels, plus solides qu'aucun texte, pour affirmer que la côte était sensiblement en avant des mas Passon : d'une part les ruines de Saint-Trophime, et de l'autre l'inscription de Chamone.

On cite également un texte de Strabon, d'après lequel on aurait voulu faire remonter le rivage jusqu'à trois lieues d'Arles; mais on a détourné ce texte de son véritable sens. Voici ce que dit Strabon (IV, 8) : ὅμως οὖν ἔτι μένει δυσείσπλοα διά τε τὴν λαβρότητα καὶ τὴν πρόσχωσιν καὶ τὴν ταπεινότητα τῆς χώρας, ὥστε μὴ καθορᾶσθαι μηδ' ἐγγὺς ἐν ταῖς δυσαερίαις. Διόπερ οἱ Μασσαλιῶται πύργους ἀνέστησαν σημεῖα, ἐξοικειούμενοι πάντα τρόπον τὴν χώραν.

« La navigation reste difficile (sur le bas Rhône) à cause de la rapidité du courant, des atterrissements et de l'aplatissement des rives, qu'on n'aperçoit pas, même de près, dans la brume. Aussi les Massaliotes ont-ils élevé des tours servant de signaux, s'étant approprié le pays de toute façon. »

Les tours construites par les Marseillais sont, d'après ce passage, au bord du fleuve, dont on mentionne le courant, et le fait qu'il y en avait plusieurs ne prouve pas que le rivage avançât à vue d'œil, mais qu'on avait placé des tours sur un parcours étendu le long du Rhône. Il s'agit ici de la navigation fluviale, à laquelle on a tout sacrifié depuis en endiguant le fleuve.

Tandis que le littoral se modifiait insensiblement, le

Rhône accomplissait en toute hâte son œuvre de colmatage dans le delta. Les vastes lagunes du dernier appareil littoral, où naviguaient les vaisseaux du plus fort tonnage, où il fallait, comme à la Peyrade, des quais maritimes et des brise-lames, ont été presque entièrement comblés, malgré l'affaissement continu du sol, et il n'est pas douteux que, si l'on n'avait pas endigué le Rhône, toute la Camargue serait devenue aujourd'hui une plaine magnifique.

Pour reconstituer la physionomie du delta dans les temps anciens, il faut donc supposer, à la place des marécages actuels, des étangs navigables au moins pour les utriculaires, et, sur une partie de la terre ferme d'aujourd'hui, une nappe d'eau plus ou moins profonde.

Il ne faut cependant pas aller trop loin dans ce sens. La caractéristique de l'état ancien, grâce aux libres inondations du Rhône, c'était la division du delta en étangs et en terres praticables. Les marais se sont beaucoup étendus par la suite. Un grand nombre de Rhônes morts, simples fossés remplis d'eau courante, constamment tenus ouverts par les inondations, faisaient communiquer les étangs et assuraient partout l'écoulement. Depuis que toutes ces eaux sont devenues stagnantes, les pluies ont entraîné dans les parties basses des terres détachées des parties plus élevées. Les marécages se sont formés au détriment de la terre ferme aussi bien que des étangs.

Chaque bras du Rhône, si petit qu'il fût, était bordé de deux zones de terre cultivable et habitable, qui ont disparu en partie.

« Les eaux des crues, très chargées de sable et de limon, déposent d'abord la plus grande partie de leurs sédiments le long des berges, en les exhaussant ainsi au-dessus des terres voisines, de manière à former, à partir de ces berges, deux plans inclinés qui s'étendent à une distance plus ou moins grande de chaque rive, ... deux bourrelets latéraux, qui s'élèvent et s'épaississent après chaque période d'inondation, ... et le terrain nouvellement créé présente dans son ensemble deux berges, dont la crête est à un niveau supérieur aux eaux moyennes et submersible seulement par les eaux d'inondation[1]. »

Il faut donc nous imaginer la Camargue et les plaines extérieures au delta, pendant la période romaine, comme une région parfaitement irriguée, où des territoires fertiles s'étendaient dans l'intervalle des canaux naturels, sauf lorsque l'espace qui séparait ceux-ci était trop grand; dans ce cas, un étang ou un marais en occupait le centre. « Le pays était loin d'être, comme culture, dans la situation lamentable que nous lui voyons aujourd'hui en pleine civilisation. Ces anciens noms de Pinèdes, de Sylve Godesque, de Sylve Réal portent avec eux le témoignage de l'ancienne richesse forestière. A travers tous ces bois de pins maritimes, à peu près disparus depuis plusieurs siècles, serpentaient les différents bras du Rhône, dont les grandes eaux déposaient de nouvelles couches d'alluvions après chaque crue; les étangs étaient en général plus profonds, presque tous navigables, et l'on

[1] Ch. LENTHÉRIC, *Le Rhône*, II, 448.

ne voyait pas ces marécages pestilentiels qui ont désolé le pays[1]. »

« La région du bas Rhône et la Camargue étaient loin d'être, aux temps anciens, dans la situation déplorable que les digues leur ont faite, et des ruines assez nombreuses attestent que le désert d'aujourd'hui était non seulement en pleine prospérité agricole, mais qu'il était aussi un territoire riche et peuplé.

« Le Valcarès, qui n'est plus qu'une grande mare isolée de la mer, où croupit une eau saumâtre et impure, communiquait alors librement avec elle et a dû, pendant assez longtemps, ressembler à notre bassin d'Arcachon. Partout, en effet, sur cet ancien rivage maritime, on trouve des débris et des souvenirs de la civilisation passée[2]. »

Comme les ruines romaines de Fos, celles du Valcarès sont en partie submergées. Il ne s'agit pas ici d'érosion, mais d'effondrement, de glissement des terres vers les lagunes et sans doute aussi d'un affaissement général du sol.

On sait que les fouilles exécutées à Venise, depuis la chute du Campanile, ont mis à jour des voies romaines descendues au-dessous du niveau des lagunes, et des fragments d'habitations primitives, enfouis plus profondément encore. Le même phénomène d'affaissement s'est produit autour de l'étang de Valcarès et généralement de tous les étangs de la Camargue.

Les ruines qui bordent l'étang de Valcarès sont si

[1] Ch. Lenthéric, *La Région du bas Rhône*, p. 58.
[2] *La Grèce et l'Orient en Provence*, 306.

avancées dans les eaux, que la carte d'état-major les indique jusqu'à une centaine de mètres du rivage.

« Outre une grande quantité de poteries variées et de médailles du haut et du bas Empire, la rive orientale du Valcarès montre des pierres d'appareil et de nombreuses substructions qui offrent tous les caractères de l'époque gallo-romaine. Il en est de même sur le rivage opposé, et il existe notamment un point de cette rive où l'on aperçoit, lorsque les eaux sont très basses, une grande quantité d'amphores plus ou moins intactes, et à moitié enfouies dans la vase, à côté de pierres provenant d'anciennes constructions. La rive septentrionale n'est pas moins riche en vestiges du même genre et l'on y rencontre en abondance ces tuiles à rebords, caractéristiques des habitations gallo-romaines, des fragments de mosaïques et des fondations assez considérables pour être exploitées comme carrière, lorsque dans le pays on a besoin de quelques matériaux [1]. »

On appelait la plaine d'Arles *horrea ac cellaria totius militiæ romanæ*, le grenier de l'armée romaine; il fallait donc que l'étendue des terres cultivées y fût considérable, et il semble que pour répondre à une pareille définition, ce ne soit pas trop de comprendre dans cette plaine tout le territoire qui s'étend de l'étang de Valcarès jusqu'au mont Ventoux.

De ce que les nappes d'eau étaient plus importantes autrefois qu'aujourd'hui, il ne faut donc pas conclure

[1] E. FLOUEST, *Sépultures antiques de la Camargue*. 1869-1870. — Ch. LENTHÉRIC, *Les Villes mortes du golfe de Lyon*. Plon, 1889 (5e édit.).

que tout le territoire de la Camargue, et les rives du Rhône en aval d'Avignon, étaient de vastes marécages; non seulement cette région n'aurait pas été, dans ce cas, *horrea ac cellaria totius militiæ romanæ*, mais les localités, les voies romaines qui la sillonnaient n'auraient pas existé. Les anciens n'auraient pas été de Nîmes à Tarascon par Arles au lieu de s'y rendre directement, s'il avait fallu naviguer au milieu des marais.

Cela dit, examinons en détail, depuis la Durance jusqu'à la mer, les territoires voisins du Rhône, et cherchons à en définir la topographie ancienne, point par point.

Le cours même du fleuve présentait, comme aujourd'hui, plusieurs parties bien distinctes : depuis l'embouchure de la Durance jusqu'à Beaucaire et Tarascon, il demeure ce qu'il était en amont, formant des îles et des bras toujours changeants. A Tarascon, la Montagnette resserre la vallée contre les plateaux de la rive droite et donne un point fixe où le grand Rhône a toujours passé. Depuis là jusqu'à Chamone, il ne semble pas que le lit du fleuve se soit sensiblement déplacé.

De Tarascon à Soujean, sur une longueur de deux lieues, il forme encore des îles plus ou moins changeantes.

Un léger mouvement du sol le resserre une dernière fois entre Soujean et le mas des Tours, puis, brusquement, il s'étale dans la plaine sur une largeur de 500 à 1000 mètres; la pente est à peu près nulle, et la vitesse du courant, qui était de $2^{m},50$ à 3 mètres, tombe à $0^{m},75$ ou 1 mètre. C'est là, en même temps,

que le gravier a disparu et que le fleuve commence à ne charrier que du limon et du sable fin[1].

Tous les graviers, tous les débris de quelque importance se sont déjà déposés, et il ne reste plus en suspension dans l'eau du fleuve que des limons et des sables trop ténus pour former encore des écueils pouvant servir de noyau à de nouvelles îles. C'est l'irruption de la Durance, dans les temps primitifs, qui a déterminé la formation du delta.

Sur les deux rives, les alluvions ont formé les bourrelets latéraux, où passaient les routes d'Arles à Beaucaire et à Tarascon.

On trouve par exemple, à 2 kilomètres au sud de cette dernière ville, une altitude de 10 mètres, tandis que celle du Rhône et celle de l'ancienne Duransole, à l'Est et à l'Ouest, ne dépassent pas 5 mètres.

Sur la rive gauche, l'espace parcouru par chaque bras de la Durance était alors bien irrigué et asséché par le passage de la rivière, et les marais, dont les traces sont visibles sur notre carte d'état-major, se sont formés en partie par suite de la disparition du

[1] Ch. LENTHÉRIC, *Les Villes mortes*, p. 28 :

« Entre Lyon et Beaucaire, la pente du Rhône, sauf quelques rapides, varie entre 0m,50 et 0m,30 par kilomètre, et sa vitesse entre 1m,50 et 2m,50 par seconde pendant les eaux moyennes. Dans toute cette partie, le fleuve roule des galets et des graviers qui diminuent progressivement de volume à mesure qu'ils descendent vers la mer.

« C'est entre Beaucaire et Arles que la trituration est achevée, et que le gravier est entièrement réduit à l'état de sable et de limon.

« La pente du fleuve, entre Beaucaire et Arles, n'est déjà plus que de 0m,123 par kilomètre. La vitesse tombe, à Arles, à 0m,75 par seconde. »

cours d'eau. La chose est avérée, du moins pour les palustres de Maillane.

La Duransole descendait donc jusqu'à Saint-Gabriel, entre deux plaines fertiles ; de là elle pénétrait dans l'étang des Baux et de Montmajour, qui s'étendait de l'Est à l'Ouest entre les Alpines et la Crau, puis du Nord au Sud, sous les murs d'Arles ; elle rejoignait ensuite l'étang de Mayranne, et venait se déverser dans la grande lagune vive qui débouchait dans la mer au grau de Galéjon, et qu'utilisa probablement Marius.

Sur la rive droite du Rhône, un bras secondaire, desséché, avait laissé subsister un chapelet de marécages entre Beaucaire et Bellegarde, entre Bellegarde et Saint-Gilles. A hauteur de Saint-Gilles, où les navires du plus fort tonnage venaient aborder, l'étroite bande de terre entre le fleuve et les plateaux était praticable, mais un peu au Sud, un bras du Rhône se détachait vers l'étang de Mauguio, par Franquevaux, le mas Gallician et Terre-de-Ports. Dans le fond de l'espace laissé entre ce bras et le petit Rhône d'Orgon existaient des lagunes, mieux délimitées et peut-être moins étendues que ne l'étaient les marécages du XVIIIe siècle.

On a rétabli l'ancienne situation en creusant le canal de Beaucaire à la mer avec un tracé à peu près identique à celui du Rhône occidental (branche espagnole) d'autrefois, et aussitôt une grande partie des marais s'est trouvée asséchée : « Ce canal a eu tout d'abord pour effet de dessécher en très peu de temps d'une manière complète, et de rendre cultivables tous les terrains situés au Nord. Séparés des autres marais

par une large tranchée, ces terrains, jadis submersibles et presque toujours détrempés, ne communiquent plus aujourd'hui avec les étangs. Ils ne reçoivent plus que les eaux qui tombent sur le versant des coteaux contre lesquels ils sont adossés ; ces eaux restent très peu de temps sur le sol et trouvent bientôt leur écoulement naturel dans le canal d'abord, à la mer ensuite[1]. »

Le bras occidental du Rhône, aujourd'hui tari, portait avant l'ère chrétienne une partie des sédiments du fleuve à l'étang de Mauguio. Le territoire ainsi conquis sur la mer n'est devenu définitivement un sol ferme qu'au moyen âge, et nos cartes d'état-major indiquent encore le contour très net de ces anciens marécages. Ils prolongeaient l'étang jusqu'aux environs de Marsillargues. Depuis que le Vidourle est seul pour accomplir l'œuvre de colmatage, ses progrès sont beaucoup plus lents. Aussi ne peut-on pas admettre que le Rhône ait cessé de couler vers l'étang de Mauguio avant la période historique, ni que ses alluvions fussent déjà consolidées lors de sa disparition, et que la zone récemment conquise, très apparente sur nos cartes, soit l'œuvre du Vidourle.

De toutes parts, le rivage terrestre des étangs de Mauguio et de Thau a peu gagné sur les lagunes ; celui du cordon littoral a gagné et perdu[2]. Le détail

[1] Ch. Lenthéric, *La Région du bas Rhône*, p. 60.

[2] Le long de l'étang de Mauguio, la plage ne subit aucune modification sensible, et les ensablements des graus de Palavas et de Cette sont dus au transport des sables arrachés par les vagues

de ces transformations n'intéresse pas notre sujet, et il suffira de mentionner la plus importante, la scission de l'ancien étang *Taphrus* en deux parties, étang de Mauguio d'une part, étang de Thau de l'autre.

Non seulement dans l'antiquité, mais jusqu'au XVIII[e] siècle, c'est une seule nappe d'eau qui s'étendait depuis Marsillargues jusqu'à Agde, et le cordon littoral qui la séparait de la mer, encore imparfaitement formé, laissait de nombreuses et faciles communications avec le large.

On a voulu aller plus loin et unir les embouchures du Rhône et de l'Aude; mais cette hypothèse, provoquée et soutenue par un contresens, rencontre des difficultés presque insurmontables.

Polybe écrit (III, 37) en parlant de l'Aude : ὅς οὐ πολὺν ἀπέχει τόπον ὡς πρὸς δύσεις ἀπὸ Μασσαλίας καὶ τῶν τοῦ Ῥοδανοῦ στομάτων, δι' ὧν εἰς τὸ Σαρδόνιον πέλαγος ἐξίησιν ὁ προειρημένος ποταμός, c'est-à-dire, littéralement : « qui est distant d'un espace peu considérable vers l'ouest de Marseille et des bouches du Rhône, par lesquelles se jette dans la mer Sardonienne le susdit fleuve ». E. Desjardins estime que le « susdit fleuve » ne peut pas être le Rhône, qui vient d'être nommé, et il en conclut que l'Aude se jette dans la mer par les bouches du Rhône[1]. Mais, si l'Aude se jetait dans la mer, non pas par *les bouches*, mais par *une des bouches* du

des tempêtes aux abords mêmes de ces deux graus. Vis-à-vis Mauguio, on se trouve sur le cordon littoral originaire, qui paraît ne pas avoir subi de mouvement appréciable depuis l'origine des temps historiques. (Ch. LENTHÉRIC, *Les Villes mortes*, p. 331.)

[1] E. DESJARDINS, *Géographie de la Gaule romaine*, I, 240.

Rhône, Polybe n'aurait pas dit, à la ligne précédente, qu'il en était distant d'un espace peu considérable, οὐ πολὺν ἀπέχει τόπον, et il faut simplement comprendre que « l'Aude n'est pas très éloigné, vers l'Ouest, de Marseille et des bouches du Rhône, par lesquelles ce dernier fleuve se jette dans la mer Sardonienne. »

A supposer même qu'une seule lagune s'étendît de Narbonne à Aigues-Mortes, l'historien grec, exact et jamais emphatique, aurait-il dit que l'Aude *passait dans les bouches du Rhône?* C'eût été vraiment tiré de longueur.

La disposition du terrain, d'ailleurs, ne se prête guère à cette hypothèse : l'étang de Thau se termine, au Sud-Ouest, à quelque distance de la montagne d'Agde, et il est vraisemblable qu'il la baignait il y a vingt siècles. On croit même pouvoir affirmer que l'Hérault (*Arauris*) formait alors un petit delta et qu'une de ses branches se jetait dans l'étang de Thau, tandis que l'autre coulait vers la mer libre, à l'ouest de la montagne d'Agde. La navigation était-elle possible sur ces deux bras d'un très petit cours d'eau? Supposons-le. On peut encore, mettant les choses à l'extrême, concevoir un bras de mer entourant Agde au Nord et achevant d'en faire une île; mais le relief actuel du sol ne permet pas d'accorder à ce détroit une largeur de plus de 300 mètres, au grand maximum. Ce n'est pas assez pour dire qu'un étang unique allait de Narbonne à Aigues-Mortes. Du reste, la plus grande difficulté subsiste encore : c'est d'imaginer un étang et un cordon littoral entre le cap d'Agde et l'embouchure de l'Aude. Ici il y a une impossibilité absolue.

Si une langue de sable s'était produite entre le cap d'Agde, ou plutôt l'île de Brescou (*Blascon*) et la montagne de la Clape, les mêmes causes qui l'auraient formée l'auraient conservée et accrue, loin de la détruire; mais le flot qui a rongé l'îlot de Brescou n'a jamais permis aux sables de s'accumuler près de lui.

Il faut donc renoncer à l'hypothèse d'un étang unique, où tous les fleuves de la côte auraient mêlé leurs eaux à celles du Rhône. Le texte sur lequel on a voulu s'appuyer n'en dit rien, et le terrain s'y oppose. Restent ces deux vers d'un poète de la décadence latine, Fortunatus :

Excipit hinc Narbo, qua littora plana remordens
Mitis Atax Rhodani molliter intrat aquas. (Carm. VI.)

La question des étangs de Narbonne est plus importante pour notre sujet, et il est d'autant plus nécessaire de s'y arrêter, que la solution n'y est pas des plus nettes.

Il est évident qu' « autrefois », dans un lointain indéfini, la vallée de l'Aude débouchait en arrière de la montagne de la Clape, laquelle était une île reliée aux rivages voisins par des flèches de sable qui ébauchaient le cordon littoral d'aujourd'hui. Deux étangs se trouvaient ainsi formés, l'un au nord, l'autre au sud de la Clape, réunis par un bras de mer qui passait devant la colline où s'est élevée Narbonne. Les alluvions de l'Aude ont resserré peu à peu et réduit à rien cette communication; elles ont à peu près comblé l'étang septentrional et commencé le colmatage de

l'étang méridional; mais où en était ce double travail à l'époque de la conquête romaine?

Les quelques données que nous pouvons grouper ne suffisent pas pour imposer une solution. Nous allons les présenter telles quelles.

L'Aude coule aujourd'hui au nord de la Clape, et près de son embouchure se trouve le petit étang de Vendres, entouré d'une large zone d'alluvions récentes, qui ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Avant cette époque, l'étang de Vendres, séparé de la mer par un simple cordon littoral comme ceux des étangs voisins, avait une forme triangulaire, et sa pointe occidentale pénétrait jusqu'au défilé, large de 1500 mètres environ, par lequel l'Aude est obligé de passer entre la Clape et les collines qui le séparent de l'Orb.

Il semble que ce défilé a dû recueillir de bonne heure les sédiments et s'ensabler; cependant un certain nombre de cartes des XVIe et XVIIe siècles (elles ne sont pas toutes d'accord) nous montrent l'étang de Vendres en communication avec celui de Capestang, qui se trouve en amont du défilé, et n'a été desséché que tout récemment.

M. Duponchel, dans son *Cours d'hydraulique et géologie agricoles*, cite une charte datée du règne de saint Louis, relative à la concession du desséchement de l'étang de Montady, et qui mentionne des salines en activité sur le bord de l'étang de Capestang. Une communication existait donc entre ce dernier et la mer au XIIIe siècle.

D'autre part, il est difficile de penser que les atterrissements n'ont pas commencé par lui, et surtout par

l'espèce de détroit qui le rattachait à l'étang de Vendres.

Un plan de Narbonne, que M. Lenthéric reproduit dans *Les Villes mortes du golfe de Lyon*, peut nous renseigner. Il est très regrettable que l'origine de cet étrange document n'ait pas été indiquée ; mais il serait trop simple de l'écarter purement et simplement pour ce motif.

En l'examinant avec soin, on reconnaît qu'il est mal orienté : la forme hexagonale de la ville y est nettement prononcée et permet de rétablir la direction du Nord, qui doit se trouver vers l'angle supérieur droit. On remarquera, en outre, que la ville même est dessinée à une assez grande échelle, mais que les environs sont réduits dans une proportion fabuleuse. Il ne s'agit évidemment que d'indiquer au lecteur, par des signes plus frappants qu'un nom et une flèche, la direction des principales localités. On reconnaît facilement, au Sud et au Sud-Est, l'étang de Sijean et l'île de Sainte-Lucie (*Insula Lici*); l'étang de Gruissan ou de Narbonne (*lacus Narbonensis*) à l'est du chenal de l'Aude, aujourd'hui canal de Robine ; à l'Est et au Nord-Est, et même jusqu'au Nord, s'étend une nappe d'eau appelée *lacus Rubrensis*, qui se relie forcément aux étangs de Vendres et de Capestang.

Au Nord et au Nord-Ouest, on voit le cours de l'Aude arrêté par un barrage et ramené sur Narbonne par un détour, facilement reconnaissable sur la carte d'état-major ; il passe dans le vosinage des *Prata liguriæ*, dont le nom survit peut-être dans celui de Livières.

On sait qu'en 1320, ce grand barrage a été emporté et que le fleuve, quittant brusquement le lit que lui avaient imposé les Romains, s'est rejeté vers l'étang de Vendres. Les atterrissements ont donc été interrompus de ce côté pendant dix ou douze siècles.

Le dernier renseignement que nous possédions nous est fourni par la voie romaine, dont le tracé est facile à reconstituer entre Narbonne et Béziers. Au lieu de suivre la ligne droite, comme le fait à peu près la route moderne, la *Via Domitia* se détournait vers le Nord-Ouest, allait passer à l'emplacement même où les eaux de l'étang de Capestang ont persisté le plus longtemps. Là se trouve, au septième mille à partir de Narbonne, un pont romain qui a gardé le nom de pont Serme (*Pons Septimus?*) et à partir duquel la voie subsiste en grande partie jusqu'à Béziers.

De nos jours, cette voie romaine donne le singulier spectacle d'un chemin évitant la terre ferme pour aller passer dans l'eau. Il est nécessaire de supposer une situation inverse dans l'antiquité, c'est-à-dire d'admettre, non pas que l'étang de Capestang fût tout à fait desséché, mais que précisément cette partie qui est restée inondée jusqu'à nos jours était la plus étroite de toute la nappe d'eau à l'époque où la voie fut construite. Nous croyons vraisemblable que le *Rubresus stagnus* existait alors depuis Capestang jusqu'à la mer, sinon à l'état de lagune, du moins comme marais, et qu'il avait, sur la ligne droite de Narbonne à Béziers, une largeur plus grande que dans les environs du pont Serme.

Le modelé du terrain achève de nous préciser les

contours de cet étang. M. Lenthéric ayant exprimé la conviction que l'Aude coulait primitivement vers l'étang de Vendres et en avait été détourné par les Romains, on lui a opposé l'expression de Ptolémée : Ἄταγος ποταμοῦ ἐμβολάς, « les embouchures de l'Aude », pour soutenir que ce fleuve avait toujours eu deux bras ; mais E. Desjardins, en produisant cet argument, n'a pas réfléchi que Ptolémée employait toujours les mots ἐμβολαὶ et ἐκβολαὶ au pluriel, et cela pour les fleuves dont l'estuaire est le plus net et le plus indivisible. Nous demeurons donc convaincu qu'à l'époque d'Annibal, l'Aude ne passait pas à Narbonne et se jetait dans le *lacus Rubresus*, au nord de la Clape.

La région qui s'étend de Narbonne à Salses n'a pas pu changer beaucoup depuis l'origine des temps historiques : le cordon littoral existait déjà, et le rivage intérieur des étangs côtoie encore les hauteurs où finissent les monts Corbières.

La plaine du Roussillon, depuis Salses jusqu'aux Pyrénées, est d'une topographie assez simple, avec ses petits fleuves qui courent parallèlement vers la mer. Elle est cependant l'objet de théories excessives et que, la plupart du temps, un examen plus minutieux de la carte aurait fait écarter.

On voudrait, en général, faire admettre que ces quelques ruisseaux, l'Agly, la Tet, le Réart, le Tech, la Massanne ont comblé, avec leurs alluvions, des espaces plus considérables que l'Aude, l'Orb, l'Hérault et le Rhône lui-même. Mais si l'on veut bien jeter les yeux sur la carte de l'état-major, on verra que les terri-

toires prétendus modernes atteignent souvent des hauteurs de 8, 10, 12, 15 mètres au-dessus de la mer, d'une manière continue, ce qui doit écarter l'hypothèse d'une formation tout à fait récente par le colmatage.

E. Desjardins, par exemple, pense que les alluvions de l'Agly ont comblé une partie de l'étang de Salses[1]; mais, s'il en était ainsi, c'est du moins à des temps préhistoriques qu'il faudrait reporter ce travail des eaux : la voie romaine allait de Salses à Castel-Roussillon et La Tour-Bas-Elne, en ligne droite, et son point le plus bas était encore à 12 mètres au-dessus de la mer, non loin de l'Agly.

C'est seulement en aval de Saint-Laurent que peuvent se trouver des terres formées récemment par ce petit fleuve (*Vernodubrum*).

Le terrain est aussi très élevé sur les rives de la Tet. Il domine déjà la mer de 10 mètres à 3 kilomètres du rivage. C'est donc une bande de 1000 à 1500 mètres de largeur seulement que la Tet (*Tecum* ou *Roschinus*) a dû combler, et cela sans doute au nord de l'étang de Canet.

Le Réart, qui se jette dans ce dernier étang, doit être le *Sordus* des anciens, qui se jetait dans le *Sordice Palus*. On chercherait en vain la trace de ce marais à l'embouchure de l'Agly ou du Tech.

Celui-ci (*Tichis*) a souvent varié entre la montagne et la mer. On aperçoit distinctement, depuis Ortaffa jusqu'à Elne, la trace de ses érosions sur le flanc des collines; mais ici se pose l'éternelle question : quel est

[1] I, 367.

l' « autrefois » auquel on peut reporter ce tracé septentrional du cours d'eau? Quoi qu'il en soit, la route nationale traverse le Tech à 11 mètres au-dessus du niveau de la mer, à une lieue du rivage. Les alluvions modernes ne remontent donc pas jusque-là et sont restreintes à une bande de 1500 à 2,000 mètres de largeur à partir du littoral encore visible. Il en est de même à l'embouchure de la Massanne, devant Argelès, qui n'a jamais été sur le rivage[1] et ne s'appelle Argelès-sur-Mer que pour se distinguer d'Argelès-de-Bigorre.

En résumé, le rivage du Roussillon n'a pas subi de modifications assez importantes pour qu'il en soit tenu compte dans la discussion du chemin d'Annibal.

II. — Géographie politique.

« Les rapports entre le sol et l'homme sont empreints, en France, d'un caractère original d'ancienneté, de continuité. De bonne heure, les établissements humains paraissent y avoir acquis de la fixité; l'homme s'y est arrêté parce qu'il a trouvé, avec les moyens de subsistance, les matériaux de ses constructions et de ses industries ». Telles sont les paroles par lesquelles M. Vidal de la Blache ouvre son magistral *Tableau de la Géographie de la France*[2], et ce sont

[1] Ce n'est pas l'opinion de M. Lenthéric. (*Les Villes mortes*, p. 126.)

[2] Dans l'*Histoire de France*, publiée sous la direction d'E. Lavisse. Paris, 1902.

celles qu'il faut avoir toujours présentes à l'esprit pour concevoir l'état de la Gaule à l'époque ancienne, mais non primitive, où Annibal la traversa.

On fait remonter à des temps infiniment plus reculés, du XXe au L^e siècle avant notre ère, les habitations lacustres de la région alpine, et pourtant on y trouve les traces d'une civilisation relative, d'une industrie et d'une agriculture assez développées, d'un commerce qui s'étendait de la Baltique à la Méditerranée, puisque l'ambre et le corail se rencontrent communément côte à côte dans les bijoux de ces populations lacustres.

Il y avait donc au moins vingt siècles, lorsque Annibal franchit les Pyrénées, que des hommes défrichaient les clairières de nos forêts et les traversaient en tout sens. Dans un pareil laps de temps, les pistes peuvent devenir des chemins frayés; les peuples ont eu le loisir de les rectifier, de les tracer au gré de leurs besoins, reliant les habitations et longeant les cultures; ils ont pu chercher et améliorer les passages les plus faciles et les plus commodes à travers tous les obstacles naturels, montagnes, escarpements, fleuves ou marécages.

Si nous nous transportons au temps même d'Annibal ou de la conquête romaine, nous trouvons en Gaule une civilisation très avancée. S'il est vrai que les habitants, Gaulois, Ligures ou autres, n'ont pas d'alphabet et semblent ignorer les sciences et les beaux arts, peut-être sont-ils supérieurs aux Grecs et aux Romains pour l'industrie, pour les côtés pratiques de la civilisation. Cette supériorité, est-ce bien aux Gaulois, ne serait-ce pas plutôt aux peuples indigènes

soumis par eux qu'ils la doivent ? N'y avait-il pas alors en Gaule un peuple conquérant, guerrier, à cheveux blonds, de race aryenne, et des populations autochtones ou du moins plus anciennement établies, et adonnées à l'agriculture, aux travaux métallurgiques et industriels de toute sorte ?

Quoi qu'il en soit, on trouve dans les textes et dans les découvertes archéologiques la preuve formelle de cette civilisation pratique des habitants anciens de notre pays.

« Sans doute les trouvailles archéologiques nous font connaître surtout des armes, des instruments de luxe; mais d'heureux hasards ont exhumé aussi des témoignages de la vie agricole que menaient les peuples du nord des Alpes : le blé, l'orge, quelques fruits, des tissus fabriqués de lin ont été trouvés dans les plus anciennes stations lacustres. On voit ces populations primitives déjà en possession des principaux animaux domestiques, bœuf, mouton, chèvre, porc. Plus tard, quand les Romains firent connaissance avec le nord de la Gaule, ils y rencontrèrent des pratiques agricoles dont l'originalité et la supériorité les frappèrent. L'invention de la charrue à roues, de la moissonneuse à roues, s'explique fort naturellement sur des plateaux découverts à faibles ondulations[1]. »

« On attribue positivement aux Gaulois l'invention des moulins, de la fabrication du savon (le mot *sapo* est celtique) et de l'étamage du cuivre[2] ». « Ils connais-

[1] VIDAL DE LA BLACHE, p. 36.
[2] BLOCH, p. 271.

saient aussi l'argenture et arrivaient par d'autres voies aux résultats qu'on obtient aujourd'hui par le procédé Ruolz[1]. »

L'emploi qu'ils faisaient de la chaux comme engrais étonnait les Romains[2].

Ils ont inventé les émaux. « Les auteurs anciens en attribuaient l'honneur aux *Barbares de l'Océan.* Ce renseignement a pris une valeur nouvelle et un caractère plus précis depuis les fouilles de Bibracte. Parmi les industries pratiquées dans cette ville, l'art de l'émailleur, intimement lié à celui de l'orfèvre, tenait le premier rang ». Bien que les habitations fussent le plus souvent construites en matériaux légers, on a retrouvé à *Bibracte* (mont Beuvray) deux grandes maisons ornées de mosaïques et très certainement antérieures à la conquête, car les seules monnaies qu'on y ait recueillies sont gauloises[3].

« Ils aimaient le luxe, sinon dans leurs demeures, au moins sur leurs personnes. Leur goût pour la parure était très vif..... Les pièces essentielles de leur costume étaient le pantalon (*braccæ*) collant et très ajusté, la saie (*sagum*), manteau qui tantôt s'agrafait par-dessus l'épaule, tantôt se pliait comme un plaid; la *caracalla*, qui avait la forme d'une blouse; les chaussures à semelles épaisses, avec une empeigne médiocrement relevée, appelées gauloises (*gallicæ*). Les étoffes étaient voyantes, brillantes, bariolées. Les couleurs diverses s'y allongeaient en bandes ou se

[1] DESJARDINS, I, 429.
[2] VARRON, *De re Rustica*, I, 7. — PLINE, XVII, 4.
[3] BLOCH, p. 67.

croisaient en carreaux. L'or brodé ou appliqué y jetait ces reflets métalliques dont parle Virgile : *virgatis lucent sagulis*. L'éclat de ce costume était rehaussé encore par les bijoux, les bracelets, les colliers, les fibules[1] ». Certes, le climat plus doux de la Grèce et de l'Italie n'avait pas encouragé les Hellènes et les Romains à rechercher des vêtements aussi chauds et aussi compliqués que ceux-ci; pourtant les blouses, les manteaux, les saies, les galoches ont fini par s'imposer dans toute l'Europe, et les coutumes des Gaulois, à cet égard, sont devenues celles de leurs conquérants.

La marine gauloise était, elle aussi, très en avance sur celle des Romains et même des Phéniciens, à cause de la lutte qu'il lui fallait soutenir contre l'Océan. Les navires des Vénètes, plus solidement construits que ceux des peuples méditerranéens, avaient des voiles en cuir et des chaînes d'ancre en fer, qui surprirent les Romains[2].

Mais c'est surtout dans la métallurgie que se manifeste la supériorité des habitants de la Gaule.

« Nulle part peut-être, sauf en Espagne, le minerai n'était plus abondant ni mieux exploité. La Gaule produisait de l'étain, mais surtout du cuivre, du fer, de l'argent, de l'or. Tous ces métaux étaient traités avec une habileté qui a été fort admirée. Pline nous dit que les Bituriges avaient trouvé le procédé de l'étamage, porté par eux à une telle perfection, qu'ils

[1] Bloch, p. 67.
[2] César, III, 13.

donnaient à leurs vases de cuivre l'aspect de l'argent[1]. »

Ainsi s'explique l'habileté des Gaulois à contre-miner les travaux d'approche de César au moyen de galeries souterraines : « Ils sont d'autant plus habiles à ce genre de travaux, dit celui-ci, qu'ils ont dans leurs pays des mines de fer considérables, qu'ils connaissent l'art de pratiquer toute espèce de galeries et qu'ils y sont passés maîtres[2]. »

Ceci est particulièrement intéressant pour nous, car il est bien évident que ces hommes, si experts dans l'art de creuser des galeries, ne sauront pas moins bien entailler le flanc des coteaux et des montagnes pour y faire passer des routes. Ce ne sera pour eux que l'enfance de l'art. Il n'y a donc pas à douter que le récit de Polybe, montrant la colonne carthaginoise engagée sur une route en corniche, au flanc d'un escarpement, ne soit rigoureusement exact.

Lorsque le colonel Perrin juge impraticables les vallées de l'Isère et de l'Arc, il oublie que les Gaulois y passaient il y a vingt-deux siècles comme nous y passons aujourd'hui, sur un chemin, et non pas sur le sol naturel, dans le lit du torrent.

Ce n'était pas la main-d'œuvre qui pouvait manquer pour des travaux d'utilité publique : les chefs de l'aristocratie gauloise y employaient tout d'un coup la foule de leurs esclaves, et en quelques jours on devait accomplir ainsi des besognes considérables. On en

[1] Bloch, p. 68.
[2] César, VII, 22 et III, 21.

jugera en se rappelant que, d'après César, l'Éduen Orgetorix avait 10,000 clients ou esclaves. C'était là des corvées à rendre jaloux M. de Choiseul !

Tout nous fait supposer que les chemins étaient nombreux dans la Gaule indépendante comme dans la France moderne.

« La Gaule préludait par son activité commerciale au rôle qu'elle devait jouer à ce point de vue sous l'empire romain. Les métaux dont elle tenait marché lui avaient valu une réputation de richesse, d'ailleurs surfaite. Les salaisons, les lainages qu'elle expédiait à Rome y étaient fort appréciés..... Pendant les campagnes de César, nous trouvons des négociants romains établis à Cenabum (Orléans), Noviodunum (Nevers ?) et Cabillonum (Chalon-sur-Saône).

« L'importance des transactions est attestée par l'existence d'une monnaie émanant de la monnaie grecque et s'inspirant de cette dernière. Les reproductions furent au début relativement exactes, puis elles s'écartèrent de leurs modèles pour en différer presque complètement. Les monnaies massaliotes furent les premières qui s'imposèrent à l'imitation des Gaulois[1]. Les copies qu'elles suscitèrent se répandirent

[1] « De la période gréco-barbare de la ville d'Avignon il n'est resté d'autres souvenirs qu'un nombre assez considérable de médailles et de monnaies, et quelques inscriptions. Monnaies et inscriptions ont une facture très archaïque et un caractère mixte, moitié grec, moitié gaulois, témoignant ainsi de la pénétration profonde de la civilisation grecque dans le milieu barbare de la Gaule... On connait cinq types de monnaies grecques frappées à Avignon. Presque toutes portent sur leur face une roue à quatre rayons, avec les sigles ΜΑΣ ou ΜΑΣΣΑ intercalés. Cette roue ou disque à quatre rayons était l'un des attributs de l'Apollon

sur les deux versants des Alpes, dans la vallée du Pô et dans la vallée du Rhône.

« Une autre influence s'exerça sur le Sud-Ouest, celle de Rhoda. Rhoda était en relations suivies avec la Sicile. Sa monnaie, imitée par les Syracusains entre 317 et 218, puis par les Carthaginois, envahit l'Espagne grâce à ces derniers et, par les mêmes intermédiaires, reflua sur l'Aquitaine. Lorsque Annibal, en 220 av. J.-C., prépara sa marche sur l'Italie, ce furent les drachmes de Rhoda qui lui achetèrent les sympathies au delà des Pyrénées. On peut dater de cette époque l'extension, sinon la naissance, du monnayage dans ces régions..... La monnaie en bronze qui parut, vers le IIe siècle, entre les Pyrénées et l'Hérault, ne sortit pas de ces limites ; elle représente un fait purement local, intéressant en ce sens qu'il prouve une fois de plus les rapports de ces peuples avec la Sicile, car ces bronzes étaient copiés sur ceux d'Agrigente (287-279) et de Syracuse (275-216).

« Vers le milieu du IVe siècle, l'exploitation des mines de la Thrace par Philippe II, roi de Macédoine, jeta sur le marché une grande quantité de *statères* ou *philippes* en or, qui pénétrèrent en Gaule, très vraisemblablement par la voie du Danube, et y donnèrent naissance à un monnayage nouveau. La monnaie d'or

pythien, κύκλος μαντίκος... Les plus anciennes sont en argent et en bronze, et portent l'image du sanglier qui est éminemment gauloise... Il finit par disparaître et est remplacé par le taureau *cornupète* de Marseille, tandis que le revers porte la tête d'Apollon laurée ou celle de Diane tourelée, avec la légende AOYE ou AYE (Aouenión ou Auenión). » (LENTHÉRIC, *Le Rhône*, II, p. 277-278.)

imitée des statères ne se rencontre pas dans le Midi. Elle eut pour domaine exclusif le Centre et le Nord, et pour point de départ le pays des Arvernes. Il faut noter ici l'importance commerciale de ce peuple. Par lui-même ou par les peuples qui lui étaient soumis, il tenait les deux grandes voies de transit qui traversaient la Gaule et dont le tracé nous est décrit par Strabon : de la Seine à Lyon et à Marseille, ou de Marseille à Orléans et à Nantes. De la monnaie arverne dérivent plusieurs groupes, se rattachant plus ou moins au statère macédonien. Le principal est le groupe armoricain, qui embrasse tout le bassin moyen de la Loire avec la rive gauche de la Seine. Il a donné naissance, sur le littoral de la Manche, à un système secondaire, qui a passé de là sur la côte orientale de la Bretagne, pour faire retour ensuite à la Gaule du Nord, etc.[1] »

« Les Allobroges, de leur côté, bien avant l'occupation romaine, avaient leur monnaie. Les numismates reconnaissent à ceux de la Savoie et des rives du Léman un denier d'argent dont l'avers présente une tête casquée et le revers un hippocampe ou cheval marin ; ils attribuent aux Allobroges du Dauphiné un autre type du denier d'argent, offrant sur l'une des faces la tête d'Apollon, et au revers un cheval ou un chamois, tenant entre ses pattes une tige garnie de ses baies..... D'autres pièces d'argent ont été trouvées un peu partout dans le Dauphiné, portant en lettres grecques la légende ΑΛΒΡΟΔΝΟC (Albrodnos).....

[1] Bloch, *loc. cit.*

Quelques-unes de ces pièces, particulièrement remarquables, représentent sur l'une des faces une tête nue, imberbe, le cou entouré d'un collier, portant en lettres latines le mot NIDE; sur l'autre face un cheval galopant, une étoile au-devant du poitrail, et la légende grecque à rebours ΑΛΒΡΟΔΗΟC[1]. »

Ce qui achève de prouver que la richesse foncière existait déjà en Gaule, et ce qui témoigne définitivement de l'état sédentaire des populations, c'est ce que nous savons des impôts.

« Les Gaulois avaient un impôt direct (*tributum*), dont le poids se faisait sentir particulièrement à la plèbe. Ils avaient aussi des impôts indirects, que César appelle *portoria* et *vectigalia*. Les *portoria* sont les droits sur les navires entrés dans les ports. Les peuplades alpestres, quand elles ne détroussaient pas les marchands qui traversaient leurs montagnes, les soumettaient à des taxes très lourdes. Le mot *vectigal* a un sens plus étendu : il se dit des impôts indirects en général et plus particulièrement de la redevance pour l'exploitation des terres publiques[2]. »

Il résulte de tout ceci que les habitants de la Gaule, avant la conquête romaine, et sans doute depuis des siècles, tout en entretenant une aristocratie guerrière, une féodalité turbulente comme celle qui reparut plus tard aux mêmes lieux, vivaient d'une existence laborieuse, sédentaire, et que l'agriculture, le commerce, l'industrie, les voies de communication par consé-

[1] Ch. Lenthéric, *Le Rhône*, II, 17.
[2] Bloch, *loc. cit.*, p. 67.

quent, y avaient acquis un très grand développement.

« Des voies de commerce très anciennes s'avancèrent de la Méditerranée au Rhin ; Hérodote (III, 115) en a connaissance, et malgré les mythes dont elles s'enveloppent, elles traversent de quelques traits de clarté l'obscurité de l'Europe primitive. Enfin le Rhône, continué par la Saône, ouvre en droite ligne une voie fluviale de plus de 700 kilomètres, dirigée vers le Nord. Cette avenue conduit à d'autres : la Loire à Roanne n'est séparée du Rhône que de 70 kilomètres ; on gagne aisément la Seine par les rampes calcaires de Bourgogne, et l'on arrive par la vallée du Doubs à l'un des carrefours de l'Europe.... Mais il fallait qu'un intérêt considérable et permanent appelât le commerce vers ces routes qui s'ouvraient. Seul l'attrait d'un de ces minéraux dont l'usage est indispensable à une société civilisée pouvait attirer chez nous les marchands et les voyageurs de la Méditerranée orientale, et amener entre des contrées aussi éloignées que les deux extrémités de la Gaule des relations assez régulièrement suivies pour exercer sur ce pays une profonde action géographique. Ce fut le commerce de l'étain qui joua ce rôle. Le bassin de la Vilaine est éminemment stannifère : ce n'est probablement pas une coïncidence fortuite que l'existence, aux abords de ces gisements, d'un peuple de renommée ancienne (ils sont cités par Scymnus), les Vénètes. En concurrence avec la voie de mer, une voie terrestre, qu'il nous paraît difficile de considérer comme antérieure au Ve siècle avant l'ère chrétienne, fut organisée par les Marseil-

lais. Posidonius, un siècle av. J.-C., dit que l'étain britannique était expédié à Marseille[1]; et Diodore (V, 21) décrit le système de transport par chevaux qui le faisait parvenir en trente jours du Pas-de-Calais à l'embouchure du Rhône. Ainsi se glissèrent en Gaule, soit indirectement par le détour de l'Océan, soit directement par les voies intérieures, de nombreux ferments de vie générale. Des nœuds de rapport se fixent alors; des points de concentration s'établissent. Les premiers renseignements historiques sur la Gaule nous montrent des habitudes de circulation active, *par les routes plus encore que par les fleuves*[2]. Ce qui prouve qu'elles servaient déjà à des relations lointaines, c'est la curiosité même qui y attirait les populations : on y accourait pour savoir les nouvelles[3].

« Il y avait déjà chez ces peuples quelque chose que les Grecs du Ve siècle av. J.-C. traduisaient par le mot *philhellène*. Cela voulait dire des gens accueillants pour les étrangers, aptes à apprécier les avantages et à se conformer aux habitudes du commerce.... Vers 500 ou 600 av. J.-C., la Gaule avait assez de besoins généraux pour que la civilisation des bords de la Méditerranée fût pour elle comme une table richement servie. Le passage de la civilisation du type « de Hallstadt » à la période dite « de la Tène », vers 400 av. J.-C., exprime une accélération de progrès

[1] Strabon, III, 2.

[2] On ne saurait trop insister sur ce point, si bien établi par M. Bérard dans *Les Phéniciens et l'Odyssée*, et si contraire aux préjugés existants.

[3] César, IV, 5.

qu'il n'est que juste de rapporter à l'accroissement des relations avec la Méditerranée [1]. »

Certes, depuis le XII[e] ou au moins le X[e] siècle, les Phéniciens avaient des comptoirs sur les côtes de la Narbonnaise, et ils étaient en relations avec nos ports de l'Armorique ; mais ils ne se mêlaient pas volontiers aux indigènes. Les Grecs, en se substituant à eux dans le VI[e] et le V[e] siècle, exercèrent sans doute une influence réelle sur les mœurs et sur la civilisation des Gaulois et des Ligures. Cette influence se fit sentir notamment en ce qui concerne la viabilité.

« Lorsque les Phocéens se furent établis solidement à Marseille, ils agrandirent les sentiers qui pouvaient leur être utiles, et ils construisirent aussi de véritables routes qu'ils appelaient ὁδός. Elles n'avaient que la largeur suffisante pour un chariot, mais de distance en distance, il y avait des espaces un peu plus grands où deux chariots pouvaient passer. Les Marseillais n'ont pas été dans l'usage de paver ces chemins ; ils les réparaient seulement avec des graviers [2]. »

La première de ces routes, par l'étendue et par l'importance, était la voie Héraclée, dont le nom semble indiquer une origine phénicienne, et qui reliait tous les ports de la côte. Le pseudo Aristote des *Anecdotes merveilleuses* (περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων) donne sur cette route le curieux renseignement que voici : « On dit qu'il y a une certaine route, appelée Héraclée, qui conduit d'Italie jusqu'en Celtique, et chez les Celtoli-

[1] Vidal de la Blache, *loc. cit.*, p. 20-23.
[2] *Statistique des Bouches-du-Rhône*, II, 306.

gures, et chez les Ibères. Si un Hellène ou un indigène quelconque y voyage, les habitants riverains veillent à ce qu'il ne lui arrive aucun dommage. Ceux chez qui surviendrait un accident en supporteraient la peine[1] ». Était-elle pavée ? on ne saurait le dire, mais à coup sûr elle était l'objet d'une attention toute spéciale. *Primum Pœni dicuntur lapidibus vias stravisse*, dit Isidore de Séville[2], et M. Lenthéric ajoute à ce propos : « Il est bien possible que les voies primitives qui reliaient les comptoirs phéniciens de la Méditerranée en Afrique, en Espagne, en Sicile et dans la Gaule narbonnaise, aient présenté çà et là quelques parties pavées ou empierrées. A vrai dire, on n'en a retrouvé que des vestiges insignifiants[3] ».

N'a-t-on pas quelquefois considéré comme voies romaines des routes plus anciennes dont on retrouvait les vestiges ? En particulier, la prétendue *Via Salanca* qui passe au col de la Carbassère, dans les Pyrénées-Orientales, n'est-elle pas le seul véritable débris qui nous reste de la voie Héraclée ? Nous sommes tenté de le croire, parce que cette route, qui traverse les Pyrénées par un itinéraire plus long et plus fatigant que celui du Perthus, a pour unique avantage de se tenir plus près de la côte. La voie romaine, au contraire, pour laquelle les itinéraires nous fixent à n'en pas douter le tracé Gérone, Figuières, la Jonquière, le Perthus, le Boulou, Elne, est meilleure, mais passe

[1] Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, chap. LXXXV.
[2] *De origin.* XIV.
[3] *Le Rhône*, I, 95.

loin des quatre ports d'Ampurias, Rosas, Collioure et Port-Vendres.

Nous ne pouvons donc pas réfuter, ni démontrer formellement l'existence de routes *construites* avant la conquête romaine. « Personne, dit E. Desjardins, ne peut songer à nier l'existence de chemins gaulois et de communications régulières, actives, suivant même des directions fixes, entre les différents centres de peuples ou de *cités*, pour employer le terme dont s'est servi César ; mais nous affirmons que ces routes, qui n'étaient pas *construites*, n'ont pu laisser, en conséquence, aucun vestige appréciable, ni même distinct, quant à leur origine et quant à leur époque[1]. »

Telle est certainement la vérité en ce qui concerne l'intérieur de la Gaule. Si l'on excepte la côte méditerranéenne, pour laquelle le doute subsiste, il n'y avait avant la conquête romaine que des chemins de terre, de ceux que nos cartes d'état-major marquent par un seul trait. Mais ces chemins étaient sans doute nombreux ; nous pensons même que, dans les parties cultivées du territoire, ils n'ont guère dû changer depuis vingt siècles. Invariablement liés au tracé des parcelles, ils ont eu la stabilité du cadastre.

« On peut présumer, dit Deluc[2], que les Romains ouvrirent leurs grands chemins dans les Alpes en suivant les routes fréquentées par les anciens habitants du pays..... »

Il n'y a au contraire aucune raison de supposer que

[1] *Géographie de la Gaule romaine*, IV, 160.
[2] Page 9.

les Romains aient adopté le tracé des chemins gaulois. De nos jours, il est rare qu'une route nouvelle soit construite sur les chemins existants, surtout aux colonies. Comme on fait usage de plus grands moyens, on n'est pas arrêté par autant d'obstacles, et on ne craint pas de construire un ouvrage d'art pour gagner quelques heures de marche ou adoucir une pente. Les voies romaines, d'ailleurs, avaient leur objet spécial, très différent de celui auquel répondaient les chemins gaulois, phéniciens ou marseillais : il s'agissait d'aller au plus vite dans les différentes provinces, et non de relier tous les bourgs ou tous les ports de proche en proche. Nous sommes convaincu, en particulier, que la *Via Domitia*, conduisant de Rome en Espagne, a dû différer très sensiblement de la voie Héraclée, qui desservait tous les ports.

Les Gaulois et les Ligures ne devaient pas reculer devant des travaux de terrassement : ils savaient entailler un talus, un escarpement, franchir un ravin ; ils devaient bâtir des ponts en pierres et en bois, mais de petites dimensions. Les Romains, pour leurs grandes voies stratégiques, multiplièrent les maçonneries. La chaussée elle-même, on le sait, se composait de couches de maçonnerie successives, reposant sur un fond de mortier : un *statumen* de grosses pierres plates supportait à son tour une épaisse couche de béton, le *rudus*, sur laquelle on coulait encore le *nucleus* de ciment, mélangé de brique pilée ou de mâchefer, et enfin on plaçait le pavage ou le macadam (*summa crusta*). La chaussée (*calceum*) était ainsi un véritable monument, et il n'était pas indifférent, pour

l'abréger, de multiplier les ponts et les tranchées. On peut donc admettre, lorsqu'on voit un obstacle de quelque importance franchi par une voie romaine, que les chemins gaulois plus anciens contournaient l'obstacle au lieu de le franchir.

Il ne semble pas que les Ligures et les Gaulois aient connu la maçonnerie; ils ont presque uniquement construit en pierres sèches ou en bois. C'est là surtout ce qui doit nous empêcher de supposer l'existence de ponts un peu considérables avant la conquête romaine; il ne devait y avoir que des ponceaux sur les rivières ou torrents qu'on pouvait franchir avec une seule arche. Si les Gaulois ne maçonnaient pas, ils étaient passés maîtres, en revanche, dans les travaux de terrassement et fort en état d'ouvrir toutes les tranchées nécessaires pour passer à flanc de coteau.

Leurs moyens de transport étaient nombreux; « ils avaient un matériel roulant très varié (et surtout ils avaient des voitures légères), auquel les Romains n'ont pas dédaigné de faire des emprunts. Ils avaient l'*essedum*, le *carpentum*, qui étaient des chars de luxe, sur le modèle du char de guerre; la *benna*, qui était un panier d'osier; la *carruca*, la *reda*, le *petorritum*, qui étaient de vastes chariots à quatre roues. Tout cela ne va pas sans une viabilité développée[1]. » Les ponts, les ponceaux étaient-ils en pierre ou en bois? L'un est-il plus primitif que l'autre? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait des ponts, car des villages ne demeurent pas côte à côte pendant vingt

[1] Bloch, *loc. cit.*

siècles et davantage sans qu'on établisse entre eux les communications nécessaires. Osiander avance peut-être un peu légèrement qu'en Maurienne il ne devait y avoir sur l'Arc et ses affluents que des troncs d'arbres jetés en travers et non de véritables ponts[1]. C'est bien mal apprécier l'intelligence et l'activité de nos ancêtres, héritiers sinon descendants des populations lacustres, si expertes en pareille matière.

Un des symptômes les plus probants d'une viabilité sérieuse et entretenue avec soin, c'est l'existence d'une mesure itinéraire parfaitement définie et d'un usage si répandu dans tout le pays, que les Romains la prirent comme unité pour le bornage de leurs voies. La lieue (*leuga*) devait même avoir servi à des mesures exactes, puisque les conquérants conservèrent sa longueur au lieu d'en fixer une dont le mille romain fût une fraction simple. On ne peut, en effet, au moyen des quelques distances que les itinéraires donnent à la fois en lieues et en milles, établir un rapport simple entre les unes et les autres et retrouver aujourd'hui la valeur exacte de la lieue gauloise.

Telles sont les observations que peuvent suggérer les données assez rares que nous possédons sur les chemins gaulois en général; il en est d'autres qui concernent plus particulièrement les chemins de montagne, les cols, et qui sont à considérer avant de discuter l'itinéraire d'Annibal dans les Alpes.

[1] *Natürlich keine werthvollen Kunstbrücken, wie Neumann meint, sondern jene noch heute vorkommenden primitiven Stege, die aus mächtigen Tannenstämmen mit unterlegten Steinen bestehen.* (P. 26.)

C'est ici surtout qu'il faut bien se garder de confondre la Gaule du IIe siècle avec une région vierge où l'on aborde les montagnes pour la première fois.

Est-ce au XLe, au Le, au LXe siècle avant notre ère, ou plus tôt encore, que des peuplades nombreuses cherchèrent pour la première fois un refuge dans les Alpes? Elles arrivaient de la plaine, cherchaient les grands espaces libres et fertiles, et remontaient peu à peu les vallées, pressées par la marée montante des invasions. Dans les premiers temps, dans les premiers siècles de leur établissement, elles se contentèrent sans doute de passer par les chemins que la nature leur offrait, et la trace de leurs pas suffit à déterminer les pistes. Mais croira-t-on qu'on s'en soit tenu là pendant des milliers d'années? Que des peuples cultivant la terre, exploitant les mines, pratiquant les échanges, n'aient pas assuré les communications les plus rapides et les plus faciles d'un village à l'autre, d'une vallée à l'autre? Imagine-t-on que dans cette Gaule civilisée du IIe siècle avant notre ère, où le trafic était actif, où le sol était exploité de toutes façons, où le fond des vallées et les pentes les plus élevées des montagnes étaient habitées, l'homme ait tardé à entamer l'obstacle qui ralentissait ou incommodait ses voyages d'une bourgade à l'autre?

Croira-t-on réellement, avec le colonel Perrin, que les habitants du Grésivaudan et de la Maurienne, où des mines étaient exploitées, où l'on trouvait dans une seule ville trois jours de vivres, viande et blé, pour 30,000 à 40,000 hommes, n'eussent pas tracé une route dans le fond de la vallée? Dans ces régions

habitées et parcourues depuis quarante siècles, on aurait continué à suivre des chemins fatigants au sommet des pentes, montant et descendant sans cesse, quand il suffisait d'entamer quelques promontoires calcaires sur une centaine de mètres pour avoir un chemin plat, facile, rapide, où les *bennæ*, les *essedæ* pouvaient trotter, où les chariots pouvaient parcourir toute la vallée en quatre jours? Si l'on veut bien se rappeler tout ce qui a été trouvé dans les fouilles, et les expressions mêmes des auteurs anciens, on reconnaîtra qu'il y avait certainement des chemins praticables pour les charrois. Le fait que, parmi les modèles de voitures en usage chez les Gaulois, il y avait des voitures légères, nous prouve que l'on devait tracer les chemins de manière à permettre les allures vives. Enfin le texte de Polybe est formel et, comme le fait remarquer M. Osiander, le premier combat d'Annibal dans les Alpes se passe sur un chemin en corniche, entaillé au flanc d'un escarpement; le second a lieu au fond d'une gorge étroite, resserrée entre deux parois verticales.

Quant au chemin par lequel on descendait du col en Italie, il était en partie entaillé dans un escarpement ou un éboulis.

Ici la question se pose de savoir si les chemins muletiers qui traversaient les Alpes au temps d'Annibal étaient meilleurs ou plus mauvais que les nôtres. Bien que la viabilité générale fût moins bonne, et par cela même qu'elle était moins bonne, les chemins muletiers devaient être meilleurs. Les chemins de fer font abandonner les routes, et de même les bonnes routes ont

fait abandonner les médiocres. Aujourd'hui qu'une excellente route traverse le mont Cenis, tous les habitants de la Maurienne ont intérêt à se rendre par là dans la vallée de Suse, négligeant les cols voisins qui, jadis, pouvaient être préférés suivant les cas particuliers. Dès qu'il y a des marchandises à transporter, on trouve avantage à faire un détour pour avoir une bonne route. Les populations emploient et entretiennent donc d'autant moins les chemins muletiers qu'il en existe de meilleurs à côté. Pour qui connaît l'histoire, et surtout l'histoire militaire des Alpes dans les derniers siècles, cette décadence des chemins muletiers est un fait patent, facile à constater. Or, dans ces chemins de montagne, le travail humain contribue beaucoup à la viabilité : on peut trouver un chemin *bon muletier* dans un endroit qui, à l'état naturel, serait impraticable, tandis qu'il n'y aura qu'un *sentier impraticable aux bêtes de somme* sur des pentes gazonnées, relativement faciles. Si l'on ajoute que les passages ouverts artificiellement se dégradent très vite dès qu'on cesse de les employer et de les entretenir, il s'ensuit que nous pouvons nous tromper grossièrement sur le degré de viabilité des chemins secondaires des Alpes.

Nous estimons en particulier que M. Osiander a exagéré l'incapacité des montagnards d'autrefois en matière de terrassements, lorsqu'il a dit : « Des ravins, dont le fond était rempli par le torrent, ou des défilés, où il se pressait contre une des parois sans qu'on pût passer sur l'autre rive, obligeaient, lors des crues, à un détour par des sentiers étroits, raboteux et souvent

très raides[1]. » Le moment venu, on verra que cette affirmation a pour but de faire remonter Annibal sur un chemin en corniche, alors que M. Osiander lui-même l'avait amené dans une gorge profonde.

Il serait très important pour notre sujet de connaître exactement la répartition du territoire entre les différents peuples ligures ou gaulois qui le possédaient, car ce serait là des points de repère très positifs. Malheureusement les données que nous possédons sont postérieures de beaucoup à Annibal, et elles sont peu abondantes. Quelques noms relatifs aux guerres de la conquête, depuis l'an 154 jusqu'à Jules César ; les inscriptions de Suse et de la Turbie, quelques monuments, mais surtout Strabon, Pline et Ptolémée ; voilà nos principales sources. Elles fournissent beaucoup de noms, mais indiquent très imparfaitement ou point du tout les positions. On peut en établir quelques-unes avec certitude ; pour d'autres on aura des indications restreignant le champ des hypothèses. Nous tâcherons de délimiter exactement le doute et la certitude, en nous dégageant le mieux possible, mais sans parti pris, des analogies soutenues par d'Anville, Walckenaer, et d'autres, avec plus ou moins de fondement. Pour déterminer les frontières des peuples alpins, nous nous appuierons sur la remarque essentielle de M. Longnon[2], que : « le principe de la corrélation des divisions ecclé-

[1] Page 23.
[2] *Atlas historique*, texte explicatif, p. III. Paris, 1884.

siastiques avec les circonscriptions civiles, exprimé dans les prescriptions de plusieurs conciles de l'époque romaine, est un fait des plus importants pour l'étude de la géographie historique : il donne aux diocèses ecclésiastiques la circonscription des *civitates* ».

Le grand peuple des Allobroges nous fournit une première occasion d'appliquer cette remarque : les cinq diocèses en lesquels s'est décomposé son territoire sont compris dans les limites suivantes : le lac de Genève ; le Rhône, de Genève (inclus) à Culoz, puis une ligne conventionnelle embrassant le pays de Belley ; le Rhône encore depuis Lhuis jusqu'à Lyon (exclus) ; le mont Pilat, la crête des monts du Vivarais, le cours de la Doux, puis celui de l'Isère jusqu'à Saint-Nazaire-en-Royans ; de là, le long de la Bourne, puis entre Drac et Romanche jusqu'au Pelvoux ; la crête qui descend du Pelvoux jusqu'à Pontcharra, puis l'Isère jusqu'à Chamousset ; la crête des montagnes qui longent la rive droite de l'Arly ; Mégève, Saint-Gervais, le mont Blanc et la frontière actuelle jusqu'au lac.

L'Oisans paraît avoir été occupé par les *Uceni*, comme nous le verrons plus loin. A cela près, l'immense domaine que nous venons de définir appartient aux Allobroges, et, chose remarquable, on n'y aperçoit pas de subdivisions ; on ne voit pas de peuplades composant une vaste confédération, mais bien une nation unique et puissante.

Une borne trouvée au Prarion, près de Saint-Gervais, marque la limite entre la Viennoise, c'est-à-dire le territoire des Allobroges, et les Ceutrons, qui

habitaient la Tarentaise. La limite est donc fixée de ce côté.

Beaucoup d'historiens, pour limiter les Allobroges à une ligne géographique bien définie, ont quelque répugnance à admettre qu'ils se soient étendus au sud de l'Isère entre Chamousset et le Vercors. Il est pourtant naturel de penser que le Grésivaudan, rive droite et rive gauche, était habité d'un bout à l'autre par un même peuple. Lorsqu'on remontait l'Isère par la rive gauche, on entrait chez les Allobroges vers Saint-Nazaire-en-Royans, et on en ressortait près de Chamousset.

La frontière du diocèse de Grenoble, qui s'étend jusqu'à l'Oisans, nous a apporté déjà une forte présomption en faveur de cette thèse.

Un second argument, c'est que Grenoble, autrefois *Cularo*, puis *Gratianopolis*, était une ville allobroge. Les historiens qui veulent placer la *Cularo* gauloise sur la rive droite de l'Isère, concèdent en tout cas qu'il y avait sur la rive gauche un faubourg, également allobroge. Il faut donc admettre que la banlieue de Grenoble, pour le moins, appartenait aux Allobroges. Mais les peuples de la rive gauche auraient-ils pu subsister dans l'indépendance, laissant les Allobroges maîtres du grand carrefour, de la plaine triangulaire où le Drac se réunit à l'Isère, et ne gardant pour eux que les parties du Grésivaudan resserrées de toutes parts entre la montagne et leurs puissants voisins? La situation de Grenoble au confluent de l'Isère et du Drac en fait la capitale naturelle, non pas des pays au nord de l'Isère, mais du Grésivaudan, de

l'Oisans, de la vallée inférieure du Drac et du pays de Lans. Le seul fait que Grenoble était une ville allobroge entraîne la soumission de toute cette région aux Allobroges. Si, plus tard, nous sommes amené à y placer les *Iconii* ou *Uceni*, ce sera en admettant que ces peuples étaient clients de la grande nation allobroge.

La situation de Grenoble au croisement des deux vallées est aussi une des raisons qui nous empêchent d'admettre que l'antique Cularo se soit jamais trouvée sur la rive droite de l'Isère. Perchée (à supposer que ce fût possible), sur le roc de la Bastille, la bourgade gauloise n'aurait pas été viable. Elle n'aurait répondu à aucun besoin, se serait trouvée sans ressources et en même temps dans une mauvaise situation militaire.

Il fallait, au contraire, un centre important à la croisée des routes du Drac et de l'Isère, sur la rive gauche de cette dernière, et si l'ancienne cité gauloise ne s'était pas trouvée sur le bord même des deux torrents, elle aurait été située non loin de là, sur les hauteurs les plus voisines au Sud-Est ou au Sud-Ouest, commandant militairement et commercialement les deux vallées. Mais nous savons qu'il y avait sur l'Isère une ville appelée Cularo, et nulle autre ne nous a jamais été signalée à proximité.

Champollion-Figeac, discutant la même question dans ses *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Cularo*, et dans ses *Antiquités de Grenoble*, commence par invoquer « l'état des lieux, dont la disposition physique est telle, qu'elle n'a pu éprouver aucun changement ». Comme nous l'avons déjà montré, les

faubourgs de la rive droite sont modernes et ne pouvaient pas exister dans l'antiquité ; à plus forte raison n'y aurait-il pas eu place pour une ville [1].

Plancus date une de ses lettres à Cicéron (X, 23) [2] : *Cularone, ex finibus Allobrogum.* La plupart des historiens et des latinistes traduisent simplement : « De Cularo, du territoire des Allobroges. » D'autres, se laissant influencer par l'étymologie du mot *Fines*, comprennent : « De Cularo, de la frontière des Allobroges. » M. Osiander veut donner au mot *fines* un sens précis, et il traduit : « De Cularo, du (faubourg qui forme le) village-frontière des Allobroges ». Il appuie cette interprétation compliquée sur ce fait que l'anonyme de Ravenne indique un *Fines* (village-frontière) avant Cularo dans son énumération ; mais rien ne donne à supposer que ce *Fines* soit très voisin de Cularo. En conséquence, M. Osiander fait de Cularo un oppidum sur la rive droite et de Fines un faubourg en tête de pont sur la rive gauche. Cette hypothèse ne nous semble pas prévaloir sur les arguments que nous avons donnés plus haut. Nous connaissons d'ailleurs un Fines sur le Drac, non loin de Vizille [3], qui rend invraisemblable la présence d'une seconde limite dans la banlieue sud de Grenoble.

Nous persistons à admettre, avec E. Desjardins et

[1] *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble*, par M. CHAMPOLLION-FIGEAC, bibliothécaire de la ville. Paris, 1814 ; *Antiquités de Grenoble.* Grenoble, 1807.

[2] Voir aussi X, 15 : *Isara, flumen maximum, quod in finibus est Allobrogum.*

[3] HIRSCHFELD, *Inscript. Galliæ Narb.*

M. Longnon, que le territoire allobroge avait, de ce côté, mêmes limites que le diocèse de Grenoble, et que Cularo occupait l'emplacement où Grenoble lui a succédé. Gratianopolis fut une colonie romaine, et toutes les colonies romaines ont été établies dans de grandes villes gauloises, jamais dans des villages.

Des monuments, des inscriptions de toutes les époques ont été retrouvés dans la ville moderne, et certains portent le nom de *Cularo*, d'autres celui de *Gratianopolis.* On peut suivre à travers les âges la transformation de cette ville sur un emplacement unique, et rien ne permet de supposer qu'elle ait jamais changé de rive.

En 288 ap. J.-C., Maximien fait rétablir les murs de Cularo, renversés par les Bagaudes. Il lui laisse deux portes principales, flanquées chacune de deux tours. « Ces mêmes murs, ces mêmes portes ont été vus dans l'enceinte actuelle, écrit Champollion-Figeac en 1814 ; plusieurs portions considérables de ces murs y existent encore ; une des deux portes a été démolie il y a douze ans tout au plus ; l'inscription qu'on y a lue en même temps était bien celle qu'y avait fait placer Maximien : *Muris cularonensibus restituta.* Lorsque la porte viennoise de Cularo eut été démolie en 1802, on a trouvé, dans le massif des deux tours romaines qui en dépendaient, un grand nombre d'inscriptions latines qui toutes étaient par cela même et nécessairement antérieures à l'an 288. A cette époque, qui est celle de la réédification des murs, elles devaient même être anciennes déjà, étant employées comme matériaux. » Ces pierres portent les noms de citoyens

romains morts, les uns sous Adrien (138 ap. J.-C.), un autre en l'an 50, deux enfin dans les dernières années de la République. Ceux-là sont Q. Scribonius Lucullus et Julius Condianus, flamine de la déesse Juventus, à peu près contemporains de Cicéron et de Plancus.

Ainsi Cularo, dès les premières années de la conquête, et avant même que la puissance romaine y fût définitivement établie, se trouvait sur l'emplacement de la ville moderne.

Voilà pour la frontière des Allobroges le long de l'Isère ; examinons les parties riveraines du Rhône.

César, ramenant de la Cisalpine les légions destinées à combattre les Helvètes, arrive à Ocelum (Avigliana) ; puis « il atteint en sept jours le territoire des Voconces, dans la province ultérieure ; de là il conduit son armée chez les Allobroges, puis du pays des Allobroges dans celui des Segusiaves, qui sont le premier peuple au delà du Rhône en sortant de notre province. Déjà les Helvètes avaient franchi les défilés et le territoire des Séquanes (cluses de Nantua et d'Ambérieu), déjà ils étaient parvenus chez les Éduens et ils ravageaient leurs champs..... En même temps que les Éduens, les Ambarres, qui sont les alliés et les frères des Éduens, informent César que l'ennemi, après avoir dévasté leurs champs, menace leurs villes de refuge. Enfin les Allobroges qui possèdent au delà du Rhône des villages et des terres accourent se réfugier dans le camp de César[1]..... »

[1] CÉSAR, I, 10-11. L'itinéraire de César ne peut être que le suivant : mont Genèvre, Gap, col de Cabre, Valence, Lyon.

D'Ocelum (Avigliana) à la limite des Voconces (la Roche des

Ce passage nous montre les Allobroges s'étendant jusqu'au Rhône, tant du côté des Ambarres (Bresse) que des Segusiaves (Forez), peuples de la rive droite. Les Allobroges ont des terres et quelques villages du côté des Ambarres. Enfin les Éduens, les Ambarres, les Allobroges nous apparaissent ici comme des peuples sédentaires et déshabitués de la guerre, en face des Helvètes à demi sauvages.

Quant à ces derniers, ils sont en contact avec les Allobroges entre le lac de Genève et le Jura, et c'est le Rhône qui forme la limite :

« Les Helvètes n'étaient séparés des Allobroges, nation récemment soumise à nos armes, que par le Rhône, et ce fleuve offre plusieurs passages guéables. La dernière ville des Allobroges, et par conséquent celle qui se trouve le plus rapprochée des Helvètes, c'est Genève. Le pont de Genève met les deux pays en communication..... »

Tout ceci est parfaitement d'accord avec les limites attribuées aux Allobroges près du mont Blanc, du Rhône et de l'Isère.

Ce que César dit de Genève, et de la limite des Allobroges et des Helvètes devant cette ville, prouve qu'il n'a jamais confondu le Rhône avec l'Arve, car Genève n'a jamais été sur la rive gauche de l'Arve. En disant du lac de Genève : ***influit in Rhodanum***,

Arnauds) il y a 191 kilomètres qui furent faits en sept jours, soit 27 kilomètres en moyenne par étape.

Nous suivons l'excellente traduction de M. J. Bellenger, la seule traduction d'un auteur ancien que l'on puisse citer de confiance (I, 6 et 11).

il ne prend pas le déversoir du lac pour un affluent, et l'Arve pour le fleuve principal. Personne, dans l'antiquité, n'a accusé César de s'être trompé sur ce point, lorsque la région de Genève fut devenue familière à tous ; c'est que *influere in* signifiait « se déverser dans » aussi bien que « se jeter dans ». Comment expliquer, sans cela, que nul écrivain ancien n'ait relevé la bévue de César ? D'ailleurs on savait, depuis les temps les plus reculés, que le Rhône venait du Valais : les montagnards de ce pays l'appelaient Rodden [1].

Près des Allobroges, les Ceutrons occupaient la Tarentaise. Leur territoire s'étendait au Nord jusqu'au sommet des pentes qui dominent l'Arve, puisqu'on a trouvé une borne frontière indiquant la limite de la Viennoise et des Ceutrons au Prarion, près de Saint-Gervais. Ptolémée cite comme villes chez ce peuple *Axima* (Aime) et *Forum Claudii* (Moutiers), qui s'appela aussi *Darantasia*. On trouve, non loin de Moutiers, un village appelé Ceutron, qui fut la première capitale de cette nation ; enfin, Strabon spécifie que deux routes partaient de chez les *Salasses* (val d'Aoste) pour traverser les Alpes, l'une par le mont *Penninus* (Grand Saint-Bernard), et l'autre allant chez les Ceutrons :

« Les Salasses occupent un vaste territoire dans une vallée profonde que des montagnes enferment de tous les côtés ; une partie de ce territoire s'élève jusqu'aux sommets environnants. En partant de l'Italie, pour

[1] KIEPERT. *Manuel de Géographie ancienne*.

franchir les montagnes, la route suit cette vallée, puis elle se divise : une route va passer au mont Penninus, mais elle est impraticable aux charrois dans ses parties les plus élevées ; l'autre, qui traverse le pays des Ceutrons, est plus à l'Ouest[1]. »

La ville d'*Augusta Prætoria* fut construite au cœur de la vallée qu'occupaient les Salasses ; *Eporedia* (Ivrée) en gardait le débouché dans la plaine.

Tous ces renseignements fixent bien exactement la position des Salasses dans le val d'Aoste et celle des Ceutrons en Tarentaise, ceux-ci ayant les mêmes limites que le futur diocèse de Moutiers.

Pline, énumérant les peuples des Alpes d'après le Trophée de la Turbie, cite, immédiatement après les Salasses, les *Acitabones*. On n'a jamais trouvé trace d'un pareil peuple dans les Alpes Grées, et deux solutions sont admissibles : l'une, qu'il a été fait une erreur de copie et qu'il faut lire Ceutrones au lieu d'Acitabones ; l'autre, qu'il y eut réellement un peuple de ce nom sur le versant italien, dans les petites vallées de la Stura et de l'Orco.

Nous ne pouvons dire que peu de mots des autres peuples du versant italien. On sait que les *Taurini*, peuple ligure, avaient pour capitale une ville qui est devenue Turin, et qu'ils s'étendaient à l'Ouest jusqu'auprès de Suse. Quelles étaient leurs frontières du côté de la plaine ? Nous n'en savons rien. Leur importance même peut être appréciée très diversement.

[1] STRABON, IV, 7.

Les Gaulois *Insubres*, qui occupaient le Milanais, étaient limitrophes des *Taurini* à l'Ouest, et possédaient Verceil et Novare[1], ce qui place leur frontière entre la Sesia (*Sesitas*) et la Doire Baltée (*Duria Major*). Pavie leur appartenait aussi, et la route de Pavie (*Ticinum*) à Suse, en longeant le Pô et la Doire Ripaire (*Duria Minor*) traversait, selon Strabon, une rivière appelée *Druentia*. On ne voit guère que le Tanaro (*Tanarus*) qui puisse satisfaire à cette condition.

Entre les Insubres, les Salasses et les Taurini, vivaient deux petits peuples ligures, les *Laï* et *Libici*[2].

Les *Vagienni*, grand peuple ligure issu des *Caturiges*[3], habitaient la vallée de la Stura, mais on ne sait jusqu'où remontait leur territoire. Les *Statielli* habitaient la vallée du Tanaro[4].

Les affluents du Pô, dans la région alpine, étaient le *Latis* (Maira), le *Ferus* (Vraita), le *Cluso* (Chisone), la *Stura*, l'*Argius* (Orco) et les deux Doires.

Revenons à la Gaule transalpine.

Sur les bords du Rhône, entre l'Isère et la Durance, on distingue assez facilement cinq peuples : les *Segallauni* ou *Segovellauni*, les *Tricastini*, les *Cavari*, les *Memini* et les *Vulgientes*.

D'après Ptolémée, les *Segallauni* sont *au-dessous* des Allobroges et ont pour ville *Valentia* (Valence). Les *Tricastini* sont à l'est des *Segallauni* et ont pour

[1] STRABON, V, 6.
[2] TITE-LIVE, XXI, 31.
[3] PLINE, III, 7.
[4] TITE-LIVE, XLII, 7.

ville *Neomagus* (Saint-Paul-Trois-Châteaux). Les *Cavari* sont au-dessous des *Tricastini*, ainsi que les *Memini*. Ils ont pour villes Orange, Avignon, Cavaillon, et aussi *Acusiôn* (Montélimar); les Memini ont *Forum Neronis* (Carpentras).

Pline, dans ses énumérations un peu désordonnées, cite les *Cavari* et les *Segovellauni*; il met peut-être Valence chez les Cavares, mais en déplaçant une virgule, ce serait chez les Allobroges ; il leur attribue à coup sûr Avignon ; il cite *Augusta Tricastinorum*, *Carpentoracte Meminorum*, *Apta Julia Vulgientium*, sans avoir parlé d'ailleurs des *Tricastini*, des *Memini* et des *Vulgientes*.

Quant à Strabon, il ne mentionne que les Cavares : « tout le pays qui suit (après le passage de la Durance) est celui des Cavares jusqu'à la rencontre de l'Isère et du Rhône », et il ajoute plus loin : « Les Volques sont voisins du Rhône, et ils ont devant eux les Salyes qui s'étendent sur la rive opposée, et les Cavares. Le nom des Cavares y domine même, et déjà l'on appelle ainsi tous les barbares de cette région [1]. »

Il résulte de tout ceci que, depuis le règne d'Auguste, les Cavares eurent une prééminence marquée sur toute la vallée du Rhône entre l'Isère et la Durance, et que les peuples subordonnés à eux, dans cette région, étaient les *Segallauni* (Valentinois ou diocèse de Valence), les *Tricastini* (Tricastin, diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, entre les défilés de Donzère et de Mornas); les *Memini* (vallée de la

[1] STRABON, IV, 11 et 12.

Nesque) et les *Vulgientes* (vallée du Coulon). A en croire Ptolémée, le territoire des *Tricastini* ne se serait pas borné au futur diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, et il faudrait l'étendre sur les premières pentes des montagnes, entre les *Segallauni* et les *Vocontii*; mais on sait qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les affirmations de Ptolémée sur les positions relatives des peuples et des villes [1].

Cela posé, il est permis de se demander si la suprématie des Cavares était reconnue dans toute cette région avant la conquête, car dans les événements qui se succèdent depuis l'an 218 jusqu'au temps d'Auguste, leur nom n'est jamais prononcé. Quand les Romains entrent en Gaule, en l'an 154, puis en 125-121 av. J.-C., dès qu'ils ont franchi la Durance ils rencontrent les Allobroges. Tite-Live fait mention plusieurs fois des Tricastins, jamais des Cavares. Ce qui est plus frappant encore, c'est qu'en l'an 63, les Allobroges ayant attaqué les Romains, ceux-ci reprennent l'offensive et débutent par assiéger une certaine ville de *Ventia*, qu'on n'a pas pu identifier, mais qui, d'après le récit, est au Sud et près de l'Isère.

Nous sommes donc fondé à penser qu'avant la conquête, les Allobroges avaient dans leur cliéntèle les Segallauni; quant aux Cavares, qui ne paraissent pas avoir jamais été un peuple guerrier, mais qui possédaient la partie la plus riche de toute la vallée du Rhône, leur situation politique a crû subitement dès

[1] Voir le chapitre suivant et le croquis de la Gaule Narbonnaise, d'après Ptolémée.

qu'il ne s'est plus agi de guerre, mais d'industrie et de commerce. Il est naturel que, sous la domination gréco-romaine, le peuple chez qui se trouvaient Avignon, Cavaillon, Apt, Carpentras, Orange, sans parler de Bédarrides, d'Acusiôn et de la mystérieuse Aeria, ait eu une situation privilégiée en face des montagnards allobroges et voconces. Ces Cavares sont les premiers civilisés et dès lors les plus influents des Gaulois : « le nom des Cavares domine, dit Strabon, et déjà l'on appelle ainsi tous les barbares de cette contrée ; je dis *barbares*, mais ils ne le sont plus : ils se sont modelés sur les Romains presque en tout, langue, mœurs, vie publique même chez quelques-uns. » A la suprématie guerrière des Allobroges succéda donc, selon nous, la suprématie pacifique des Cavares dans la vallée du bas Rhône, dès que, par la « paix romaine », la nation la plus riche fut devenue la plus puissante.

Les Médulles habitaient tout ou partie de la Maurienne. Ptolémée les place au-dessus des Allobroges, ce qui, étant donné la position de ces derniers et celle des Ceutrons, nous impose déjà la Maurienne. Strabon en parle à deux reprises : « les Cavares ont au-dessus d'eux les *Vocontii*, les *Tricorii*, les *Iconii* et les *Medulli* (IV, I, 11). » — « Après les Voconces, dit-il plus loin (IV, VI, 5), se trouvent les *Siconii* et les *Tricorii*, que suivent les *Medulli*, habitants des plus hautes montagnes. L'altitude de ces montagnes est, dit-on, de 100 stades pour la montée, et à peu près autant pour la descente, comptée jusqu'aux limites de l'Italie. En haut, dans une certaine dépression, se trouve un

grand lac. Il y a aussi deux sources peu éloignées l'une de l'autre : la première donne naissance à la Durance, torrent qui court à travers des ravins et se précipite avec violence vers le Rhône, et, du côté opposé, à la Doire (qui va se jeter dans le Pô après être descendue dans la Cisalpine par le pays des Salasses). De la seconde source, beaucoup plus bas que les régions élevées dont nous venons de parler, sort le Pô lui-même, fleuve puissant et rapide qui devient plus grand et plus tranquille en avançant et en se grossissant de nombreux affluents dès qu'il est arrivé dans les plaines. Il s'élargit alors, et ses eaux répandues deviennent plus lentes. Il se jette dans la mer Adriatique, et c'est le plus grand des fleuves de l'Europe après le Danube. Mais les Médulles sont situés plutôt au-dessus du confluent de l'Isère avec le Rhône. De l'autre côté de la montagne dont nous avons parlé sont les Taurins, nation ligure, et d'autres Ligures. »

Si l'on exclut un membre de phrase malencontreux, établissant une confusion entre les deux Doires, et qui peut bien être une interpolation, le reste de la description est parfaitement exact. La montagne où une dépression contient un lac, c'est le mont Cenis ; il y a bien environ 17 kilomètres à la montée, et autant à la descente sur Suse, et l'on sait par les itinéraires qu'administrativement, l'Italie commence à Suse. Non loin de là, au mont Genèvre, les sources de la Doire et de la Durance sont à peu près confondues ; beaucoup plus bas sont celles du Pô. Tout ce qu'on peut reprocher à Strabon, c'est de supposer le mont Cenis,

le mont Genèvre et le mont Viso trop voisins les uns des autres : c'est qu'ils sont compris sous la même étiquette *Alpis Cottia*, et qu'à distance, les notions sur ces zones montagneuses sont très confuses. On peut en juger par la table de Peutinger.

Vitruve achève de nous renseigner sur le pays des Médulles, en nous apprenant qu'il s'y trouve beaucoup de goîtreux : « Il y a là, dit-il, une espèce d'eau qui donne des gorges énormes (*turgidis*) à ceux qui en boivent[1]. »

Le hameau de Miollans, près de Saint-Pierre-d'Albigny, s'appelait au moyen âge *Castrum Medullum;* le plateau du mont Cenis s'appelait la plaine Médulline, d'où on a fait Madeleine, et les cols de la Madeleine, nombreux dans ces montagnes, doivent avoir la même origine.

Les Médulles ont porté à un moment donné le nom de *Graïoceli*, qui signifie : « aux débouchés des montagnes[2] », et qui s'appliquait sans doute à une confédération formée par eux avec quelques peuples voisins. César, ayant à traverser les Alpes, se heurte aux Ceutrons, aux Graïoceli et aux Caturiges. On avait beaucoup d'incertitude sur l'identification des Graïoceli, mais M. Osiander nous apprend que l'église de Saint-Jean-de-Maurienne portait encore

[1] VIII, 3.

[2] On trouve au débouché d'un grand nombre de vallées, en Italie et dans la France centrale, des villes nommées *Ocelum* ou *Ocela*. On sait que le nom de *Graia* s'applique aux montagnes élevées, et notamment aux Alpes de Savoie, appelées par les Romains *Alpis Graia*.

leur nom au moyen âge[1]. Les Graïoceli de César étaient donc une confédération dans laquelle entraient les Médulles.

Nous arrivons aux trois ou quatre peuples les plus difficiles peut-être à délimiter (à part quelques tribus alpines dont l'emplacement même est inconnu), les Voconces, les Iconii et les Tricorii. Et par malheur, ce sont, après les Allobroges, ceux dont la détermination nous importerait le plus.

En ce qui concerne les Voconces, nous savons, par Pline, que c'était une confédération, et parmi les peuples qui en faisaient partie, il faut compter les *Vertacomacori* (habitants du Vercors).

Dans l'ensemble, il n'est pas douteux que les Voconces occupaient le massif montagneux qui s'étend depuis l'Isère jusqu'au mont Ventoux, c'est-à-dire le Vercors et les hautes vallées de la Drôme, de l'Eygues, de l'Ouvèze, alors fertiles : « les Voconces, dit Strabon, s'étendent jusqu'aux Allobroges, occupant dans le fond de la montagne des vallées considérables, et qui ne valent pas moins que celles occupées par ces derniers. » Ils avaient pour capitales, sous l'Empire, Vaison (*Vasio*) et Luc-en-Diois (*Lucus Augusti*). Die (*Dea*) était aussi sur leur territoire, qui correspondait exactement aux diocèses de Die et de Vaison.

Cependant, à l'époque de Strabon, le territoire des Voconces s'étend jusqu'aux portes d'Embrun. Ce géographe, décrivant la route de Cavaillon à Briançon, dit que « du commencement de la montée des Alpes

[1] Osiander, p. 117.

jusqu'à l'autre frontière des Voconces, vers le pays de Cottius, il y a 99 milles jusqu'au bourg d'Ebrodunum » et le chiffre confirme le texte[1]. Nous serions donc conduit à étendre la domination des Voconces sur tout le diocèse de Gap, et peut-être celui de Sisteron, mais d'autres documents nous ramènent à notre première opinion.

Il existait encore en 1790, dans les archives ecclésiastiques, les pièces d'un procès soutenu au VI[e] siècle par l'évêque de Gap contre celui de Vaison. Il revendiquait, comme successeur et héritier des anciens *Tricorii*, un canton qui avait appartenu à ceux-ci et à leur *Civitas*, et que le diocèse de Vaison s'était annexé indûment. Or ce canton se trouve compris entre l'Eygues et l'Ouvèze : c'est le val de Saint-Jalle. Les *Tricorii* s'étendaient donc jusque-là, et les Voconces proprement dits ne sortaient pas des diocèses de Die et de Vaison.

Nous avons la certitude que les Tricorii étaient établis aux sources de l'Eygues ; mais jusqu'où s'étendait leur domaine vers le Nord-Est ? Ici, il est absolument impossible de répondre. Il est très probable, sinon certain, que le diocèse de Gap est plus étendu que ne fut le territoire de ce petit peuple ; le Gapençais, en particulier, a dû faire partie du domaine des Caturiges, car, ainsi que le fait observer la *Topographie des Hautes-Alpes*, on ne peut séparer les régions de Gap, Chorges et Embrun, qui forment un groupe géographique bien défini. C'est seulement à la fin de

[1] IV, 3.

l'Empire romain qu'une limite a été tracée entre Gap et Embrun : d'après tous les itinéraires, c'est à l'ouest de Gap, au village de la Roche-des-Arnauds, que se trouvait un *Fines;* il était bien à la limite de deux régions naturelles, et marquait la frontière occidentale des Caturiges.

Il est assez probable qu'il faut voir dans le territoire ainsi séparé des Caturiges le domaine d'une de leurs tribus, les *Avantici*, dont le nom se retrouve dans celui de l'Avançon, affluent de la Durance ; c'est précisément la vallée de l'Avançon qui constitue la région comprise entre les deux limites, et nous savons que les *Avantici* ont été séparés du groupe cottien et annexés à la Gaule par Galba.

Nous sommes donc conduit à considérer les *Tricorii* comme un peuple assez important, établi au nord du mont Ventoux et dans la vallée du Buech, et client des Voconces.

Ceux-ci habitaient exclusivement le Vercors, le Dévoluy, et les vallées de la Drôme, du Lez et de l'Eygues.

Nous avons déjà cité les deux passages où Strabon nomme les Voconces, les Tricorii et les Médulles. Rappelons-en les termes exacts, car en les reproduisant d'une manière approximative, comme l'a fait E. Desjardins (II, p. 2), on est conduit à d'assez grosses erreurs : « Les Cavares ont au-dessus d'eux les Voconces, les *Tricorii*, les *Iconii* et les Médulles », dit d'abord Strabon (IV, 1), ce qui conduit à placer les *Iconii* entre les *Tricorii* et les Médulles, c'est-à-dire dans l'Oisans. On les confond alors avec les *Uceni*

(vallée d'Oz), ou du moins on admet que ces derniers en faisaient partie. C'est une pure hypothèse, mais elle est vraisemblable.

Plus loin (IV, 6), Strabon reprend : « Après les Voconces se trouvent les *Siconii* et les *Tricorii*, que suivent les Médulles ». On a admis assez généralement que les *Siconii* et les *Iconii* étaient un seul et même peuple. C'est une opinion qu'on ne peut repousser absolument, mais qui paraît difficile à concilier avec l'ordre dans lequel Strabon énumère les quatre peuples. Peut-être vaut-il mieux admettre l'existence d'un peuple appelé *Siconii* dans la haute vallée de l'Ouvèze et sur le Buech [1].

La disposition des lieux oblige à supposer que les *Iconii* ou du moins les *Uceni* étaient dans la dépendance des Allobroges, tandis que les *Tricorii* (et les *Siconii*, s'ils ont existé) étaient clients des Voconces.

Nous avons encore moins de données certaines pour placer les peuples qui habitaient le bassin de la Durance, les Alpes Cottiennes et les Alpes Maritimes.

L'arc de triomphe de Suse nous donne l'énumération des peuples soumis au chef Cottius. Le Trophée de la Turbie, dont il ne reste que d'insignifiants débris, mais dont Pline a reproduit l'inscription, énumère les peuples alpins soumis par Auguste. Il se trouve natu-

[1] Nous avons vu qu'on avait admis de la même façon, et à tort, l'identité de Δουεριων et Λουεριων, parce que ces deux noms figuraient dans un même chapitre.

rellement quelques noms qui figurent à la fois sur les deux listes. Les peuples du groupe cottien n'ont cependant pas tous été portés sur la liste du Trophée, parce que certains d'entre eux s'étaient soumis sans combat. Quant aux peuples qui figurent sur le Trophée, sans faire partie du groupe cottien, c'est qu'ils habitent en dehors de la région soumise à Cottius. Ces quelques observations sont tellement simples, qu'elles peuvent être jugées superflues; pourtant, faute d'en tenir compte, on a présenté souvent des identifications inacceptables.

Les deux listes sont les suivantes :

1° Arc de Suse (peuples du groupe cottien).

Segovii.	*Tebavii.*	*Venisani.*
Segusini.	*Adanates.*	*Iemerii.*
Belaci.	*Savincates.*	*Vesubiani.*
Caturiges.	*Egdinii.*	*Quadiates.*
Medulli.	*Veamini.*	

2° Trophée de la Turbie (peuples alpins soumis par Auguste).

Salassi.	*Nemaloni.*	*Vergunni.*
Acitabones.	*Edenates.*	*Eguituri.*
Medulli.	*Esubiani.*	*Nematuri.*
Uceni.	*Veamini.*	*Oratelli.*
Caturiges.	*Gallitæ.*	*Nerusi.*
Brigiani.	*Triullati.*	*Velauni.*
Sogiontii.	*Ectini.*	*Suetri.*
Brodiontii.		

Nous trouvons d'abord, parmi ces peuples, les *Salassi* et les *Medulli*, qui nous sont connus (val d'Aoste et Maurienne).

Les *Caturiges* sont parfaitement déterminés : ils possédaient les villes de *Caturigomagus* (Chorges) et *Ebrodunum* (Embrun). Les géographes et les historiens les citent, les itinéraires mentionnent ces deux villes, etc. On a donc sur ce point une certitude absolue. Ce qui est moins bien défini, c'est l'étendue de la zone soumise à l'influence des Caturiges. Si on les restreignait au territoire de Chorges et Embrun, on ne s'expliquerait pas l'importance que leur attribuaient les écrivains anciens : il faut donc supposer qu'ils dominaient tout le Briançonnais, hypothèse rendue très plausible par leur situation sur la Durance au débouché du Queyras et sur la route de Gap, la plus importante de toute cette région. La situation prépondérante des Caturiges a dû cependant leur être enlevée de bonne heure : déjà Strabon pousse le territoire des Voconces jusqu'aux portes d'Embrun; Cottius n'est pas originaire de ce pays, mais de Suse, et Ptolémée place Briançon chez les Segusini, non chez les Caturiges. Plus tard, enfin, c'est au diocèse de Saint-Jean-de-Maurienne qu'on rattache Briançon, et le diocèse de Gap réduit l'ancien territoire des Caturiges à la banlieue d'Embrun.

Il y a longtemps que l'on proposait d'identifier les *Brigiani* avec les habitants de Briançon (*Brigantio*) et les *Savincates* avec ceux de Savines ; on supposait aussi que les *Quadiates* du groupe cottien étaient les habitants du Queyras. Ces rapprochements peu satisfaisants ont cependant reçu confirmation par la découverte aux Escoyères (vallée de Queyras) d'une inscription nommant les *Brigiani*, les *Quariates* et les

Savincates [1]. On peut donc placer presque avec certitude, les *Brigiani* à Briançon, les *Savincates* à Savine, les *Quadiates* ou *Quariates* dans le Queyras, puisqu'ils doivent se trouver tous trois voisins de cette dernière région.

Trois peuples sont connus, également, parmi les derniers cités dans l'inscription de la Turbie : les *Vergunni* ont laissé leur nom à Vergons (au nord-est de Castellane) qui s'appelait au moyen âge *De Vergunnis*. Les *Nerusi* habitaient la rive droite du Var près de son embouchure ; leur capitale était *Vintia* (Vence). Les *Suetri* habitaient *Salinæ* (Castellane).

Voilà où se limitent les données certaines dans cette identification des peuples alpins. Quelques-uns, cependant, peuvent encore être placés avec quelque con-

[1] Inscriptions des Escoyères :

QUARI
ILLI. F
VSSV
PATR
Æ. LVT
MATRI
BANO : BUSS
PRÆF. CAPILI
QUARIAT
QV

L. FRARI
M SAVINCA$\overset{T}{T}$ *
BRICIANIORUM

O. BUSSULLI F. FRATRI
NIÆ BUSSULLI F. SOROR

TIVOLLIER, *Monographie de la vallée du Queyras*, p. 31, 32 et 33. Gap, 1897.

fiance : les *Segusini* sont les habitants de Suse (*Segusio*) ; les *Belaci*, ceux de la vallée de Bardonnèche, où le bourg de Beaulard s'appelait autrefois Belac ; les *Segovii* habitaient entre le mont Genèvre et le col de Sestrières, où le hameau de Chamlas-Seguin a porté le nom de *Villa-Segovina* [1].

On pense également que les *Edenates* habitaient Seyne, qui s'est appelée Edenat, et les *Ectini* Saint-Étienne-de-Tinée.

Tout le reste est pure hypothèse, mais on peut essayer, au moyen des noms déjà attribués, de limiter le champ où l'on devra caser les peuples inconnus.

Les états de Cottius comprennent, d'après ce que nous en savons déjà, la Maurienne, le val de Suse, le Briançonnais, le Queyras et la vallée de la Durance en amont de l'Ubaye. Nous n'avons là qu'une partie de ce qu'on appellera plus tard les Vallées Vaudoises, mais aussi nous n'avons pu placer que sept peuples sur quatorze. Il nous reste donc à remplir un territoire à peu près équivalent à celui dont nous connaissons déjà les habitants. Or, les vallées vaudoises italiennes n'ont jamais été séparées de leurs voisines du versant français que par les diplomates modernes : pour quiconque a étudié la vie et les guerres de cette région depuis le moyen âge, il est impossible que la vallée de Pragelas, et celles du Pô, de la Vraita, de la Maira, n'aïent pas été réunies à celles de Queyras et de Suse, dans les états de Cottius. Il est vraisemblable qu'il faut y

[1] WALCKENAER, t. II, p. 29-32. — DURANDI, *Piemonte traspadano*, p. 52.

joindre la vallée de Barcelonnette ; mais on ne saurait aller plus loin. La région cottienne est limitée au Nord (extérieurement) par le territoire des Ceutrons, à l'Ouest par ceux des Allobroges et des Voconces, à l'Est par la plaine d'Italie. Elle doit s'arrêter, au Midi, à la crête qui sépare l'Ubaye du Var et la Maira de la Stura.

La plupart des géographes veulent placer les *Vesubiani* sur l'Ubaye. Quoique l'analogie entre les deux noms soit bien faible, on peut l'admettre à la rigueur, et supposer en outre que les *Vesubiani* de la liste cottienne, et les *Esubiani* du Trophée sont le même peuple.

Cela posé, la liste du Trophée, qui suit la crête des Alpes du Nord au Sud, nous donnerait les emplacements suivants :

Salassi.........	Val d'Aoste.
Acitabones.....	? Val d'Orco, à moins qu'il y ait une erreur de copiste (Acitabones pour Ceutrones).
Medulli........	Maurienne.
Uceni..........	Vallée d'Oz dans l'Oisans. On croit que les *Uceni* sont les *Iconii* de Strabon.
Caturiges......	Embrunois.
Brigiani.......	Briançon.
Sogiontii....... *Brodiontii*...... *Nemaloni*......	Ces trois peuples ne se trouvant pas dans les états de Cottius, ne peuvent être que des clients des Voconces, habitant depuis l'Oisans jusqu'au confluent de l'Ubaye.
Edenates.......	Seyne.
Esubiani....... *Veamini*.......	Barcelonnette.
Gallitæ........ *Triullati*.......	Hautes vallées du Verdon et du Var.
Ectini.........	Saint-Étienne-de-Tinée.
Vergunni......	Vergons ; vallée du Verdon entre Allos et Castellane.

Eguituri....... *Nematuri*...... *Oratelli*........	Autour des confluents du Var avec la Tinée et la Vésubie, ou sur cette dernière rivière.
Nerusi.........	Vence, rive droite du bas Var.
Velauni........	? Comté de Beuil ; Puget-Théniers ?
Suetri.........	Castellane.

Le val de Stura était habité par les *Vagienni*, et la rive gauche du bas Var par les *Vediantii*. Comme nous le verrons aussi, les *Bodiontici* habitaient Digne, et les *Sentii* Senez. Il s'ensuit que les emplacements disponibles pour les *Gallitæ* et les *Triullati*, d'une part ; les *Eguituri*, les *Nematuri* et les *Oratelli*, de l'autre, sont très limités. Le hasard fera peut-être que les *Oratelli* soient attribués à ce canton d'Utelle, où l'on avait voulu un peu audacieusement retrouver leur nom.

L'identification est plus difficile pour le groupe cottien, dont l'énumération ne paraît pas avoir été faite dans un ordre aussi régulier.

Nous y trouvons d'abord :

Les *Segovii*, les *Segusini*, les *Belaci*, dans la vallée de la Doire ;

Les *Caturiges*, sur la haute Durance ;

Les *Medulli*, en Maurienne.

Où faut-il placer les *Tebavii*[1] et les *Adanates*? Sera-ce près des *Medulli*, comme le veut Walckenaer, qui prétend que Modane s'est appelée jadis *Adana*? Sera-ce au contraire plus près des *Savincates*, et

[1] On retrouve peut-être leur nom dans celui du mont Tabor?

faut-il penser que les *Adanates* de Suse sont identiques aux *Edenates* de la Turbie ?

Quant aux *Egdinii*, *Venisani*, *Iemerii*, ils semblent bien avoir habité les trois vallées italiennes adossées à celles de l'Ubaye et du Guil, mais c'est là une pure supposition ; elle n'a pour elle que l'impossibilité où l'on se trouve de placer encore trois peuples dans le bassin de la Durance et de l'Ubaye, et la grande probabilité qu'il y a de trouver les vallées vaudoises des deux versants réunies dans une même confédération.

Peut-être aussi peut-on placer les Iemerii dans la vallée de Mariaud et des Emmerées, près de la Bléone.

Aux peuples indiqués par les deux listes de Suse et de la Turbie, il faut en joindre quelques autres.

Pline nous signale les *Avantici* et *Bodiontici*, qui ont d'abord fait partie des peuples alpins, puis en ont été séparés. Il nous apprend, en outre, que les *Bodiontici* avaient pour capitale *Dinia* (Digne). Les *Avantici* devaient se trouver non loin de là, au sud de Gap, dans la vallée de l'Avançon. Soumis d'abord aux Caturiges, ils ont été annexés ensuite aux Voconces.

D'après Ptolémée, *Dinia* se trouverait chez les *Sentii*. On croit que ce petit peuple, uni aux Bodiontici, avait sa capitale à *Sanitium* (Senez), où il forma un diocèse spécial.

Dans la région comprise entre la Durance et la mer, ou plus exactement entre le mont Lubéron et la mer, nous trouvons surtout la grande confédération des *Salluvii* ou Salyens. Leur limite orientale n'est pas très bien déterminée. Les historiens et géographes anciens nous ont donné les noms et les positions d'un

très grand nombre de tribus affiliées ou soumises à cette confédération ; mais on ne les accepte pas sans restriction pour la période qui nous intéresse. Parmi les noms qui nous sont indiqués, les uns (*Segobrigii*, *Camatullici*, etc.) semblent bien des noms de peuples ; d'autres (*Cœnicences*, etc.) proviennent de la situation de la tribu au bord d'une rivière (*Cœnus*) ; d'autres sont plus singuliers encore (*Commoni*, *Anatilii*). Sans accepter les étymologies latines d'E. Desjardins, invraisemblables pour des peuples où la langue latine ne s'est substituée que beaucoup plus tard au grec, on peut supposer à quelques-uns de ces noms une origine grecque. Nous les énumérerons, en parlant des Tricores et des Tricolli de Pline.

Sur l'Argens, entre Fréjus et la Durance, les *Suelteri* étaient assez importants pour figurer sur la carte de Peutinger. Dans l'Esterel, les *Oxybii*[1] et les *Ligauni*, voisins immédiats des *Deciates* d'Antibes, Cannes et Grasse. Le Verdon, en aval de Castellane, appartenait aux *Verrucini* (Vérignon). Plus au Nord, les *Reii* ont laissé leur nom à Riez. Ils appartenaient à la confédération des *Albiæci*.

Il nous reste à placer quelques peuples nommés par Pline, et pour lesquels il est nécessaire de citer le texte même du naturaliste.

[1] M. Longnon attribue aux *Oxybii* la cité de *Glannativa* (Glandève) près de Puget-Théniers. Nous ne pouvons accepter cette solution, contredite par tous les auteurs, lesquels placent les *Oxybii* sur la côte, et leur attribuent un port, *Ægitna*. Polybe, XXXIII, 7. — Ptolémée, III, 10. — Tite-Live (Epitonie) XLVII — Strabon, IV, 1 et 6. — Pline, III, 5 et 7. — P. Mela, II, 5. — Florus. — Quadratus ap. Saint-Byz.

Après les Bouches du Rhône et les Fosses Mariennes, il nomme :

« L'étang Mastromela ; l'oppidum *Maritima* des *Avatici;* au-dessus la Crau, célèbre par les combats d'Hercule ; la région des *Anatilii*, et à l'intérieur celle des *Desuviates* et celle des *Cavares*.

« En repartant de la mer les *Tricores*, et à l'intérieur les *Tricolli*, les *Voconces* et les *Segallauni;* un peu plus loin, les *Allobroges*.

« Sur le rivage Marseille, ville des Grecs Phocéens, notre alliée. Le cap *Zao*, le port de *Citharista* (Ceyreste près de la Ciotat) ; le pays des *Camatullici*, puis les *Suelteri*, et au-dessus les *Verrucini*.

« Sur le rivage *Athenopolis* des Marseillais, *Forum Julii Octavanorum colonia* (Fréjus), qu'on appelle *Pacensis* et *Classica;* le fleuve Argens y passe. La région des *Oxybii* et des *Ligauni*, et au-dessus d'eux les *Suetri*, les *Quariates*, les *Adunicates*.

« Sur le rivage l'oppidum latin *Antipolis* (Antibes). La région des *Deciates*, le fleuve Var. »

L'ordre dans lequel les pays et les villes sont énumérés est bien net. Il faut remarquer aussi qu'il s'agit là de la Gaule, et non des Alpes, régions bien distinctes administrativement. Tous les peuples nommés ici doivent se trouver dans la *Provincia*.

Les *Tricores*, contrairement à l'opinion d'E. Desjardins, doivent se trouver entre la Crau et Marseille, et ils s'étendent sans doute vers le Nord jusqu'au Lubéron (de Gardanne à Pertuis et à Manosque). Les *Anatilii*, les *Avatici* (Camargue, étang de Berre), les *Desuviates* (étang de Dezeaumes, ci-devant *Desuvia-*

ticus lacus, au nord de la Crau), les *Cœnicenses* (sur la Touloubre), les *Samnagenses*, sur la Duransole, sont les tribus des *Salluvii* à l'ouest des *Tricores*. A l'Est, on trouve les *Commoni* (région de Marseille), les *Segobrigii*, les *Albici*. Peut-être les *Camatullici* en faisaient-ils également partie. Mais la présence des colonies grecques avait dû dissoudre depuis longtemps les liens de la confédération.

Les *Tricolli*, qui sont nommés entre les *Tricores* et les *Voconces*, devaient habiter la rive droite de la Durance en amont de Manosque. Walckenaer a cru reconnaître leur nom dans celui de Trescléoux (diocèse de Sisteron); rien n'est plus incertain, mais il serait assez naturel d'attribuer à ce peuple le diocèse de Sisteron. Il faut repousser, en tout cas, l'étymologie latine que propose Desjardins pour ce nom de *Tricolli*. Quant aux *Quariates* et *Adunicates*, nommés au-dessus des *Suetri*, on a pu y reconnaître les *Quariates* du Queyras et les *Adanates* placés à Modane (?), mais pour passer de Castellane au Queyras et à Modane, le saut est bien grand, et surtout, ce qui est plus sérieux, Pline ne parle pas ici de la région alpine, mais de la *Provincia*, et sa nomenclature y est très strictement limitée. Nous sommes donc porté à supposer que les *Quariates* et les *Adunicates* sont des peuples de la Province, clients des Voconces; les uns sur la rive gauche de la Durance (La Motte du *Caire* ?)[1] et les autres sur le Buech, ou peut-être à

[1] Rien n'est moins certain que l'étymologie *Quariates* (Caire); l'on peut soutenir avec vraisemblance que le mot Caire doit venir de la nature du sol. Mais ne pouvait-on pas en dire autant de

l'embouchure de l'Ubaye. Ils se confondraient alors avec les *Edenates*, dont la capitale est à Seyne.

Sur la rive droite du Rhône, nous avons les *Helvii* dans le Vivarais ; les *Volcæ Arecomici* entre l'Ardèche et l'Hérault (diocèse de Nîmes) et les *Volcæ Tectosages* jusqu'aux Pyrénées.

Ces deux derniers peuples sont établis depuis peu (IVe siècle), et il ne semble pas qu'ils se soient assimilé ou qu'ils aient privé de toute indépendance les peuples ligures et ibéro-ligures de la région narbonnaise : la table de Peutinger porte encore le nom de l'*Umbranicia* entre l'Aveyron et les Bouches-du-Rhône, ce qui nous prouve la persistance d'un rameau de la race ombrienne.

Les *Sardones* existent encore sur la côte du Roussillon, les *Ceretes* sur le Tech (Ceret), les *Elisyces* autour de Narbonne.

On vient de passer en revue les différents peuples de la Gaule méridionale. Pour ne parler que de la région alpine, on les voit groupés en plusieurs grandes confédérations : les Allobroges, les Cavares, les Voconces, les peuples cottiens, les Salyens, les Albici, les Vediantii, etc. La zone d'influence de chacune est flottante : des Allobroges aux Cavares, des Voconces aux Caturiges, on ne sait pas exactement où se trouve la frontière. Mais c'est là, pour notre sujet, un point

Queyras, puisque les mots Queyrières, etc., se trouvent souvent dans les Alpes Cottiennes, et se rapportent à coup sûr à des détails topographiques ? Du reste, ces noms de *Quariates* ne peuvent-ils pas, comme ceux de *Albici, Albiæci*, provenir de la nature des roches ?

secondaire ; que les Segallauni dépendent des Allobroges ou des Cavares, que le Gapençais appartienne aux Caturiges ou aux Tricoriens, il importe peu. Ce qui est plus essentiel, c'est que les diverses confédérations, dans l'ensemble, sont bien distinctes. Il y avait là, du reste, des différences ethnologiques très prononcées : les peuples Cottiens, Médulles, Caturiges, Segusini, etc., étaient des Ligures ; les Allobroges et les Cavares étaient des Gaulois. Il pouvait arriver qu'on étendît le nom de Cavares aux petits peuples gaulois riverains du Rhône et clients des Cavares, mais nul ne pensait à étendre le nom d'Allobroges aux peuples Cottiens, aux Voconces, aux Cavares. C'est de nos jours seulement que l'on a imaginé de transformer le nom d'Allobroges en une sorte de nom générique applicable à tous les montagnards. Ni Polybe, ni César, ni Strabon, ni Ptolémée, ni Pline, ni Cicéron ni ses amis n'y voient autre chose qu'un peuple bien déterminé, très distinct de ses voisins.

Tels sont, à peu près, les peuples de la Gaule narbonnaise et leurs frontières au temps de César et d'Auguste. Qu'y a-t-il là d'applicable à l'époque d'Annibal ?

Comme on peut le penser, les historiens qui, depuis deux cents ans, ont écrit sur Annibal, ne se sont pas fait faute de jeter par-dessus bord les données géographiques qui les gênaient ; Marindin déclare inadmissible que la répartition des territoires gaulois ait été la même en 218 qu'au temps de César ; et il était moins hardi, à coup sûr, de faire émigrer les Allobroges ou

les Tricastins que de détourner le Rhône ou l'Isère. Nous avons expliqué dans le chapitre précédent pourquoi nous pensions que le Rhône et l'Isère avaient gardé leurs vallées respectives depuis le IIIe siècle avant notre ère; il reste à montrer qu'Allobroges et Tricastins ont fait preuve de la même stabilité.

Les Phéniciens ont commencé à s'établir sur les côtes de la Méditerranée occidentale dès le XIIe siècle avant J.-C., et leurs comptoirs se succédaient à intervalles très serrés depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au pied de l'Apennin. On a retrouvé des traces de leurs établissements près du cap Cerbère, où le port consacré à Astarté, puis à Aphrodite, est devenu Port-Vendres; puis à Ruscino, sur la Tet, dont le nom semble être d'origine sémite; au temple d'Astarté près de l'étang de Vendres (embouchure de l'Aude); dans l'île de Blasco (Brescou), près d'Agde; sur la montagne de Cette, alors entourée par la mer; près de Maguelonne; au temple de Melkarth, sur l'étang de Berre; près du cap Couronne; à Marseille et dans les îles Phænice (Pomègues); à Carsici (Cassis), etc.

Les marins grecs qui leur succédèrent à la fin du VIIe siècle, après la décadence de Tyr, reprirent pour leur compte les établissements phéniciens, et en établirent d'autres, et quand, au VIe siècle, les Phocéens furent venus se fixer définitivement à Marseille, ils résolurent de garantir leur existence et leur sécurité en occupant, non seulement les ports maritimes, mais un territoire d'une certaine étendue autour de Marseille. Outre les comptoirs qu'ils avaient sur la côte, ils en établirent sur le Rhône et sur la Durance.

« Le territoire de Marseille, c'est-à-dire le pays qui en dépendait au temps de sa splendeur, par conséquent avant l'arrivée des Romains, s'étendait jusqu'aux Alpines et même au delà, puisque Cavaillon et Avignon lui ont été soumises (Artémidore, cité par Étienne de Byzance, qualifie chacune de ces deux villes de πόλις Μασσαλίας). L'ancien nom de *Thèlinè*, donné à Arles par Festus Avienus [1], est grec, et nous savons que des Grecs l'habitaient... Enfin, le mot *Gretia* de la table de Peutinger est comme un souvenir de l'extension du domaine marseillais sur la terre de Provence [2].

Les dépendances de Marseille devaient être : les pays des Segobrigii, des Avatici, des Desuviates, des Samnagenses, des Cœnicenses et partie de celui des autres Salluvii, ce qui correspond à peu près au département des Bouches-du-Rhône.

Les cités de *Cabelliôn* (Cavaillon), de *Thèlinè* (Arles), d'*Aueniôn* (Avignon), de *Rhodanousia* et *Heraclea* (dans le delta du Rhône). Ces deux dernières villes avaient déjà disparu du temps de Strabon qui disait : « Il y a aussi des écrivains qui racontent qu'il y eut une ville appelée *Heraclea* près de l'embouchure du Rhône [3]. »

Les colonies marseillaises étaient : *Hemeroscopion*

[1] *Ora maritima*, 679-681.
[2] E. Desjardins, II, p. 162.
[3] Il est superflu de rechercher l'emplacement de ces deux villes, déjà disparues du temps du Strabon, et il semble que leur identification avec Saint-Gilles et surtout avec Beaucaire ne répond nullement aux expressions des écrivains anciens.

et *Emporion*, en Espagne; *Agatha* (Agde); *Tauroentum*, etc. Marseille avait aussi des comptoirs à *Rhoda* (Rosas), à *Pyrênè* (Banyuls), etc.

Il ne faut pas plus d'un siècle à Marseille pour disputer avec succès l'empire de la mer aux Phéniciens. Sa marine écrase celle de Tyr et de Sidon, et Thucydide célèbre ses victoires. Ses marins et son illustre savant Pythéas explorent l'Atlantique et les régions d'où vient l'étain. Le commerce de la Gaule, par les voies de terre comme par l'Océan et par les fleuves, prend une très grande activité.

Les écrivains grecs du IVe et du IIIe siècle en indiquent les principales routes. Les campagnes de la Narbonnaise sont, à en croire F. Avienus, plus prospères dans ces temps reculés qu'elles ne le seront sous l'empire romain.

L'arrivée des Belges, au IVe siècle, clot définitivement la période des grandes invasions gauloises. L'occupation de la Narbonnaise par ces derniers envahisseurs, sous le nom de Volkes, achève de constituer la géographie politique de la Gaule méridionale, telle qu'on la trouve au IIIe et au IIe siècle avant J.-C. Les nouveaux arrivés ont établi leur domination sur des peuples ligures ou ibéro-ligures, *Bébryces*, *Ceretes*, *Sardones*, *Elisyces*, *Umbranici*, dont les noms figurent encore sur les descriptions et les cartes postérieures à l'ère chrétienne.

A partir de ce moment, il ne semble pas que les nations gauloises se soient déplacées, surtout dans la vallée du Rhône. Seules, quelques tribus helvètes ou

germaines viendront s'établir en Gaule au Ier siècle, et leurs mouvements seront relatés avec soin.

Sous l'influence des Hellènes comme par le développement naturel de leur civilisation propre, les Gaulois s'apaisent et s'enrichissent. L'âge héroïque est terminé pour eux, et Henri Martin déplore leur corruption et leur décadence : « Du commencement du IIIe siècle à la fin du second, la physionomie de la grande Gaule change peu à peu, surtout dans les régions du Centre et du Sud. L'agriculture gagne du terrain;..... la science religieuse et la valeur guerrière ne sont plus les seules forces sociales; l'opulence se fait place à côté d'elies; de grandes richesses s'amassent dans quelques familles,..... le faste déborde chez les Gaëls du Centre et du Sud..... Les aventuriers errants deviennent des agriculteurs. »

C'est alors surtout que se développe cette industrie gauloise dont nous avons essayé de donner une idée au commencement de ce chapitre, et c'est du IVe au IIe siècle que l'on peut suivre l'évolution des monnaies gauloises, monnaies arvernes et allobroges surtout. Cette étude numismatique nous révèle la présence continue d'un même peuple à Genève, à Vienne, à Grenoble durant cette longue période. Elle permet de tracer, comme on l'a vu plus haut, les courants d'influence commerciale et politique à travers la Gaule centrale, et l'histoire monétaire des Arvernes fait connaître l'étendue et la persistance de leur domination. Le moyen de supposer qu'entre ces deux grandes nations, Allobroges et Arvernes, les petits peuples de la vallée du Rhône vont s'agiter, émigrer et con-

quérir ? Peut-être faut-il admettre un certain flottement dans les frontières, un déplacement des zones d'influence, des changements dans la constitution des différentes confédérations ligures ou gauloises ; mais on peut affirmer que les Allobroges ne sont pas descendus de Chamonix à Vienne, les Tricastins de Grenoble à Montélimar pendant cette période. On a pu constater, du reste, par la seule disposition de leurs territoires le long du Rhône, bloquant les Ligures dans la montagne, que les Gaëls sont venus par les plaines, par le fond des grandes vallées, et ne sont pas descendus des sommets.

Les renseignements deviennent plus précis à partir de l'expédition d'Annibal. Les Marseillais, alliés fidèles des Romains depuis plus d'un siècle, surveillent les populations riveraines du Rhône et de la Méditerranée, dont le sort intéresse les deux républiques.

Dès l'an 216, Cneius et Publius Cornelius Scipion portent la guerre en Espagne. Vaincus et tués en 212, ils sont remplacés par C. Marcius, puis par Claudius Néron, et enfin par le jeune Cornelius Scipion, qui rentre triompher à Rome en l'an 206. Vainqueur à Zama en 202, il réduit Carthage à traiter en 201. L'Espagne est organisée militairement par les Romains en 197, et ils y continueront la guerre contre les indigènes jusqu'à la prise de Numance (133) par Scipion Émilien.

A partir de l'an 206, l'assistance des Marseillais et de leurs colonies devient très active et essentielle pour les Romains. Ce sont les Marseillais qui assurent les communications de Rome avec l'Espagne, soit au

moyen de leurs navires, soit en surveillant les peuples de la côte et la voie Héraclée. On a des preuves nombreuses de l'usage que les Romains font de cette route : en 189, le préteur Bæbius se rend à Emporion par voie de terre ; attaqué et maltraité par les Ligures, il est transporté et soigné à Marseille, où il meurt. En 173, c'est le préteur Fabius qui tombe malade et meurt à Marseille, etc.

L'hostilité des Ligures finit par obliger les Marseillais à réclamer le secours des légions : en 154, une armée consulaire débarque sur la côte de l'Esterel, bat les Oxybii et les Déciates, qui menaçaient Antibes et Nice, et prend leur port Ægitna (Fréjus ?).

C'est peut-être en 150 que Polybe, ayant accompagné Scipion Émilien en Espagne, traverse la Gaule et suit la route même par laquelle Annibal a marché sur Rome en 218.

Peut-on supposer que dans l'espace de soixante ans environ qui sépare le passage d'Annibal et le voyage de son historien, la position des peuples gaulois et ligures se soit modifiée ? Polybe, si attentif à préciser les détails intéressants de cette marche ; Polybe, qui distingue avec soin les Allobroges des autres barbares, qui questionne les habitants sur l'itinéraire des Carthaginois et les localités où ils ont combattu, Polybe manquerait-il de signaler que les populations rencontrées et interrogées par lui ne sont pas les mêmes qu'Annibal a traversées et vaincues ?

Il est facile de supposer, à l'appui d'une opinion quelconque sur l'itinéraire d'Annibal, que les Allobroges sont descendus de la Maurienne sur l'Isère, les

Tricastins du Grésivaudan sur l'Eygues ; ou que les uns et les autres sont venus de la Durance sur le Rhône et l'Isère ; mais, outre que de tels déplacements n'auraient pu avoir lieu sans une guerre sanglante pour refouler ou exterminer certains peuples inconnus riverains du Rhône, c'étaient des événements trop graves pour ne pas avoir leur contre-coup dans la région marseillaise. Il n'y avait pas assez loin de Montélimar, de Valence même à Avignon, pour que l'apparition de peuples conquérants à Valence et à Montélimar se produisît sans inquiéter les Grecs établis à Avignon. D'ailleurs Polybe aurait-il pu traverser les Alpes en voyageur, au milieu de peuples en armes, dans un pays ensanglanté par une guerre de conquête ? Il a, au contraire, circulé paisiblement parmi des hommes sédentaires, et il les a interrogés sur des faits dont leurs pères avaient été témoins soixante ans plus tôt.

Mais bientôt les Romains paraissent sur le Rhône. En 126, les Marseillais appellent les légions contre les *Salluvii*, les *Vocontii*. Le consul M. Fulvius Flaccus arrive en l'an 125, et les bat. Son successeur Sextius Calvinus continue son œuvre l'année suivante. Les Allobroges et les Arvernes manifestent leur hostilité en accueillant les chefs vaincus. Rome envoie aussitôt contre eux le consul Cn. Domitius Ahenobarbus, qui passe la Durance, et rencontre les Allobroges sur l'Eygues (*Soulgas*) à *Vindalium* (123). Il leur inflige une sanglante défaite, mais il faut recommencer en 121. Le consul Q. Fabius Maximus écrase définitivement les Allobroges et les Arvernes sur l'Isère. C'est vers cette époque que s'organise la Province romaine,

et que les Éduens contractent une alliance avec le peuple romain. Il ne faut plus songer désormais à aucune modification dans la géographie politique de cette région. Mais les Romains, qui se sont émus de l'accueil fait aux vaincus de 125, auraient-ils supporté bénévolement, dans les années précédentes, un mouvement offensif des Allobroges et des Tricastins? Personne ne le croira, et l'on n'admettra pas davantage que les nombreux historiens et géographes qui ont écrit de l'an 218 à l'an 125, et dont Tite-Live, après Timagène, résume les relations, auraient omis de mentionner des événements aussi considérables qu'une invasion des Allobroges dans la vallée du Rhône. Il ne faut pas oublier que Strabon entre dans quelques détails sur la situation des Allobroges à cette époque : « Pour leur lutte contre les Romains, dit-il, les Allobroges rangèrent sous leur commandement les petits peuples voisins, en se plaçant eux-mêmes dans la clientèle des Arvernes[1] ». Aurait-il manqué de dire, s'il en avait eu l'occasion, que les Allobroges s'étaient d'abord rapprochés des Arvernes, et avaient quitté leurs repaires des Alpes Grées pour descendre sur le Rhône ?

A quelques années de là (109), survient l'invasion des Cimbres et des Teutons. Ils battent une première armée romaine sur le territoire des Allobroges, qui ne bougent pas, puis ils ravagent la Gaule. Une de leurs tribus (les Aduatuques) se fixe entre la Meuse et l'Escaut ; une tribu helvète, qu'ils ont entraînée, va

[1] IV, 11.

s'établir sur la Garonne. Les auteurs anciens ont soin de signaler la formation de ces deux nouvelles « cités » dans la Gaule. Trois armées romaines sont encore taillées en pièces par les barbares, qui envahissent l'Espagne. Pendant qu'ils y séjournent, Marius va les attendre au passage du Rhône, à *Ernaginum* (Saint-Gabriel) entre Tarascon et Arles. Les barbares viennent passer là, en effet, l'année suivante ; il les attaque aussitôt après et les anéantit à Pourrières (102).

Quarante années s'écoulent, pendant lesquelles commence à régner la paix romaine, César ayant soumis toute la Gaule. Mais en l'an 63, les Allobroges se décident à secouer le joug. Les détails de cette dernière guerre sont assez intéressants pour que nous citions le texte de Dion Cassius, qui l'a racontée :

« Les Allobroges ravageant la Gaule Narbonnaise, Caïus Pomptinus, qui y commandait, envoya ses lieutenants contre les ennemis tandis que lui-même, prenant une position convenable, observait les événements pour pouvoir, selon l'occasion et au mieux des circonstances, leur donner des instructions et des secours.

« Manlius Lentinus se porta sur la ville de *Ventia* et effraya tellement les habitants que la plupart s'enfuirent et que les autres demandèrent la paix. Ceux qui étaient dans les campagnes s'étant réunis pour l'attaquer subitement, il fut repoussé loin des murs, mais il pilla le pays en toute liberté, jusqu'à ce que Catugnat, général en chef de toute cette nation, et quelques autres de ceux qui *habitaient les bords de l'Isère*, vinrent à leur secours. Il n'osa pas, alors,

s'*opposer à leur passage*, à cause du grand nombre de leurs bateaux, et de crainte qu'ils ne se réunissent en voyant les Romains en bataille en face d'eux ; mais le pays devenait boisé à peu de distance de la rivière : il y prépara des embuscades et, surprenant ceux qui s'y étaient engagés, il les écrasa. Par malheur, en poursuivant des fuyards il tomba sur Catugnat en personne, et il aurait succombé si un violent orage n'était venu tout à coup arrêter la poursuite des barbares.

« Sur ces entrefaites, Catugnat fut appelé *loin de là*, de sorte que Lentinus se remit à courir le pays et enleva la forteresse devant laquelle il avait échoué : Lucius Marius et Servius Galba avaient passé le Rhône, avaient dévasté les terres des Allobroges, et étaient arrivés enfin devant la ville de *Solonum ;* ils s'emparèrent d'un poste fortifié placé plus haut, vainquirent ceux qui s'opposaient à eux, et incendièrent quelques quartiers de la ville, qui était en partie construite en bois. Ils ne la prirent pas, cependant, car Catugnat survint alors et les en empêcha.

« Alors Pomptinus, à cette nouvelle, marcha contre ce dernier avec toute son armée ; il investit tous les ennemis et les prit, à l'exception de Catugnat en personne. Le reste du pays fut alors aisément soumis [1]. »

On n'a pu identifier ni *Solonum*, ni *Ventia*, mais il résulte de la relation de Dion Cassius que *Solonum* était dans le pays même des Allobroges, au nord de l'Isère et à l'est du Rhône ; *Ventia* semble bien se

[1] Dion, 47.

trouver au sud de l'Isère, car, après avoir parlé des peuples riverains de l'Isère, Dion dit que Lentinus n'ose pas les attaquer au passage du cours d'eau (πόταμος) ; le seul fait qu'il ne nomme pas ce cours d'eau fait penser qu'il s'agit encore de l'Isère. Certains historiens supposent pourtant que πόταμος désigne ici le Rhône, bien que, quelques lignes plus bas, Dion parlant du fleuve pour la première fois, le désigne par son nom. Pour nous, c'est bien de l'Isère qu'il s'agit, et il en résulte que l'hégémonie des Allobroges s'étendait au sud de cette rivière. Dans l'opinion contraire, Ventia étant sur la rive droite du Rhône, il en résulterait simplement que les Allobroges possédaient des territoires sur cette rive, comme l'indique le tracé des limites du diocèse de Vienne.

Il semble bien que les opérations militaires ne s'expliquent raisonnablement que dans la première hypothèse : Pomptinus a envoyé le corps de Lentinus sur l'Isère par la rive gauche, pour appeler de ce côté l'attention de Catugnat ; cette diversion ayant attiré le chef allobroge au sud de l'Isère, le reste des troupes romaines en a profité sans perdre un instant pour passer le Rhône, prendre l'ennemi à revers et se trouver au cœur même du territoire allobroge. Si les trois corps de Lentinus, de Marius et de Galba s'étaient trouvés côte à côte dans le Forez, on ne comprend pas pourquoi ils auraient agi séparément ; Catugnat, vainqueur de Lentinus, n'aurait eu qu'à l'écraser, et se serait trouvé sur la ligne de retraite des deux autres, et près d'eux. Il part au contraire *loin de là*, d'après la relation, ce qui ne s'explique qu'en supposant son

engagement contre Lentinus au sud de l'Isère, et *Solonum* assez loin au Nord, à mi-chemin de Vienne à Chambéry, par exemple.

Nous croyons donc pouvoir conclure de là que les *Segallauni* étaient alors soumis à l'hégémonie des Allobroges, et que la victoire de Pomptinus a eu pour résultat de les placer sous l'influence civilisatrice des Cavares.

En résumé, soixante ans après le passage d'Annibal, Polybe vient recueillir sur les lieux les témoignages des habitants, les traditions, et il ne donne pas à supposer que les peuples se soient déplacés dans ce premier intervalle. Il a dû rencontrer dans chaque vallée la tribu même qui s'y trouvait au temps de la seconde guerre punique, et il a traversé paisiblement toute la région. C'est alors que commence la conquête romaine : les moindres mouvements des Ligures, des Salluvii, des Voconces, des Allobroges sont observés et suivis sur-le-champ d'une intervention romaine. Les historiens ne nous ont pas laissé de description géographique de la Gaule à cette époque, mais leurs relations ne s'expliquent bien qu'en supposant Allobroges et Voconces dans les mêmes régions qu'au siècle d'Auguste, sinon plus au Sud, puisque les Allobroges viennent combattre sur l'Eygues. Allobroges et Arvernes sont séparés par le Rhône, et communiquent au moyen d'un pont de bateaux.

Surviennent les Cimbres et les Teutons : on mentionne les tribus helvètes qu'ils ont entraînées, mais on ne dit rien d'analogue pour les Allobroges. Ceux-ci n'ont pas bougé, et jusqu'à César, la Province

pacifiée n'est le théâtre d'aucune migration nouvelle. Celle des Helvètes, provoquée par Arioviste, est maintenue par le proconsul au nord du Rhône, et reste sans influence sur la Province.

Il nous semble donc que la Gaule Narbonnaise s'est pacifiée progressivement du IVe au IIe siècle av. J.-C. et que les déplacements de frontières y ont été insignifiants entre le passage d'Annibal et celui de César. Rien ne permet de supposer qu'en l'an 218 av. J.-C. les Allobroges étaient en Maurienne ou à Digne, les Tricastins à Grenoble ou en Provence, les Voconces et les Tricoriens entre Gap et Briançon. De pareilles hypothèses ne reposent sur aucune présomption, et sont difficiles à concilier avec les quelques données positives que nous avons.

Prenons quelques exemples, qui feront mieux sentir la vérité qu'une discussion générale.

Tite-Live, on le sait, conduit Annibal dans « l'Ile », et place les Allobroges à proximité, puis dans l'intérieur de « l'Ile » ; non content de cette contradiction, il raconte que la colonne carthaginoise, tournant à gauche au sortir de l'Ile, passe chez les Tricastins pour longer ensuite les Voconces et se diriger vers les Tricoriens. C'est un itinéraire absolument incompréhensible si ces différents peuples occupent les territoires que nous leur avons attribués. Les historiens qui veulent suivre Tite-Live sont donc forcés de repousser les Tricastins vers Grenoble, les Voconces et les Tricoriens plus loin encore. Telle est, entre autres, la solution de Larauza :

« L'histoire des nations barbares, dit-il pour nous

y préparer, n'est que l'histoire de leurs migrations et de leurs déplacements continuels depuis leur première apparition, jusqu'à ce que des changements introduits dans leur manière de vivre parviennent à les fixer. Peuples pasteurs ou chasseurs, et partant essentiellement nomades, lorsque le besoin les pousse en avant, ils se jettent sur le premier pays qui leur offre des pâturages et des moyens de subsistance, et lorsqu'ils l'ont épuisé, ou que les productions du sol ne peuvent plus suffire à une population qui tend constamment à s'accroître, on les voit se répandre sur le sol voisin, s'en emparer, s'ils sont les plus forts, et réduire la tribu vaincue à aller elle-même chercher à s'établir ailleurs. »

Tout cela est vrai en thèse générale, mais ne s'applique nullement aux Gaulois du IIe siècle avant J.-C. Le trop-plein de la population, depuis plusieurs centaines d'années, s'échappe régulièrement vers l'Italie, et non par nations entières, mais par détachements de tribus diverses. A partir du IVe siècle, époque où les Volques s'établissent dans la Narbonnaise, on ne voit se produire aucune migration d'un peuple entier. Les Celtes, comme les Ligures, ne tendent qu'à se fixer au sol conquis ; l'agriculture, l'industrie, le commerce étouffent l'esprit guerrier. Au IIe et au Ier siècle avant J.-C., les migrations des Helvètes, où plutôt leurs velléités de migrations, sont les seules qu'on signale ; et durant cette période, les Marseillais et les Italiens ne cessent de parcourir la Gaule méridionale, dont l'histoire leur est connue. Tout changement important nous serait signalé. Imagine-t-on, du temps de

Polybe, ou après la conquête de la *Province* par les Romains, une migration générale des Tricastins, des Voconces et des Tricoriens depuis le Grésivaudan jusqu'aux rives de l'Eygues ?

Mais Larauza va plus loin, et, sans nécessité absolue pour la thèse qu'il soutient, il veut que les Allobroges se soient trouvés entre la Durance et l'Isère, tandis que les trois peuples précités habitaient le Grésivaudan, et il imagine un chassé-croisé à travers le Vercors ou la plaine du Rhône. Ainsi le flux des Tricastins, Voconces et Tricoriens aurait heurté le reflux des Allobroges, et aucune mention de ce choc colossal ne serait parvenue jusqu'aux historiens marseillais ou romains ? Cette rencontre n'aurait pas inquiété le peuple romain autant que l'accueil fait à un roi vaincu ?

Si l'on néglige Tite-Live, et qu'on veuille simplement plier le texte de Polybe à l'hypothèse qui place « l'Ile » au nord de l'Isère, il faut rejeter le premier combat d'Annibal avec les indigènes jusqu'en Maurienne. Or, ce combat (Polybe le précise) est livré contre les Allobroges. C'est donc au moment où, d'après les géographes contemporains de César et d'Auguste, Annibal devrait pénétrer chez les Médulles, que Polybe le ferait entrer sur le territoire des Allobroges. Aussi quelques historiens admettent-ils simplement que Polybe s'est trompé ; les autres veulent qu'au temps d'Annibal, les Allobroges aient occupé la Maurienne, et non le Grésivaudan.

Polybe a parcouru l'itinéraire d'Annibal en l'an 160 ou 150, et les Romains ont rencontré les Allo-

broges sur l'Eygues en 124-121. Dans cet espace de trente ans, les Allobroges seraient donc descendus de la Maurienne jusque sur le bas Rhône, sans rien écraser, sans rien refouler, sans donner lieu à aucune plainte ? Les Romains, qui les attaqueront bientôt sur le seul prétexte que les Allobroges ont accueilli un roi des *Salluvii*, n'auraient pas pris fait et cause pour les peuples riverains du Rhône ?

Dans ce qui suivra, nous supposerons toujours que les divers peuples gaulois : Cavares, Tricastins, Voconces, Allobroges, Tricoriens, occupaient sensiblement en 218 les territoires qui leur sont attribués par Strabon, Pline et Ptolémée, et qui sont représentés sur la carte ci-jointe.

CHAPITRE II

LES TEXTES

I. — Polybe et Tite-Live.

De tous les écrivains anciens qui ont raconté la marche d'Annibal, Polybe et Tite-Live sont les seuls dont nous tenions des relations complètes. Le surplus des textes qui nous sont parvenus se réduit à des abrégés, à des fragments, dont le mérite sera de nous faciliter l'analyse des deux pièces principales et la recherche des sources primitives. Le poème de Silius Italicus aura la même utilité.

La critique des textes, par laquelle doit commencer toute étude historique, présente ici un intérêt particulier, car il y a, entre nos deux auteurs, tantôt de telles analogies que Tite-Live paraît un traducteur un peu libre, et tantôt de telles contradictions, qu'il décrit un chemin tout différent de celui que Polybe nous impose. Il faut remonter à l'origine de ces contradictions, les expliquer et les résoudre, si possible; savoir, du moins, le degré de confiance que méritent les diverses

indications des deux historiens, connaître leurs procédés de travail, les sources où ils ont puisé, et les retouches qu'ils ont fait subir aux documents primitifs.

Il est de notoriété publique que Polybe est très supérieur à Tite-Live, et nous verrons ici-même qu'on ne peut trop vanter, ni sa conscience, ni son intelligente exactitude dans l'exposé des opérations militaires et des incidents de la marche. Nous lui reconnaîtrons aussi des qualités d'un autre ordre, dont on lui a rarement tenu compte : l'habileté dans la mise en œuvre des matériaux, habileté extrême, car Polybe les assemble, les corrige et les fond avec assez d'art pour donner l'impression d'un récit personnel, homogène ; et comme la valeur pratique des détails dont il fait choix donne la vie et le pittoresque à ses descriptions, nous avons l'illusion d'une œuvre originale, prise sur le vif. Mais nous verrons, en disséquant son ouvrage, qu'il faut nous garder de cette première apparence, et ne pas aller jusqu'à traiter son texte comme un document original ; nous déterminerons ce qui peut être, non pas inexact, mais moins précis, moins littéralement conforme à la vérité.

Quant à Tite-Live, il est bien rare qu'on veuille le prendre pour guide exclusif sous prétexte que, venu plus tard, il a pu profiter des travaux de Polybe et les compléter[1]. En général, on reconnaît son infériorité ; on l'exagère même, et on conseille volontiers de ne pas le prendre en considération, soit qu'il confirme, soit qu'il contredise le récit de son rival. Cette solution

[1] Argument présenté par Fortia d'Urban.

simpliste, mais injuste, nous priverait de quelques détails rapportés par le seul Tite-Live; elle aurait surtout l'inconvénient très grave de nous laisser inquiets de ce désaccord entre un historien très solide, très précis, et un homme considérable, après tout, qui, en connaissance de cause, aurait abandonné la version du premier. En examinant Tite-Live de près, nous lui rendrons plus de justice : nous verrons que ses renseignements, puisés le plus souvent à de bonnes sources, ne doivent pas être écartés *a priori;* qu'ils sont plus circonstanciés que ceux de Polybe; que leur groupement seul est défectueux, et conduit à des conclusions fausses si l'on n'y prend garde. Nous toucherons du doigt des sutures grossières et mal placées; nous conclurons que l'historien latin, outre l'absence de ces chiffres, qui donnent tant de solidité au travail de Polybe, pèche surtout par maladresse ou négligence; il n'a pas l'art ou la patience de fondre en un récit homogène des fragments disparates; enfin, n'étant pas homme de métier, et ignorant le pays dont il parle, il remplace les mots justes ou décisifs par d'autres qui sonnent faux. En un mot, c'est précisément par la forme qu'il nous paraît inférieur à l'écrivain grec sans prétention, qui atteint au pittoresque à force de vérité. Les développements oratoires tiennent du reste, dans l'œuvre de Tite-Live, moins de place qu'on ne le suppose : ses discours même, si suspects, sont des agglomérations de fragments divers. En principe, il n'invente rien.

La critique des textes nous montrera donc, d'une part, les restrictions légères qu'il faut apporter à notre

confiance en Polybe, de l'autre, le parti à tirer de Tite-Live ; elle nous expliquera les apparentes contradictions des deux auteurs, ce qui nous rassurera, et nous permettra de les concilier en utilisant tout ce qu'il y a de bon dans l'un et dans l'autre.

II. — Les historiens anciens

Nous avons parlé à plusieurs reprises de l'analyse des textes et de la recherche des sources premières où les deux historiens ont puisé. Si nous n'avions affaire qu'au public spécial, expert plus que nous en ces sortes de matières, nous aborderions immédiatement la critique des textes qui nous intéressent. Mais ce genre d'exercice, inventé outre-Rhin et peu vulgarisé en France, pour ce qui concerne l'antiquité [1], doit être inconnu à beaucoup de lecteurs que les opérations militaires d'Annibal ne laissent pas indifférents, et nous croyons devoir le leur présenter d'abord en quelques mots.

Le grand historien Ranke, en étudiant les annalistes des XV[e] et XVI[e] siècles, avait été frappé des analogies qu'ils offraient entre eux et, après des recherches longues et méthodiques, il avait été amené à y reconnaître une loi générale. Moins préoccupés par la vanité d'écrire une œuvre personnelle que par le désir de transmettre à la postérité des relations aussi exactes

[1] Il est d'un usage courant dans les études médiévales.

que possible, ces chroniqueurs se bornaient à reproduire à peu près textuellement les fragments de leurs devanciers qu'ils jugeaient bon d'utiliser. Cette copie n'allait jamais sans une légère condensation, plus ou moins involontaire, grâce à laquelle, de génération en génération, on pouvait étendre le champ exploité par l'historien ; mais d'un texte au suivant, la reproduction était assez littérale pour ne pas nous laisser de doutes sur le procédé employé.

Les indications de Ranke ont été suivies et généralisées par Stenzel, Pertz, Dahlmann, Lappenberg, Waitz, Sybel, Giesbrecht, etc., et elles sont aujourd'hui, dit Nissen[1], le fondement, la pierre angulaire de tous nos travaux historiques. L'abondance et la rusticité des matériaux facilitaient de telles recherches pour la période médiévale, et la multiplicité, la netteté des exemples permettaient amplement de poser une loi générale.

On fut amené naturellement à se demander si les mêmes conclusions ne devaient pas être étendues à l'antiquité. Mais ici, le petit nombre des textes conservés, les préoccupations littéraires des écrivains, rendaient la tâche plus difficile. Nissen eut l'heureuse idée d'expérimenter les procédés critiques de Ranke sur Tite-Live, dans les parties où cet historien avait dû suivre de très près le texte de Polybe, et il analysa minutieusement les 4e et 5e décades, où les événements de Grèce et d'Orient sont racontés d'après ce dernier. Il eut vite reconnu que, dans les endroits

[1] Pages 78 à 83.

où Tite-Live avait cru devoir suivre Polybe, il s'était borné à en traduire librement de longs passages, sans les modifier par le mélange d'éléments étrangers. La reproduction était si littérale que, pour les livres perdus de Polybe, on put déterminer la place exacte de certaines phrases citées par Plutarque, Suidas, ou d'autres, dont quelques-unes n'avaient que cinq ou six mots, et qu'on retrouvait textuellement dans Tite-Live.

On ne peut pas raisonnablement supposer que l'historien latin ait appliqué ce procédé de reproduction au seul Polybe : il a traité de même tous les auteurs qu'il a employés, ainsi qu'on l'a vérifié chaque fois que la confrontation a pu se faire.

D'autre part, des études comparées sur les divers écrivains de l'antiquité ont fait ressortir des analogies du même genre entre eux, quand ils traitaient une même question et avaient pu consulter les mêmes auteurs. Comme il arrive parfois que les uns ou les autres mentionnent la source où ils ont puisé, on peut rétablir, presque exactement, la série des ouvrages au moyen desquels chacun d'eux a constitué sa relation, décomposer celle-ci en ses éléments, marquer le commencement et la fin de chacun des fragments dont elle se compose. Tel est le travail que Nissen a fait, ligne par ligne, dans ses magistrales *Recherches critiques sur les sources des 4e et 5e décades de Tite-Live*. Après lui, de nombreux savants, et des étudiants même, ont appliqué sa méthode à des sujets analogues, et généralisé ses conclusions. Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage de C. Böttcher sur les sources des

XXIe et XXIIe livres de Tite-Live est celui qui nous intéresse le plus directement.

Il faut reconnaître, dit Nissen, qu'avant l'invention de l'imprimerie, on ne pouvait guère procéder autrement que ne l'ont fait les écrivains anciens. Les manuscrits étaient trop volumineux, trop incommodes pour permettre une confrontation incessante des textes; ceux-ci, d'ailleurs, étaient en nombre relativement restreint et ne permettaient pas d'écrire une relation personnelle des événements avec une foule de faits ou d'idées pris dans une très grande quantité de pièces originales. « Qu'on songe, dit Nissen, à cette disposition si incommode en rouleaux, à l'absence de divisions, de pagination, de tables; plus le nombre des rouleaux était élevé, plus la besogne devenait pénible.» Quiconque n'écrivait pas des mémoires sur les événements dont il était le témoin avait à fusionner deux ou trois relations en une seule. Pour cela, le moyen le plus simple était de suivre la meilleure de ces relations, celle qui méritait le plus de confiance et dont le cadre répondait le mieux à l'objet qu'on s'était proposé; on lui faisait subir, tout en écrivant, quelques modifications ou réductions peu importantes, et on y intercalait des fragments empruntés à d'autres auteurs, pour la compléter sans se donner trop de peine. On doit donc retrouver dans chaque livre ou chapitre un auteur principal et des auteurs secondaires, qui figurent par fragments distincts.

Dès que la méthode de travail de Tite-Live fut connue des critiques modernes, elle fut très durement appréciée; on le traita de plagiaire, de « singe de

Polybe » (Reiske, Valesius). Il est tout cela si l'on veut, mais les autres le sont avec lui, et aucun d'eux ne peut en être blâmé. N'oublions pas que, grâce à cette reproduction toujours recommencée des textes antérieurs, nous avons aujourd'hui les relations presque intactes des témoins oculaires, tandis que les historiens modernes, tout en accumulant les références au bas des pages, défigurent sans scrupule, dans leur texte, la pensée et la lettre des documents qu'ils disent avoir consultés. Leur vanité d'écrivains est satisfaite, mais la vérité historique y perd.

III. — La méthode de Tite-Live.

Suivons de près, avec Nissen, les modifications que Tite-Live fait subir à son modèle : il y supprime avant tout les digressions qui n'intéressent pas l'histoire romaine, c'est-à-dire les traités de tactique, descriptions géographiques, etc. Il fait disparaître aussi, dans de certaines limites, les appréciations trop dures sur la conduite des Romains.

Il n'emploie du reste Polybe que pour les parties de l'histoire où celui-ci est le chroniqueur le plus autorisé, c'est-à-dire pour les événements qui ont lieu en Grèce ou en Orient. Dès que la scène change, qu'il faut se transporter à Rome ou en Occident, Polybe n'est plus consulté que dans des cas très particuliers ; ce sont les annalistes romains que Tite-Live met à contribution. Il déclare lui-même (XXXIII, 10) que Polybe a été son *principal auteur* pour les affaires de Grèce ;

chez les anciens, ces deux mots devaient avoir le sens bien déterminé que nous avons indiqué. Tite-Live complète quelquefois le récit de Polybe en y introduisant des noms propres que lui fournissent les annalistes romains (XXXIII, 30); quelquefois aussi, il signale les erreurs de ces derniers, qu'il a contrôlés par l'historien grec.

Taine n'a donc pas eu tort de dire que « Tite-Live, autant qu'homme du temps, s'est précautionné contre l'erreur ; qu'il a choisi les auteurs les plus anciens, les plus savants et les plus graves[1] ; à chaque instant on s'aperçoit qu'il ne fait que transcrire les témoignages conservés[2] ». « Ce qu'à travers lui nous lisons aujourd'hui, c'est Fabius Pictor, c'est Pison, ce sont les premiers annalistes, plus corrects, plus clairs, plus éloquents, mais avec leur plan, leurs détails, leurs erreurs, tels qu'il les déroulait dans la bibliothèque de Pollion... Il a le rare mérite de n'altérer jamais un témoignage, et de ne dire rien sans une autorité[3] ».

Mais Taine exagère en ajoutant : « Jamais il n'avance un fait sans preuves. Pour les plus minces détails, il avait les auteurs sous les yeux. »

En parlant des témoignages que Tite-Live reproduit scrupuleusement, Taine songe surtout à ceux qui intéressent la morale de l'histoire ; si nous nous bornons aux détails plus modestes, aux faits matériels, il nous faut avouer au contraire que Tite-Live leur fait subir de regrettables altérations.

[1] Page 48.
[2] Page 38.
[3] Page 40.

Voici par exemple (XXXVIII, 38) un traité de paix, dont les articles sont reproduits d'après Polybe (XII, 15-26) ; pour terminer, les signataires conviennent de soumettre leurs différends *à un jugement, à un arbitrage* ; Tite-Live ajoute, de son propre crû : « *ou aux armes, s'il leur convient à tous deux* », phrase d'une naïveté absurde en toute circonstance, mais stupéfiante dans un traité[1].

Des expressions précises de Polybe sont généralisées de manière à en fausser le sens : « de l'infanterie légère » (εὐζώνων, XVIII, 21) devient tout simplement « de l'infanterie » (*pedites*, XXXIII, 7), ce qui change le caractère de l'opératioh décrite.

« Les villes grecques de la Thrace » (τῶν ἐπὶ Θρᾴκης Ἑλληνίδων πόλεων, XXIII, 8), deviennent chez Tite-Live « toute la Thrace » (*Thracia*, XXXIX, 53).

Dans le même passage, au lieu de traduire littéralement : « Le roi, ayant été dissuadé d'aller plus loin et ayant hésité longtemps[2] », il improvise : « Cette parole troubla d'abord le roi à tel point que son visage pâlit et se décomposa ; enfin, ayant ressaisi ses esprits, etc.[3] », et c'est Tite-Live qui impute au roi Philippe cette émotion intempestive sans que rien l'y invite.

Un peu plus haut, Polybe nous racontait les marches qui ont précédé la bataille de Cynoscéphales : « Ayant été gêné dans sa marche par le brouillard, il (Philippe)

[1] *Inter se jure ac judicio disceptent, aut, si utrisque placebit, bello.*

[2] Ὁ δὲ βασιλεὺς διατραπεὶς ὡς ἔνι μάλιστα καὶ ἀπορήσας ἐπὶ πολὺν χρόνον. (XXII, 18.)

[3] *Primo adeo perturbavit ea vox regem ut non color, non vultus ei constaret ; deinde collecto tandem animo*, etc. (XXXIX, 34.)

passa la nuit dans un pays ouvert et conduisit son armée dans des gorges, etc.[1] ». Tite-Live traduit : « Une telle nuée avait obscurci le jour, que les enseignes ne voyaient pas le chemin, ni les soldats leurs enseignes ; la colonne s'orientait sur des cris incertains comme si elle s'était égarée en errant dans la nuit[2]. » Nous perdons le renseignement topographique exact pour une amplification oiseuse.

A propos de la bataille même de Cynoscéphales, Tite-Live remarque, d'après Polybe, qu' « en arrachant un pieu de la palissade, on n'ouvrait pas un bien grand vide », mais il ajoute, de lui-même, une observation très fausse : « et il était facile d'en remettre un autre[3] ».

Ce qui est plus grave, c'est que Tite-Live traduit cette phrase : « Philippe, ayant appris que les Romains campaient près de Thèbes[4] », par : « ayant appris que les Romains s'étaient portés de Thèbes à Phères[5] » et, si singulier que cela paraisse, il a pris sur lui de contredire Polybe, car tout le chapitre est traduit de ce dernier, sans trace d'autres originaux.

Il lit le grec à livre ouvert, mais n'est pas à l'abri des contresens, et il en commet d'assez amusants. Il

[1] Δυσχρηστούμενος δὲ κατὰ τὴν πορείαν διὰ τὴν ὁμίχλην, βραχὺν τόπον διανύσας τὴν μὲν δύναμιν εἰς χάρακα παρενέβαλε. (XVIII, 20.)

[2] *Sed tam densa caligo occæcaverat diem, ut neque signiferi viam nec signa milites cernerent, agmen ad incertos clamores vagum velut errore nocturno turbaretur.* (XXIII, 7.)

[3] *Si evulsus forte est unus, nec loci multum aperit, et alium reponere perfacile est.* (XXXIII, 5.)

[4] Φίλιππος πυνθανόμενος τοὺς Ῥωμαίους στρατοπεδεύειν περὶ τὰς Θήβας..

[5] *Certior jam factus Romanos ab Thebis Pheras movisse.*

confond, par exemple, θυρεοὺς (boucliers longs) avec θύρας (portes), en racontant la guerre de mines devant Ambracie. Le défenseur qui, d'après Polybe, arrêtait l'assaillant dans un boyau de mine en lui opposant ses boucliers [1], se trouve, d'après Tite-Live, lui fermer la porte au nez [2].

Une autre fois, il confond Thermôn, où se réunissent les Étoliens [3], avec les Thermopyles ; il en profite pour ajouter quelques mots : « Aux Thermopyles, où se tient, à des époques fixes, une nombreuse assemblée des Grecs nommée Pylaïque » [4].

La plus amusante de ses erreurs est peut-être celle qu'il commet sur le mouvement des piques dans la bataille de Cynoscéphales. Philippe ayant commandé à la phalange : « Abattez les piques [5] », l'équivalent de notre « Croisez la baïonnette », Tite-Live comprend qu'il a ordonné de jeter les piques à terre, et il explique aussitôt que la longueur de ces armes les rendant encombrantes, on s'en débarrasse pour charger l'épée à la main [6]. Il avait pourtant rencontré ailleurs et bien compris la même expression [7].

[1] Διὰ τὸ προβάλλεσθαι θυρέους καὶ γέρρα πρὸ αὐτῶν ἀμφότεροι. (XXII, 11.)

[2] *Nunc ciliciis prætentis, nunc foribus raptim objectis.* (XXXVIII, 7.)

[3] Ἡ τῶν Θερμικῶν σύνοδος. (XVIII, 31.)

[4] *Cornelius Thermopylas, ubi frequens Græciæ statis diebus esse solet conventus, Pylaicum appellant, venit.* (XXXIII, 35.)

[5] Τοῖς φαλαγγίταις ἐδόθη παράγγελμα καταβαλοῦσι τὰς σαρίσσας ἐπάγειν. (XVIII, 24.)

[6] *Macedonum phalangem, hastis positis, quarum longitudo impedimenti erat, gladiis rem gerere jubet.* (XXXIII, 8.)

[7] Polybe, XI, 15-16.

Il est inutile de poursuivre la recherche de ces exemples. Nous en avons assez pour savoir que Tite-Live, tout en traduisant Polybe, abrège ou allonge quelquefois d'une manière assez maladroite. Nous ne donnons pas ici d'échantillons de ses développements oratoires : ils sont assez connus. « Il ne faut pas, dit Nissen, chercher de loi, de méthode dans ces suppressions et additions ; elles résultent de la légèreté et de la rapidité avec lesquelles Tite-Live a travaillé [1].

« La qualité fondamentale de la narration de Polybe lui vient d'un exposé très froid, très nu, des événements, et de la limpidité, de la netteté qu'elle conserve dans les moindres détails. Cette recherche de la clarté et de l'exactitude donne au récit tout entier quelque chose de prolixe et de large, et on peut bien dire que le nombre des mots n'est pas toujours proportionné à la véritable importance du sujet [1]... Cette grisaille si fine, cette simplicité qui a quelque chose de grand dans sa froideur et dans sa précision, sont perdues par Tite-Live [2]. »

Nous voici loin de l'appréciation si favorable portée par Taine sur l'historien latin : « La seule licence qu'il prenne est de souffler un peu de vie dans les phrases traînantes de ses froids devanciers [3] ». Nous verrons, en examinant de près les deux récits et en les comparant dans la partie qui nous intéresse, si le philosophe artiste a vu plus juste, sur cette question de forme, que le philologue.

[1] Page 21.
[2] Page 23.
[3] Page 40.

Quoi qu'il en soit, retenons dès à présent le reproche de légèreté et de rapidité qui va nous apparaître d'une manière encore plus sensible et plus curieuse dans l'assemblage des fragments copiés ou traduits par Tite-Live que dans la mise au point de chacun. « Nous sommes obligés de conclure d'après une foule de traits caractéristiques, nous dira Nissen, qu'il a travaillé très vite. Après avoir parcouru les plus longs fragments et avoir fait son choix entre eux, il les traduit sommairement, phrase par phrase, sans trop se soucier d'exactitude dans les détails;..... mais, malgré les à peu près innombrables, les transpositions et les négligences grossières que l'on aperçoit dans les fragments reproduits, il ne faut pas déprécier l'exactitude collective de l'œuvre, etc. [1] ...»

Ce qui nous intéresse surtout, parmi les défauts que signale Nissen, ce sont les répétitions et les contradictions résultant du peu de soin avec lequel les divers fragments ont été assemblés.

On trouve, par exemple, depuis le chapitre XLIV, 15 jusqu'à XLV, 3, trois relations différentes de l'ambassade de Rhodes, entre lesquelles on pourra choisir.

Il n'y a pas moins de difficulté en ce qui concerne la mort de Scipion et son procès, qui avait pourtant une grosse importance pour le peuple romain ; Tite-Live nous annonce d'abord (XXXVIII, 50) qu'il place la mort de Scipion en l'an de Rome 567, d'après Valérius. Un peu plus loin (XXXVIII, 55-57), il portera cette première date à 569, pour rendre vraisemblable

[1] Page 33.

un discours, manifestement apocryphe d'ailleurs, que d'autres ont prêté à Scipion. Enfin, il nous apprendra (XXXIX, 52) que Polybe et Rutilius, c'est-à-dire les auteurs les mieux renseignés sur ce qui touche aux Scipions, ont donné la date de 571; mais il préfère s'en tenir à Valérius ou au discours apocryphe de Scipion !

Ici, tout au moins, s'il se trompe, il a fait son choix et constaté lui-même la contradiction ; mais il en sera souvent autrement.

Par exemple, des otages carthaginois sont conduits de Norba à Signia et Ferentinum (XXXII, 2), mais ils sont amenés en même temps à Setia (XXXII, 26).

D'après le chapitre XXXIV, 44, ce sont les censeurs qui attribuent des places au Sénat dans les jeux publics; d'après XXXIV, 54, c'est Scipion. Le triomphe de Flaminius est placé en l'an 560 par le chapitre XXXIV, 52, et en 561 par XXXV, 10. Un certain temple est consacré par Furius à deux dates différentes, distantes de deux ans, (XXXIV, 53 et XXXV 41). De même pour des dons gratuits décernés par les édiles (XXXV, 10 et XXXV, 41) et pour une expédition contre des brigands (XXXIX, 21 et XXXIX, 41).

Le chapitre XXXVII, 2, donne vingt navires à Émilius pour débarquer en Asie ; le chapitre XXXVII, 14, ne lui en donne que deux.

On décide l'envoi d'une armée en Étolie (XXXVII, 2); elle part, et elle devrait être arrivée, quand on se demande encore (XXXVIII, 3) s'il ne serait pas opportun d'intervenir en Étolie et d'y envoyer une armée; elle part pour la seconde fois, qui est la bonne.

Des négociations avec Persée sont racontées à deux reprises, de manières différentes (XLII, 36 et XLII, 48).

Nissen cite encore deux exemples qui seraient bien intéressants pour nous s'ils avaient toute la valeur démonstrative que leur prête le savant allemand. Tels qu'ils nous apparaissent, ils sont moins péremptoires, mais témoignent encore assez nettement du défaut de liaison entre les fragments reproduits par Tite-Live. Il s'agit d'une guerre contre les Ligures et d'une expédition en Illyrie.

Dans un premier passage (XXXV, 3) Tite-Live nous apprend que les Ligures ravagent les environs de Pise et bloquent cette ville. Le consul Minucius se porte de ce côté avec une armée, bat les barbares sous les murs de Pise, puis va ravager leur pays. Nous sommes avertis que cette guerre sera longue et pénible, à cause de la nature particulièrement rude et compliquée de la région, et de l'énergie des habitants. Tite-Live s'occupe alors de la guerre soutenue en même temps contre les Gaulois cisalpins, puis revient tout à coup à la Ligurie pour rapporter une aventure extraordinaire, presque extravagante, que l'absence totale de noms propres doit faire attribuer à quelque compilateur d'anecdotes plutôt qu'à un annaliste : on voit (XXXV, 9) *le consul* perdu avec son armée dans *une gorge* où les ennemis le tiennent enfermé. Il songe à de nouvelles Fourches Caudines, quand *ses Numides* (d'où viennent-ils et comment se trouve-t-il dès cette époque des Numides dans une armée consulaire ?) détournent l'attention des ennemis par une fantasia, puis filent brusquement à travers leurs lignes et vont brûler leurs villages. Le

consul, dégagé par cette diversion, sort alors du défilé et va « *où il voulait aller* ». L'incident est clos.

Un peu plus loin, Tite-Live nous annonce que, l'année suivante, Minucius cesse d'être consul, mais qu'il est maintenu dans son commandement pour achever cette guerre. Nouveau récit (XXXV, 21) qui présente cette particularité de reproduire à peu près le premier. Nissen veut que ce soit une seconde version d'un même fait, que Tite-Live aurait reculé d'un an : la chose n'est pas certaine, car rien ne s'oppose absolument à ce que les troupes romaines soient rentrées en Étrurie pour prendre leurs cantonnements d'hiver, et rencontrent encore les barbares devant Pise au printemps. Ce qui est incontestable, tout au moins, c'est qu'entre deux fragments (XXXV, 3 et XXXV, 21) empruntés à des annalistes sérieux, Tite-Live a intercalé (XXXV, 9) un passage d'origine et de véracité suspectes, sans caractère vraiment historique, et qui, même s'il se rapporte à un fait réel, semble devoir être attribué à une date très postérieure.

Il n'y a rien d'absolument impossible, à coup sûr, à ce que Minucius ait battu les Ligures deux ans de suite devant Pise, et il n'est pas certain, malgré l'avis de Nissen, que Tite-Live ait copié, à cinquante pages de distance, deux relations d'une même campagne ; seulement, ce qui est bien fait pour éveiller les soupçons, c'est que de pareilles répétitions reviennent trop souvent dans Tite-Live pour qu'on y croie toujours. Qu'il s'agisse de Ligures, de Gaulois ou d'Illyriens, on voit chaque campagne recommencer deux années de suite, mais jamais trois, sur un même théâtre,

avec combats aux mêmes points, en sorte qu'on se demande si Tite-Live n'a pas suivi deux annalistes entre lesquels existerait une différence constante d'une année.

Pour l'expédition d'Appius Claudius en Illyrie, par exemple, nous trouvons deux récits successifs qui peuvent se rapporter à deux campagnes différentes, mais qui ont bien l'air d'être deux variantes d'une même relation : dans le chapitre XLIII, 9, les Romains ont subi un échec en Illyrie, et Claudius va les venger. Il marche sur Lychnidos, puis sur Uskana, dont les habitants lui infligent une défaite sanglante, et se retire en désordre sur Lychnidos, etc. Dans le chapitre XLIII, 18, on voit d'abord Persée s'emparer d'Uskana, en vendre les habitants et y mettre garnison. L. Cælius, lieutenant des consuls, arrive à Lychnidos, puis à Uskana, où il est battu et mis en déroute ; il est recueilli à Lychnidos par Appius Claudius, qui bat en retraite avec lui jusqu'à la côte. N'y a-t-il pas là deux relations différentes d'une même campagne ? Faut-il croire qu'Appius Claudius, comme Minucius et tant d'autres consuls, selon Tite-Live, est venu subir deux échecs au même endroit ? Nissen ne l'admet pas, et il pourrait bien avoir raison. Le vieux Rollin avait dû éprouver la même impression, car il supprime l'un des deux passages dans son histoire romaine.

En voilà assez pour constater que Tite-Live a souvent donné deux ou trois relations d'un même fait (négociations avec Persée, avec les Rhodiens, envoi de troupes en Étolie, etc.) ou placé bout à bout des fragments d'origines diverses, sans pouvoir les raccor-

der (guerre de Ligurie); « Tite-Live, dit Nissen, prenait ses auteurs l'un après l'autre; il se contentait de les traduire, et il ne faut pas lui demander de liaison ou de mélange..... Il y a entre Polybe et les autres sources que Tite-Live a utilisées des contradictions que le travail de ce dernier ne fait nullement disparaître[1]. »

Nous voici donc fixés sur le procédé de composition de Tite-Live, d'après l'analyse critique que Nissen a faite des 4e et 5e décades. Il choisit, pour une période, ou pour un sujet donné (une campagne, par exemple) un auteur principal. Il adopte naturellement la relation dont le plan et le développement se rapprochent le plus de ce qu'il projetait lui-même; il tient compte des qualités de conscience et d'exactitude reconnues aux historiens, de l'espace et du temps qui les séparent des événements. Autant que possible, il aura recours à un témoin oculaire; *a priori*, sa préférence sera pour ceux qui *ont dû* être le mieux au courant des faits. Mais il peut se tromper dans son choix, où il tient plus compte de la situation des historiens que du parti qu'ils en ont tiré. Par exemple, malgré la conscience bien connue de Polybe, il lui préfère, pour ce qui concerne l'Italie, les annalistes romains qui ne le valent pas toujours, mais qui *devraient* être mieux informés.

L'auteur principal étant choisi, Tite-Live va le copier ou le traduire plus ou moins librement, d'un bout à l'autre du ou des chapitres qu'il veut utiliser; mais il note auparavant les fragments d'autres historiens qu'il veut reproduire aussi, en raison des données

[1] Page 52.

complémentaires qu'ils lui fournissent. Ces fragments, il les intercale dans la relation principale lorsqu'il juge le moment venu ; et comme il ne leur fait subir, non plus qu'à celle-là, aucune modification, il ne peut pas assurer tout à fait l'enchaînement du récit et l'ordre chronologique. Les raccords se font mal, les répétitions et les contradictions sont inévitables. De temps à autre, il donne carrière à ses goûts de rhéteur, et se lance dans des développements oratoires qui sonnent souvent très faux en raison de son ignorance des questions militaires et du terrain.

En ce qui concerne les 4e et 5e décades, Tite-Live a pris manifestement, et il le déclare lui-même, Polybe pour auteur principal lorsqu'il s'agit des événements de Grèce et d'Orient, et il n'en trouve guère d'autres à consulter pour compléter son récit. Pour les événements d'Italie, il se sert surtout des annalistes romains, ne néglige cependant pas de lire Polybe, mais en tient médiocrement compte, même lorsqu'il est mieux informé que les annalistes (exemple : mort de Scipion). Il se sert, comme on l'a vu pour la guerre de Ligurie, de recueils d'anecdotes plus ou moins authentiques. Il n'a guère de sens critique ; il ne paraît pas s'être fait une opinion personnelle sur les divers auteurs qui s'offrent à lui, mais il s'est réglé sur la réputation qu'ils avaient dans le public.

Les fragments qu'il emprunte à ses différents auteurs, il les récrit ou les traduit au courant de la plume, écourtant un peu, ajoutant aussi quelquefois une épithète, une explication, une phrase descriptive, qui ne manquent guère de porter à faux.

Tel il s'est montré à Nissen, dans ses 4[e] et 5[e] décades, tel nous le verrons dans son XXI[e] livre. Mais ici nous aurons vite fait de constater qu'il n'a pas suivi Polybe ; nous ne connaîtrons aucun de ses modèles, et il va falloir, pour mener à bien notre analyse, comparer mot à mot, pour ainsi dire, Tite-Live et Polybe.

Ce dernier, lorsqu'il ne rapporte pas des événements contemporains, dont il a été le témoin et qui lui sont connus par de nombreux récits concordants, doit procéder comme tous les historiens anciens, c'est-à-dire copier à peu près exactement les auteurs qui ont traité son sujet avant lui, et en rapprocher des fragments sans les fusionner. Les travaux faits en Allemagne sur les rapports de Dion, de Diodore, etc., avec Polybe et Tite-Live, ne laissent plus de doute sur ce point [1]. Mais Polybe apporte-t-il dans l'application de cette méthode la même négligence que Tite-Live? Comment traite-t-il ou réduit-il ses originaux? Essayons de le deviner d'après les principes auxquels il déclare s'être conformé.

IV. — Polybe.

On trouve à tout instant dans Polybe l'affirmation de ses devoirs d'historien, de son culte pour la vérité, etc. Il y a là un peu d'affectation, et ce ne serait

[1] Il y a, entre autres, une preuve péremptoire : P. Orose (IV, 1) donne de la guerre contre les Gaulois cisalpins un récit à peu près identique à celui de Polybe, et il déclare l'avoir copié dans Fabius. Polybe avait donc, lui aussi, suivi l'historien latin de très près. (VALETON, p. 80.)

pas assez pour nous garantir qu'il tient tout ce qu'il promet ; cette préoccupation constante est pourtant de bon augure, et il est bien difficile de croire qu'il parlerait si souvent de la vérité, s'il ne la plaçait pas réellement au-dessus de tout. Le caractère de l'homme et celui de l'œuvre sont plus faits encore pour nous rassurer : « Une justesse d'esprit peu commune dans son siècle et dans son pays, dit Gibbon, réunie à une sécheresse d'imagination qui y était encore plus rare, lui faisait facilement préférer le vrai, qu'il connaissait à fond, aux agréments qu'il méprisait d'autant plus qu'il en était incapable..... Dans Polybe, tout est raisonné, tout est simple et sans parure [1]. »

L'imagination est-elle aussi pauvre chez Polybe que Gibbon nous l'affirme ? Il a une véritable faculté de reconstitution des scènes réelles dont il trouve l'indication brève ou faussée chez d'autres écrivains ; mais ce qui lui manque, incontestablement, c'est l'imagination créatrice. Il n'y a pas de grec moins apte que lui à être poète ou romancier.

Son mépris des « agréments » est extrême. Il faut voir comme il traite Phylarque, chroniqueur fort apprécié de son temps, mais qui « n'omet rien pour exciter la compassion du lecteur ; parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachés, de seins découverts ; représente les pleurs, les sanglots des hommes, femmes, enfants et vieillards, enlevés pêle-mêle, etc. » ; tout ce mélodrame, cette émotion de pacotille, Polybe

[1] Gibbon, *Mémoires*, traduction française. Paris, an V, t. II, p. 98.

ne peut les souffrir. C'est, selon lui, une « manière basse, efféminée, qu'il faut mépriser pour s'attacher exclusivement à ce qui constitue l'histoire et en fait toute l'utilité..... Il ne faut pas non plus qu'un historien ait recours au merveilleux pour émouvoir ses lecteurs, ni qu'il imagine des discours qu'*on a pu* tenir. Il faut laisser tout cela aux poètes tragiques, et se borner à ce qui s'est vraiment dit et fait, si maigre que ce soit en apparence. La tragédie et l'histoire ont chacune leur but, et ces buts sont très différents. La tragédie doit provoquer l'admiration des spectateurs, leur procurer des impressions agréables par des discours qui donnent le plus possible l'illusion de la vie ; l'histoire, au contraire, n'a qu'à instruire et à démontrer par des discours et des relations véridiques. La tragédie ne visant qu'à divertir le spectateur, emploie le faux sans scrupule, pourvu qu'il reste vraisemblable ; mais, dans l'histoire, il s'agit d'être vrai[1] ».

Polybe se montre plus farouche encore, lorsqu'il reproche à Zénon « de s'être beaucoup moins attaché à la recherche et à la filiation des événements qu'à l'élégance et à la richesse du style..... Pour moi, ajoute-t-il, je crois qu'il faut s'efforcer de donner à l'histoire tous les ornements qui lui conviennent, et qui la rendront plus utile en la faisant plus intéressante ; mais un homme sensé ne doit pas faire de cela son objet principal, son premier but. Il y a, dans l'histoire, d'autres parties plus dignes d'attention, et où il est plus glorieux d'exceller. C'est du moins ainsi qu'en

[1] II, 56.

jugeront les écrivains compétents dans les questions politiques ».....

« .....Il faut faire ses efforts pour réussir dans toutes les parties de l'histoire ; mais, si l'on ne peut pas, c'est d'abord aux plus importantes et aux plus nécessaires qu'il faut s'appliquer. Si je fais cette observation, c'est que dans les autres arts et dans les sciences comme en histoire, on néglige le vrai et l'utile pour rechercher ce qui brille et frappe l'imagination [1]. »

Ainsi, les détails émouvants, les anecdotes piquantes, les ornements du style ne contribueront pas à écarter Polybe du droit chemin et de la stricte vérité. La superstition, les sentiments religieux ne l'influencent pas davantage. C'est un esprit libre, comme le fait remarquer Valeton, et en outre, selon l'expression moderne, tout à fait « rationaliste ». Il n'admet que le raisonnement humain, la logique normale, pour l'explication et la liaison des phénomènes historiques, et il veut que tout se tienne, que tout s'explique. Ce perpétuel souci d'interprétation, de contrôle des événements les uns par les autres, sera un excellent agent critique, et aidera très efficacement à écarter l'erreur.

Épicurien, disciple d'Evhémère [2], Polybe ne pratique pas le culte des Dieux ; il admet que les vertus humaines se sont formées par l'usage et l'expérience des générations. Il pense que la crainte et le culte des

[1] XVI, 7.
[2] III, 4 ; VI, 6. Voir Valeton, *De Polybii Fontibus et Auctoritate*. Utrecht, 1879.

divinités ont été établis pour réprimer les caprices de la foule ; et il est d'avis que, pour cette seule raison, il y a lieu d'entretenir la piété, qui se lie étroitement à la probité et aux bonnes mœurs ; personnellement, il croit pouvoir s'en passer[1]. Il déclare n'avoir foi en aucune tradition, car elles portent toutes la marque du mensonge et de l'erreur. Où la superstition n'est pas à dédaigner, c'est comme moyen de gouvernement, et elle a rendu de grands services aux Romains : tous les citoyens ne pouvant pas être également intelligents, il vaut mieux que les esprits de la multitude soient sous le coup de quelques vaines terreurs[2].

Avec de telles opinions, on peut penser que Polybe n'acceptera pas comme explications historiques celles qui consistent à dire qu' « un Dieu a fait telle ou telle chose » ; il n'admet pas même le hasard, lequel dissimule toujours une cause cachée qu'un bon historien doit découvrir[3].

Non seulement Polybe échappe aux vaines superstitions, mais il se tient en garde, dans son sacerdoce d'historien, contre les sentiments les plus honorables : « Il est d'un honnête homme, dit-il, d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment ; mais ces sentiments sont incompatibles avec le rôle de l'historien. Il faut louer ses amis quand leurs actions le méritent, et blâmer sans ménagement les plus chers d'entre eux quand ils

[1] IV, 67 ; V, 9, 10, 106 ; VI, 20 ; VII, 13, 14 ; XI, 7.
[2] IV, 21 ; VI, 56 ; X, 2, 9 ; XI, 24 ; XVI, 12 ; XXXI, 11 ; XXXII, 25.
[3] I, 63 ; X, 2 ; XVIII, 28, XXXVI, 4.

ont commis une faute. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : Un animal à qui l'on enlève les yeux n'est plus bon à rien, et si l'on retire la vérité à l'histoire, elle devient inutile. »

Inutile, voilà pour lui le défaut essentiel : il n'aime pas tant la vérité pour elle-même, que pour les leçons profitables à tirer de l'histoire véridique.

En écrivant l'histoire, il veut composer un véritable traité de politique et de stratégie expérimentales. La science du gouvernement, et celle de la guerre, qui d'ailleurs en fait partie, ne peuvent pas s'étudier par la seule spéculation : elles ont des objets trop variables, trop peu soumis au raisonnement mathématique, pour être atteints avec certitude par voie de synthèse. Platon s'est étendu longuement sur la question de l'organisation des États, mais peu de gens sont capables de l'entendre ; aussi Polybe en écrira-t-il un résumé qui puisse trouver place au milieu de son histoire, et qui soit à la portée de toutes les intelligences. Ce court exposé théorique éclairera les exemples historiques et sera complété, interprété par eux [1]. Pour le commun des mortels, c'est l'histoire qui fournit les données expérimentales nécessaires à l'édification d'une doctrine exacte et complète.

Pour le cas particulier où se place Polybe, c'est-à-dire pour la partie de l'histoire qui touche de plus près ses lecteurs dans le temps et dans l'espace, il leur donnera, non seulement des principes généraux, mais des indications appropriées aux circonstances où

[1] POLYBE, VI, fragm.

ils se trouvent. Ce sont leurs voisins, leurs ennemis et leurs alliés d'hier et de demain, c'est eux-mêmes qu'il leur montre dans son histoire, et la situation où ils se trouvent, les intérêts, les ambitions, les qualités et défauts de tous n'auront pas tellement changé qu'on ne puisse deviner l'événement prochain par les exemples d'un passé récent.

« Si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait se suffire à lui-même, la connaissance du passé ne serait peut-être que curieuse, et point du tout nécessaire. Mais il n'y a pas d'homme, pas de nation qui puisse se vanter d'en être là..... Il n'est donc pas seulement beau, mais bien nécessaire de connaître ce qui s'est passé avant nous.....[1] *Les sciences et les autres arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connaissance. On cherche, en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile.* Cet ouvrage ne sera donc parfait et accompli que s'il apprend quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au temps où de nouveaux troubles se sont élevés, et qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance du sujet et les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé ; mais la plus forte raison, c'est que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, et dirigé beaucoup d'entre elles. »

Tel est le premier des motifs qui l'ont décidé à

[1] III, 25.

choisir pour sujet de son histoire la période d'un demi-siècle qui se terminait au moment où il écrivait.

Il trouvait, en outre, dans le sujet lui-même, un très puissant intérêt et une grande unité : « Faire voir comment, en quel temps et pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites sous l'obéissance des Romains, événement dont le point initial est connu, le temps déterminé, le succès avoué et reconnu de tous[1] », voilà ce qu'il se propose. Impossible de trouver un champ plus riche, plus favorable à un enseignement expérimental de l'ordre le plus élevé ; il a donc tout pour lui, sans oublier surtout l'intérêt immédiat, direct, de ces questions pour les compatriotes et contemporains de Polybe, ainsi que la documentation plus facile et plus sûre.

Nous avons déjà dit pourquoi et comment Polybe écrivait l'histoire : « Cette manière, dit-il, n'a pas seulement toujours été, mais est surtout de nos jours, la plus utile de toutes : nous sommes dans un siècle où les sciences et les arts ont fait de si grands progrès que ceux qui les aiment, en quelque circonstance qu'ils se trouvent, peuvent en tirer des règles de conduite. Aussi, songeant moins au plaisir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons voulu mettre dans cette histoire que des affaires politiques (πραγματα)[2]. Je sens bien que cette manière d'écrire l'histoire a quelque chose d'ennuyeux, et que son uniformité ne la fera convenir qu'à une seule espèce de lecteurs. Les

[1] III, 1.
[2] IX, fragm. Mai.

autres historiens, ou du moins la plupart, traitent toutes les parties de l'histoire, et disposent ainsi un plus grand nombre de personnes à lire leurs ouvrages. Tel, qui ne cherche dans cette lecture qu'une distraction, lit avec plaisir les généalogies des dieux et des héros. Le savant, qui veut tout approfondir, étudie avec intérêt les fondations de colonies, de villes, les relations des peuples entre eux, telles qu'Éphore les a décrites; mais le politique, lui, s'attache aux actions des peuples, des villes et des gouvernements. Nous nous sommes borné à l'exposé de cette dernière catégorie de faits, et nous y avons vu l'unique objet de notre ouvrage; les lecteurs sérieux y trouveront seuls quelque attrait[1]. »

Il va de soi que l'histoire, ainsi comprise, ne peut se borner au récit des événements : il faut que l'historien en indique la suite, qu'il fasse ressortir les causes et les conséquences de chaque fait important, qu'il développe non seulement l'exposé des faits matériels, apparents, mais celui des agents invisibles, des forces naturelles, morales ou intellectuelles, qui mènent le monde. C'est à ce prix que son histoire sera un traité de politique et de stratégie, et non un récit de pure curiosité :

« Ceux qui lisent ou écrivent l'histoire ne doivent pas tant s'appliquer au récit pur et simple des faits importants qu'à ce qui s'est fait avant, pendant et après. Otez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés,

[1] *Ibid.*

le succès dont ils ont été suivis; le reste n'est plus qu'un exercice de l'esprit, dont le lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction[1]. Quelle utilité peut-il trouver dans des récits de guerres, de combats, de sièges et prises de forteresses, avec des habitants réduits en servitude, si on ne lui révèle pas en même temps les causes qui, dans chaque circonstance, ont déterminé les succès des uns et les revers des autres? L'issue des événements et des actions n'inspire au lecteur qu'un intérêt frivole, tandis que l'examen critique des pensées qui ont dirigé les actes est fructueux pour l'homme qui veut s'instruire; c'est surtout l'explication minutieuse de la manière dont chaque affaire a été conduite, qui peut servir de leçon au lecteur attentif[2]. »

Cette manière de comprendre l'histoire nous donne de sérieuses garanties d'exactitude : à relier ainsi les événements, à les expliquer, à les contrôler l'un par l'autre, on obtient des vérifications incessantes, on dispose d'un instrument critique excellent. Rien de meilleur, pour s'assurer de l'exactitude d'une assertion, pour la rectifier au besoin, que de s'attacher à comprendre comment les faits se sont déroulés; toute lacune dans la série des événements ou dans leur liaison fera soupçonner l'erreur. Or Polybe, dès qu'il y a doute, se garde bien de rien affirmer sur la foi d'autrui :

« Quant aux choses dont je doute, qu'en dirai-je? Raconter hardiment et en tous détails des incidents

[1] III, 25.
[2] XI, fragm.

mal connus..., ce serait une faute, et périlleuse ; taire complètement ce qui a dû se faire, selon moi, dans une guerre, et a engendré les malheurs qui ont suivi, ce serait faire acte de paresse et de timidité. Je me résous à n'écrire que sommairement ce qui est douteux, en indiquant les apparences, les probabilités qui m'ont guidé. Je consulterai les dates et surtout les faits en tous détails[1]. »

« L'histoire, telle que l'a conçue Polybe, ne se borne point à raconter ni à peindre, ni même à suggérer des réflexions utiles. La recherche approfondie des causes qui ont engendré les événements, la mise en lumière des occasions qui les ont déterminés, des circonstances où ils se sont produits, des effets qui en ont été les conséquences, voilà ce que se propose essentiellement cette histoire, que Polybe appelle *pragmatique*, d'un terme employé à l'école péripatéticienne, et qui servait à désigner les sciences d'application pratique et particulièrement les sciences morales. L'historien contemple les faits historiques, il les explique, il les juge ; il disserte, il enseigne, en même temps qu'il peint ou qu'il raconte. Il fait une *pragmatie*, comme Polybe nomme maintes fois son œuvre, c'est-à-dire un traité de politique et de morale à propos du spectacle des choses humaines. Il travaille à former l'expérience du lecteur, à l'initier au maniement des affaires, à élever sa pensée, à développer en lui les germes de l'homme d'état[2] ».

[1] XXIX, 12.
[2] PIERRON, *Littérature grecque*, p. 504.

La liaison des événements, les relations de cause à effet, chacun croit pouvoir les comprendre, les élucider convenablement. Cependant il faut bien reconnaître que l'histoire traitant surtout de questions politiques et militaires, il y a là une certaine part de métier où la compétence des professionnels n'est pas illusoire :

« Combien n'est-il pas important d'entendre le récit des combats de terre et de mer, et des sièges, de la bouche de ceux qui y ont assisté, et d'avoir soi-même l'expérience de ces terribles événements et de tous les travaux militaires ?[1] »

« Il est impossible de bien écrire sur les questions de guerre, si l'on n'a soi-même aucune notion d'art militaire, de même qu'il est impossible de bien discuter les affaires politiques si on ne les a pas étudiées et pratiquées. Il ne peut rien sortir de bien conçu et de parfaitement vrai, en pareille matière, d'un homme qui s'est borné à lire des livres, et l'œuvre qu'il produira sera sans fruit pour ses lecteurs. Si on prive l'histoire de l'utilité qu'elle peut nous offrir, ce n'est plus qu'une compilation misérable, indigne d'un homme intelligent. J'ajoute que, si l'on veut écrire quelque chose où il soit fait mention de certaines villes ou certaines régions, on s'expose au même genre d'erreurs si l'on ignore la géographie[2] ». « C'est ce qui est arrivé à Timée, comme à tous ceux qui se sont fiés exclusivement aux connaissances puisées dans les livres. Leurs récits manquent de cette sève, de cette

[1] XII, 30.
[2] XII, 25, 17. Polybe tient cette idée de son précurseur Éphore. (XII, 27.)

vie réelle qu'on ne saurait trouver que chez les historiens ayant réellement manié les affaires. Ces derniers seuls peuvent produire sur le lecteur des effets utiles et durables [1] ».

Nous aurons plusieurs fois à constater, dans l'histoire d'Annibal, la grande supériorité que Polybe tire de ses connaissances professionnelles et géographiques. Dans la traduction ou le résumé des documents, un mot juste peut avoir une influence décisive sur le sens d'une phrase; il établit une différence radicale entre le texte de Polybe et celui de Tite-Live.

Mais la connaissance du pays, telle que Polybe l'entend, ne doit pas avoir pour objet de fournir une foule de noms propres à l'historien : elle lui sert à placer exactement le tableau dans son cadre, à tenir compte de la situation réciproque et de la distance des diverses localités où se déroulent les événements. Polybe élague les détails qui ne pourraient que satisfaire la curiosité; tout ce qu'il rapporte doit concourir à l'objet final de son œuvre, c'est-à-dire à l'instruction politique et militaire du lecteur. De là une grande clarté dans le récit, mais de là aussi les difficultés que nous rencontrons quand nous voulons, par simple curiosité historique, reconstituer l'itinéraire d'Annibal d'après les écrivains anciens. Quelle que soit la route suivie, il faut bien admettre qu'elle traversait des peuples et des villes, qu'elle franchissait des cours d'eau; Polybe lui-même nous fera savoir [2] que les passages de rivières ont

[1] XII, 26, 19.
[2] III, 56.

coûté beaucoup d'hommes aux Carthaginois ; mais c'étaient des torrents inconnus des Grecs, dont les noms importaient peu ; la description en aurait été longue et sans grand intérêt : il suffisait de les comprendre en bloc dans l'indication sommaire des difficultés de la route. A peine le nom du mystérieux Scoras et celui des Allobroges auront-ils échappé.

Multiplier des noms inconnus de ses lecteurs, ce serait, selon Polybe, faire un étalage de science vaine ; ce serait une sorte de charlatanisme. A son avis, autant les noms sont utiles pour soutenir la narration et fixer l'imagination du lecteur, lorsqu'il s'agit de localités connues, autant ils sont superflus quand on ne les connaît pas : « On pourrait aussi bien prononcer des mots vides de sens ou jouer d'un instrument pour se distraire[1]. » Polybe ne craint rien tant que cette accusation de charlatanisme, et dès qu'il entre dans quelques détails, il s'en excuse. S'il donne minutieusement la composition de l'armée d'Annibal, il se croit tenu à une justification : « Qu'on ne s'étonne pas si je parle de ce qu'Annibal fit alors en Espagne, avec tant de détails qu'un écrivain traitant spécialement ce sujet n'en dirait pas davantage ; et qu'on ne m'accuse pas d'imiter ces gens qui falsifient leurs ouvrages pour inspirer confiance. Je n'ai fait cette énumération qu'en raison de son exactitude : je l'avais trouvée au cap Lacinium, gravée sur une table d'airain par ordre d'Annibal, pendant son séjour en Italie. Je ne pouvais puiser à une meilleure source[2]. »

[1] III, 36.
[2] III, 33.

Polybe se montre très difficile dans le triage des sources où il doit puiser. C'est là un des motifs qui l'ont déterminé dans le choix de son sujet, car il ne veut que des renseignements de première main. Il n'a pas la naïve confiance d'un Plutarque, par exemple, et ne prend pas partout les éléments de son travail. Il ne veut avoir affaire qu'à des témoins oculaires, et c'est ce qui le décide à ne pas remonter à plus d'un demi-siècle en arrière :

« Ces temps touchent de si près aux nôtres, que nous en avons vu nous-même une partie, et nos pères l'autre. Ainsi, ou j'aurai vu de mes propres yeux les faits dont j'écrirai l'histoire, ou je les aurai appris de témoins oculaires ; car je n'aurai pas voulu remonter aux temps plus reculés, dont on ne peut rapporter que ce qu'on a appris par des gens qui l'avaient emprunté eux-mêmes à d'autres, et dont on ne peut rien savoir ni rien assurer qu'avec incertitude[1]. » « Il est loin d'être indifférent, et il est au contraire très important, de savoir si l'on connaît les choses par ouï-dire, ou pour les avoir vues[2] ».

Polybe distingue différents genres de documents pouvant servir de sources à l'histoire : les récits contenus dans des lettres et rapports authentiques (ἡ ἐκ τῶν ὑπομνημάτων πολυπραγμοσύνη), les récits des hommes qui ont pris part aux événements (ἐξ αὐτοπάθειας) ou qui en ont été témoins (ἐξ αὐτοψίας), ou enfin les relations composées d'après les récits verbaux de témoins

[1] IV, 2.
[2] XX, 15.

oculaires (ἐξ ἀνακρίσεως)[1]. On ne trouverait sans doute pas un seul historien ancien qui ait accordé assez d'importance à la question de la critique des sources, et y ait réfléchi assez longuement pour établir cette classification et en tenir compte dans la composition de ses ouvrages. Polybe est, à ce point de vue, infiniment supérieur à tous ses émules. Les distinctions faites ici, il s'en est préoccupé, à coup sûr[2], dans la préparation des deux premiers livres, où il résume très sommairement les événements du passé (I, 65, ἐπὶ κεφαλαίου καὶ διὰ βραχέων) et aussi au livre III, lequel, tout en étant plus détaillé (μετ' ἀποδείξεως, III, 1 et X, 24) n'en est pas moins un ouvrage de seconde main, et ne traite pas encore d'événements contemporains.

Polybe n'a donc pas toujours écrit l'histoire d'après ses propres souvenirs, des monuments ou des pièces authentiques, et il a dû, comme les autres historiens, s'adonner longuement à la recherche, à la lecture et à la reproduction des textes antérieurs. S'il s'est emporté en injures contre Timée et tous ceux qui se bornent à compulser des textes; ce n'est pas qu'il dédaigne et néglige, pour sa part, cette besogne essentielle : nul historien ancien n'en a parlé avec autant de précision, et en termes qui témoignent autant d'expérience pratique de la chose. Il veut dire simplement que la tâche

[1] XII, 27; XXI, 15.

[2] XXXVIII, 4. « Il faut que l'historien montre qu'il ne met rien au-dessus de la vérité. Plus il s'est écoulé de temps entre les faits qu'il raconte et le moment où il parle, plus ces faits ont été divulgués, et plus il faut que l'écrivain s'obstine à la recherche du vrai, et que le lecteur comprenne ses efforts et son travail. »

de l'historien consciencieux et intelligent ne s'arrête pas là :

« L'histoire *pragmatique* comprend trois parties : l'une se compose des recherches dans les mémoires du temps, et de l'extraction des matériaux ; la seconde, c'est l'examen des villes, des localités, des fleuves, des ports et, en général, de toutes les particularités topographiques, des distances sur terre et sur mer ; enfin, la troisième a pour objet l'action politique [1] ».

Nous pouvons, d'après tout cela, nous imaginer assez exactement la méthode de travail de Polybe, quand il ne s'agit pas de raconter ce qu'il a vu ou d'exposer des idées personnelles : écartant tous les ouvrages de seconde main, il recherche les renseignements contemporains ; d'abord les pièces authentiques, s'il y en a (ἡ ἐκ τῶν ὑπομνημάτων πολυπραγμοσύνη), puis les récits des acteurs ou témoins écrivant ἐξ αὐτοπαθείας ou ἐξ αὐτοψίας ; lui écrit un ouvrage de seconde main, ἐξ ἀνακρίσεως, mais ne juge pas qu'un pareil ouvrage puisse être employé à son tour comme source. Il ne répète que ce qu'il a puisé dans des relations originales ; c'est ce qu'il exprime encore, à propos du passage des Alpes, lorsqu'il dit : « Nous en parlons avec assurance, parce que nos informations sur ce sujet viennent de témoins oculaires [2] ».

Encore n'accepte-t-il pas bénévolement tous les rapports des témoins oculaires ; il sait, comme nous, à quel point se trompent les auteurs de Mémoires, s'ils

[1] XII, 24.
[2] III, 48.

n'ont pas écrit au jour le jour. Et si leurs récits même sont sujets à caution, quelle confiance peut-on accorder *a priori* à leurs interprétations, aux causes qu'ils attribuent aux événements? Là, Polybe fait œuvre de critique : en analysant les faits, en cherchant à les relier, à les expliquer les uns par les autres, à les reconstituer sur le terrain, à justifier par des considérations professionnelles les actions de guerre ou de politique, il voit clair autant qu'il est possible de le faire dans un temps où il existe peu de correspondance officielle. Il ne se laisse impressionner par aucune autorité : il rejette les explications du sénateur Fabius quand elles lui semblent fausses : « Pourquoi ai-je rappelé Fabius et ses œuvres? Ce n'est pas que je m'en laisse imposer par la vraisemblance de son récit, ou par le crédit qu'il trouvera chez quelques lecteurs; l'absurdité de ses explications peut frapper le lecteur d'elle-même, sans qu'il ait besoin de mes remarques ; seulement je tiens à rappeler à ceux qui l'étudieront qu'il ne faut pas juger sur l'étiquette, mais bien voir les objets mêmes. Certains lecteurs, en effet, au lieu de mesurer leur confiance à l'ouvrage lui-même, l'accorderont à la personne de l'auteur. Ils retiendront qu'il était contemporain des événements, qu'il faisait partie du Sénat romain, et aussitôt ils croiront sur parole tout ce qu'il leur dira. Je ne dis pas qu'il faille faire peu de cas de cet écrivain, mais il ne faut pas le croire toujours sur parole, et la plupart du temps il faudra procéder à une enquête préalable[1]. »

[1] III, 39.

Nous trouvons là une différence très sensible entre Polybe et Tite-Live : celui-ci recherche à coup sûr les meilleurs auteurs; pour chaque partie de son récit il adopte l'historien que sa situation mettait en mesure de mieux voir et raconter les événements; mais il se laisse guider par la réputation de chacun, et une fois l'homme choisi, il ne discute pas l'œuvre. Polybe, au contraire, utilise tous les historiens, et n'accorde à aucun une confiance absolue : il regarde de près, vérifie, accepte ou rejette chaque partie du récit. Fabius, par exemple, n'est pas un auteur à mépriser : Polybe le consulte souvent pour les événements qu'il a dû connaître directement ; c'est à lui, en particulier, qu'il emprunte son récit de la guerre contre les Gaulois cisalpins [1] ; mais il juge, après vérification, que Fabius a mal raconté les préliminaires de la seconde guerre punique, et là il rejette son opinion.

Il nous a expliqué la conduite qu'il tenait quand il n'arrivait pas à la certitude sur un point ; il ne reproche rien tant aux autres historiens que d'affirmer ce dont ils ne sont pas sûrs, et il excuse plus volontiers le silence en cas de doute : « Pour porter sur des historiens un jugement droit et raisonnable, il ne faut pas les apprécier d'après ce qu'ils ont omis, mais d'après ce qu'ils ont écrit : Si dans ce qu'ils rapportent il se trouve des choses fausses, on peut croire qu'ils en ont omis d'autres par ignorance; si, au contraire, tout ce qu'ils disent est vrai, il faut conclure en leur

[1] Car P. Orose donne un récit identique en citant Fabius comme son auteur. (IV, 1.)

faveur que leur silence sur certains faits ne vient pas de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder [1]. »

Lui-même nous donne un exemple de ces omissions volontaires quand il décrit les grandes batailles livrées en Grèce.

S'il n'a de renseignements certains que pour une aile de l'armée, il n'entre dans le détail qu'en ce qui la concerne, et se borne à une indication générale pour le reste. C'est ce que remarque M. J. Kromayer à propos de Sellasia [2] : le récit de Polybe est singulièrement restreint, et l'on y voit le détail de plus en plus fouillé à mesure que l'on se rapproche, sur le terrain, de l'endroit où se tenait l'auteur primitif.

Plus on s'en éloigne, au contraire, et plus on tombe dans les généralités : « C'est là précisément ce que l'historien peut désirer, car ce qu'il perd en détails, il le gagne en certitude..... Il sait que tout ce qui lui est donné repose sur des fondements solides. De plus, nous apercevons ici le mode de travail de Polybe. Il est bien éloigné de vouloir dissimuler la situation de son auteur original : après s'être assuré qu'il était digne de foi, il suit simplement sa narration et sauvegarde ainsi pour son propre exposé la fraîcheur de coloris et le caractère primesautier du récit. Il se garde de toute contamination avec d'autres sources, par exemple avec Phylarque, qui nous aurait donné de

[1] VI.
[2] *Antike Schlachtfelder in Griechenland. Bausteine zu einer antiken Kriegsgeschichte*, von Johannes Kromayer. 1. Band. Berlin, Weidmann, 1903, p. 275.

bien plus amples renseignements sur le camp opposé ; il ne parle de l'ennemi que dans la mesure nécessaire à l'intelligence de l'ensemble. La situation, au point de vue documentaire, est ici aussi satisfaisante que possible : un témoin oculaire très exact et haut placé, a renseigné sur les faits un historien compétent en la matière, et ce dernier les fixe dans son texte si artistement, que l'exposé primitif conserve toute sa personnalité. » M. Kromayer remarque d'ailleurs, d'une manière générale[1], que César et Polybe, comme tous les historiens anciens, dépendent étroitement de leurs originaux pour tout ce qu'ils n'ont pas vu par eux-mêmes.

Il constate, d'après une étude minutieuse des batailles racontées par Polybe, combien celui-ci est exact ; il vérifie le bien fondé du jugement très sévère porté par lui sur Phylarque, et il met à néant les accusations un peu légères de H. Delbrück.

Il y a, chez les historiens anciens, une partie qui mérite toujours une attention spéciale : ce sont les discours qu'ils font tenir aux principaux personnages. Quel peut être l'avis de Polybe sur l'emploi et la composition de ces discours ? Il ne va certes pas leur attribuer un rôle purement décoratif, mais il ne les rejettera pas ; il leur donnera une place dans son enseignement, et, là encore, il voudra le vrai pour atteindre à l'utile. L'emploi des discours n'est pas susceptible, déclare-t-il d'abord, de règles très positives. Pour qu'ils produisent un effet avantageux à l'historien lui-même, il

[1] Page 9.

faut qu'il y mette beaucoup d'habileté, qu'il connaisse à fond la situation, les mœurs des orateurs, et possède un véritable talent. Encore faudra-t-il qu'il s'en serve à propos ! Et avec tout cela, les discours seront un vain ornement s'ils ne sont accompagnés des commentaires indispensables ou ne les provoquent spontanément. Si ces morceaux d'éloquence ont l'avantage d'éveiller l'intérêt du lecteur, il ne sont, en revanche, d'aucune utilité sérieuse ; il faut y ajouter l'exposé des causes et des effets, qui rendra fructueuse la lecture de l'histoire. « Le devoir particulier de l'historien est d'abord de connaître les discours qui ont été réellement prononcés, de rechercher ce qui a fait réussir ou échouer l'orateur... Si les historiens, en toute occasion, nous transmettaient des délibérations et des conseils authentiques ; s'ils reproduisaient les discours qui ont été tenus réellement ; s'ils nous développaient ensuite les raisons pour lesquelles l'orateur a obtenu tel ou tel résultat, on retirerait de là un réel avantage pour la conduite des affaires. Il resterait à voir dans quelle mesure et avec quelles modifications tel ou tel discours pourrait s'appliquer à une affaire nouvelle...

« Nous pouvons comparer à notre situation présente des circonstances analogues, qui nous fourniront des éléments et des moyens pour prévoir l'avenir ; et, tantôt en évitant, tantôt en imitant les exemples du passé, nous apporterons plus d'assurance dans nos entreprises.

« Timée, en passant sous silence les discours prononcés, sans rendre compte des causes et des effets, et les remplaçant par des argumentations contestables et

des digressions verbeuses, dépouille l'histoire de son véritable caractère..... Il est fort difficile, aussi, de remonter aux causes des événements, tandis qu'il est très facile de faire parade de son éloquence[1]. »

Ainsi nous voilà sûrs de ne trouver dans Polybe que des discours réels ; si nous n'avons pas les expressions mêmes des orateurs, nous aurons du moins les arguments qu'ils ont fait valoir, dans l'ordre où ils les ont présentés : Polybe n'inventera rien.

Cette certitude a pour nous une grande importance, puisque le discours prononcé par Annibal au passage des Alpes va contribuer pour beaucoup à déterminer son itinéraire.

Nous concluons avec Pierron[2] que « nul historien n'a jamais été, ni plus passionné pour la vérité, ni plus exact dans le récit des faits, ni plus judicieux dans leur appréciation. Il a la conscience, le savoir, le coup d'œil ; il ne déclame jamais ; il est du petit nombre des hommes dont la bouche n'a jamais servi d'interprète qu'à la raison ».

Mais les éloges mêmes que l'on décerne à Polybe nous obligent à mettre le lecteur en garde contre certaines conclusions fausses.

Polybe évite, nous l'avons vu, de citer des noms propres, quand ils sont peu connus de ses lecteurs. Ainsi, au lieu de jalonner l'itinéraire d'Annibal en

[1] XII, 24-26.
[2] Page 504.

nommant les villes ou les rivières qu'il a dû traverser, il ne nous donne qu'une description de la route et la mesure de sa longueur. Nous avons à déduire de ces éléments, à peine suffisants, le tracé du chemin suivi par les Carthaginois. Quiconque aborde ce problème est tenté, paraît-il, d'agir comme si le texte de Polybe était un logogriphe organisé systématiquement par l'auteur; comme si l'historien grec nous avait dérobé par pure malice l'indication précise des localités traversées, et avait savamment combiné un texte avec lequel, tous les mots portant, il faut retrouver la formule mystérieuse cachée avec tant de soin.

Rien n'est plus faux qu'une pareille conception. Polybe, comme dit le bon Rollin, a « un style militaire, simple, négligé ». « Il n'est pas capable d'écrire avec concision, remarque Nissen, et il emploie certainement plus de mots qu'il ne serait strictement nécessaire. » Il aime mieux être limpide, clair, un peu diffus, que d'être concis et énigmatique. Il a rédigé son histoire assez vite, sans recherche, et l'on se trompe fort quand on veut faire de l'exégèse sur chaque mot du récit, quand on pèse et qu'on scrute le moindre monosyllabe pour lui arracher son secret. Nous n'avons pas affaire ici à un César, pas plus qu'à un La Bruyère, mais à un homme simple, sans prétention, qui écrit au courant de la plume, sans attacher grande importance à ses expressions (qui ne varient guère) et voulant surtout ne pas accabler le lecteur de détails oiseux en dehors des points sur lesquels il insiste. Le récit de Polybe doit être étudié par masses, et il n'y a peut-être pas d'auteur dont on puisse dénaturer davantage

la pensée en citant un mot, un membre de phrase, abstraction faite du contexte.

Il y a quelque chose de vague dans son style, qui favoriserait les erreurs si l'on voulait tout prendre au pied de la lettre. Un emploi fréquent de l'imparfait pour l'aoriste et le plus-que-parfait enlève souvent toute précision au récit et, dans certains cas particuliers, ferait croire à une interversion des événements, si l'on n'était au courant des habitudes de l'écrivain.

D'une manière générale, d'ailleurs, il faudrait se garder de discuter une phrase douteuse de Polybe d'après les règles ordinaires de la grammaire et de la lexicologie grecques. Il a des expressions, des tournures très personnelles, auxquelles il faut s'habituer en lisant toute son œuvre avant de passer à la traduction définitive d'un passage. Nous indiquerons plus loin quelques-unes de ces particularités, en discutant le texte de Polybe et en le comparant à celui des autres historiens d'Annibal.

V. — Les textes perdus.

Les seuls témoins oculaires qu'ait eus la marche d'Annibal en Gaule sont ses compagnons mêmes, puis les barbares dont il a traversé le pays. C'est à ces deux sources que tous les historiens auront puisé, directement ou indirectement.

Les chroniqueurs carthaginois ont pu raconter tous les incidents de la marche. Les Gaulois n'en avaient

qu'une notion plus restreinte; ce qu'ils pouvaient bien indiquer, c'était l'itinéraire et les points remarquables où s'étaient produits les grands combats, mais leur souvenir n'étant pas fixé, ne devait pas se conserver longtemps. Il est hors de doute que Polybe, parcourant le chemin d'Annibal soixante ans environ après les événements, se sera fait montrer les localités où l'armée carthaginoise avait passé et combattu. Il y avait encore des survivants, si vieux fussent-ils, et cette immense caravane de guerre, avec ses Nègres, ses Numides, ses Espagnols, avec les trente-sept éléphants conduits par des Hindous, avait dû laisser un souvenir très vif. Nul, à cette époque, n'aurait pu se tromper sur la route de l'armée carthaginoise.

Un siècle plus tard, il n'en était plus de même; non seulement plusieurs générations s'étaient succédé, mais la tradition devait s'être perdue; tant d'ouragans avaient balayé les Alpes, que la trace des Carthaginois ne s'y retrouvait plus. Après Annibal, Asdrubal; puis les Cimbres, Marius, Pompée, César, etc., etc. Quel montagnard gaulois ou ligure pouvait être en état, après tant d'années, de distinguer les uns et les autres, de désigner le col pratiqué par Annibal, celui d'Asdrubal, celui des Cimbres, de Pompée? Aussi, quand vient le siècle d'Auguste, n'y a-t-il plus moyen de fixer exactement l'itinéraire d'Annibal d'après la tradition. La polémique a commencé.

Les chroniqueurs carthaginois, ou plutôt les Grecs qui suivaient Annibal, ont laissé, au contraire, des manuscrits que l'on consultait encore dans les derniers temps de l'Empire romain. Ils étaient nombreux, à en

croire Cornélius Népos[1], et il y en a trois dont les noms nous sont parvenus : Silenos, Sosilos et Chæreas.

Le lacédémonien Sosilos avait enseigné la langue grecque à Annibal ; Silenos et lui accompagnèrent le héros carthaginois tant que la fortune lui permit d'avoir une suite.

Cicéron raconte le songe d'Annibal, en citant Silenos comme son auteur[2]. Tite-Live donnant à peu près exactement le même récit, il faut en conclure que le texte de Silenos a été connu de lui, directement ou par un intermédiaire. Cet intermédiaire pourrait être Cælius Antipater, que Tite-Live cite très souvent, et qui, d'après Cicéron, a suivi Silenos. Polybe ne nomme pas Silenos, mais il se répand en invectives contre les crétins qui racontent des anecdotes comme celle du songe d'Annibal (III, 47).

Polybe est aussi, comme nous l'avons vu, très dur pour Fabius, à qui il reproche de donner des causes inexactes à la seconde guerre punique ; il s'emporte (III, 20) contre Sosilos et Chæreas pour le même motif, les traitant de menteurs, indignes de porter le beau nom d'historiens. Il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces insultes, à une époque où la vie politique animait tous les citoyens au lieu d'être concentrée dans quelques assemblées. Polybe n'est pas du même avis que Fabius, Sosilos et Chæreas sur les causes de la deuxième guerre punique, et voilà tout. Ce dissenti-

[1] *Vie d'Annibal*, chap. XIII. Cf. DIOD., XXV, 14.

[2] « Hoc idem in Sileni, quem Cælius sequitur, græca historia est ; is autem diligentissime res Hannibalis persecutus est. » (*De Divinatione*, I, 24.)

ment passager ne l'empêche pas de suivre fidèlement Fabius pour le récit des événements auxquels celui-ci a été mêlé, et il doit en être de même pour Sosilos et Chæreas. S'il avait rejeté Fabius, Silenos, Sosilos et Chæreas, qui donc aurait trouvé grâce devant lui, et où aurait-il puisé ses renseignements? Cicéron et Cornélius Népos, dans des temps où l'on connaissait à la fois Polybe et les autres auteurs dont nous parlons ici, donnent Silenos et Sosilos comme les meilleurs historiens originaux d'Annibal ; parleraient-ils de même si Polybe en avait préféré un autre?

Cincius Alimentus, que Tite-Live mentionne[1] (XXI, 38), est un annaliste romain qui, fait prisonnier par les Carthaginois en Italie, a pu fournir quelques renseignements sur eux ; mais il est de nulle valeur pour ce qui concerne la marche dans la Gaule et la traversée des Alpes. Quant à Fabius Pictor, Polybe et Tite-Live l'ont certainement consulté pour les affaires d'Espagne et les mouvements de Scipion entre Pise et Marseille. Lui non plus ne pouvait rien savoir de la marche à travers la Gaule.

Après les chroniqueurs de l'armée carthaginoise sont venus quelques écrivains comme Cælius Antipater et Polybe, qui ont mis à profit les textes primitifs.

Lucius Cælius Antipater, sensiblement plus jeune que Polybe, semble avoir résumé ou du moins fondu les œuvres des précédents. Il avait, dit Cicéron, traduit Silenos, et le citait dans son ouvrage. Il avait

[1] Arnobe et Aulu-Gelle le citent également ; il fut préteur en Sicile en l'an 152. Il a donc pu rencontrer Polybe.

profité aussi des travaux de Cincius Alimentus, mais il est aisé de voir, par le texte de Tite-Live, que l'un et l'autre étaient bien mal renseignés sur le passage des Alpes : « Combien de troupes Annibal avait-il encore lorsqu'il entra en Italie? Les auteurs ne sont nullement d'accord sur ce point : ceux qui lui en donnent le plus écrivent qu'il avait 100,000 fantassins, 20,000 chevaux; ceux qui lui en donnent le moins, 20,000 fantassins et 6,000 chevaux. L. Cincius Alimentus, qui dit avoir été prisonnier d'Annibal, est celui que je croirais le plus volontiers, mais il comprend dans son évaluation de l'armée les Gaulois et les Ligures qui vinrent s'y ajouter. En les comptant, il rapporte que 80,000 fantassins et 10,000 cavaliers ont été conduits en Italie. Il est vraisemblable qu'il y en eut davantage, et certains auteurs en font foi. Cincius raconte avoir entendu dire par Annibal lui-même, qu'après le passage du Rhône il avait perdu encore 36,000 hommes et un très grand nombre de chevaux et autres animaux, avant d'entrer en Italie chez les Taurins, le peuple le plus voisin des Gaulois. Ce dernier point étant admis d'un accord unanime, je m'étonne d'autant plus de voir discuter l'endroit où Annibal a passé les Alpes, et croire souvent qu'il a franchi le Peninus (*Grand Saint-Bernard*), auquel il aurait valu ce nom. Cælius prétend qu'il a passé par le col Crémon (*Petit Saint-Bernard*), mais l'un et l'autre de ces cols l'auraient amené, non pas chez les Taurins, mais chez les Gaulois Libuens, en traversant le pays des montagnards Salasses. Il n'est guère vraisemblable que ces passages fussent accessibles de la

Gaule : des peuples semi-germains devaient barrer les chemins qui conduisaient au Peninus. Si ces montagnes doivent leur nom à un passage quelconque des Carthaginois (en admettant que quelqu'un se laisse impressionner par cette analogie de noms), les Veragres, qui habitent les abords du col, en ignorent absolument : ils lui ont donné le nom du dieu Peninus, dont ils célèbrent le culte au faîte du passage. »

Cincius et Cælius seraient donc tous deux d'une faible ressource pour établir l'itinéraire d'Annibal, puisqu'ils ne résistent même pas à la critique de Tite-Live. Cælius Antipater méritait plutôt les éloges des rhéteurs que ceux des historiens et c'est surtout par Cicéron que nous le connaissons. Bien que ce dernier lui reproche, à un moment donné, de ne pas arrondir assez élégamment ses périodes, il le loue d'avoir abandonné la sécheresse des premiers chroniqueurs romains pour donner de plus beaux accents à l'histoire [1]. Quelques fragments de Cælius ont été retrouvés et publiés, mais ils n'intéressent pas notre sujet.

Un écrivain récent a voulu classer Brutus parmi les historiens que Tite-Live aurait pu consulter, et par l'intermédiaire desquels il aurait connu Polybe. Mais c'est aller bien loin. Plutarque dit simplement, dans sa *Vie de Brutus* (ch. IV), que, la veille de Pharsale, « pendant que les autres dormaient, ou pensaient et songeaient à ce qui arriverait le lendemain, lui étu-

[1] *De Oratore*, 2, 54 : « Ex jejunitate veterum et serpente humi simplicitate, paululum se erexit et addidit historiæ majorem sonum vocis. » Cf. *Orator*, 227 ; *De Divinatione*, 1, 48, 49, 55, 56.

diait et écrivait tout le long du jour, jusqu'au soir, composant un sommaire de Polybe ». Ces notes ou ce résumé, écrits dans une journée de crise, d'après les idées plutôt que d'après le récit de Polybe, est-ce bien là ce qu'on voudrait nous donner pour une traduction, grâce à laquelle Tite-Live aurait connu l'historien grec? C'est jouer sur les mots. Le texte de Plutarque ne nous semble pas permettre de classer Brutus parmi les historiens d'Annibal.

Polybe n'est pas le seul qui ait essayé de compléter les relations par des renseignements pris dans le pays : plusieurs historiens ou géographes assez obscurs se sont occupés de la Gaule, et ils ont dû fournir quelques renseignements nouveaux, d'une exactitude douteuse, sur l'itinéraire d'Annibal. Parmi ceux-là, et le dernier de tous, le seul dont le nom et l'œuvre nous soient à peu près connus, est Timagène [1].

Né 25 ans avant Tite-Live, ce rhéteur alexandrin, fils du maître de la monnaie égyptienne, avait été fait prisonnier et esclave par Gabinus. Cuisinier, puis conducteur de litières, il parvient à gagner la faveur d'Auguste, et il écrit une histoire de la Gaule. Mais certains écarts de parole le font chasser du palais (Sénèque, *De Controversiis*, X). Il est accueilli par Asinius Pollio (Senèque, *De Ira*, III) chez qui il vieillit et meurt en paix. Ses talents littéraires étaient très appréciés (Horace, Ep. XIX; Quintilien, X; Quinte-Curce, IX; Josèphe, *contre Appien*, II; Suidas)

[1] Cf. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIII (in-4) ou t. XIX (in-12), et *Histor. græc.*, fragm. Édition Didot, t. III.

et Ammien Marcellin nous en a conservé un assez long fragment, qu'il fait précéder de l'introduction suivante :

« Les écrivains anciens qui ont traité des origines primitives des Gaulois en ont donné une connaissance imparfaite ; mais le grec Timagène est venu qui, avec un soin et une éloquence dont il y avait peu de modèles, a rassemblé ce qui était épars dans différents ouvrages. Nous suivrons sa parole en faisant disparaître toute obscurité, et nous redirons clairement et intelligiblement ce qu'il a raconté. »

Là commence dans Ammien la citation (ou résumé) de Timagène, qui remplit deux chapitres (XV, 9 et 10), et sert de préambule aux opérations de Constance en Gaule. La citation terminée, Ammien la clot en disant : « Je me suis écarté un peu de mon sujet, mais j'y reviens enfin. »

Le passage de Timagène cité ou résumé par Ammien comprend en premier lieu des renseignements généraux sur les Celtes, leur origine, leurs mœurs, l'arrivée des Phocéens, etc. Suit une description physique de la Gaule, après laquelle l'auteur s'occupe particulièrement des Alpes. Il parle assez longuement de Cottius, donne une description des Alpes cottiennes et de leur passage, qui se retrouve dans Strabon, et fait enfin une digression sur la marche d'Annibal :

« P. Cornélius Scipion, père du premier Africain, devait aller en Espagne au secours des Sagontins, célèbres par leur infortune et leur constance, et que les Africains assiégeaient avec une fureur opiniâtre. Il

mit à la voile avec une flotte qui portait une armée nombreuse ; mais déjà l'ennemi, très supérieur en forces, avait détruit la ville. Scipion dut même renoncer à suivre Annibal, qui avait traversé le Rhône depuis trois jours et marchait vers l'Italie : il reprit donc la mer et fit rapidement un trajet assez court ; puis, se postant près de Gênes, ville de Ligurie, il épiait les ennemis qui allaient descendre des montagnes, dans l'intention d'attaquer en plaine leurs troupes fatiguées par la marche dans ces régions difficiles, si l'occasion s'en présentait. En même temps, dans l'intérêt général, il invita son frère Cn. Scipion à se porter en Espagne pour arrêter Asdrubal, qui voulait en sortir sur les traces d'Annibal.

« Ce dernier, renseigné par des déserteurs et bien servi par un esprit adroit et vigoureux, prit des guides de la nation des Taurins, traversa le pays des Tricastins et vint à l'extrême limite des Voconces, vers les gorges des Tricoriens ; puis il se mit à gravir un chemin qui était impraticable avant lui. Il entailla un rocher qui se dressait à une hauteur immense, en le calcinant avec un feu des plus intenses et le désagrégeant avec du vinaigre ; enfin, franchissant la Druentia, et ses tourbillons errants, il vint occuper les régions d'Étrurie. Mais en voilà assez sur les Alpes ; passons à ce qui suit. »

Nous trouvons ici deux paragraphes, dont le premier, écrit au point de vue purement romain, doit reproduire un passage de Fabius. Le second paragraphe, qui résume non pas la marche, mais l'itinéraire d'Annibal, se retrouvera isolément et un peu

modifié dans Tite-Live. Quelle en est l'origine ? Faut-il remonter plus haut que Timagène pour la découvrir, ou ces indications géographiques, Tricastins, Voconces, Tricoriens, Druentia, sont-elles de son crû ? Géographe de profession, connaissait-il assez la région des Alpes pour y tracer de lui-même la route d'Annibal ? L'a-t-il copiée dans Fabius ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre.

VI. — Vie et travaux de Polybe.

Il y avait cinq à dix ans qu'Annibal avait traversé la Gaule quand Polybe naquit à Mégalopolis [1], en Arcadie (213 à 208 avant J.-C.). L'Arcadie, on le sait, était un bassin verdoyant parmi d'assez hautes montagnes (1300 à 2,300 mètres), un pays de pâturages alpestres au cœur de l'Hellade. Elle nourrissait un peuple fort, à l'esprit ouvert et droit, sans les grâces de l'Attique ni la rudesse lacédémonienne. Les montagnards arcadiens, parmi lesquels naquit Polybe, furent avec Philopœmen, son maître, et Lycortas, son père, les derniers défenseurs de l'indépendance hellénique.

Par sa naissance, par ses dons naturels, Polybe fut amené à jouer, dès sa jeunesse, un rôle important dans les affaires publiques de la Grèce. Il avait fait ses premières armes en 190, avec un contingent achéen qui soutenait Eumène, roi de Pergame, contre les Galates. C'est lui qui fut désigné, en 183, pour

[1] Cf. Cicéron, *Acad.* II, 12 ; Lucien, *Manobe*, 22.

ramener de Messène les cendres de Philopœmen, et porter l'urne cinéraire aux funérailles de ce grand homme [1]. Trois ans plus tard, on le désignait pour faire partie de l'ambassade envoyée en Égypte ; mais, comme il n'avait pas encore l'âge de remplir de semblables fonctions, il fut seulement adjoint à son père qui en était titulaire. Il semble qu'il avait à peu près 30 ans à cette époque [2].

L'ambassade d'Égypte, d'ailleurs, ne partit pas, et bientôt Polybe fut nommé général de la cavalerie fournie aux Romains pour combattre Persée. Peu de temps après, il se rendit en ambassade auprès des consuls. Bref, il figure au premier rang des hommes politiques de la Grèce jusqu'au jour où il est remis en otage aux Romains, avec mille de ses compatriotes (166). Il avait alors 40 à 47 ans. Accueilli par la famille des Scipions, il se fait l'éducateur du jeune Publius, aux côtés duquel il entrera dans Carthage et peut-être dans Numance.

On peut déterminer avec une assez grande précision l'époque de ses voyages et le temps où il écrivit les diverses parties de son histoire.

Il ne semble pas, à première vue, qu'il ait pu quitter Rome, ou du moins l'Italie, entre les années 166 et 151. En 164, en 160, en 155, en 153, de vains efforts ont été faits pour obtenir la liberté des otages [3]. Pourtant H. Werner pense, non sans motif, que Polybe [4]

[1] Plutarque, *Philopœmen*, 21.
[2] Polybe, XXV, 7 ; XXIX, 9.
[3] Polybe, XXXI, 6 ; XXXII, 7 ; XXXIII, 1 ; XXXIII, 15.
[4] App. *Hib.*, 53 ; *Cic. de Rep.*, 6, 9, 71.

a pu visiter les Alpes et refaire le trajet d'Annibal avant l'an 154 [1]. Strabon nous rapporte (l. IV) que Polybe a été à Marseille avec Scipion Émilien, sans doute en l'an 151 ou 150, en revenant d'Espagne. L'année suivante, ils passent en Afrique, et ceci est bien démontré, car nous savons que Polybe a vu Massinissa et lui a parlé [2], et celui-ci est mort en 148. Scipion, rentré à Rome avec Polybe en 149, obtient le renvoi des otages en Grèce.

Polybe retourne alors dans sa patrie (XXXVII, 3), y reste deux ans et voyage une seconde fois en Afrique avec Scipion (147) ; revenu en Grèce en 146, il est chargé d'accorder les villes du Péloponnèse entre elles et avec les Romains, et il s'acquitte si bien de cette mission qu'il sera comblé d'honneurs et de témoignages reconnaissants par toutes les cités grecques. Il fait encore un voyage à Rome en 144, puis se rend en Asie et en Égypte, sans doute pour accom-

[1] Polybe, XXXIV, 10.
Recte Polybius putatur cum Scipione in occidentales orbis terrarum regiones venisse, quo tempore hic ad bellum contra Celtiberos gerendum initio anni 151 profectus est. Hannibalis autem expeditionis viam explorandi cupidi terra iter fecisse videntur, ut illo tempore Polybius Alpium jugum, quod Hannibal superaverat, Insulam Allobrogum, Rhodanum, Massiliam, Galliam, denique viderit. Nam Polybium hoc iter, quod in occidentales regiones se suscepisse semel atque iterum affirmat, non privatum fecisse, ex contemtione illa videre possumus, qua de Pythea loquitur, quippe qui privatum se in remotissimas terras pervenisse dixerit. (XXXIV, 5, 7, Strabon, II, p. 104-190.)
(*De Polybii re geographica. Dissertatio inauguralis philologica quam... in academia fridericiana Halensi... defendet*, H. B. Magdeburg. Hall, 1873.) H. Werner place ce voyage vers 160-154.
[2] Polybe, IX, 25.

pagner Scipion, qui y est envoyé en ambassade en 143.

On croit que Polybe a été au siège de Numance avec Scipion, en 133 ; cependant les passages d'Arrien (Tact. 1) et de Pausanias (VIII, 30) sur lesquels on s'est appuyé n'en font pas mention [1].

Dans les premiers livres de son ouvrage, Polybe répète à plusieurs reprises (I, 1 ; II, 71 ; III, 4 [2]; VIII, 3), qu'il va raconter la période de cinquante-trois années (219-167) pendant laquelle Rome a étendu son empire hors de l'Italie, et ce travail a pour but d'éclairer les Grecs sur la conduite à suivre. Or, dès 144, la Grèce est annexée et le travail de Polybe deviendrait sans objet. Il faut donc admettre que huit livres au moins de son histoire ont été écrits avant 144 ; nous serions bien tentés d'en compter beaucoup plus, car le XII[e] livre n'avait plus de raison d'être, dès que les Romains étaient maîtres du monde. A quoi bon enseigner le mécanisme de la légion à des peuples sujets ?

Parvenu au XL[e] livre, Polybe ne fait plus mention de son plan primitif : il continue ce qu'il a commencé, sans doute pour s'occuper, plus que pour continuer ce traité de politique et de stratégie expérimentales qui n'a

[1] (Πολύβιος) ὅς καὶ Σκιπίωνι τῷ Ῥωμαίῳ συνεγένετο, πολλοὺς καὶ μεγάλους πολέμους διαπολεμοῦντες ἄλλους τε καὶ ἐν ῷ καὶ Καρχηδόνα τὴν ἐν Λιβύῃ εἶλέν τι καὶ ἠνδραπόδισεν. (Arr.)

Ὡς ἐπὶ γῆν καὶ θάλασσαν πλανηθείη, καὶ ὅτι σύμμαχος γένοιτο Ῥωμαίων, καὶ παύσειεν αὐτοὺς ὀργῆς ἐς τὸ Ἑλληνικόν... ὅσα μὲν δὴ Πολυβίῳ παραινοῦντι ὁ Ῥωμαῖος ἐπείθετο, ἐς ὀρθὸν ἐχώρησεν αὐτῷ ἃ δὲ οὐκ ἠκροᾶτο διδάσκοντος, γενέσθαι οἵ λέγουσιν ἁμαρτήματα. (Paus.)

[2] Προήχθην οἷον ἀρχὴν ποιησάμενος ἄλλην γραφειν.

plus qu'un intérêt platonique. Lui qui, dès le IIIe livre, se demandait s'il aurait la force d'aller au bout de sa tâche, l'a grandement dépassée : il meurt à 82 ans, d'une chute de cheval, en pleine possession de ses forces physiques et de ses facultés, vers l'an 130 ou 123 av. J.-C.

En résumé, les premiers livres de Polybe, ceux qui nous intéressent, ont dû être écrits entre les années 150 et 144 ; la Grèce est encore libre, ou à peu près ; Polybe a parcouru entre 160 et 150 les localités auxquelles il fait allusion dans son œuvre, et il est assez âgé pour craindre déjà d'être arrêté dans son travail par la mort ou par la vieillesse. Il a conçu le plan de son ouvrage dans les années 167-160, rassemblé et étudié les documents pendant les dix années suivantes, visité l'Afrique et la Gaule entre 160 et 149 ; il rédige sans doute à partir de 149.

Il y a donc soixante-dix ans, en chiffres ronds, qu'Annibal a traversé le Rhône et les Alpes, quand Polybe recherche ses traces et écrit l'histoire de cette marche extraordinaire. Après un pareil laps de temps, il n'est pas vraisemblable qu'il ait trouvé assez de survivants de l'épopée annibalienne pour leur emprunter les éléments de son récit. Les Gaulois lui ont montré, avec certitude, les chemins suivis par l'armée carthaginoise, et les localités où s'étaient produits les incidents les plus importants de la marche ; mais c'est tout. Dès l'arrivée de Polybe à Rome, en l'an 166, cinquante-deux ans après le passage des Alpes par Annibal, il n'y avait pas à compter sur les témoignages verbaux : qui s'aviserait aujourd'hui de

raconter la guerre de Crimée d'après des conversations de témoins oculaires ?

Aussi, quand Polybe déclare n'avoir consulté que les contemporains, faut-il entendre par là, que, suivant les principes généraux posés aux livres XII et XXI, il a pris pour originaux les *auteurs* contemporains. Les détails précis et abondants, et surtout la suite que nous admirons dans son récit, ne nous permettent pas de supposer qu'il ait été rédigé d'après les souvenirs décousus de quelques survivants ayant passé l'âge de 70 ans. M. Osiander envisage encore l'hypothèse où Polybe aurait consulté quelques vieux soldats d'Annibal, mais il ne s'y arrête pas[1].

Linke et Nissen ont voulu comprendre la phrase de Polybe d'une manière toute nouvelle, en admettant qu'il parlait réellement de conversations avec des contemporains, mais sur la partie géographique seulement. Cette interprétation est inadmissible, comme le fait remarquer M. Osiander[2], mais en définitive, nous arrivons tous aux mêmes conclusions pratiques : Polybe a consulté et copié des textes écrits par des

[1] **Polybe, III, 48.** Ἡμεῖς δὲ περὶ τούτων εὐθαρσῶς ἀποφαινόμεθα διὸ τὸ περὶ τῶν πράξεων παρ' αὐτῶν « ἱστορηκέναι » τῶν παραγεγονότων τοῖς καιροῖς, τοὺς δὲ τόπους κατωπτευκέναι καὶ τῇ δια τῶν Ἄλπεων αὐτοὶ κεχρῆσθαι πορείᾳ γνώσεως ἕνεκα καὶ θέας.

Bezeichnet ἱστορεῖν ein Erfahren auf dem Weg *mündlicher* Mitteilung, so waren Polybs Berichterstatter nicht bloss Zeitgenossen der Ereignisse, wie Philinus und Fabius Pictor, deren parteiisch gefärbter Bericht nach (Polybe, I, 14 ; III, 9) mit besonderer Vorsicht aufzunehmen ist, sondern Männer, die selbst mit dabei gewesen sind, also wohl Veteranen Hannibals. (Osiander, p. 2.)

[2] **Magdeburg fait la même observation dans sa thèse** ***De Polybii re geographica.***

témoins oculaires, et il a pu s'entretenir, sur les lieux, avec d'autres survivants très âgés, dont les conversations ne l'auront renseigné qu'au point de vue topographique.

Gibbon exagère un peu en disant[1] : « Il avait examiné lui-même tout le pays entre l'Èbre et le Pô, et il l'avait examiné avec des yeux attentifs et éclairés. Il pouvait y recueillir tous les vestiges précieux d'une tradition que soixante ans n'avaient pas encore effacés. Il pouvait s'entretenir avec des vieillards du pays qui, dans leur jeunesse, s'étaient opposés au passage d'Annibal, ou qui avaient combattu sous ses drapeaux. Il avait entrepris ce voyage difficile dans le dessein même de s'instruire sur les lieux, et d'opposer à toutes les fables qui inondaient déjà le public, une histoire vraie et simple de cette fameuse expédition. »

Ces vestiges de la tradition, que Polybe pouvait recueillir, n'avaient de valeur que pour préciser les localités. L'historien grec a pu, en reprenant le récit des chroniqueurs sur les lieux mêmes, apprécier la portée ou la justesse, l'importance de certaines épithètes ou de certaines phrases; voir très exactement ce qui prêtait à la confusion; s'assurer de ce qu'il pouvait conserver, de ce qui méritait d'être abrégé ou développé. Il a vu les lieux mêmes où Annibal avait passé le Rhône, les défilés où il avait combattu dans les Alpes. Parvenu au sommet du col, il a vérifié de ses propres yeux que le général carthaginois avait pu montrer les plaines d'Italie à ses soldats. Il a fait

[1] Gibbon, II, 98.

revivre pour nous les scènes les plus frappantes de cette admirable expédition après en avoir vu le théâtre.

Dans quelle mesure, après cet examen du terrain, a-t-il modifié le texte primitif des chroniqueurs ? Nous allons tâcher de le découvrir en suivant mot à mot sa relation, et en la comparant à celle de Tite-Live.

VII. — Travaux comparatifs sur Polybe et Tite-Live.

On s'est demandé depuis longtemps si Tite-Live avait suivi Polybe pour le récit des guerres d'Annibal, ou s'ils avaient eu seulement des sources communes.

Avant l'époque où l'on s'est mis à analyser très minutieusement les textes, l'analogie des deux relations avait fait admettre, d'une manière presque unanime, que Tite-Live avait traduit Polybe à peu près exactement, et s'était borné à intercaler des fragments étrangers dans la relation de l'historien grec[1]. C'est ainsi que Deluc écrivait, en 1818 : « Si l'on compare une traduction française de Polybe avec une traduction de Tite-Live, ce qui frappera en les faisant marcher de front, c'est-à-dire en les lisant l'une à côté de l'autre et phrase par phrase, sera leur ressemblance presque parfaite. On y trouvera non seulement le

[1] Nous ne parlons pas des historiens qui, n'apercevant pas l'analogie des deux textes, parlent de « la relation de Polybe » et de « la relation de Tite-Live » comme s'il s'agissait de deux œuvres personnelles, composées et rédigées tout d'un jet par les auteurs.

même sens, mais souvent les mêmes expressions; on verra d'une manière convaincante que, sur les circonstances de la marche d'Annibal, Tite-Live n'a fait que traduire Polybe, en retranchant toutefois des particularités essentielles, telles que les distances et une partie du journal de l'expédition, c'est-à-dire de l'emploi de chaque jour depuis le passage du Rhône jusqu'à l'arrivée au pied des Alpes du côté de l'Italie, et en ajoutant aussi de temps en temps des circonstances qui sont la plupart du temps en contradiction avec la position et la nature des lieux.

« Mais ce qui a contribué essentiellement à dérouter tous ceux qui ont voulu chercher la route d'Annibal d'après Tite-Live, c'est l'addition, je l'appellerai même *interpolation*, à la fin du chapitre XLIX de Polybe, du nom des peuples chez lesquels l'auteur latin suppose qu'Annibal passa, et la supposition, en outre, du passage de la Durance. Cette interpolation, qui n'a rien de correspondant dans l'auteur grec, jette une telle confusion dans la route d'Annibal, qu'elle devient incompréhensible.

« Après cette interpolation, il reprend le récit de Polybe exactement où il l'avait laissé, c'est-à-dire au moment où Annibal part de l'Ilé pour traverser le plat pays, ou le pays de plaines, qui s'étendait jusqu'à l'entrée des Alpes[1]. »

Suivant la même idée, le savant génevois ajoute (p. 201) que, si Tite-Live a supprimé la mention de l'escorte qui accompagne Annibal au sortir de l'Ile,

[1] Deluc, p. 195.

c'est qu'ayant placé les Allobroges dans l'Ile même, il ne pouvait écrire ensuite décemment que les habitants de l'Ile allaient protéger Annibal contre les Allobroges. Le même motif aura fait supprimer le nom de ce peuple dans la suite du récit : « Après avoir appelé les insulaires Allobroges, Tite-Live appelle les Allobroges des montagnards[1]. » Ce qu'il donne à ce moment comme description des Alpes est de son crû : « La peinture de Tite-Live, remarque Deluc, n'a aucune espèce de vérité, de quelque côté qu'on aborde les Alpes, surtout quand on est à huit jours de marche de leur sommet, comme c'était le cas de l'armée carthaginoise. »

D'après le même auteur, Silius Italicus aurait suivi Tite-Live en le corrigeant et, ayant reconnu l'impossibilité de marcher le long du Rhône jusqu'au pays des Allobroges, puis de regagner celui des Tricastins en tournant à gauche, il a placé ce changement de direction à une date antérieure : « Silius, qui ne perd jamais de vue Tite-Live, s'est aperçu de cette virevolte, ou je suis fort trompé, et il nomme les Tricastini dès le passage même du Rhône. »

Toutes ces observations font grand honneur à la sagacité de Deluc, mais les divergences relevées par lui s'expliqueront mieux d'après les théories modernes.

Lachmann, qui écrit en 1822 *De fontibus historiarum T. Livii*, s'en tient encore à l'ancienne opinion. Embrassant l'œuvre entière de l'historien latin, il

[1] Page 207.

constate, dans une lecture peut-être un peu rapide, la grande analogie des deux relations, et il conclut sommairement que Tite-Live a écrit l'histoire d'Annibal d'après Polybe, avec quelques additions.

C'était également l'avis de Lucas[1], qui admettait même que Polybe avait servi de modèle à Tite-Live pour la première guerre punique.

Cette opinion ne trouve plus guère d'adhérents. Il faut citer cependant Carl Peter, qui l'a soutenue dans une dissertation de 1853[2].

Nitzsch a affirmé, dans un article de janvier 1854 sur Q. Fabius Pictor et les premières années de la guerre d'Annibal (*Allgemeine Monatschrift für Wissenschaft und Litteratur*, Kiel), que la concordance observée en plusieurs parties des relations de Polybe et de Tite-Live provenait de l'emploi, par ces deux historiens, d'une même source principale.

Schwegler (*Römische Geschichte*, I, 110) est d'avis que Tite-Live a consulté Polybe pour la fin de la deuxième guerre punique. Niebuhr (*Vorträge über Römische Geschichte*) pense que Tite-Live n'a eu recours à Polybe qu'au moment où il a dû parler de Philippe de Macédoine, et qu'il en a tiré tout ce qui rentrait dans sa 4e décade[3].

Le premier ouvrage consacré spécialement à la

[1] *De ratione qua Livius usus est opere polybiano.* Programme, Glogau, 1854.

[2] *Das Verhältniss der Livius und Dionysius von Halicarnass zu einander und zu den älteren Annalisten.* Programme, Anklam, 1853.

[3] Cf. Nissen, p. 84.

question est la dissertation de Mikhael : *In wie weit hat Livius den Polybius als Hauptquelle benutzt? Einladung zu der Feier der Schroderschen Stiffungsactus im gymnasium zu Torgau, am 17 april 1859.* Torgau, Tragmann, 1859.

Mikhael n'admet pas [1] que Tite-Live ait copié directement Polybe dans la partie relative à la guerre d'Annibal, car il ne l'y nomme pas une seule fois, tandis que le nom de Polybe revient à diverses reprises dans les 4e et 5e décades, et que ceux de Cælius et de Cincius sont cités dans le XXIe livre [2]. Il est contraire aux habitudes de Tite-Live de ne pas mentionner son auteur principal, et de ne pas lui opposer de temps en temps le témoignage d'un autre historien. Il serait surprenant, par exemple, qu'il ne l'eût pas fait à propos des causes de la deuxième guerre punique, où Polybe prend position contre Fabius. « Si nous avions encore le texte des anciens annalistes, dit Mikhael, nous trouverions certainement plus de ressemblance entre eux et Tite-Live qu'entre ce dernier et Polybe ; en tout cas, les quelques fragments de ces annalistes que nous possédons et que Peter a rassemblés dans sa *Dissertation* (pages 8 à 11), nous font voir comment Tite-Live reproduisait ses auteurs, ne s'en écartant que dans la mesure prescrite par le goût littéraire de son temps, pour corriger un détail ou arrondir une période. »

[1] Pages 8 à 10.

[2] Tite-Live cite en outre, dans les livres suivants de la 3e décade, Valerius Antias, Claudius Calpurnius Piso, Silenus, Clodius Licinus, sans jamais mentionner Polybe.

D'après Mikhael, l'auteur principal de Polybe, pour les guerres d'Annibal, est Fabius ; mais il est bien évident que ce dernier n'a presque rien fourni pour la marche d'Annibal des Pyrénées au Pô [1].

Entrant davantage dans le détail, Mikhael signale divers renseignements que Polybe aurait procurés à Tite-Live, et que celui-ci n'a pas reproduits. Il n'aurait certes pas négligé de copier, s'il en avait eu connaissance, les effectifs exacts de l'armée carthaginoise relevés par Polybe au cap Lacinien : il se trouve engagé dans une longue et stérile discussion dont les chiffres de Polybe l'auraient dispensé. Il aurait sans doute aussi reproduit les longueurs de trajet, dont le total énorme parle si bien à l'imagination du lecteur.

Enfin, il y a de sérieuses contradictions entre les deux historiens. Polybe fait aller Sempronius à Ariminium par voie de terre (III, 61-68) et Tite-Live (XXI, 51) par mer. Polybe donne le texte du traité d'Annibal avec Xénophanes (VII, 9) et Tite-Live en donne un autre, qui paraît être de pure fantaisie (XXIII, 33). Polybe déclare (IX, 5) que les Romains n'ont pas été avertis de l'approche d'Annibal, et Tite-Live cite (XXVI, 8) une lettre de Fulvius Flaccus qui les prévient. D'après Polybe (XI, 33) Scipion laisse le commandement à M. Junius Silanus et d'après Tite-

[1] Tite-Live écrit dans le XXXIII[e] livre (10) : *Polybium secuti sumus, non incertum auctorem quum omnium Romanarum rerum tum præcipue in Græcia gestarum*, et il avait dit dans le livre XXII (7) : *Ego, præterquam quod nihil haustum ex vano velim, Fabium æqualem hujusce bellli potissimum auctorem habui*. Mikhael en conclut que Fabius joue ici le même rôle que Polybe dans la 4[e] décade.

Live (XXVIII, 38), ce serait à Lentulus et Manlius Acindinus, etc.

En 1863, tandis que Carl Peter reprend sa thèse sur les sources de Tite-Live (*Livius und Polybius*, Halle, 1863), Nissen publie ses *Recherches critiques sur les sources des 4e et 5e décades de Tite-Live*, le premier ouvrage où l'analyse soit réellement poussée à fond. Il y établit que l'historien latin reproduit fidèlement son modèle grec toutes les fois qu'il le prend pour auteur principal, et qu'il ne se permet que de très rares additions, tantôt d'un pittoresque conventionnel, tantôt pour expliquer, plus ou moins heureusement, une expression géographique ou militaire. En tout cas, il n'intercale pas un fait, si insignifiant qu'il soit, dans la relation de son modèle, et les interpolations qu'il y ajoute sont des paragraphes entiers de quelque autre historien.

Ces conclusions une fois établies par un très long et minutieux travail, où pas une ligne des deux décades envisagées n'a été omise, Nissen ne veut pas terminer sans exprimer un avis sur la question de la deuxième guerre punique. Il relit les XXIe et XXIIe livres de Tite-Live après le IIIe de Polybe, et il n'y retrouve plus cette ressemblance complète qu'il vient d'observer sans interruption dans les décades suivantes. Aussi, pour lui, n'y a-t-il pas de doute possible : « On ne peut admettre en aucune manière, dit-il (p. 85), que Polybe ait été employé pour les livres XXI et XXII. L'analogie, dans ce cas comme dans quelques autres, par exemple la campagne de Scipion en Espagne et en Afrique, ne peut être attri-

buée qu'à l'emploi de sources communes. Les raisons en sont les suivantes :

1° Tite-Live donne fidèlement le texte primitif des originaux ; Polybe l'a revisé et corrigé critiquement ;

2° On peut s'expliquer pourquoi Polybe a fait les modifications qui sont rendues apparentes par les divergences des deux textes, mais il est impossible de comprendre comment Tite-Live aurait gâté son original par les additions ou modifications dont il s'agit ;

3° La concordance est trop grande pour que Tite-Live ait traduit Polybe aussi exactement, étant donnée sa manière superficielle de travailler (??) ;

4° C'est Tite-Live qui donne la version la plus développée, Polybe la plus courte ; c'est le contraire qui se produirait si le premier avait traduit le second [1].

L'ouvrage de Nissen avait à peine paru, que C. Böttcher se décidait à analyser les XXI[e] et XXII[e] livres de Polybe par les méthodes dont Nissen avait donné l'exemple, et il publiait le résultat de son travail

[1] Von einer Benutzung des P. in B. XXI-XXII kann gar nicht die Rede sein. Die Übereinstimmung muss hier wie in anderen Fällen, z. B. bei dem spanischen und afrikanischen Feldzug Scipios, auf Gemeinsamkeit der Quellen zurückgeführt werden.

Dabei gelten folgende Hauptgesichtspunkte :

1° Livius giebt den treuen ursprünglichen Text der Quelle ; Polybios den kritisch gesichteten und corrigirten ;

2° Es ist bei den Abweichungen durchgehends möglich anzugeben, warum Polybios geändert hat, unmöglich, warum Livius seine Quelle durch die fraglichen Zusätze oder Änderungen hätte verschlechtern sollen ;

3° Die Übereinstimmung ist zu gross, als dass Livius bei seiner flüchtigen Weise den Polybios so treu hätte übersetzen können ;

4° Jener giebt die ausführlichere, dieser die verkürzte Version ; das Umgekehrte findet durchgehends bei der Übersetzung statt.

sous un titre analogue à celui de son modèle : *Kritische Untersuchungen über die Quellen des Livius im XXI. und XXII. Buch*, dans la 5e livraison supplémentaire des *Jahrbücher für classische Philologie*, Leipzig, 1869. Nous reviendrons en détail sur cet ouvrage, qui intéresse directement notre sujet, et qui conclut comme celui de Nissen.

La question est reprise dans les années suivantes par Troger (Innsbrück 1870, *Der Annibalsweg in den Alpen*), par Peter (*Hist. Rom. Rell.*, Leipzig 1870) ; par Vollmer (*Quæritur unde belli Punici secundi scriptoris sua hauserunt. Dissertatio Götting.* 1872) ; par Wölfflin (*Antiochus von Syrakus und Cælius Antipater*, Winterthür, 1872) ; Posner (*Quibus auctoribus in bello hannibalico enarrando usus sit Dio Cassius. — Symbola ad cognoscendam rationem, quæ inter Livium et Polybium hujus belli scriptores intercedat Dissertatio historica....* Bonn. Georg, 1874) ; Keller (*Der Zweite Punische Krieg und Seine Quellen.* Marb., 1875) ; Hirschfeld (*Hat Livius im 21. and 22. Buche den Polybius benutzt*, dans le *Zeitschrift für Œsterr. Gymnasialwesen*), etc., etc.

Wölfflin combat l'opinion de Nissen et de Böttcher, ou plutôt il la déclare fausse, sans présenter d'argument contre elle. Il estime que Tite-Live a largement employé Polybe, mais l'a complété par quelques détails empruntés à d'autres originaux. On s'expliquerait ainsi les différences entre les deux textes quand Tite-Live est plus complet que Polybe, quoiqu'il n'y ait pas d'exemple, dans les 4e et 5e décades, de menues additions et intercalations ; mais ce qui resterait

mystérieux, ce serait l'absence, dans le récit de Tite-Live, de données extrêmement importantes que Polybe nous offre ; on ne comprendra surtout jamais comment l'historien latin se serait résolu à discuter, sur des chiffres incertains, la force de l'armée carthaginoise, sans arriver à une solution ferme, quand son prétendu modèle lui donnait l'effectif véritable, avec l'indication de la source où il l'avait relevé. Vollmer soutient la même opinion que Wölfflin, sans plus d'arguments. Tous deux admettent, ce qui est d'ailleurs hors de doute, que Tite-Live a utilisé quelques historiens latins. Wölfflin a groupé quelques fragments de Cælius, qui nous sont parvenus, et il en a retrouvé la copie assez fidèle dans Tite-Live, ce qui paraît établir que ce dernier a employé Cælius.

Posner, dans une thèse très originale, compare les textes de Polybe et de Tite-Live avec celui de Dion, et surtout avec les fragments de ce dernier que nous a conservés Zonaras. Il combat l'opinion, émise par Carl Peter en 1863 dans son *Livius und Polybius*, que Dion a copié Tite-Live comme celui-ci avait copié Polybe. Posner trouve que les textes de Polybe et de Zonaras se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent l'un ou l'autre à Tite-Live. Ils ont parfois des parties communes que l'on ne retrouve pas chez l'historien latin. D'autre part, Peter avait constaté que Zonaras et Tite-Live ont aussi des parties communes, qui font défaut chez Polybe. Celles-ci sont généralement, remarque-t-il, des anecdotes ou des fables un peu niaises, concernant les faits survenus dans le camp carthaginois. Il est facile de

voir combien ces diverses observations nous éclairent sur les originaux de Polybe et de Tite-Live : elles nous donnent à penser qu'un auteur unique a servi de modèle à Polybe, à Tite-Live et à Dion ; que les deux historiens grecs l'ont suivi de plus près que le romain, lequel pourrait bien ne l'avoir connu que par un intermédiaire ; d'autre part, cet original devait contenir ces fables, ces racontars que Polybe a rejetés comme indignes de l'histoire « pragmatique », et que Dion, comme Tite-Live, a soigneusement reproduits. Voilà qui semble nous ramener bien directement à Silenos, à ce Silenos, dont Polybe méprisait les anecdotes fabuleuses, et à qui Tite-Live, comme Cicéron, empruntait le songe d'Annibal ; à ce Silenos que l'historien latin a dû connaître par la traduction infidèle de Cælius, tandis que Polybe et Dion préféraient le lire dans l'original. Mais voici bien mieux : ce même songe d'Annibal, que Cicéron a pris dans Silenos, il est encore dans Zonaras (VIII, 22) venant de Dion [1].

Keller émet une théorie absolument distincte des précédentes : d'après lui, l'auteur commun à Polybe et Tite-Live ne serait pas un grec, compagnon d'Annibal, mais un latin, et il croit le découvrir en Lucius Calpurnius Pison, tribun en 149, consul en 133, et qui écrivit vers 146. Tite-Live le cite dans son XXVI[e] livre, mais ce Pison, qui peut avoir servi d'auteur principal pour les affaires d'Italie, n'a rien à voir avec la marche de l'armée carthaginoise en Gaule, telle que nous la trouvons dans Polybe ; il lui

[1] Posner, *passim*, et notamment p. **2, 8, 22.**

aurait donc fallu un modèle, s'il avait traité cette partie, et nous serions encore ramené à Silenos. D'ailleurs, les dates ne permettent guère de supposer que Polybe a travaillé d'après Pison, puisqu'il est allé en Gaule avant l'an 151 pour contrôler *de visu* les dires des chroniqueurs. D'autre part, que Tite-Live ait connu le texte de Silenos par Cælius ou par Pison, il importe peu, et on ne saurait le démontrer formellement.

Dans le compte rendu qu'il fait de l'ouvrage de Böttcher, Schæfer (*Historische Zeitschrift* de Sybel, t. XXIII, p. 436) en adopte les principales conclusions; il n'admet pas, cependant, que Tite-Live ait employé Cælius à l'exclusion de tout autre, et il cite certains passages où l'avis de cet historien est rejeté, d'autres où Valérius Antias, par exemple, est cité.

Hirschfeld est d'avis que Tite-Live n'a pas connu le texte de Polybe, mais qu'il a lu un ouvrage de Brutus, écrit d'après Polybe. Il invoque à l'appui de son opinion une phrase de Plutarque (*Vie de Brutus*, ch. IV). Mais Plutarque dit seulement que Brutus, la veille de Pharsale, prenait des notes dans Polybe. Ces notes de Brutus se sont peut-être trouvées à la disposition de Tite-Live; mais on ne sait ni dans quelle mesure Brutus avait réduit le texte de Polybe, ni si réellement Tite-Live a lu Brutus. Or, Tite-Live ne paraît pas avoir été homme à lire plus que le strict nécessaire! D'ailleurs, eût-il lu Brutus, qu'il n'en a pas moins fourni une relation où fourmillent les détails négligés par Polybe.

Valeton, dans son mémoire *De Polybii fontibus et auctoritate* (Utrecht, 1879), ne procède pas à de

nouvelles recherches personnelles, mais il résume très clairement et péremptoirement, semble-t-il, les conclusions de Mikhael, Nissen et Böttcher, et il donne une idée très exacte de la vie, du caractère et de l'œuvre de Polybe. Il fait ressortir, plus nettement que les critiques allemands, que Polybe a disposé de textes gréco-carthaginois inconnus de Tite-Live.

Nous retrouverons chacune des observations de détail auxquelles donne lieu la comparaison des deux textes en suivant ceux-ci parallèlement dans toute la partie qui nous intéresse.

VIII. — Comparaison des textes.

Polybe commence son livre III par un aperçu général du sujet qu'il va traiter ; il n'aborde l'histoire de la deuxième guerre punique que dans le paragraphe III, 6. L'exposé des causes et prétextes de cette guerre est assez développé (III, 6 à III, 12) et il est évident que cette discussion est l'œuvre personnelle de l'auteur. Il a consulté Fabius, Sosilos et Chæreas, qu'il cite et dont il combat l'opinion ; il a disposé, en outre, d'un auteur carthaginois ou gréco-carthaginois que ses successeurs ont ignoré ou négligé, puisqu'il expose les préliminaires de la guerre d'après une version toute différente de celle que nous trouvons chez les autres historiens.

Remarquons en passant que Polybe, dès qu'il trouve l'occasion de s'appuyer sur des textes officiels et authentiques, s'empresse d'en profiter : il a copié

dans les archives romaines les traités passés entre Rome et Carthage. Tite-Live, tout romain qu'il est, n'en a cure.

C'est avec le paragraphe 13 de Polybe, et le XXI, 5 de Tite-Live, que commence le récit des événements.

Annibal combat les peuples riverains du Tage et de l'Èbre. Cette guerre est rapportée en termes analogues par les deux historiens, mais, par une singularité que nous retrouverons plusieurs fois, quelques-uns des noms propres sont différents.

POLYBE.

Annibal, ayant pris le commandement, s'empressa de conquérir le peuple des Olcades; il se porta devant Althée, la plus forte de leurs villes, l'assiégea, et par des attaques vigoureuses, terribles, il s'en empara très vite. Là-dessus les autres villes, épouvantées, se rendirent aux Carthaginois. Il leur imposa des contributions, et ayant réuni une somme considérable, il revint hiverner près de la Ville-Neuve. Ayant payé généreusement ses subordonnés, réglé la solde et promis plus encore, il excita l'ardeur et les espérances de la troupe. L'été revenu, il repartit en toute hâte chez les Vaccéens, et enleva Helmantika par une attaque de vive force. Arbucala, par sa grandeur, le nombre et le courage de ses habitants, résista longtemps à un siège,

TITE-LIVE.

Il conduisit d'abord son armée sur le territoire des Olcades (ce peuple, situé au delà de l'Èbre, était plutôt dans la zone d'influence de Carthage, que sous son autorité), pour ne pas attaquer les Sagontins, mais être conduit par la suite naturelle des choses, ayant soumis tous les peuples voisins, et limitrophes de ceux-ci, à leur faire la guerre. Il emporte et pille Carteïa, ville riche, capitale des Olcades. Les villes plus faibles, frappées de terreur, payent une contribution, et acceptent le joug des Carthaginois. L'armée victorieuse, et riche de butin, revient à Carthagène pour hiverner. Là, par une large distribution du butin, et un règlement exact de la solde, Annibal se concilie les sentiments de tous ses concitoyens et alliés. Au printemps,

Polybe.

et fut prise d'assaut. En revenant, Annibal courut un danger immense et imprévu : Les Carpésiens, qui étaient le peuple le plus puissant de cette région, prirent les armes contre lui ; les peuples voisins s'étaient joints à eux, excités surtout par les réfugiés olcades et par les habitants échappés d'Helmantika. Si les Carthaginois avaient été forcés do recevoir leur choc en bataille rangée, ils auraient infailliblement succombé ; mais Annibal eut l'idée pratique et sage de se dérober en battant en retraite, et s'étant fait un rempart du fleuve appelé Tage, il réduisit le danger au passage du fleuve. Il se donnait le fleuve comme auxiliaire, ainsi que les éléphants qu'il avait au nombre de quarante, et ce projet réussit tout à fait d'une manière extraordinaire et conforme à son calcul. Les barbares s'efforcèrent de franchir le fleuve de vive force en plusieurs endroits, mais le plus grand nombre fut écrasé en débarquant, car les éléphants se promenaient le long du rivage et prévenaient toujours les assaillants ; beaucoup de ceux-ci furent massacrés dans le fleuve même par la cavalerie, qui surmontait plus facilement le courant, et combattait les fantassins de haut en bas. Enfin les troupes d'Annibal passèrent le fleuve à leur tour, et tombant

Tite-Live.

il porte la guerre chez les Vaccéens. Hermandica et Arbocala sont enlevées d'assaut ; Arbocala, par le courage et le nombre de ses habitants, prolonge longtemps sa défense.

Les fuyards d'Hermandica, et des exilés olcades dont la nation avait été soumise l'année précédente, se réunissent et excitent les Carpetani. Ils attaquent Annibal à son retour de chez les Vaccéens, et inquiètent son armée, encombrée de butin, non loin du Tage.

Annibal refusa la bataille, établit son camp sur la rive. Dès qu'il y eut un peu de tranquillité et de silence chez les ennemis, il passa le fleuve à gué ; il construisit son retranchement de façon que les ennemis eussent l'espace nécessaire pour passer ; il décide de les attaquer au passage. Il ordonne à ses cavaliers de charger les Espagnols quand ils les verraient entrer dans l'eau.

Il dispose la colonne d'infanterie sur la rive, avec les éléphants (il y en avait quarante). Les Carpetani, avec leurs renforts de Vaccéens et d'Olcades, étaient au nombre de 100,000 ; c'était une armée invincible, si l'on avait combattu en plaine. Naturellement braves, confiants dans leur nombre, et croyant que l'en-

POLYBE.

sur les barbares, leur tuèrent plus de 100,000 hommes. Ceux-là vaincus, il n'y eut plus personne, en deçà de l'Èbre, qui osât avoir la légèreté de tenir tête aux Carthaginois, si ce n'est les Sagontins.

TITE-LIVE.

nemi avait reculé par frayeur, que l'obstacle du fleuve retarde seul leur victoire, ils poussent une immense clameur, et se jettent dans le fleuve partout, sans aucun ordre, chacun allant au plus près. De l'autre côté, une grande troupe de cavalerie se jette dans le fleuve, et au milieu de celui-ci a lieu un combat très inégal. Le fantassin perdant l'équilibre, se fiant à peine au gué, pouvait être renversé par un cavalier, même sans armes, poussant vivement son cheval; le cavalier, sur son cheval qui avait largement pied jusqu'au milieu du fleuve, était libre d'agir où et comme il voudrait avec son corps et ses armes.

Le fleuve emporta une grande partie des assaillants; quelques-uns, entraînés vers l'ennemi par le courant, furent écrasés par les éléphants; les derniers, jugeant plus sûr de regagner la rive de leur côté, commençaient à se rallier en une seule troupe, mais avant que leurs esprits fussent remis d'une telle frayeur, Annibal avait formé son armée en carré et franchi le fleuve, et il les mettait en fuite. Il ravagea leurs champs, et en peu de jours les Carpetani se soumirent aussi. Dès lors tout le pays au delà de l'Èbre, excepté Sagonte, appartint aux Carthaginois.

La comparaison des deux textes donne lieu aux remarques suivantes :

1° La ville que Polybe appelle Althée se nomme Carteïa dans Tite-Live ;

2° Le récit de Tite-Live présente une foule de détails, de phrases même, qui se retrouvent exactement dans Polybe ; mais il est beaucoup plus long, quoique Polybe, comme le dit Nissen, soit assez prolixe. La différence ne tient pas à de simples développements littéraires, mais à des détails matériels, à de menus faits que Polybe a négligés. L'identité de certaines parties nous donne la certitude que les deux historiens ont suivi le même modèle, et que l'auteur grec l'a réduit plus que l'auteur latin ; Tite-Live, en expliquant qu'Annibal a placé son retranchement à quelque distance du Tage, nous paraît simplement avoir lu trop vite et traduit son original à contresens ; mais il est un point où il doit avoir raison contre Polybe : c'est quand il évalue l'effectif, et non les pertes, des Espagnols à 100,000 hommes.

Le commencement des paragraphes III, 15 et XXI, 6 montre encore une grande analogie entre les deux textes, celui de *Polybe étant toujours le plus bref :* Les Sagontins, épouvantés des succès d'Annibal, et se sentant menacés, envoient des ambassadeurs à Rome pour solliciter l'intervention des Romains pendant qu'il en est encore temps. Une mission vient de Rome pour examiner sur place la situation de l'Espagne et agir selon les circonstances.

A partir de là, nos deux historiens divergent : selon

Polybe, les ambassadeurs romains trouvent Annibal en quartiers d'hiver à Carthagène ; selon Tite-Live, le siège de Sagonte est déjà commencé quand la mission quitte Rome. Suivant le premier, Annibal accueille les ambassadeurs, leur explique les motifs de la guerre qu'il a entreprise ; suivant le second, il leur fait dire de ne pas débarquer, n'ayant pas le temps de les entendre. Polybe a dû copier un historien carthaginois, et Tite-Live un latin.

Le siège de Sagonte est raconté par Tite-Live avec une foule de détails remplissant les paragraphes 7, 8, 9, 11, 12, 14, 15. Polybe se borne à dire qu'Annibal y déploya la plus grande activité. Ici, plus encore que dans le passage déjà cité, il est impossible d'admettre que l'historien grec soit suivi par le latin.

Quant aux ambassades romaines à Carthage, elles ne sont pas rapportées de la même manière dans l'ensemble : d'après Polybe, il y en aurait eu deux ; d'après Tite-Live, une seule. Celle-ci, qui correspond à la seconde de Polybe, est rapportée en termes analogues par les deux historiens (III, 20-21 et XXI, 18), mais Polybe veut qu'il y ait eu deux ambassadeurs seulement, et Tite-Live en nomme cinq.

Après la déclaration de guerre, Polybe passe immédiatement aux préparatifs de l'expédition d'Annibal (III, 33) ; Tite-Live, au contraire, nous rapporte (19 et 20) divers incidents relatifs au retour des ambassadeurs romains par l'Espagne et la Gaule. Ces détails sont assez importants au point de vue politique pour qu'on s'étonne de les voir négligés par Polybe.

Il semble bien, ici, que Tite-Live ait employé des auteurs latins ignorés de ce dernier [1].

Les efforts des Romains pour détourner Ibères et Gaulois de l'alliance carthaginoise, l'attitude de ces peuples, et notamment des Volciani (sans doute les Volques, bien que Tite-Live les mette en Espagne), importaient singulièrement à l'historien politique. Au passage des ambassadeurs à Marseille, ils reçoivent cette nouvelle importante qu'Annibal avait déjà gagné les Gaulois. Polybe n'aurait certainement rien passé de tout cela s'il en avait eu connaissance.

[1] Dion, 169, écrit ce qui suit :

Ὅτι ὅσοι ἐντὸς τῶν Ἄλπεων ἐνέμοντο τοῖς Καρχηδονίοις συνεπανέστησαν, οὐχ ὅτι τοὺς Καρχηδονίους ἀντὶ τῶν Ῥωμαίων ἡγεμόνας ἀνθηροῦντο, ἀλλ' ὅτι τὸ μὲν ἄρχον σφῶν ἐμίσουν, τὸ δὲ ἀπείρατον ἠγάπων.

(Tous les peuples qui habitaient en deçà des Alpes passèrent du côté des Carthaginois, non qu'ils préférassent les avoir pour maitres au lieu des Romains ; mais ils haïssaient l'empire de ces derniers, et préféraient ceux dont ils n'avaient pas encore essayé.)

Dion nous donne une autre version non moins intéressante :

Ὅτι οἱ Ῥωμαῖοι Ναρβωνησίους πρὸς συμμαχίαν ἐκάλουν. οἱ δὲ οὔτε τι πρὸς τῶν Καρχηδονίων κακόν οὔτ' αὖ πρὸς τῶν Ῥωμαίων ἀγαθόν, ὥστε τοῖς μὲν πολεμῆσαι, τοῖς δὲ ἀμῦναι, πεπονθέναι πώποτε ἔφασαν, καὶ πάνυ δι' ὀργῆς αὐτοὺς ἔσχον, ἐπικαλοῦντες σφισιν ὅτι πολλα καὶ δεινὰ τοὺς ὁμοφύλους αὐτῶν ἐδεδράκεσαν. (Dion, 175.)

(Les Romains demandèrent aux Narbonésiens leur alliance ; mais ceux-ci dirent qu'ils n'avaient jamais été traités assez mal par les Carthaginois, ni assez bien par les Romains, pour combattre ceux-là et défendre ceux-ci ; ils étaient tout à fait irrités contre eux, leur reprochant d'avoir fait souvent beaucoup de mal à des peuples de leur race.)

Δίων δὲ Κοκκειανός τοὺς Ναρβωνησίους Βέβρυκας λεγει dit Val. (Extr. des *Schol. de Tzetz. sur Lycophr.*, 506.)

« Τῶν πάλαι μὲν Βεβρύκων, νῦν δε Ναρβωνησίων, ἐστι τὸ Πυρήναιον ὄρος. »

Les paragraphes XXI, 21 et 22, de Tite-Live, contiennent quelques détails sur les derniers préparatifs d'Annibal ; on peut les comparer au III, 33 de Polybe. Ce dernier ne fait mention ni du voyage à Gadès, ni du songe d'Annibal ; il n'y a de ressemblance entre les deux que pour l'énumération des troupes laissées en Afrique et en Espagne, mais les chiffres ne sont pas tout à fait les mêmes, ni présentés dans le même ordre.

Le nombre des fantassins envoyés en Afrique est évalué de part et d'autre à 13,850 ; mais les frondeurs baléares, dont Polybe ne donne pas le compte, sont au nombre de 870 d'après Tite-Live. Dans les troupes destinées à Asdrubal se trouvent, d'après Tite-Live, 200 Ilergètes ; Polybe en donne 300 ; Tite-Live compte 400 cavaliers liby-phéniciens et Polybe 450. Tite-Live attribue à Asdrubal 14 éléphants, Polybe 21. Ce ne sont pas là des différences provenant d'une erreur de copiste. L'ordre dans lequel ces troupes sont énumérées n'est d'ailleurs pas le même dans les deux ouvrages. Comment Tite-Live se serait-il imposé tant d'interversions s'il avait copié Polybe ? Pourquoi compliquer inutilement son travail de copie ? Ici, comme le remarque Böttcher, on ne saurait même admettre de source commune : l'analogie provient de ce que les uns et les autres ont une connaissance assez exacte des faits.

Les chiffres de Polybe, nous le savons par lui-même, ont été copiés sur l'inscription du cap Lacinien. Tite-Live aura suivi un auteur bien informé, qui avait recueilli ses renseignements à l'époque même du

départ d'Annibal, et les avait ainsi plus complets, plus rigoureux.

C'est avec les paragraphes III, 34 et XXI, 23 que commence la marche d'Espagne en Italie, qui fait l'objet de notre travail.

La ressemblance entre les deux textes commence au moment où Annibal va passer l'Èbre : l'un et l'autre auteur indiquent, pour la force de l'armée, 90,000 fantassins et 12,000 cavaliers, mais Tite-Live ajoute qu'Annibal en a formé trois divisions pour le passage de l'Èbre[1], et Polybe n'en dit mot. La conquête du pays au nord de l'Èbre est racontée en termes presque identiques par les deux auteurs, mais Tite-Live a remplacé les noms des *Æronisii* et *Andosini* par ceux des *Aucetani* et *Lacetani*, et il donne, sur le renvoi de 10,000 Espagnols dans leurs foyers, des renseignements plus circonstanciés que Polybe. L'origine de ces deux récits est évidemment la même, tant la ressemblance est grande, mais Polybe a plus abrégé que Tite-Live.

Ici apparaît, dans Polybe, cet important paragraphe III, 39, où il donne la longueur du trajet depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au débouché des Alpes, en six sections. Rien d'analogue dans Tite-Live.

D'où viennent ces chiffres donnés par Polybe pour les distances des Colonnes d'Hercule à Carthagène, de

[1] Nous disons : « trois divisions » et non « trois colonnes ». Le *tripartito* du texte latin indique seulement la division en trois parties, sans préciser si elles se suivent ou si elles marchent à même hauteur.

Carthagène à l'Èbre, de l'Èbre à Ampurias, d'Ampurias au Rhône, du Rhône à l'entrée des Alpes, et enfin de l'entrée à la sortie des Alpes? Il est impossible de le dire. On admet presque unanimement que l'explication insérée dans le texte après la quatrième de ces longueurs a été interpolée. Si elle était bien de Polybe, elle nous expliquerait comment il a pu avoir ses quatre premiers nombres, sans nous éclairer sur les deux derniers. Si elle a été interpolée, notre ignorance porte sur tous les chiffres donnés là par Polybe. Nous pouvons faire deux hypothèses : ou bien Polybe a trouvé ces mesures dans le travail d'un bématiste d'Annibal, ce qui est très possible ; ou bien, revenant d'Espagne avec Scipion, il a pu être accompagné par un bématiste romain, ce qui serait également très admissible. On sait que les anciens possédaient des odomètres d'un usage commode pour la mesure de ces grandes distances, et que des voitures parcouraient les chemins gaulois.

Sur quoi s'est-on appuyé pour affirmer que la phrase : « Les Romains ont mesuré et marqué cette route de huit en huit stades » était une interpolation? Sur ce que l'Espagne et la Gaule n'étaient pas encore provinces romaines lorsque Polybe écrivit son histoire, et sur ce qu'il n'y existait pas de voies romaines. Nous ne demandons pas mieux que de considérer cette phrase comme une interpolation ; mais il faut remarquer : 1° qu'elle figure sur tous les manuscrits connus ; 2° qu'elle exclut formellement l'idée qu'une voie romaine a été construite sur le parcours en question, et qu'elle signale simplement le travail des bématistes

romains sur une route parcourue sans cesse par des fonctionnaires romains ; ce travail pouvait s'être accompli sous les yeux mêmes de Polybe, s'il revint d'Espagne avec Scipion en l'an 151 ou 150. On dit également que le mille romain ne valait pas 8 stades, mais 8 stades 1/3. Cet argument ne nous paraît pas non plus devoir être pris en considération, car il est conforme à l'esprit de Polybe d'avoir écrit, pour simplifier : de huit en huit. Il faut songer à la longueur de l'expression grecque qui rendrait exactement : de 8 1/3 en 8 1/3. Quoi qu'il en soit, Polybe est seul à connaître et à donner ces chiffres ; Tite-Live les ignore. Comme la longueur du trajet parcouru par l'armée carthaginoise était un élément essentiel de cette histoire, ne fût-ce que pour frapper l'imagination du lecteur, on ne saurait admettre que Tite-Live ait passé sur ce paragraphe sans en tirer au moins le total des distances énumérées par Polybe, s'il avait lu l'ouvrage de celui-ci.

Tite-Live, de son côté, a donné dans le paragraphe XXI, 23, le récit de la rencontre d'Annibal avec les habitants du Roussillon, que Polybe a ignoré ou supprimé.

Après ces deux passages tout différents, les deux historiens en viennent aux affaires d'Italie, et ici l'emploi d'un même original est évident. Tite-Live se montre, comme dans les passages précédents, plus minutieux que Polybe : il nous apprend les noms des trois magistrats envoyés à Modène, tandis que Polybe en nomme un seul ; Tite-Live précise qu'il a été perdu 800 soldats et 6 enseignes, et Polybe n'en parle pas ;

ces deux détails, et quelques autres de moindre importance, font toute la différence entre les deux textes : l'ordre suivi est le même, et certaines phrases tout à fait identiques. Là encore, Polybe a suivi le même original que Tite-Live, mais en l'abrégeant davantage. Cet original, nous savons par P. Orose que c'est Fabius.

Les deux historiens repassent en Gaule avec Scipion (XXI, 26 et fin de III, 41) et présentent encore de grandes analogies pour tout ce qui concerne le débarquement de celui-ci et le passage du Rhône, mais avec de sérieuses différences, que voici :

Tite-Live donne plus d'indications sur la route suivie par Scipion ; en revanche, il ne dit pas que la bouche du Rhône près de laquelle se fait le débarquement s'appelle bouche des Marseillais. Il parle de l'envoi de 300 cavaliers en reconnaissance avant de revenir à Annibal. Dans Polybe, c'est le contraire.

Une différence plus sensible, c'est que, d'après Polybe (III, 42), Annibal avait acheté ou battu tous les peuples rencontrés jusqu'au Rhône ; les Gaulois qui essayent de l'arrêter au passage du fleuve viennent de la rive gauche, et se rassemblent seulement à la vue de ses préparatifs : ce sont donc des Salluvii. D'après Tite-Live, ce seraient des Volques qui auraient franchi le Rhône devant Annibal. Disons tout de suite combien cette seconde version paraît invraisemblable : il était plus difficile encore de franchir le fleuve avec toute la population des Volques Arecomices qu'avec une armée de 60,000 hommes, et on ne comprendrait pas que ce passage eût laissé

sur la rive droite les bateaux, assez nombreux, dont se sont servis les Carthaginois.

Polybe ajoute aussi, dans les premières lignes de III, **42**, qu'il y avait près de quatre jours de marche du camp à la mer. Tite-Live n'en parle pas.

Il y a encore une légère différence dans la manière dont les deux historiens racontent la formation de la flottille. Polybe, toujours attentif aux questions politiques, observe que les grands bateaux sont nombreux dans cette partie du Rhône, à cause des relations commerciales avec les ports de la côte ; quant aux nacelles « monoxyles », il dit qu'on en trouva un certain nombre, et qu'on en fabriqua beaucoup. Tite-Live, plus pittoresque, et peut-être moins exact, nous montre les mariniers improvisant pour cette occasion des nacelles creusées dans des troncs d'arbre, etc.

Le passage du Rhône commence, d'après les deux historiens, par l'apparition d'une foule de barbares sur l'autre rive, et le mouvement tournant d'Hannon. Le passage de ce dernier est raconté avec plus de détails par Tite-Live, qui nous dépeint les Espagnols passant le Rhône sur leurs boucliers avec leurs vêtements sur des outres (le contraire serait peut-être plus vraisemblable). Le combat sur la rive, bien que les deux relations ne présentent aucune différence quant au fond, n'est pas décrit en termes identiques, ni en suivant le même ordre.

Pour le passage des éléphants, la divergence est encore plus notable : Tite-Live le place aussitôt après le combat contre les Gaulois, avant l'arrivée de la mission cisalpine et l'apparition des cavaliers romains ;

Polybe, au contraire, ne fait traverser les éléphants que le lendemain, au moment de reprendre la marche vers les Alpes. D'après Tite-Live, une partie des éléphants aurait passé à la nage, tandis que Polybe ne donne que le procédé des radeaux, que Tite-Live décrit aussi pour finir.

Tite-Live a négligé de nous dire à quel moment Annibal avait été prévenu du débarquement de Scipion. D'après Polybe, ce fut après son combat contre les Gaulois. Quoi qu'il en soit, tous deux placent ici l'envoi d'une reconnaissance vers la mer (XXI, 29 et III, 44); mais Polybe, qui raconte les événements comme ferait un chroniqueur carthaginois, ne passe pas aussitôt au récit de la rencontre entre les deux cavaleries : il cite auparavant l'arrivée de la mission cisalpine (Magil) et l'assemblée où Annibal prend la parole. Tite-Live, au contraire, veut en finir avec la cavalerie, et pour plus de clarté, raconte immédiatement le combat des deux reconnaissances. Il le raconte, du reste, en supprimant ce détail caractéristique, soigneusement conservé par Polybe, que les cavaliers romains ont poussé jusqu'au camp.

La reconnaissance romaine, dans Tite-Live, rentre sans avoir rien reconnu.

Les discours tenus par les Cisalpins et par Annibal (III, 45 et XXI, 30) sont assez différents dans les deux auteurs. Celui que prononce Annibal mérite un examen particulier.

Polybe ne paraît pas supposer que le moral de la troupe fût déprimé, au contraire. Il fait donc parler Annibal sur un ton de joyeuse confiance, et après

quelques mots, il termine brièvement son allocution, en véritable chef, par un ordre. Dans Tite-Live, le tableau est poussé au noir, les troupes démoralisées; Annibal éclate en reproches. Toutefois, pour commencer, les arguments sont les mêmes, il n'y a qu'une transposition d'un mode majeur à un mode mineur.

Annibal, dans l'histoire de Polybe, rappelle à ses hommes ce qu'ils ont déjà fait; il leur dit qu'ils ont réussi dans toutes leurs entreprises, et que, pour la marche vers l'Italie, le plus fort est fait. — Dans Tite-Live, Annibal s'étonne de cette terreur subite : « Il y a tant d'années qu'il les mène à la victoire ! Et ils ne sont sortis d'Espagne qu'après avoir soumis à Carthage toutes les terres et tous les peuples de la péninsule... » Là, Tite-Live reproduit le discours que Polybe a placé avant le départ de Carthagène (III, 34) : « Indignés de ce que le peuple romain avait osé demander, etc... »

Tite-Live continue : « Que croient-ils donc qu'il y ait d'extraordinaire dans les Alpes?... » et ici, nous retrouvons, non plus un discours, mais les observations de Polybe (III, 48) quand il reproche à certains historiens d'avoir donné des Alpes une idée exagérée : le développement est le même, les propositions se succèdent dans le même ordre.

Certes, si quelque chose pouvait nous faire supposer que Tite-Live s'est servi du texte de Polybe, ce serait cette partie du discours d'Annibal où il reproduit des observations qui nous paraissaient personnelles à l'historien grec. Nous croyons plutôt que

Polybe emprunte les éléments de ses observations aux historiens originaux.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que le discours d'Annibal ait été composé par Tite-Live comme nous venons de le dire, au moyen de trois fragments distincts, et que son œuvre littéraire se soit bornée à choisir et à polir ces trois fragments. Le résultat, du reste, n'est pas heureux, car autant le discours reproduit par Polybe est bien en situation, digne d'un chef, capable de produire l'effet voulu, autant celui qu'a composé Tite-Live, malgré toute son éloquence, est invraisemblable et incapable d'intéresser le soldat.

Polybe entre dans d'assez grands détails sur les préparatifs de départ d'Annibal et sa formation de marche. Tite-Live passe sous silence ces renseignements d'ordre militaire.

Polybe place en cet endroit (III, 49) l'arrivée de Publius au point de passage. Tite-Live n'en parle que plus tard, mais dans les mêmes termes.

Annibal se met en marche : Tite-Live commence cette partie du récit (XXI, 31) par six lignes qui ne se trouvent pas dans Polybe et où il spécifie qu'Annibal ne prend pas le chemin le plus court. Rappelons-nous que dans la conférence avec Magil, Tite-Live a déjà parlé des hésitations d'Annibal, se demandant s'il combattrait Scipion ou s'il éviterait la bataille, et a fait ressortir que le parti d'éviter les Romains était pris à la demande expresse des Cisalpins. Polybe n'a pas dit mot de tous ces faits, importants au point de vue stratégique et même politique ; Tite-Live a

donc disposé de sources carthaginoises qui manquaient à Polybe.

Nous arrivons à l'Ile, Insula, Νῆσος. Elle est mentionnée par les deux auteurs, mais en termes assez différents : la rivière qui la borne est, dans Polybe, Scaras ou Scoras ; dans Tite-Live, elle s'appelle Sarar ou Saras. D'après Polybe, l'Ile est grande comme le delta d'Égypte, et limitée par une montagne ; Tite-Live dit seulement : un certain espace, ou un petit espace de terrain (*aliquantum* ou *aliquantulum*), il ne parle pas d'analogie avec le delta, ni de montagne fermant l'espace entre les deux cours d'eau. En revanche, il cite le nom du roi Brancus, que Polybe ignore ou omet.

Ce qu'il y a de plus grave, c'est que Tite-Live place les Allobroges à côté de l'Ile, tandis que Polybe ne les nommera que beaucoup plus loin, au moment de l'entrée en montagne. Matériellement, c'est une distance de 800 stades (140 kilomètres), que cette différence établit entre les deux positions de l'Ile.

Que disait l'auteur original ? Si c'est Polybe, nous le savons : il place les Allobroges à environ 800 stades de l'Ile. Si c'est Silenos ou un autre, nous ne le savons pas ; mais Polybe est venu sur les lieux, a vu l'Ile et ses habitants, traversé le pays des Allobroges : il est donc certain que s'il ne place pas ces derniers à proximité de l'Ile, ni dans l'Ile, c'est qu'ils n'y sont pas. C'est Tite-Live, ou peut-être Cælius Antipater, qui a inventé de parler des Allobroges à propos de l'Ile. Cælius était partisan du passage par le Petit Saint-Bernard ; il a dû, pour faire concorder cette hypothèse

avec le reste du parcours, relever sensiblement vers le Nord les différents points mentionnés dans le récit. Il a pu prendre la dangereuse initiative de placer l'Ile près des Allobroges ; puis, comme le fait remarquer Deluc, quand il a fallu parler de ces peuples que Polybe appelle Allobroges à l'exclusion de tous autres, il a dû se borner à les qualifier de montagnards.

Au moment où Annibal quitte l'Ile, son armée a été pourvue de tout par le souverain de ce petit pays, et elle est escortée par lui. Tite-Live passe ces quelques lignes, et il le faut bien puisque cette escorte, selon Polybe, va conduire les Carthaginois jusque chez les Allobroges, dont ils ont peur, et que l'historien latin a déjà qualifié d'Allobroges les peuples qui fournissent l'escorte.

Voici Annibal mis en route. C'est alors que Tite-Live se permet la plus redoutable interpolation que présente aucun texte historique, interpolation qui rend son récit complètement inintelligible.

Pour en bien comprendre la nature et la valeur, nous reprenons ici littéralement les textes : nos deux historiens ont raconté les aventures d'Annibal dans l'Ile, et terminent par la même phrase :

POLYBE.	TITE-LIVE.
Ayant pourvu la plupart des soldats de vêtements et de chaussures, il (le roi de l'Ile) leur rendit de grands services pour la traversée des montagnes.	Il (Annibal) reçut des vivres et une grande quantité d'objets de toute espèce, surtout des vêtements, que les froids bien connus des Alpes rendaient indispensables.

Si nous passons à peu près une page, la ressem-

blance reprend pour l'entrée dans les montagnes et le premier combat :

Polybe.	Tite-Live.
Alors les chefs des Allobroges, ayant rassemblé un nombre d'hommes suffisant, occupèrent les positions favorables par lesquelles il fallait nécessairement que les compagnons d'Annibal fissent leur entrée. S'ils avaient caché leurs intentions, ils auraient anéanti l'armée carthaginoise, etc.	Comme la colonne gravissait les premières pentes, apparurent des montagnards établis sur les hauteurs dominantes. S'ils s'étaient postés dans des vallées plus cachées pour se ruer au combat à l'improviste, ils auraient produit une grande panique et fait un carnage complet.

A partir de là, jusqu'à la fin du récit, l'analogie persiste, plus ou moins complète, et le parallélisme se soutient.

Qu'y a-t-il entre les deux passages que nous venons de citer? Du côté de Polybe, l'indication de l'escorte qui accompagne Annibal depuis l'Ile jusqu'à l'entrée des montagnes.

Ce parcours est de 800 stades, le long du fleuve, et il est fait en dix jours.

Voilà tout.

Du côté de Tite-Live, il y a bien autre chose :

« Le différend des Allobroges étant réglé, Annibal reprit son chemin vers les Alpes. Il ne prit pas par le plus court, mais tourna à gauche chez les Tricastins ; de là, il se dirigea vers les Tricoriens en passant le long de l'extrême frontière des Voconces, et il ne rencontra aucun obstacle avant d'arriver à la rivière Druentia. »

Ce passage, nous le reconnaissons : c'est à peu près

textuellement celui qu'Ammien a copié dans Timagène, et que nous avons reproduit plus haut, mais Tite-Live en a tout à fait changé le caractère. Dans Timagène, c'était un résumé en quatre lignes de tout le parcours d'Annibal entre le Rhône et l'Italie péninsulaire ; aucun combat n'y était mentionné.

Le géographe grec montrait l'armée carthaginoise franchissant le Rhône, puis les pays des Tricastins, des Voconces, des Tricoriens, passant les Alpes, et arrivant enfin sur cette *Druentia* dont parle Strabon, laquelle croise la route de Turin à Plaisance et doit être le Tanaro.

Comment Tite-Live a-t-il été amené à insérer ici ce passage de Timagène ? Pour bien le comprendre, il faut se rappeler où en était la question à l'époque où il écrivait. Comme il le dit lui-même, et comme Sénèque le répétera quelques années plus tard, la discussion est ouverte : les historiens originaux, Silenos et autres, n'ont pas défini par des noms propres les localités traversées par Annibal. Seul, Cælius a soutenu que le col franchi par les Carthaginois était le Petit Saint-Bernard, et il est aisé de réfuter cette opinion puisqu'il est avéré qu'Annibal est entré en Italie par le pays des Taurins. Voici donc Tite-Live fort empêché de donner quelque renseignement positif; il a dû se borner, comme les autres, à un récit très vague, où il est question d'une île mystérieuse et d'un col anonyme. Tout d'un coup, il trouve dans Timagène (ou dans l'auteur qui a servi de modèle à celui-ci) un fragment où les noms abondent : Tricastini, Vocontii, Tricorii, Druentia ! Il s'en saisit aussitôt;

mais où le placer? Les Romains du siècle d'Auguste connaissent à peu près l'emplacement des divers peuples gaulois; ils savent que les Tricastini sont voisins des Allobroges, et ont les Voconces au-dessus d'eux en s'éloignant du Rhône. Il faut donc faire passer Annibal chez les Tricastins avant qu'il entre dans les montagnes, c'est-à-dire dès la sortie de l'Ile. Et voilà le fragment placé!

Mais Tite-Live ne tarde pas à supposer que son nouvel auteur a dû se tromper : n'a-t-il pas mis en Italie la Druentia, que chacun sait bien être en Gaule, et près des Tricorii? Tite-Live va donc intervertir le passage de la Druentia et celui des Alpes.

Tite-Live a modifié le texte de Timagène pour l'intercaler dans son récit : il supprime la traversée des Alpes entre les *Tricorii* et la *Druentia*, car il ne connaît sans doute le Drouentias de Timagène et de Strabon que sous le nom de Tanarus; pour lui, il y a une ou deux *Druentia* en Gaule. Il a, du reste, de faibles notions de géographie sur la région alpine : la Durance, l'Isère, le Drac, les Tricoriens, les Voconces, les Allobroges, les Tricastins, sont dans un pêle-mêle inextricable. Un jour, on lui dit que la *Druentia* passe près d'Avignon; une autre fois, on lui apprend qu'il y a une *Druentia* chez les Tricorii; peut-être même lui dit-on que la même *Druentia* qui passera près d'Avignon a coulé d'abord près des *Tricorii*. En possession de ces importants renseignements, il rectifie Timagène : cette *Druentia* dont parle le géographe grec, ce ne peut être que celle qui coule près des Tricoriens. Elle n'est pas dans la Cisalpine. Et

d'ailleurs, Tite-Live en a une description en portefeuille, qu'il s'empresse de placer. Ce qu'il nous peint, c'est la Durance de Cavaillon ou d'Orgon. Aucun géographe moderne ne s'y est trompé, tous ont cité la description de Tite-Live pour la basse Durance. Les historiens n'ont pas pu admettre un instant que Tite-Live fît passer la basse Durance à Annibal après l'avoir promené chez les *Tricorii*, et ils ont eu raison de leur côté ; pour eux, la *Druentia* est, ou bien la haute Durance, ou bien le Drac. A vrai dire, nul ne sait ce qu'elle a été dans l'esprit de Tite-Live : il ne devait en avoir qu'une idée très vague, car il possédait bien mal la carte du pays alpin.

Si l'on a deux opinions différentes sur cette Druentia, suivant que l'on est géographe ou historien, c'est une troisième opinion que fait naître la critique du texte : la Druentia mentionnée dans le passage que Tite-Live a reproduit n'était ni la Durance, ni le Drac, mais bien le Tanaro, et il importe peu de savoir sur quel objet l'historien latin a voulu mettre cette étiquette. Il n'y a rien là qui nous doive surprendre, après l'analyse faite par Nissen des 4e et 5e décades. Deux relations différentes d'un même événement, qui se suivent et se contredisent, c'est ce que nous avons trouvé souvent dans la 4e décade, pour des faits bien connus, qui se déroulaient dans une région familière à tous. Des erreurs géographiques, il y en a sur la Grèce, et l'on voudrait qu'il n'y en eût pas sur les Alpes, dont la description reste si vague et si embrouillée dans Strabon ? Tite-Live se trompe donc sur la Druentia comme sur les Thermopyles.

Après le malencontreux fragment de Timagène (ou d'un auteur copié par Timagène), Tite-Live reprend le récit tel que le lui donnait son auteur principal.

Il ne souffle pas mot des 800 stades (142 kilomètres ou 96 milles) que Polybe fait parcourir à Annibal le long du fleuve entre l'île et l'entrée dans les montagnes, mais il déclare que l'armée carthaginoise marcha presque toujours en plaine, et il écrit (ceci de lui-même, à coup sûr, et sans copier qui que ce soit) un morceau descriptif, de pure invention, sur les montagnes et l'impression produite par ce spectacle nouveau sur les troupes d'Annibal.

A partir de là, comme nous l'avons dit, Tite-Live suit à peu près exactement Polybe, ou l'auteur original reproduit par ce dernier. Il n'en est que plus intéressant de noter les différences légères que présentent les deux textes.

Dans le récit du combat contre les Allobroges, que Polybe a soin de désigner par leur nom (III, 50 et 51), Tite-Live appelle les adversaires d'Annibal : les montagnards. Il décrit le sentier suivi par l'armée comme étant escarpé et à pic de chaque côté ; s'il entend par là que c'est un chemin de crête entre deux précipices, il n'en existe pas de semblable dans la réalité ; de plus, cette description serait difficile à concilier avec le reste du récit, où l'on parle des positions dominantes occupées par Annibal, et d'où il dévale sur le chemin. Ou bien Tite-Live s'est trompé, ou bien le double escarpement dont il parle doit être, d'un côté en descendant du chemin, de l'autre en remontant ; en d'autres termes, le chemin est en corniche.

Tite-Live n'est pas absolument d'accord avec Polybe sur les mouvements des montagnards. D'après l'historien grec, les Allobroges rentraient le soir dans une ville voisine ; d'après Tite-Live, ils retournaient dans des villages fortifiés (*castella*), et la ville que prit Annibal après le combat est la capitale de la région.

Après le séjour dans cette ville, Annibal marche, dit Polybe, « jusqu'à un certain point » ; Tite-Live, plus affirmatif, déclare que, pendant ces trois jours, Annibal fit beaucoup de chemin.

Le récit du second combat contre les montagnards (III, 53 et XXI, 34) est exactement le même dans Polybe et dans Tite-Live. Le premier déclare pourtant qu'Annibal avait prévu la forme de l'attaque qui allait se produire et avait placé en conséquence son infanterie à la queue de la colonne. Tite-Live ne voit là qu'une heureuse coïncidence. A dire vrai, on ne saisit pas trop sur quels indices Annibal pouvait juger qu'on l'attaquerait plutôt en queue.

Les indications de Polybe sont des plus sommaires pour la marche depuis le second combat jusqu'au col. Il a évidemment laissé de côté quelques indications que Tite-Live a reproduites plus soigneusement. Son « *per invia pleraque et errores* » est intéressant, et la phrase où il se trouve n'a pas pu être inventée par l'historien latin.

Arrivé au col, Annibal y séjourne (III, 54, et XXI, 35). C'est pendant ce séjour que Polybe lui fait montrer la plaine du Pô à ses soldats. D'après Tite-Live, au contraire, c'est seulement au départ de la colonne, au commencement de la descente.

Un peu plus loin, on arrive à un endroit où le chemin, en corniche, a été enlevé par un éboulement. D'après Polybe, le chemin est écorné sur une longueur de 3 demi-stades ; d'après Tite-Live, ce chiffre exprime la hauteur de l'escarpement.

Le travail accompli en cet endroit n'est pas le même suivant que l'on se fie à l'un ou à l'autre historien. D'après Tite-Live, on le sait, Annibal a employé, pour entamer la roche, le procédé, assez commun dans l'antiquité, de chauffer fortement la partie que l'on voulait détacher, et d'y verser ensuite de l'eau froide et acidulée pour la faire éclater. Polybe, au contraire, fait rétablir le chemin par un travail de remblai. Les deux procédés ont pu être employés en même temps pour aller plus vite.

D'après le texte latin, ce travail aurait duré quatre jours et les chevaux n'auraient passé qu'à la fin. D'après Polybe, il a fallu un jour pour rendre le sentier praticable aux chevaux et trois jours pour donner passage aux éléphants.

Le passage des Alpes une fois achevé, Polybe donne, d'après l'inscription du cap Lacinien, le nombre des soldats parvenus avec Annibal jusqu'en Italie. L'origine de ce renseignement ne permet pas d'élever le moindre doute sur son exactitude. Tite-Live, au contraire, a compulsé divers auteurs, et cite plusieurs chiffres, parmi lesquels il ne se décide pas à faire un choix. C'est là, nous semble-t-il, la preuve la plus décisive que Tite-Live n'a ni copié, ni même lu Polybe dans cette partie.

Essayons de conclure.

Laissons de côté, pour commencer, les passages particuliers à chacun des deux auteurs, comme le III, 39, où Polybe donne les distances parcourues par Annibal, et le XXI, 31, où Tite-Live résume, après Timagène, l'itinéraire des Carthaginois depuis le Rhône jusqu'aux Alpes. Ne nous occupons que des parties communes aux deux auteurs, de celles où ils présentent une ressemblance indéniable.

Il s'y trouve, nous l'avons remarqué, des différences tantôt insignifiantes, tantôt assez sérieuses entre les deux relations. Chacune d'elles contient des particularités qui ne se rencontrent pas dans l'autre. Si Polybe nous donnait plus de détails que Tite-Live, et surtout s'il n'y avait dans ce dernier qu'un très petit nombre de faits étrangers au texte grec, nous admettrions volontiers que Tite-Live a copié Polybe ; mais c'est le contraire qui a lieu. Qu'il s'agisse des opérations en Espagne, dans la Narbonnaise, sur le Rhône, dans les Alpes, c'est toujours la relation de Tite-Live qui est la plus longue, la plus circonstanciée ; de plus, les détails qu'elle contient en plus de ceux que nous donne Polybe font bien corps avec le récit, et il y en a sans cesse. Ils ne se présentent pas isolément, mais pour ainsi dire à chaque phrase. Il faudrait donc supposer, si l'historien latin a traduit Polybe, qu'il a incorporé constamment dans son original, tout en traduisant, des circonstances empruntées à un autre auteur. Or, c'est là un travail absolument étranger aux habitudes des écrivains anciens, et surtout à celles de Tite-Live. Nissen, qui l'a vu à l'œuvre lorsqu'il traduit Polybe,

n'a pas là-dessus un instant de doute, et ses conclusions s'imposent : Tite-Live n'a pas traduit Polybe, mais il a suivi les même originaux que lui. Polybe n'a conservé que les faits intéressants à son point de vue « pragmatique » ; Tite-Live n'en a éliminé qu'un petit nombre, et cela, nous dit Nissen, par négligence plutôt que de parti pris.

Les effectifs et les distances donnés par Polybe et qui manquent dans Tite-Live nous prouvent que celui-ci, non seulement n'a pas pris Polybe pour auteur principal, mais même ne l'a pas lu.

Y a-t-il un ou plusieurs auteurs principaux, communs à nos deux historiens ? Il ne paraît pas douteux qu'il n'y en ait deux, un Romain et un Carthaginois. L'histoire de la campagne en Cisalpine est empruntée, nous le savons, à Fabius. Celle des mouvements de P. Cornélius Scipion, des levées faites par lui, de sa navigation et de son débarquement, semble bien provenir de la même source, car elle est liée intimement à l'autre ; Timagène nous donne le tout en un récit unique, bien homogène, que Polybe et Tite-Live reproduisent par parties, en le coupant de manières différentes.

Pour ce qui concerne spécialement Annibal et l'armée carthaginoise, il est impossible d'admettre que l'auteur original soit un Romain. Le récit de Polybe (et celui-ci de Tite-Live), selon l'observation de Böttcher, est non seulement d'un témoin oculaire, mais d'un témoin particulièrement bien placé, admis dans l'intimité d'Annibal. Ce peut être Silenos ou Sosilos, mais nous sommes portés comme Nissen et Böttcher,

à admettre que c'est Silenos, dont l'œuvre était la plus complète et la plus vaste, et à qui Tite-Live a fait de nombreux emprunts. La relation de Silenos, semble-t-il, était presque un journal de marche ; Polybe a su lui conserver ce caractère, qu'elle présente moins nettement dans la version de Tite-Live. Celui-ci ne paraît pas, comme nous l'avons dit plus haut et comme le montre surtout le travail de Posner, avoir suivi directement Silenos ; c'est par Cælius qu'il l'a connu. Nous avons vu comment on pouvait attribuer à Cælius une opinion fausse sur le point de passage des Alpes, et le déplacement du nom des Allobroges dans le récit original.

Nous admettons donc, avec une assez grande probabilité, que le fond des deux relations provient de Silenos et de Fabius. Si l'on y ajoute les deux fragments importants interpolés, l'un par Polybe (énumération des distances, III, 39), d'après un bématiste carthaginois ou romain, et l'autre par Tite-Live d'après Timagène ou Fabius (?), on connaît à peu près la composition des deux ouvrages dans la partie qui nous intéresse.

Cela dit, quelles conclusions en tirerons-nous pour l'usage à faire des deux relations ?

La première, c'est que Polybe doit être employé avec la plus grande confiance. En comparant son récit à celui de Tite-Live, nous avons constaté qu'il avait un peu réduit le texte original, mais sans presque rien y ajouter. Nous n'y trouverons rien d'important qui ne soit dans Silenos, témoin oculaire des événements.

Soldat de profession, il a compris à demi-mot et bien exposé toutes les opérations. Surtout, il a refait le chemin d'Annibal dans un temps où le souvenir de celui-ci était encore présent à tous les esprits, puisqu'il restait quelques survivants de la génération d'Annibal. Il a donc vu par lui-même les localités et les peuples mentionnés par Silenos ; il a vu le point de passage du Rhône, l'Ile, les Allobroges, les deux défilés où avaient eu lieu les combats, le col et la descente vertigineuse en Italie. Il a vérifié l'exactitude des descriptions, les a corrigées au besoin en changeant ou ajoutant un mot. Comme il est plus intelligent que Silenos, sa relation a plus de valeur peut-être que l'original perdu pour nous.

Quant aux distances données par lui pour le trajet depuis les Colonnes jusqu'à la sortie des Alpes, nous avons déjà dit que nous en ignorions la provenance. En tout cas, ces mesures, qu'elles proviennent d'un bématiste carthaginois ou d'un Romain ayant accompagné Scipion, ne devaient pas se trouver dans l'auteur principal, Silenos ou un autre, que Polybe et Tite-Live ont suivi. Polybe les présente à part, groupées, sans trouver moyen de les fondre dans le récit des événements. Tite-Live les ignore. Il ne faut donc pas s'attacher, croyons-nous, à retrouver dans le texte des indications faites pour concorder strictement avec celles de cette énumération. Il semble que Polybe, par exemple, a pris dans le travail du bématiste l'indication ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων qui signifie *l'entrée des Alpes*, et dans le texte de Silenos celle d'ἀναβολὴ πρὸς τὰς Ἄλπεις, *montée vers les Alpes*, sans que ces deux

expressions, assez peu différentes, se rapportent rigoureusement à un même point. Il est très vraisemblable que, dans son récit, le chroniqueur a fait commencer la « montée vers les Alpes » au point où l'on quittait le Rhône pour gagner les montagnes ; le bématiste, au contraire, a pris pour limite de deux sections du parcours « l'entrée des Alpes », qui est toute autre chose. Il ne faut pas que l'emploi du mot ἀναβολή dans les deux expressions fasse croire à une concordance dont Polybe se souciait peu.

Il est assez difficile, également, de faire tenir dans une durée de quinze jours la traversée des Alpes, en plaçant le neuvième jour au col, si l'on veut que cette traversée conduise jusqu'à la plaine. Le bématiste a mesuré la distance depuis l'entrée jusqu'à la sortie des montagnes ; mais il semble que le chroniqueur n'a compté les jours que jusqu'au bas de la descente du col, où l'intérêt cesse avec les fatigues.

Quelque confiance que mérite Polybe, il ne faut pas considérer et traiter sa relation comme une œuvre personnelle, composée et rédigée. Si les sutures sont mieux dissimulées que dans Tite-Live, elles existent néanmoins, et les divers fragments doivent être étudiés à part.

Tite-Live, ayant suivi les mêmes originaux que Polybe, avec moins d'intelligence et d'exactitude, semblerait d'abord inutile. Mais il faut songer à cette foule de détails que Polybe a supprimés dans son récit, et que Tite-Live a conservés soigneusement. Certes, il faut les examiner un à un, en discuter la valeur avant de les employer ; mais c'est là l'œuvre

propre de l'historien ; et l'on sait qu'une erreur, dans ce cas particulier, aurait peu de conséquences, puisque les grandes lignes de la question seraient déjà établies d'après Polybe. Peut-on douter, d'ailleurs, de l'exactitude de certains faits comme la rencontre d'Annibal avec les habitants du Roussillon, le passage des soldats espagnols sur des outres et des boucliers, etc. ? Nous dirons même que, pour quelques détails où Polybe et Tite-Live ne sont pas absolument d'accord, il peut arriver que le dernier reste plus près de la vérité !

Il y a, dans le texte de Tite-Live, deux taches, deux taches énormes qui gâtent tout le tableau : la première, c'est l'introduction des Allobroges dans l'Ile ou près de l'Ile, et leur suppression dans la région où se livre le premier combat. Ici le doute n'est pas permis : Polybe, nous l'avons répété et nous le répétons encore, est venu dans le pays, a vu l'Ile et les Allobroges, visité le lieu du combat et la ville pillée par Annibal. Aucune erreur ne serait admissible de sa part sur ce point. Tite-Live, qui est resté à Rome, et qui, serait-il allé dans les Alpes, n'aurait plus retrouvé de tradition exacte sur Annibal, n'a aucune autorité en pareille matière.

L'ignorance de son siècle sur cette partie de l'histoire et sur la géographie de la région alpine lui a fait commettre sa seconde erreur, l'interpolation du fragment déjà reproduit par Timagène. Les historiens ont toujours traité le récit de Tite-Live comme s'il formait un tout homogène, et ils se sont évertués à placer les Tricastins, les Voconces, les Tricoriens, entre les

Allobroges et la Druentia; mais la présence d'un passage identique dans Timagène ne laisse pas de doute sur l'interpolation opérée par Tite-Live. Il y a donc lieu d'étudier ce fragment à part.

Il est d'origine douteuse, d'allure peu rassurante, soit dans la forme où nous le présente Timagène, soit dans celle que Tite-Live lui a donnée. S'il confirme les conclusions générales tirées du récit de Polybe, nous l'admettrons (séparément); s'il les contredit, nous le rejetterons, car en présence du récit de Silenos, il n'a aucune valeur historique.

Ainsi nous étudierons le parcours d'Annibal d'après Polybe et d'après Tite-Live, après avoir rayé dans ce dernier le nom des Allobroges, et supprimé le fragment dont nous venons de parler. Nos deux textes se réduisent alors à deux versions presque identiques d'un même récit, et il est aisé de les accorder pour en tirer un travail plus complet.

IX. — Les connaissances géographiques des anciens.

Polybe, comme historien, mérite une confiance absolue; mais ses notions sur la géographie sont celles de son temps, peu étendues et très erronées, et chaque fois qu'il les fait intervenir, elles jettent une lumière fausse sur le récit. Quand, par exemple, M. Montanari lit qu'Annibal a remonté le Rhône vers l'Orient, cette contradiction le frappe; il aime mieux croire à une erreur sur l'identité du fleuve que sur sa direction, et

il conclut qu'il s'agit de la Durance. Or, il n'y a aucune confusion dans l'esprit de Polybe ; seulement, sur sa mappemonde, le Rhône est orienté comme la Durance sur la nôtre. Nous pourrions citer d'autres erreurs de natures diverses, capables d'influer plus ou moins sur la solution de notre problème, et qu'un aperçu rapide de la science géographique au temps de Polybe permettra d'écarter.

Au point de vue de l'étendue, c'était peu de chose que le monde connu des anciens. A l'époque où Polybe écrit son histoire, les Grecs ont parcouru quelques rares chemins à travers la Gaule ; on a franchi les Alpes une fois ou deux ; mais de véritables reconnaissances, de descriptions même sommaires, il n'y en a pas. Le peu qu'on sait sur la Gaule, les Alpes, la Germanie, la Scythie, est extrêmement confus. On croit que le Danube relie la mer Adriatique à la mer Noire ; que le Rhône prend ses sources tout près de là, etc. Pythéas a poussé une pointe jusqu'à l'extrémité de la Bretagne, mais très vite, et il n'a rapporté que des renseignements généraux, intéressant plutôt la météorologie que la géographie. Polybe essaiera de suivre ses traces, mais n'ira même pas aussi loin. D'ailleurs, ces voyages isolés, rapides, ne suffisaient pas à faire connaître le pays.

Ce qu'on connaissait, on le connaissait mal.

L'usage des cartes est tellement entré dans nos mœurs ; l'homme moderne, qu'il soit militaire, ingénieur, marin, savant, commerçant, et lors même que ses fonctions ne l'obligent pas à manier journellement des cartes géographiques, y est si bien accoutumé

depuis l'enfance, qu'il ne conçoit plus la possibilité de se tromper sur la grandeur, la forme, l'orientation des lignes du terrain ou des régions. Il nous est presque impossible, sans un violent effort, de nous placer dans l'état d'esprit d'un ancien, tenu sous l'empire de nombreuses erreurs fondamentales, avec lesquelles il accorde toutes les observations qu'il fait sur les pays qu'il visite.

Les anciens savaient, depuis longtemps, que la terre est ronde, et ils en avaient mesuré la circonférence avec assez de précision. Partant de là, ils avaient inventé les coordonnées géographiques, longitude et latitude, et en avaient fixé la relation avec les longueurs mesurées sur la sphère.

Le principe était posé, mais l'application laissait à désirer. On obtenait les latitudes avec une précision suffisante pour dresser le canevas d'une carte générale, mais il n'en était pas de même des longitudes. Au III[e] siècle avant J.-C., Eratosthène détermine les latitudes de Syène et d'Alexandrie en mesurant la longueur de l'ombre portée par un gnomon, et il ne commet qu'une erreur de quelques minutes (24° au lieu de 24° 5′ 23″ à Syène, et 31° 8′ 34″ au lieu de 31° 12′ 53″ à Alexandrie). Hipparque, à peu près contemporain de Polybe, avait étudié les phénomènes célestes et indiqué tous ceux qu'on pouvait utiliser pour la détermination des latitudes. Il avait dressé des tableaux indiquant les apparences célestes pour tous les parallèles sur le méridien de Rhodes. Il indiquait sans doute pour chacun la longueur du gnomon, la hauteur maximum du soleil au-dessus de l'horizon,

la longueur du jour solstitial, etc. C'est du moins ce qui semble résulter du passage assez obscur que Strabon consacre à ce travail [1]. Mais il paraît que ces divers renseignements furent rarement utilisés. Peut-être faut-il l'attribuer à l'impossibilité de faire le point complètement, car on n'avait pas la moindre précision dans la détermination des longitudes.

Celles-ci devaient être obtenues en enregistrant les heures auxquelles se produisait un même phénomène céleste dans différentes localités. L'observation d'une éclipse ou d'une occultation était aisée à faire, mais on n'appréciait l'heure que très grossièrement.

« Ptolémée dit qu'une éclipse de lune qui avait commencé à Arbelles à 5 heures, avait commencé à 2 heures à Carthage. On en concluait donc trois heures d'intervalle ou 45 degrés de longitude entre ces deux villes. Des connaissances plus exactes ont fait voir depuis qu'elles n'étaient pas éloignées l'une de l'autre de plus de 33° 45′ ; d'où il résulte qu'on s'était trompé, soit à Carthage, soit à Arbelles, de 45 minutes de temps sur le commencement de cette éclipse [2] ». On se contente par conséquent d'estimer la position des localités d'après les mesures itinéraires.

En procédant ainsi, Hipparque commet de très fortes erreurs. Il augmente de 6 degrés la longitude du Cap Sacré d'Ibérie (cap de Saint-Vincent) et de 3° 45′ celle de Gibraltar, d'où une erreur de 2° 15′ sur un intervalle qui ne dépasse pas 3° 10′, etc. Polybe,

[1] II, p. 131-135.
[2] Gosselin, I, p. 5.

moins savant encore en astronomie et en géographie mathématique, déformera bien davantage le contour des continents.

Les anciens connaissaient à coup sûr les procédés élémentaires de l'arpentage, qui permettent de lever la carte d'un pays par petites parcelles, en évitant toute mesure d'angle, et en chaînant des lignes droites. Ces procédés avaient pu être étendus à des régions considérables, comme la vallée du Nil, car Eratosthène paraît avoir évalué la distance de Syène à Alexandrie au moyen du cadastre égyptien. Si grandes que fussent les erreurs totales que pouvait entraîner la généralisation de l'arpentage, on aurait eu ainsi des cartes moins inexactes qu'en se privant de tout lever régulier. Mais de toute façon, il ne fallait pas songer à faire la carte de pays vastes, accidentés, médiocrement peuplés et quelquefois encore barbares, comme la Mauritanie, l'Espagne, la Gaule, l'Italie, et encore moins les relier entre elles sans une triangulation préalable. Ce qui a manqué à la topographie et à la géographie anciennes, ce dont on ne trouve pas de traces, c'est la mesure des angles. On se borne à mesurer des longueurs, et non pas en ligne droite, mais suivant les chemins [1].

Ces mesures d'itinéraires, multipliées, réitérées, re-

[1] « Chez les anciens comme chez les modernes, dit Walckenaer, ce n'est point par les observations astronomiques que l'on est parvenu à déterminer, assez approximativement, la longitude et la latitude d'un nombre de lieux suffisant pour asseoir les bases d'un système géographique, mais par les itinéraires. » (III, p. XX.)

coupées durant des siècles, avaient fini par donner une connaissance à peu près suffisante du bassin oriental de la Méditerranée. On y obtenait, du reste, une exactitude remarquable. Les bématistes attachés à toutes les armées avaient une grande habitude des mesures au pas, et l'on est surpris de la précision des chiffres fournis par ceux d'Alexandre, chargés de reconnaître les routes d'Asie pendant la conquête. De plus, il existait des odomètres. Vitruve [1] en décrit deux : l'un destiné à compter les tours de roue d'une voiture, se compose d'un tenon fixé sur l'essieu et engrenant à chaque tour avec une roue dentée, sur l'axe de laquelle un autre tenon agit de même vis-à-vis d'une autre roue, etc. Un autre appareil est destiné à mesurer le parcours des bateaux ; il est à peu près semblable au premier, la roue de la voiture étant remplacée par une roue à palettes qui plonge dans l'eau, à sa partie inférieure, d'une quantité constante. L'emploi de ce dernier appareil n'était possible, comme on le voit, que dans la Méditerranée, et il exigeait un temps absolument calme. Aussi les mesures d'itinéraires maritimes sont-elles moins précises que celles des itinéraires par voie de terre.

Les renseignements fournis sur ces derniers sont toujours très exacts. Si l'on tient compte, en outre, du soin avec lequel Polybe choisissait ses auteurs, on doit accepter en toute confiance les longueurs qu'il donne. L'exemple le plus intéressant pour nous, à cet égard,

[1] Livre X, chap. IX (ancien XIV) : *Qua ratione rheda vel navi vecti peractum iter dimetiantur.*

sera celui que nous offre le paragraphe III, 39, où sont énumérées les distances de Gibraltar à Carthagène, de Carthagène à l'Èbre, de l'Èbre à Ampurias, etc.

Des Colonnes d'Hercule à Carthagène, il y a, selon Polybe, 3,000 stades, soit 532 kilomètres. Le livret d'étapes de l'état-major espagnol nous donne, d'Algésiras à Carthagène, 521 kilomètres, en passant par Malaga, Almeria et Aguilas, c'est-à-dire en suivant presque toujours le rivage. Or, le chiffre de Polybe est arrondi ; 2,900 stades donneraient seulement 515 kilomètres, et enfin les deux chemins peuvent différer en quelques points de leur tracé ; la concordance est donc aussi parfaite que possible. L'écart, en tout cas, est seulement de 1/50 de la longueur mesurée.

De Carthagène au passage de l'Èbre, Polybe donne 2,600 stades, soit 461 kilomètres. Le livret d'étapes en donne 459 de Carthagène à Amposta par Valence.

De l'Èbre à Emporion, Polybe donne 1600 stades, c'est-à-dire 284 kilomètres. Le livret d'étapes espagnol indique 274 kilomètres pour le trajet d'Amposta à Girone, et il y en a 30 de Girone à Ampurias. Total : 304[1]. Les itinéraires romains portent 184 milles, soit 272 kilomètres, de Tortose à Girone[2], ce

[1] En suivant cet itinéraire sur la carte des étapes au $\frac{1}{500.000}$, on constate que les distances sont augmentées à deux ou trois reprises par un trajet de 1, 2 ou 3 kilomètres à faire en dehors de la route pour gagner le gîte d'étapes. En se bornant à suivre la route, on ne trouve que 293 kilomètres d'Amposta à Ampurias.

[2]

Dertosa	»	milles.
Sub Saltu	37	—
Tarracone	21	—
Palfuriana	17	—

qui ferait 302 de Tortose à Ampurias, et 295 seulement d'Amposta à Ampurias.

En résumé, les chiffres donnés par Polybe pour les trajets de Gibraltar à Carthagène, de Carthagène à Amposta, et d'Amposta à Ampurias, diffèrent de 2 à 11 kilomètres des chiffres donnés par d'autres itinéraires[1]. Il semble donc qu'on se tienne dans une limite très raisonnable en admettant un écart maximum de 15 à 20 kilomètres, toutes les fois que l'obligation de suivre une vallée, ou le rivage de la mer, ou de passer par certaines localités déterminées, assure une identité presque parfaite entre les chemins visés par les uns et les autres.

Dans sa thèse sur la géographie de Polybe, M. Schmidt a rassemblé toutes les mesures données par ce dernier ou citées d'après lui par Pline et Strabon. Elles sont ordinairement d'une très grande exactitude, et la vérification pèche surtout par l'insuffisance de nos moyens. Pour l'Afrique et l'Asie, nous ne disposons que de cartes à trop petite échelle pour atteindre à la précision voulue.

Antistiana	13	milles.
Ad fines	17	—
Barcinonesive Arragone	20	—
Prætorio	17	—
Sæterras	15	—
Aquis Voconii	15	—
Gerunda	12	—
	184	—

[1] Le total des trois chiffres est d'ailleurs rigoureusement identique à celui que nous donne la mesure sur la carte. Il semble que Polybe ait pris une liste où les distances étaient comptées uniformément depuis l'origine.

D'une manière générale, les géographes postérieurs à Polybe le tiennent dans une très grande estime, et quand ils rencontrent plusieurs chiffres différents pour une même distance, c'est toujours à celui de Polybe qu'ils donnent la préférence. Polybe, de son côté, paraît avoir emprunté ses chiffres à de très bons auteurs, et surtout à Eratosthène.

Strabon, qui est grec et postérieur de deux siècles seulement à Polybe, convertit ses stades en milles à raison de 8 stades 1/3 par mille, Pline à raison de 8 stades par mille ; car, depuis Artémidore, le stade a été modifié pour faciliter la réduction en milles. C'est une erreur dont il faut tenir compte dans l'évaluation des longueurs indiquées par Pline d'après Polybe.

Nous avons pu vérifier une trentaine de mesures fournies par Polybe, et nous les avons trouvées généralement exactes. Il va de soi que les distances données pour les parcours maritimes ne sont pas susceptibles d'une vérification très précise, mais la différence entre le chiffre de Polybe et celui que nous lisons sur nos cartes ne dépasse jamais 1/25 de la distance.

Il faut faire exception, cependant, pour certaines régions reculées sur lesquelles les renseignements des navigateurs paraissent inexacts. Polybe a dû se trouver victime, comme la plupart de ses contemporains, d'une confusion d'unités. Il a bien vu le danger, et s'est efforcé quelquefois de l'éviter, en réduisant les chiffres d'Eratosthène, mais il l'a fait d'une manière insuffisante.

Les Grecs donnaient le nom de stades à toutes leurs mesures itinéraires. Les marches d'Alexandre et le périple de Néarque sont évalués avec un stade égal à

notre hectomètre (1111 + $\frac{1}{9}$ au degré, ou $\frac{1}{400.000}$ du méridien). « Dans une course de 433 lieues marines, dit à ce sujet Gosselin[1], la précision la plus scrupuleuse trouverait à peine 6 à 7 lieues de différence. » Le stade d'Ératosthène est de 700 au degré; celui de Ptolémée sera de 500; celui de Polybe, qui est le stade grec ordinaire, est de 625 au degré, etc.

« En remarquant l'inégalité des diverses mesures qui étaient présentées sous la dénomination générale de stades, on concevra, dit Gosselin, que leur emploi a dû produire chez les anciens les mêmes méprises que les expressions de lieues ou de milles ne cessent de produire parmi nous quand on néglige d'énoncer la valeur qu'on y attache. De là sont nées les contradictions apparentes entre la plupart des voyageurs anciens, les accusations d'imposture que leur ont prodiguées les géographes grecs, et que les modernes n'ont cessé de répéter après eux[2].....

« Nous sommes autorisés à conclure que les périples particuliers qui ont servi à dresser la carte du monde connu ont été construits avec des mesures différentes. Nous n'aurions pas besoin de prouver autrement que l'usage de ces mesures a existé chez les anciens, puisque leur existence est démontrée par l'emploi même qui en a été fait sur de longues étendues de côtes, et pour des séries de distances qui se suivent sans interruption, mesurées avec le même modèle[3].

[1] *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens.* Paris, 1813, t. IV, p. 304.

[2] IV, 313.

[3] Walckenaer, t. III, préf.

« Censorinus dit qu'il y a diverses espèces de stades, et il cite l'olympique, l'italique, le pythique, de 600, 625 et 1000 pieds. Hérodote fait mention d'une coudée de Samos égale à la coudée royale ; par conséquent, le stade de Samos devait être différent du stade olympique. Héron d'Alexandrie fait mention d'un pied et d'un stade philistérien ou royal, différents du pied et du stade italique. Enfin, Aulu-Gelle dit qu'indépendamment du stade olympique, il y a dans la Grèce même d'autres stades de 600 pieds, mais que ces pieds sont plus courts. *Inconstantiam mensuræ diversitas auctorum facit*, dit Pline à propos de la Perse. »

Ce grand nombre d'unités nous explique les erreurs de Polybe sur le périple du Pont-Euxin, par exemple, sur la distance de Rhodes à Chypre, et quelques autres de la même région ; dans la Méditerranée occidentale, où les mesures sont faites uniquement en stades usuels, on ne trouve pas de semblables erreurs.

Mais, si les distances itinéraires données par Polybe sont exactes, les formes qu'il en déduit pour les continents sont des plus fausses. L'absence de toute mesure angulaire désoriente complètement les grandes lignes du terrain. De plus, il est un fait qui paraîtra surprenant, de la part d'un homme aussi soucieux de vérité que Polybe ; c'est qu'il n'a jamais cherché à dresser une carte générale au moyen des différentes distances qu'il connaissait. L'espèce de triangulation ainsi exécutée lui aurait peut-être fait apercevoir et redresser quelques-unes de ses erreurs.

« Il n'est pas douteux, dit M. Schmidt (p. 18), qu'il a commis de nombreuses erreurs, parce qu'il ne s'est

jamais avisé de se placer sous les yeux le tableau de toutes ses distances. Il a décrit de nombreux territoires, recueilli une quantité de mesures, mais ne les a jamais rassemblés pour tracer une carte (πίνακα γεωγραφικὸν); et il n'a jamais dessiné une image d'ensemble de la terre. C'est ainsi qu'il rejette avec tant de passion le chiffre donné par un autre géographe, sans s'apercevoir que lui-même soutient ici un nombre tout différent de celui qu'il a donné ailleurs. »

Polybe écrit en effet, dans un passage cité par Strabon, que la distance des Colonnes d'Hercule est d'environ 8,000 stades, et celle de Narbonne au détroit de Messine de 11,200 stades, chiffres exacts si on mesure les distances par les routes. Le triangle Gibraltar-Narbonne-Messine est, d'après lui, très aplati : la distance d'Ostie à Carthage étant de 3,000 stades (chiffre exact), celle de Narbonne à la côte d'Afrique ne lui semble pas devoir être beaucoup plus grande ; les deux tiers seulement de cette distance, soit 2,000 stades, donnent approximativement la hauteur du triangle considéré, de sorte que la base Gibraltar-Messine aura environ 18,800 stades (on peut la calculer comme

$$\sqrt{8,000^2 - 2,000^2} + \sqrt{11,200^2 - 2,000^2}).$$

Or, dans un autre passage, cité par Pline, Polybe donne pour cette même distance Gibraltar-Messine un peu plus de 10,000 stades, ou 1800 kilomètres, chiffre très voisin de la vérité. Il n'a donc pas essayé de faire concorder ses chiffres les uns avec les autres.

Il compte, d'autre part, 8,800 stades des Colonnes à

Carthage, sans doute en naviguant le long de la côte, et ce chiffre est assez exact (près de 1600 kilomètres). D'Afrique au cap Lilybée, à la pointe de la Sicile, il compte 1000 stades, ce qui n'est pas loin de la vérité (il y a 150 kilomètres du cap Bon au cap Lilybée, et 200 kilomètres de Carthage à Lilybée). Il y aurait donc, de Ceuta au cap Lilybée, près de 10,000 stades en passant par Carthage, chiffre également inconciliable avec les 18,800 stades de Gibraltar à Messine donnés plus haut. On pourrait multiplier ces exemples.

Polybe traite donc les données numériques des explorateurs et des bématistes comme les historiens de son temps traitent les chroniques : il les cite isolément et ne parvient pas à les combiner. De plus, il n'imagine pas que les distances mesurées suivant les chemins puissent différer sensiblement des distances à vol d'oiseau.

Quiconque a fait tant soit peu de topographie sait à quelles singulières illusions, à quelles désorientations énormes on est exposé si l'on n'enregistre pas sans cesse, et avec le plus grand soin, les angles que font les côtés successifs d'un cheminement. Polybe en vient à défigurer complètement les continents et les territoires. Il donne à l'Italie ainsi qu'à la plaine du Pô, une forme triangulaire, et le triangle paraît être une figure de prédilection à laquelle il ramène tous les contours. C'est le résultat du développement rectiligne auquel il soumet les itinéraires. On s'étonnera davantage des erreurs qu'il commet sur les dimensions de la plaine du Pô. De Sena (Sinigaglia) au fond de l'Adriatique, il admet plus de 2,500 stades (444 kilo-

mètres) et pourtant il sait que de Séna jusqu'à la ville d'Aquilée, il n'y a pas 1483 stades (263 kilomètres). Il place donc le fond de la mer Adriatique bien au delà d'Aquilée. On s'explique cette erreur en se rappelant qu'il estime, avec raison, la longueur de la côte d'Illyrie à 6,150 stades (1100 kilomètres) entre les monts Acrocérauniens (cap Glossa) et le fond du golfe. Or, la côte illyrienne est une des plus découpées qui existent, et quand Polybe en développe la longueur suivant une ligne droite, il creuse le fond du golfe de Trieste de 200 kilomètres au delà de sa véritable position.

Il évalue à 3,600 stades (649 kilomètres) la longueur de la plaine du Pô prise au pied de l'Apennin, et à 2,200 stades seulement (390 kilomètres) la longueur mesurée le long des Alpes, et selon son usage il les voit en ligne droite. La plaine du Pô se trouve donc former un triangle dont les côtés ont respectivement 390, 640 et 445 kilomètres. On voit à quelle déformation il en vient. Pour nous, le côté dessiné par le pied des Alpes est beaucoup plus long que Polybe ne l'imagine; il a au moins 600 kilomètres (au lieu de 390). En revanche, celui qui est formé par l'Apennin n'en a que 500 (au lieu de 640) et la côte n'en a pas 300 (au lieu de 445). De plus, on ne peut concevoir le moyen d'assimiler cette plaine à un triangle.

Revenons à la Gaule transalpine, qui nous intéresse plus directement.

Toute la côte, de Gibraltar à Narbonne, est à peu près en ligne droite, selon Polybe; il en est de même de Narbonne à Messine; l'angle formé à Narbonne par

ces deux lignes est extrêmement obtus, et la ligne Gibraltar-Messine va exactement de l'Ouest à l'Est. La côte de la Narbonnaise s'écarte donc peu de la direction Est-Ouest. Les Pyrénées, qui lui sont perpendiculaires, sont orientées du Sud au Nord, et la côte de l'Atlantique court de l'Ouest à l'Est, jusqu'à l'embouchure de l'Elbe.

Le Rhône coule le long des Alpes. Or, les Alpes forment le côté Nord-Ouest du triangle cisalpin, dont nous venons de parler; le Rhône coule donc du Nord-Est au Sud-Ouest. Polybe est peu renseigné sur son cours supérieur : il place la source du Rhône immédiatement au nord de la mer Adriatique, chez les Gaulois Ardyes, qui pourraient bien être, dans son esprit, les Ardiens de l'Illyrie[1]. Les Alpes et l'Apennin se rencontrent à l'extrémité occidentale de la plaine cisalpine, aux sources du Pô, qui sont assez voisines de Marseille. Qu'on ne s'étonne pas de voir ainsi supprimer tout le territoire compris entre le mont Viso et Marseille : où il n'y a pas d'itinéraires, Polybe ignore tout, et il a horreur du vide, il le supprime. La région confuse, difficile des Basses-Alpes n'a jamais été

[1] Osiander (p. 5) expose ainsi la *Géographie de Polybe* :
« De Narbonne au Tanaïs, terre inconnue;
Alpes et Apennins se soudant près de Marseille;
Sources du Rhône au-dessus du golfe Adriatique;
Le Rhône coulant au Sud-Ouest;
Le Pô coule Nord-Est puis Ouest-Est;
Triangle de la plaine du Pô ».

Forme de l'Italie d'après les données de Ptolémée, III, 1 :
« Au Nord, la côte de la Vénétie et de la mer Adriatique jusqu'au monte Gargano;
A l'Est, du monte Gargano à Hydruntum, etc. »

explorée avant lui ; il ne la connaît pas et la réduit à néant.

Dans les deux siècles qui suivront Polybe, la géographie fera de grands progrès ; on croira cependant toujours que les Pyrénées courent du Sud au Nord [1] ; mais on rectifiera le cours du Rhône, on reconnaîtra les Alpes Cottiennes. Après les victoires d'Auguste, on établira la liste des peuples alpins.

Malgré tout, si nous regardons de près le texte de Strabon, nous voyons que ses notions sur les Alpes sont encore très confuses : le passage qu'il consacre aux Voconces, aux Médulles, aux sources de la Durance, de la Doire et du Pô, est semé de contradictions et d'erreurs [2]. Tite-Live, qui n'est pas géographe de profession comme Strabon, doit confondre tous les peuples et les passages des Alpes Grées et Cottiennes, comme nous confondions il y a trente ans les peuples de l'Afrique centrale.

C'est sous l'Empire que, les voies romaines une fois construites et mesurées, les itinéraires reportés sur la grande carte d'Agrippa, l'on commence à voir clair dans la géographie des Gaules. Presque tous les passages de la chaîne des Alpes sont utilisés.

La cosmographie d'Honorius [3], qui date du Ve ou du VIe siècle après J.-C., et paraît suivre les indica-

[1] César (p. 6), I, 1. L'Aquitaine est au Nord-Ouest de la Gaule.
Appien. Asdrubal va d'Espagne en Gaule en longeant l'océan septentrional.
« Pyrénées, frontière occidentale de la Gaule », d'après les géographes.

[2] Voir plus haut, p. 106.

[3] Citée par Osiander, p. 168.

tions d'une carte plus ancienne, distingue cinq cols dans les Alpes Cottiennes : ***Madrone***, ***Cottidie***, ***Marciane***, ***Iule***, ***Emingaulo***. Nous savons que ***Madrone***, c'est-à-dire ***Mons Matrona***, est le col du mont Genèvre.

Cottidie semble désigner le col où passait une voie romaine, entre la vallée de Nevache et celle de Bardonnèche (sans doute le col de l'Échelle, le plus bas de la chaîne) ; ***Marciane*** ou ***Martianæ*** (***ad Martis***) désigne évidemment un chemin aboutissant à Oulx, c'est-à-dire le col de Fréjus ou le col de la Roue; enfin ***Iule*** ou ***Juliæ*** serait le col du Clapier, le chemin le plus direct de Modane[1] (***Forum Julii?***) à Suse. Lorsque Tite-Live dit que les Gaulois descendaient en Italie par les Alpes Juliennes, c'est sans doute de ce dernier col qu'il veut parler.

Nous conclurons de ce qui précède que Polybe, lorsqu'il a parcouru avec Scipion le chemin d'Annibal, sans doute un peu vite, à cheval ou dans une voiture légère, possédait sur la géographie générale de la Gaule des notions inexactes ; sur le détail, ses connaissances étaient nulles. Il traversait un pays indépen-

[1] M. Osiander nous paraît avoir rendu très probable, sinon absolument certain, que Modane s'est appelée *Forum Julii*, comme Aime s'appelait *Forum Claudii*. Une inscription de Narbonne (4533 de Hirschfeld) nomme un habitant de *Forum Julii*, de la tribu Voltinia ; il ne peut donc pas être question du *Forum Julii* (Fréjus) de Provence, qui dépendait de la tribu Aniensis. Or, la Maurienne appartenait à la tribu Voltinia, et le col de Fréjus, dont le nom est identique à celui du port militaire de la Provence, suppose l'existence d'un *Forum Julii* à proximité. Cette ingénieuse démonstration ne laisse guère de doutes, semble-t-il, sur l'identification de Modane avec un *Forum Julii Medullorum*.

dant, inexploré, sans cartes et sans descriptions. Il a pu noter ce qu'il a vu chemin faisant, identifier les localités qu'il traversait avec celles que décrivaient les historiens. Il a reconnu exactement le jour où il pénétrait chez les Allobroges, le jour où il quittait leur territoire ; il est bien douteux qu'il ait arpenté lui-même le chemin parcouru, mais à coup sûr il n'a fait aucune mesure, aucun lever, en dehors de la route. Il s'est borné à regarder le pays qui s'offrait à sa vue. Aussi, lorsqu'il donne sur la forme et la grandeur de l'Ile des renseignements qui paraissent lui être personnels, ne faut-il pas y attacher une bien grande valeur ; quand il nous montre Annibal remontant le Rhône vers l'Est, il est parfaitement conséquent avec lui-même.

Tite-Live, venu un siècle et demi après Polybe, connaissait des noms que celui-ci devait ignorer, mais il ne savait pas la position respective des peuples et des cours d'eau de cette région alpine ; il avait atteint l'âge mûr quand Auguste soumit les peuples des Alpes et éleva le monument de la Turbie. Jusque-là, aucune voie romaine ne traversait le pays de Cottius, et on ne pouvait distinguer les uns des autres les passages compris entre les sources de la Durance et de l'Isère. Toute la géographie des Alpes Grées et Cottiennes et de la vallée du Rhône, les Allobroges, les Médulles, les Voconces, les Tricoriens, les Tricastins, l'Isère, la Durance, formaient dans son esprit une masse confuse, et ne pouvaient l'aider en rien à éclaircir le problème du chemin d'Annibal. Ses indications géographiques n'ont aucune valeur.

CHAPITRE III

LE PASSAGE DU RHONE

I. — D'Emporion au Rhône.

Partir de l'ancien *Emporion*, suivre la route qui conduit au Rhône, et marquer l'endroit où l'on a achevé de parcourir 1600 stades, voilà une opération très simple si l'on connaît l'itinéraire ; elle se complique à peine s'il n'y a que deux ou trois variantes bien définies, comme c'est le cas pour la traversée des Pyrénées ; mais on ne peut plus arriver à un résultat bien déterminé si l'on trouve une zone praticable un peu large où l'on pourrait tracer la route à son gré. Qu'on choisisse alors le chemin jugé le plus vraisemblable, et l'on s'exposera aux pires inconvénients : les critiques auxquels la conclusion finale du travail déplaira nous accuseront d'avoir pris un tracé trop court ou trop long, sans examiner de combien nos chiffres pouvaient être augmentés ou diminués en mettant toutes choses à l'extrême. Pour établir malgré tout des conclusions positives, fournir des chiffres

inattaquables, il nous faut fixer d'abord un minimum et un maximum entre lesquels la longueur de la route soit forcément comprise. Dans le cas présent, ces deux limites seront assez rapprochées pour déterminer encore avec quelque précision l'extrémité du parcours.

Deluc et Larauza n'ont pas eu conscience des difficultés que nous signalons; ils ont pris simplement, pour le chemin d'Annibal, le tracé de la *Via Domitia*, qui donne, comme nous le verrons, le minimum de tous les itinéraires possibles; moyennant quelques erreurs, ils sont même descendus sensiblement au-dessous de ce minimum pour le trajet total d'Emporion au Rhône.

Reprenons pour base de notre étude cette voie domitienne, tracée par longs segments rectilignes; il est nécessaire de la connaître et de la mesurer le plus exactement possible pour discuter les conclusions de Deluc et de Larauza, les plus sérieux de nos prédécesseurs, pour fixer ce minimum qui sera notre garantie, et pour examiner comment la solution la plus probable peut s'en écarter.

Nous ne pouvons pas nous en tenir aux travaux antérieurs, et renvoyer le lecteur, par exemple, au tome IV d'E. Desjardins (*Géographie de la Gaule romaine*), qui présente d'assez nombreuses erreurs et ne donne pas la partie espagnole. Si l'on veut reprendre les calculs sur les textes originaux, on trouvera les renseignements nécessaires dans les itinéraires [1] ou (en

[1] Le P. Garucci, *Dissertazioni archeologiche*. Roma, 1864, pour les vases gaditains. — Parthey et Pinder, *Itinerarium Antonini*

partie seulement) dans les fac-simile que donne E. Desjardins des 1er et 2e vases gaditains et de la *Table de Peutinger*[1].

Les documents qui nous renseignent sur les stations de la voie domitienne et leurs distances sont les suivants :

1° Les quatre vases gaditains ou apollinaires, cylindres d'argent sur lesquels sont gravés les noms et distances des stations successives de Gadès à Rome. Ces vases datent du Ier ou IIe siècle de notre ère[2];

2° L'itinéraire d'Antonin, compilation de date et d'origine incertaines, mais qui ne paraît pas avoir été faite avant le IVe siècle, nous est connu par des manuscrits postérieurs au VIIe. Il contient les principales routes de l'empire romain présentées de la même manière que sur les vases gaditains : une liste de stations, et en face de chacune d'elles la distance depuis la précédente, donnée en milles pour la partie qui nous intéresse. Le trajet d'Espagne en Gaule figure à deux reprises sur l'itinéraire d'Antonin ; une fois pour la route de Gap à Léon, et une seconde fois pour celle d'Arles à Tarragone. Les stations nommées sur ces deux itinéraires ne sont pas toutes les mêmes ;

3° L'itinéraire hiérosolymitain, donnant la route de Bordeaux à Jérusalem, date de l'an 333 après J.-C.

Augusti et Hierosolymitanum ex libris manuscriptis. Berlin, 1848. — E. Desjardins, *La Table de Peutinger,* d'après l'original conservé à Vienne. Paris, 1874.

[1] *Géographie de la Gaule romaine,* t. IV, p. 10, 12 et 74.

[2] Voir la preuve de cette assertion dans *E. Desjardins,* t. IV, p. 11.

Nous n'en parlerons pas davantage, car il ne fait que confirmer ce que nous savons déjà de la section Narbonne-Nîmes, la mieux connue de toute la voie domitienne ;

4° La table de Peutinger est une carte routière de l'empire romain, dont on ne possède qu'une copie datant du XIII[e] siècle. Les noms et les distances se suivent sur chaque route, par exemple :

Illiberre VII *Ruscione* VI *Narbone* XVI *Beteris*, etc.

Tous ces documents, et même les vases gaditains, présentent d'assez nombreuses erreurs et se contredisent sur certains points. De plus, ils ne donnent pas tous les mêmes stations. Nous avons intérêt, pour serrer de plus près le tracé de la voie domitienne, à identifier toutes les stations contenues dans les divers itinéraires, et à déterminer aussi exactement que possible les distances de l'une à l'autre. Le moyen le plus simple est de réunir les différentes listes en un tableau unique. Nous ne rappellerons pas ici, pour l'itinéraire d'Antonin, les variantes présentées par les divers manuscrits, car elles offrent peu d'intérêt. On les trouvera dans E. Desjardins, t. IV, p. 64 et 65. Nous adoptons aussi pour les noms des différentes stations, sans citer de variantes, la leçon qui a prévalu [1].

[1] Rappelons toutefois que la station située au pied des Pyrénées, sur le versant français, près des bains du Boulou, est appelée *Ad Centuriones* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, et *Ad Centenarium* sur la *Table de Peutinger*, sans que rien décide en faveur de l'une ou de l'autre appellation.

	VASES GADITAINS.				ITINÉRAIRE d'Antonin.		TABLE de Peutinger.	DISTANCES de station en station déduites des précédentes	LES MÊMES en kilomètres.	DISTANCES mesurées sur la carte.	
	1er.	2e	3e.	4e.	Arles à Tarragone.	Gap à Léon.					
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Gerunda	XII	X	»	»	»	XXVII	XII	XII	17,76	37,00	Girone.
Cilniana	XV	XV	»	»	XV		XV	XV	22,20		?
Juncaria	XVI	XVI	XVI	XVI	XVI	XVI	XII	XII	17,76	18,00	Figuières.
Deciana							IIII	IIII	5,92	6,10	La Junquera.
In Pyrenæo					V	XVI	V	V	7,40	9,60	Le Perthus.
Ad Centuriones	XXV	XXV	XXV	XXV			XII	I	1,48		Bains du Boulou.
Ad Stabulum					XX			XI	16,28	16,50	Le Boulou.
Illiberris						XLVIII	VII	VIII	11,84	12,90	Elne. Latour-Bas-Elne.
Ruscino	VI	VI	VI	VI	VI		VI	VI	8,88	9,00	Castel-Roussillon.
Combusta					XIIII			III	4,44	4,70	Mas Bruyères.
Salsulæ	XXXII	XXXII	XXXIII	XXXIIII		XXX		XI	16,28	46,00	Salses.
Ad Vicesimum					XX			XX	29,60		Pont de Treilles.
Narbo	XVI	XVI	XVI	XVI	XII	XVI	XXI	XVI	23,68	26,40 ou 24,50	Narbonne.
Bæterræ	XII	XII	XIII	XII	XII	XII	XII	XII	17,76	18,10	Béziers.
Cessero sive Araura	XVIII	XVIII	XVIII	X	XVIII	XVIII	XVIII	X	14,80	15,30	Saint-Thibéry.
Frontiana				VIII				VIII	11,84	12,30	Loupian (1 kilom. O. de)
Forum Domitii	XV	XV	XV	XV	XV	XV	XV	XV	22,20	21,50	Montbazin.
Sextantio	XV	XV	XV		XV	XV	XV	XV	22,20	22,50	Castelnau.
Ambrussum	XV	XV	XV	XV	XV	XV	XV	XV	22,20	22,50	Pont romain.
Nemausum											Nîmes.
									294,72	298,40 ou 296,50	

D'après ce tableau, les distances de *Juncaria* à *Deciana*, de là à *In Pyrenæo*, puis de *In Pyrenæo* à *Ad Centuriones*, de ce dernier point à *Ruscino*, à *Combusta*, sont bien déterminées. De même celle de *Narbo* à *Bæterræ* et toutes les suivantes.

Il est évident que, sur le 4e vase gaditain, on a omis le nom de *Sextantio* et le chiffre XV correspondant ; que sur la table de Peutinger il manque de même *Combusta* XXXIV entre *Ruscino* VI et *Narbo*.

Le 3e vase gaditain donne XIII au lieu de XII pour la distance de *Bæterræ* à *Cessero* ; celle de *Narbo* à *Bæterræ* est écrite, par erreur, XII et XXI au lieu de XVI sur l'itinéraire d'Antonin (Arles à Tarragone) et sur la table de Peutinger.

La distance de *Combusta* à *Narbo*, d'après les vases gaditains, peut être de XXXII, XXXIII ou XXXIV milles ; nous adoptons le chiffre XXXIV pour concorder avec l'itinéraire d'Antonin.

Sur la table de Peutinger, nous croyons devoir compter VIII au lieu de VII entre *Illiberris* et *Ruscino*, pour que cette distance, ajoutée aux XII milles de *Ad Centuriones* à *Illiberris*, donne les XX milles indiqués par les autres itinéraires pour la distance de *Ad Centuriones* à *Ruscino*. Cette combinaison nous paraît, d'après la carte, préférable à celle également admissible, qui compterait XIII milles de *Ad Centuriones* à *Illiberris*, et VII de *Illiberris* à *Ruscino*[1].

Deux stations restent à déterminer : ce sont celles

[1] Cette observation avait déjà été faite par d'Anville, *Notice de la Gaule*, art. Illiberris, p. 380.

de *Salsulæ* et de *Ad Stabulum*. La première a été identifiée depuis longtemps, et sans aucun doute possible, avec Salses, qui se trouve bien à XXX milles de Narbonne, comme l'indique l'itinéraire d'Antonin (Gap à Léon). D'après le même itinéraire, *Ad Stabulum* serait à XLVIII milles de *Salsulæ*, et à XVI milles de *In Pyrenæo*. Ces chiffres, pris tels qu'ils sont, ne peuvent se concilier avec ceux des autres itinéraires. E. Desjardins n'a pas craint de supposer qu'ils se rapportaient à un chemin détourné passant près du Canigou. Mais, outre que cette hypothèse paraît bien étrange, étant donné le caractère des itinéraires romains, il est matériellement impossible, à moins de franchir le Canigou lui-même, et d'aller chercher *Ad Stabulum* sur la crête des Pyrénées, de trouver place pour les 71 kilomètres qui devraient exister entre *Salsulæ* et *Ad Stabulum*, et pour les 24 kilomètres portés encore entre *Ad Stabulum* et *In Pyrenæo*. Aussi nous paraît-il beaucoup plus simple de supposer une erreur de copiste, et de remplacer XVI par VI et XLVIII par XXVIII. C'est ce que d'Anville a déjà fait dans sa *Notice de la Gaule*[1], identifiant ainsi *Ad Stabulum* avec *le Boulou*.

La voie domitienne ne passe pas par *Emporion*. C'est seulement à partir de *Juncaria* qu'elle aurait pu être suivie par Annibal. L'analogie de noms a entraîné presque tous les géographes à identifier *Juncaria* avec la Junquera, qui est à 6 kilomètres du Perthus. Mais l'examen des itinéraires prouve qu'il ne peut en

[1] Page 615.

être ainsi : les XXV ou XXVII milles de *Gerunda* (Girone) à Juncaria, et les XVI milles de *Juncaria* à *In Pyrenæo*, placent formellement Juncaria à Figuières, comme Cellarius l'avait reconnu il y a deux cents ans[1]. C'est la station de *Deciana*, située à IV milles (6 kilomètres) du Perthus, qui coïncide avec la Junquera moderne ; la seule présence de cette station intermédiaire interdit l'identification de *Juncaria* avec la Junquera, qui est à 6 kilomètres du Perthus.

Les distances entre les stations successives de la voie domitienne étant ainsi fixées, nous allons en suivre le tracé sur la carte.

De Figuières jusqu'au Boulou, on ne peut guère s'écarter de la route moderne.

Du Boulou à Elne, il faut suivre le chemin de Brouillet et Ortaffa. Le centre de l'ancienne *Illiberris*

[1] « Tandem *Juncaria* est proxime Pyrenæum, nec Antoninus inter eam ac *Summum Pyrenæum* aliquid interposuit. Ibidem *Campus Juncarius*, qui oppido nomen dedit. STRABO, lib. III, p. 140 : Ἐμπορῖται χώραν τὴν μεσόγαιαν ἔχουσι τὴν μὲν ἀγαθὴν, τὴν δὲ σπαρτοφόρον... καλοῦσι δὲ Ἰουγγάριον πεδίον (Emporienses mediterranea habent partim bona, partim junci feracia... vocant autem *Iuncarium Campum*) Hodie vicus ibi est nomen retinens, V, M. P., a *Summo Pyrenæo* : sed alium oportet esse a veteri *Juncaria*, quia secundum *Antonini Itinerarium* et *Tabulam Peutingerianam*, XVI, M P, ab illo vertice montis aberat, quæ distantia cadit potius in oppidum *Figueras* sive *Ficaria*, sita in extremo *Juncarii Campi* meridiano, sicut vicus ejus nominis in campi borea extremitate, eo loco fere, quo est *Deciana* Ptolemæi et Peutingerianæ. » (*Notitia orbis antiqui*, t. I, p. 145.)

M. Lenthéric est, à notre connaissance, le seul écrivain contemporain qui ait identifié Juncaria avec Figuières. Avant lui, Mannert et quelques autres avaient admis la même opinion. E. Desjardins confond Juncaria avec la Junquera.

se trouvait à peu près à égale distance d'Elne et de la Tour Bas-Elne, vers le mas Berges. Il y a environ 16k,800 du Boulou au mas Berges; par nos chemins modernes nous réduisons ce chiffre à 16k,500, admettant que la voie romaine pouvait éviter quelques petits détours.

Ruscino se trouvait un peu à l'ouest de Castel-Roussillon. Il existe un chemin qui y conduit à peu près en ligne droite depuis la Tour Bas-Elne, par les mas Ignace, Bongarre, Blanc, Hugonnet, Roquebrune et Villeneuve. Nous traversons la route de Perpignan à Canet près de la cote 41, et nous nous arrêtons sur la Tet. De là, nous trouvons encore un chemin rectiligne, ébauché par Saint-Sauveur, le mas Lagrange, le moulin Durand, jusqu'à Salses. Nous y placerons *Combusta* à hauteur du mas Bruyères[1].

De Salses à Narbonne, il n'y a qu'à suivre la route nationale, en l'abandonnant toutefois pour prendre par les hauteurs entre les Cabanes et Sijean. *Ad Vicesimum* tombe un peu au nord du Pont de Treilles.

Entre Narbonne et Béziers, on croit connaître la voie romaine : on en trouve des vestiges au Pont-Serme, situé au sud de l'étang de Capestang, à VII milles de Narbonne, puis entre le Pont-Serme et Béziers. Mais la route ainsi définie a 3 kilomètres de plus que n'en indiquent les itinéraires romains. La

[1] Cette solution est conforme à l'observation très juste adressée par d'Anville aux auteurs qui placent Combusta à Rivesaltes, *Notice de la Gaule*, p. 234. Une borne milliaire a été trouvée au moyen âge, non loin de *Combusta*, et déposée dans l'église de Saint-Hippolyte, la plus voisine du lieu que nous indiquons.

longueur donnée par ceux-ci (XVI milles, 23k,700) est un peu inférieure à la distance des deux villes *à vol d'oiseau* (24k,500), de sorte que la voie romaine des itinéraires devait suivre la ligne droite entre Narbonne et Béziers. Si l'on tient à écarter cette hypothèse, il faut admettre que le chiffre des itinéraires est inférieur de II milles à la réalité.

La carte jointe au *Corpus* de Hirschfeld trace bien la voie romaine en ligne droite de Narbonne à Béziers, comme nous supposons qu'elle devait l'être, et non par le Pont-Serme, mais on ne sait ce qui a fait adopter cette solution.

A partir de Béziers, la voie domitienne subsiste presque entièrement et passe à Saint-Thibéry, Loupian, Montbazin, Castelnau, puis au *Pont-Romain* sur le Vidourle, à l'ouest de Grand-Gallargues. Les chiffres de l'itinéraire conduisent à placer *Frontiana* à 1 kilomètre à l'ouest de Loupian sur le ruisseau des Pallas[1]; les autres stations romaines correspondent à peu près exactement aux localités modernes que nous venons de nommer.

A une lieue environ à l'est de Saint-Thibéry, la voie romaine se dédouble : outre le chemin que nous venons d'indiquer, il en existe un autre, dit *chemin de la reine Juliette*, mieux conservé que le précédent, et qui gagne Montbazin en ligne droite sans se détourner

[1] La localité ainsi placée, si elle s'étendait un peu au sud de la voie romaine, devait avoir un port sur l'étang de Thau; ce port aura été comblé par les atterrissements du ruisseau et aura été supplanté par le port très voisin de Mèze, où passe notre route nationale.

pour passer à Loupian. Cette coexistence de deux routes anciennes nous rend plus vraisemblable l'hypothèse que nous avons émise au sujet de la section de Narbonne à Béziers.

Il résulte du tableau que nous avons établi plus haut que l'on a environ 295 kilomètres de Girone à Nîmes, en gardant les chiffres des itinéraires romains. Si l'on trace la voie romaine sur une carte à $\frac{1}{80.000}$, on trouvera, en allant de Narbonne à Béziers directement, 296 kilomètres pour la distance de Girone à Nîmes, et 298 si l'on passe par le Pont-Serme.

La distance de Figuières à Nîmes sera de 255 kilomètres d'après les itinéraires, 259 ou 261 en mesurant sur la carte. Prenons, en chiffres ronds, 260 pour cette seconde mesure.

De Figuières au Pont-Romain sur le Vidourle, on aura 233 kilomètres d'après les itinéraires, 238 d'après les mesures directes sur la carte.

La voie romaine, comme on l'a vu, ne passait pas à Emporion. Pour l'employer à partir de Juncaria, en venant d'Emporion, il fallait aller d'abord d'Emporion à Juncaria (Ampurias à Figuières, 20 kilomètres). D'après le tableau précédent, on voit qu'il y avait ainsi 253 kilomètres d'Emporion au passage du Vidourle, en prenant les chiffres des itinéraires, et 258 en prenant directement les mesures sur la carte au $\frac{1}{80.000}$. Si l'on marchait sur Nîmes, on franchissait le Vidourle à Ambrussum (Pont romain) ; si l'on se rendait directement à Arles, on le passait près de Marsillargues, dont la distance à Montpellier est la même que celle du Pont romain (Ambrussum).

Depuis le passage du Vidourle jusqu'au Rhône, il y a 35 ou 36 kilomètres par Saint-Gilles et Fourques, 47 par Nîmes et Beaucaire. On aurait ainsi 289 à 294 kilomètres d'Emporion à Fourques, 300 à 305 kilomètres d'Emporion à Beaucaire. Or, les 1600 stades de Polybe donnent 284 kilomètres. La distance d'Ampurias à Fourques diffère de ce nombre d'une quantité admissible, 5 à 10 kilomètres; la distance d'Ampurias à Beaucaire, qui a 16 à 21 kilomètres de plus que Polybe n'en indique, serait à peine acceptable.

La conclusion qui s'impose est que : Si Annibal a suivi le tracé de la future voie romaine depuis Figuières jusqu'aux environs de Montpellier, il est plus que probable qu'il a passé le Rhône à proximité de Fourques; tout au plus peut-on relever quelque peu le point de passage entre Fourques et Beaucaire.

Si, contre toute vraisemblance, on veut compter seulement 8 stades au mille, les 1600 stades de Polybe font 296 kilomètres, chiffre compris entre les distances d'Emporion à Fourques et à Beaucaire. Le point de passage reste à déterminer entre Fourques et Beaucaire. En poussant jusqu'à Avignon, la distance serait inadmissible.

Peut-on imaginer un chemin plus rapide que la voie romaine entre Ampurias et le Rhône? L'examen de la carte prouve aisément que non. La seule abréviation possible serait celle que fait la route moderne entre le Boulou et Salses, prenant en ligne droite par Perpignan et Rivesaltes au lieu d'aller passer à Elne ; mais précisément le récit de Tite-Live nous fait savoir

qu'Annibal a passé à Illiberris et Ruscino, et sur ce point, son témoignage très précis ne peut être écarté.

Nous allons voir tout à l'heure, en étudiant les passages des Pyrénées, que tous les chemins d'Ampurias à Elne sont au moins aussi longs que celui de Figuières et du Perthus.

De Salses à Narbonne, nous avons tracé la voie romaine à travers les collines dans les parties où c'était possible; pour aller plus directement encore, il faudrait s'engager tout à fait dans les montagnes par un itinéraire qu'aucune route n'a jamais pu suivre.

A partir de Narbonne, par Béziers et Montpellier, la voie romaine est tracée en ligne droite. De Montpellier à Nîmes ou de Montpellier à Arles, nous avons choisi les tracés les plus rapides, comme il est facile de s'en assurer. Impossible de couper court entre Montpellier et Beaucaire ou Arles.

La voie romaine nous donne donc, sans aucun doute possible, le minimum de tous les parcours imaginables entre Ampurias et Beaucaire ; et le plus court chemin d'Ampurias au Rhône s'obtient en quittant la voie romaine près de Montpellier pour gagner Arles par l'itinéraire que nous avons indiqué.

Ces deux tracés nous donnent, on l'a vu :

289 ou 294 kilomètres d'Ampurias à Fourques ;
300 ou 305 kilomètres d'Ampurias à Beaucaire.

Si l'on ne peut pas abréger la distance ainsi comptée, il est facile de l'augmenter.

Prenons par exemple les routes modernes qui s'en rapprochent le plus ; nous y trouverons quelques détours motivés par le désir d'éviter les pentes et de

faciliter aux voitures les allures vives que permettent leur organisation perfectionnée et le mode de contruction de nos routes.

Nous trouvons ainsi 70 kilomètres d'Ampurias à Elne, où la route moderne se confond avec l'ancienne ; 208 d'Elne à Marsillargues, 37 de Marsillargues à Fourques; total, 315 kilomètres. Il y en a 325 d'Ampurias à Beaucaire[1].

Géométriquement parlant, ce n'est pas là le maximum des trajets qu'on peut imaginer entre Ampurias et Fourques ou Beaucaire ; mais nous pouvons nous en contenter, et considérer ces chiffres de 315 et 325 kilomètres comme des maxima pratiques. Nous constatons surtout qu'il est aisé, en s'écartant quelque peu du tracé de la voie romaine de manière à rendre le parcours plus facile, d'arriver à une augmentation de 20 kilomètres.

Quel que fût le chemin suivi par Annibal, il avait une longueur comprise entre 289 et 315 kilomètres s'il le conduisait à Fourques; de 300 à 325 s'il le conduisait à Beaucaire.

Cela posé, il nous reste à étudier l'itinéraire le plus probable qu'ait pu choisir Annibal et à en mesurer la longueur. Examinons donc les différences qui peuvent exister entre le tracé de la *Via Domitia* et celui de l'itinéraire d'Annibal.

1° *Entre Emporion et Illiberris.* — Nous ne nous occupons pas de déterminer l'emplacement où fut

[1] Chiffres mesurés sur la carte d'état-major et vérifiés sur la carte des étapes et sur une carte cycliste.

campée l'armée carthaginoise dans l'Ampurdan, ainsi que fait le colonel Perrin : Polybe nous donne une distance comptée à partir d'Emporion ; il s'agit donc de trouver une route qui, à partir d'Emporion, ait la longueur voulue, et les données du problème ne sont pas susceptibles d'interprétation. Le texte est absolument formel. Une fois déterminée la route que Polybe a mesurée, on pourra faire zigzaguer l'itinéraire des colonnes autour d'elle, et proposer toutes les hypothèses que l'on voudra ; mais ce serait nous engager dans un dédale inextricable que de ne pas prendre les points et les distances indiqués par Polybe.

« Annibal, dit le colonel Perrin, établit son camp vers le 15 août sur la rive droite du Llobrégat, à 4 milles de Figuières, sur le plateau situé entre Pont-de-Molins, Capmany, Saint-Clément et Perelada..... Annibal ne campa point à Ampurias, petite ville maritime sur le bord du Clodiano..... Les Romains n'eussent-ils pas été maîtres de la mer, que plusieurs motifs s'opposaient à ce que l'armée carthaginoise y établît son camp :

« 1° Une plaine marécageuse et insalubre, formée des alluvions de la Muga, qui ont fini par envahir le golfe et réduit Ampurias à l'état où nous le voyons aujourd'hui ;

2° Une série de torrents entre elle et le pied des montagnes, torrents que les pluies et les orages font déborder, et inonder la plaine au moment où l'on s'y attend le moins ;

3° Enfin elle revenait de soumettre les montagnards des bords du Ter, et n'avait pas suivi le littoral. »

Que les Romains fussent maîtres de la mer, ce n'était pas suffisant pour empêcher les Carthaginois d'occuper Ampurias, n'ayant pas de bombardement à craindre. D'ailleurs, les flottes romaines n'avaient pas quitté l'Italie. — Qu'Annibal revînt précisément du Ter au moment où il partit d'Ampurias, voilà ce que nous ignorons. — Que les marais de la Fluvia l'aient empêché de faire séjourner ses troupes sous les murs d'Ampurias, c'est bien possible ; mais le colonel Perrin est le premier à nous dire qu'il y a une grande différence entre l'Emporion d'autrefois, ville de 100,000 habitants sous l'empire romain, et le pauvre village ruiné d'aujourd'hui, que les fièvres paludéennes ont fait abandonner. Il est aisé d'en conclure que les alluvions déposées depuis vingt siècles ont graduellement empiré la situation, laquelle ne devait pas être bien mauvaise au temps où Emporion comptait 100,000 habitants. De Marca (*Hisp. 1688*) mentionne les traces d'un camp punique très apparentes près d'Ampurias [1].

Mais admettons un instant l'exactitude de toutes ces observations, qu'en résulterait-il pour la mesure des distances parcourues d'après Polybe ? Est-ce qu'entre Carthagène et Emporion nous avons tenu compte des parcours effectués pendant deux mois dans toute la vallée de l'Èbre ?

C'est donc d'Ampurias, où nous sommes venus directement de Carthagène, que nous repartons vers le Rhône.

Il y a une infinité de chemins qui traversent les

[1] Colonel HENNEBERT, III, VI.

Pyrénées entre le Perthus et la mer ; mais deux seulement méritent d'être retenus, ceux de la Carbassère (confondu quelquefois avec le col de la Massanne) et de Banyuls.

On n'aurait pas eu l'idée de citer le col de la Carbassère parmi ceux que les anciens employaient, si l'on n'avait trouvé des traces de pavage entre les baraques Couloumates et le col de la place d'Armes, par où l'on descend sur Argelès. La Carbassère est à 915 mètres d'altitude, tandis que les cols de Banyuls et du Perthus sont à 364 et 290 mètres seulement,

On suppose qu'une voie romaine passait au col de la Carbassère. On a même, un peu légèrement, conclu aussitôt que cette voie était la grande *Via Domitia*, définie par les itinéraires. Cette opinion est inadmissible, les diverses stations de la Via Domitia ne pouvant se placer sur la route de la Carbassère aux distances indiquées.

Le colonel Perrin appelle *Via Salanca* la route qui passe au col de la Carbassère. Elle remonte de Perelada sur Espolla, gagne le col en faisant un détour à l'Ouest, puis descend dans le ravin de la Massanne, remonte sur le contrefort des baraques Couloumates pour éviter un trop long détour, redescend franchir le torrent, remonte assez vite vers le col de la place d'Armes, passe au pied de la tour de la Massanne, et descend presque en ligne droite sur Argelès. Il y a 7 kilomètres de Figuières à Perelada, 25 de Perelada au col, et 18 ou 20 du col à Elne par Argelès ; en tout 50 à 52 kilomètres. S'il ne s'agissait que de relier Illiberris à Gerone ou à Emporion, le chemin de la

Carbassère serait aussi long et plus pénible de beaucoup que celui du Perthus. En allant directement d'Ampurias à Perelada par Castellon-de-Ampurias, au lieu de Figuières, on gagne 2 ou 3 kilomètres.

Pour aller d'Emporion à Illiberris (Ampurias à Elne), Annibal n'avait aucun avantage à passer par la Carbassère : les vallées, moins ouvertes, devaient au contraire rendre la subsistance de son armée plus difficile.

On peut supposer que cette *Via Salanca* n'est autre que l'ancienne voie Héraclée ; il resterait à prouver quel intérêt les Phéniciens et les Grecs auraient eu à emprunter un col moins facile que celui du Perthus, pour ne pas abréger la route.

Nous croyons que les traces de pavage retrouvées entre le col de la Carbassère et les baraques Couloumates se rapportent à un chemin d'exploitation ou à une route secondaire, établie dans un temps où le pays était beaucoup plus riche qu'aujourd'hui, et il n'est guère vraisemblable qu'Annibal ait passé là.

Le col de Banyuls est à peine plus élevé que celui du Perthus, et le chemin qui l'utilise passant plus près de la mer, dessert Banyuls, Port-Vendres, Collioure. Sans s'exagérer l'importance de ces trois villes au temps d'Annibal, elles pouvaient cependant lui procurer quelques ressources. Il y a 37 kilomètres d'Ampurias au col de Banyuls, 10 du col à Banyuls, 23 de Banyuls à Elne ; au total, d'Ampurias à Elne, la distance est à peu près la même que par les deux autres cols.

Le col de Banyuls présentait donc quelques avantages sur celui du Perthus.

« Quant à la route du littoral, nous dit le colonel Perrin [1], elle a été de tous temps impraticable. Le chaînon qui, à la tour de Caroigt, se détache des Pyrénées pour se diriger vers la mer, ressemble à une immense muraille en ligne droite, où ne se distinguent que des brèches insignifiantes, qu'on appelle le col de Los Frayles et le col de Balistre. C'est par ce dernier que passe le sentier, mais il est impraticable le long de la côte ».

Peut-être un chemin muletier passait-il autrefois sur les derniers contreforts des Albères, mais, outre les difficultés signalées par le colonel Perrin, ce chemin aurait compté 15 kilomètres de plus que celui du Perthus, entre Ampurias et Elne, passant par Rosas, Llansa et Port-Bou.

D'Ampurias à Castellon, 15 kilomètres ; à Perelada, 7 ; à Llansa, 15 ; à Elne, 45. Total 82 kilomètres, en négligeant une partie des anfractuosités de la côte, et sans doute 85 à 90 en tenant compte de tous ces détours.

Ces 15 kilomètres, ajoutés à la longueur déjà trouvée pour le trajet d'Ampurias au Rhône, donneraient un chiffre de beaucoup supérieur à celui que Polybe nous a transmis. Il faut donc écarter l'hypothèse d'un passage sur le bord de la mer, et l'on ne peut guère hésiter qu'entre les cols du Perthus et de Banyuls.

Nous nous déciderions en faveur de ce dernier, si nous avions la certitude qu'aucune de ces routes

[1] Page 18.

n'était pavée ou régulièrement entretenue. Mais notre ignorance irrémédiable sur ce dernier point nous oblige à ne rien affirmer[1].

2° *Depuis Elne jusqu'à Narbonne*, Annibal a pu suivre le tracé de la voie romaine ; s'il s'en est écarté, ce n'a été que pour contourner les hauteurs au sud de Sijean au lieu de les traverser. Il aurait fait ainsi, entre Salses et Narbonne, 52 kilomètres au lieu de 46, soit une augmentation de 6 kilomètres.

Cette variante devait être prise en considération, mais rien ne plaide en sa faveur. Les suivantes sont plus importantes.

3° Il est à peine admissible qu'au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, une armée ait pu aller en ligne droite *de Narbonne à Béziers*. Les étangs qui entouraient Narbonne à l'Est et au Nord, et qui couvraient la vallée de l'Aude en aval de Cuxac ou de Sallèles, devaient l'obliger à se détourner vers l'Ouest, et à passer par Cuxac ou Sallèles, puis par Capestang. Le détour par Cuxac porte à 32 kilomètres la distance de Narbonne à Béziers ; le détour par Sallèles le porte au moins à 36 kilomètres, soit une augmentation, très probable celle-ci, de 6 à 10 kilomètres.

4° De même, *à partir de Béziers*, il n'est pas vraisemblable qu'Annibal ait pu se diriger par le chemin le plus court vers l'emplacement où se trouve aujourd'hui Loupian. L'intervention des ingénieurs romains

[1] Le colonel Fervel dit simplement qu'Annibal a dû passer à l'est du Perthus. M. Henri le conduit par le col de la Massanne, qu'il juge plus favorable que celui du Perthus : « La route, dit-il, y est large et au moins aussi accessible que celle du Perthus ».

était nécessaire aussi bien pour tracer des alignements de 30 et 40 kilomètres à travers coteaux et vallons, que pour franchir des étangs et des marais sur des chaussées et des ponts en maçonnerie.

De plus, il est naturel que les Carthaginois se soient tenus plus près de la mer. Il est bon d'aller vite, mais une armée de 60,000 hommes a surtout à s'assurer la subsistance. Ils ont dû se diriger de Béziers vers Agde, colonie marseillaise, c'est-à-dire ennemie, dont ils ne pouvaient négliger les ressources; à partir d'Agde, ils auront longé le rivage des étangs jusqu'à Lunel.

Peut-on croire qu'ils aient été à Nîmes? c'était peu de chose au point de vue des ressources, à côté des comptoirs grecs ou phéniciens qui bordaient la côte. C'est bien plutôt vers *Heraclea* (Saint-Gilles?) que le chemin et leur intérêt les conduisaient, et de là vers *Thèlinè* (ou Arelate).

Ce chemin d'Hercule qui, depuis plus d'un siècle, reliait les établissements de la côte, devait passer près de toutes les villes grecques ou phéniciennes, et non dans l'intérieur du pays. Il avait un tracé absolument différent de celui de la voie domitienne, route militaire, instrument de conquête, puisqu'il répondait à un tout autre but. Ce chemin, aussi bien que l'itinéraire d'Annibal, devait, nous le répétons, se tenir à portée des villes commerçantes, et nous le supposerons volontiers passant près d'Agde, puis de Loupian, gagnant Lattes, longeant ensuite le rivage des étangs et des marais pour arriver à Saint-Gilles et à Arles, toutes villes de commerce et de ressources.

Ce parcours nous donnerait les distances suivantes :

	kilom.
De Béziers à Vias, en face de l'île d'Agde.	17 000
De Vias à Loupian, en ligne droite.......	20 400
De Loupian à Lattes, suivant la route moderne jusqu'à Fabrègues, puis en ligne droite jusqu'à Lattes	30 300
De Lattes au Vidourle, au sud de Marsillargues, par Mauguio et Saint-Just.....	25 300
Du Vidourle à Franquevaux.............	12 000
De Franquevaux à Saint-Gilles...........	7 500
De Saint-Gilles au Rhône, à 4 kilomètres en amont de Fourques................	15 400
	127 900

Cette route est à peine plus longue que la voie romaine pour le parcours de Béziers au Vidourle (93 kilomètres au lieu de 89 ou 90) ; et elle présente les avantages militaires que nous avons dit.

En résumé, Annibal a dû prendre un chemin un peu différent de la voie Domitia, et parcourir quelques kilomètres de plus que nous n'en avons comptés en suivant exactement celle-ci. Il n'est pas exagéré d'admettre qu'il aura fait 295 à 300 kilomètres pour aller d'Ampurias à Fourques. Il en aurait fait 305 à 310 pour aller à Beaucaire. Or, les 1600 stades de Polybe valent 284 kilomètres. Nous sommes donc amenés à conclure qu'il est impossible d'accepter un autre trajet que celui d'Ampurias à Fourques, si les chiffres de Polybe ont ici la même exactitude que dans les parties bien déterminées de l'itinéraire.

La plupart des historiens placent le point de passage beaucoup plus haut que nous, vers Roquemaure. En acceptant les chiffres des itinéraires romains jusqu'à

Nîmes, et ajoutant 48 kilomètres de Nîmes à Roquemaure, on obtient un total de 324 kilomètres. Si l'on mesure directement sur la carte, on en a 329. Il y a donc, d'Ampurias à Roquemaure, par le chemin le plus court, 40 à 50 kilomètres de plus que Polybe n'en a mesuré. Une pareille différence est absolument inadmissible; on en trouverait une plus grande et moins acceptable encore, si l'on ne faisait pas suivre aux Carthaginois la *Via Domitia*, mais un chemin plus conforme à leurs intérêts et à leur situation, et plus long de 5 à 10 kilomètres. La différence atteindrait alors 50 kilomètres sur 284, soit 1/5 ou 1/6, erreur qu'on ne commettrait pas avec les procédés les plus grossiers. Elle serait de 60 kilomètres si l'on faisait suivre aux Carthaginois le tracé de la route moderne.

On nous objectera peut-être, comme nous l'avons supposé plus haut, que le stade de Polybe a pu être compté à raison de 8 au mille, et que la phrase : « Ce chemin a été mesuré et jalonné par les Romains de 8 en 8 stades » n'est pas une interpolation. Dans ce cas, en effet, les 1600 stades de l'historien grec valent non plus 284, mais 296 kilomètres. Bien que ce chiffre soit un peu moins éloigné que le précédent des 324 kilomètres compris entre Ampurias et Roquemaure, la différence (28 kilomètres) est devenue moins admissible encore, car cette fois le chiffre de Polybe est un chiffre officiel, qui ne peut s'écarter de la réalité : on sait qu'il n'y a jamais que des différences très faibles entre les mesures des itinéraires romains et celles que nous prenons sur les cartes d'état-major, quand le tracé des

voies romaines est parfaitement connu. Ici 5 kilomètres de différence sont un maximum.

Quelle que soit l'importance que l'on accorde à l' « à peu près » de Polybe, peut-on admettre qu'il aille jusqu'à donner 1600 stades pour 1800 à 2,000 stades ? Nous ne le pensons pas, et il nous semble tout à fait inacceptable, par conséquent, de faire remonter Annibal jusqu'en face de Roquemaure, *quelque hypothèse que l'on fasse sur son itinéraire.*

Beaucaire est admissible si l'on adopte le stade de 185 mètres ; il l'est encore, à la rigueur, si l'on s'en tient au stade de 177m,50, mais pourvu que l'on suppose la voie domitienne tracée plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne, à travers marais, étangs, coteaux et vallons, et sans rapport avec les comptoirs de la côte.

Si l'on pense, comme nous, que le travail d'alignement et de construction de cette voie n'a pu être fait avant la conquête romaine, et qu'Annibal s'est tenu très près de la côte, le passage près de Fourques s'impose d'une manière absolue. Il nous donne, en ne négligeant aucun détour, 300 kilomètres d'Ampurias au Rhône, et c'est déjà beaucoup en comparaison des 284 kilomètres de Polybe.

A moins de n'accorder *absolument aucune valeur* au chiffre de Polybe (car c'est n'en accorder aucune que de prendre « 1600 environ » pour 1800, 1900 ou 2,000), tandis que nous avons pu constater ailleurs sa très grande précision, il nous faut placer le passage du Rhône par Annibal entre Arles et Beaucaire. Encore ne peut-il être relevé jusqu'à Beaucaire que si l'on

admet qu'Annibal ait pu suivre un chemin tracé en ligne droite comme la *Via Domitia*. En écartant cette solution peu vraisemblable, on se trouve obligé de placer le point de passage entre Fourques et Soujean.

II. — Le point de passage.

Il n'y a rien là qui doive surprendre, et si l'on n'avait pas été d'abord sous l'influence de quelques écrivains du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, qui, sans preuves et même sans arguments solides, ont choisi les environs de Roquemaure, c'est la région d'Arles et de Beaucaire qui aurait dû s'imposer. On ne voit pas trace, dans l'antiquité, d'un passage du Rhône entre Beaucaire et Montélimar. Toutes les voies décrites par les itinéraires passent à Arles ou à Beaucaire, même lorsqu'elles doivent ensuite rebrousser vers le Nord.

La route définie par les vases gaditains va de Nîmes à Beaucaire, descend la rive droite du Rhône pour le passer à Arles, et remonte ensuite la rive gauche vers Saint-Gabriel et Cavaillon.

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem va directement de Nîmes à Arles par Bellegarde, et remonte de là par Saint-Gabriel vers Avignon.

L'itinéraire d'Antonin va de Nîmes à Arles, de là à Saint-Gabriel et Cavaillon [1].

C'est dans les documents postérieurs seulement que

[1] On doit remarquer, à ce propos, que la carte donnée par E. Desjardins (chap. IV, p. 38) pour l'itinéraire d'Antonin, est inexacte sur ce point.

l'on voit une route de Nîmes à Beaucaire passer immédiatement le Rhône pour gagner Saint-Gabriel et bifurquer alors vers Avignon, Cavaillon et Arles (*Table de Peutinger* et *Anonyme de Ravenne*).

Un siècle environ après le passage d'Annibal, les Cimbres et les Teutons envahissent la Gaule. Vainqueurs de trois armées romaines, ils ne marchent pas sur Rome, mais vont ravager l'Espagne. Marius vient les attendre au bord du Rhône, et quoiqu'il prenne position une année avant leur retour, il n'a aucune hésitation sur le point où ils voudront passer le fleuve : il se poste à Saint-Gabriel à la pointe des Alpines, et c'est devant lui en effet que les barbares viennent, à point nommé, franchir le Rhône.

Que nous dit d'ailleurs Polybe :

« Annibal, ayant toujours la mer de Sardaigne à sa droite, parvint au passage du Rhône » (III, 41) ; et quelques lignes plus loin : « Annibal étant arrivé dans le voisinage du fleuve, tente *aussitôt* d'exécuter le passage, en raison de ce que le fleuve n'avait là qu'un seul bras ».

Nous n'attribuons pas à ces deux phrases un très grand caractère de précision : Polybe, nous l'avons dit, parle simplement et sommairement de tout ce qui n'a pas une importance politique ou militaire sérieuse. L'expression « tenir la mer de Sardaigne à sa droite » peut n'être qu'une indication très vague ; il faudrait pourtant s'en écarter beaucoup pour admettre qu'Annibal a été à Roquemaure, tournant le dos à la mer depuis le passage du Vidourle. Pour nous, l'impression que donnent les deux phrases que nous venons

de citer est favorable à l'idée que le passage a eu lieu près du delta.

L'argument le plus sérieux qu'on pourra nous opposer sera tiré de l'état du sol dans cette région à cette époque reculée : Arles, nous dira-t-on, était entouré d'étangs et de marais, et depuis cette ville jusqu'à la Durance, ce n'étaient que rivières et marécages. De même entre Beaucaire et Saint-Gilles, entre Saint-Gilles et la mer, les marais aujourd'hui desséchés étaient alors des étangs entourés d'immenses marécages.

Nous avons expliqué plus haut pourquoi nous ne partagions pas complètement cette opinion. Répétons seulement ici que les arguments historiques nous semblent infiniment plus solides et plus probants en pareille matière que les conjectures géologiques. Il y a ici des faits incontestables : c'est autour de Rhodanusia, d'Heraclea, de Thèlinè, d'Ugernum, d'Avenio, de Cabellio, d'Arausio, que s'est développée la plus grande activité agricole et commerciale de la région rhodanienne avant et immédiatement après l'époque dont nous nous occupons. C'est là que toutes les voies romaines importantes ont traversé le Rhône ; c'est là que les Cimbres, plus dépourvus de moyens qu'Annibal, sont venus le passer. Le terrain était donc praticable le long du Rhône, de Saint-Gilles à Fourques et à Beaucaire, et aussi de Fourques à Bellegarde. Où les Cimbres ont passé, Annibal a pu et dû passer.

L'endroit s'imposait pour diverses raisons, les unes physiques, les autres stratégiques.

Le courant du Rhône, en amont d'Avignon, était

trop fort pour des radeaux ou des bateaux improvisés, d'informes pirogues montées par des soldats ignorants de toute navigation. On y résiste avec des pontons ou des barques bien conduits, mais point avec des troncs d'arbre creusés et montés par des hommes inexpérimentés. Au contraire, après la brusque expansion qui se produit au sud de Beaucaire, entre Soujean et le Mas-des-Tours, le courant tombe à 0^{m}75, et on peut lui résister sans beaucoup d'efforts et d'habileté.

D'autre part, était-il avantageux d'aller passer, comme le dit Napoléon, entre la Durance et l'Ardèche? L'Empereur imagine ces deux affluents tels qu'il les connaissait; mais la Durance, du temps d'Annibal, dirigeait un ou deux bras vers Arles et un seul vers Avignon. Il n'était pas nécessaire de remonter jusqu'en amont de cette ville pour se trouver séparé des Romains par un obstacle : les étangs d'Arles et de Montmajour et les deux bras méridionaux de la Durance suffisaient amplement. En revanche, les légions devaient marcher d'une allure plus vive que l'armée-caravane d'Annibal, et il était urgent pour celui-ci de passer le Rhône. S'il l'avait remonté, il risquait de se laisser gagner de vitesse par les Romains, et d'avoir à exécuter un passage de vive force en face d'eux. C'était un coup de partie. Aussi Polybe est-il très net : Annibal longea le rivage, et passa le Rhône aussitôt qu'il l'eut atteint.

Pour se diriger sur Roquemaure ou Pont-Saint-Esprit, Annibal aurait tourné le dos à la mer pendant une durée qui n'était pas négligeable vis-à-vis de son parcours : le Vidourle coupe par moitié le trajet de

Narbonne à Pont-Saint-Esprit. Sans vouloir trop prendre Polybe au pied de la lettre [1], il serait difficile de prétendre que le voyage de Narbonne à Pont-Saint-Esprit se fait en longeant la mer.

Le colonel Perrin l'a parfaitement reconnu en écrivant : « Ayant appris à Nîmes que Publius était arrivé avec sa flotte à la première embouchure du Rhône, *il obliqua vers le Nord*, ne voulant point combattre au milieu des Gaulois qui, sous l'influence de Marseille, rivale de Carthage, lui étaient hostiles, et prendraient parti pour l'armée romaine [2] ».

Il faut observer : 1° Qu'Annibal n'a connu l'arrivée des Romains qu'après avoir passé le Rhône. Il ne pouvait en être avisé plus tôt, par la seule raison qu'elle n'avait pas encore eu lieu. Mais il pouvait s'y attendre, et agir en conséquence. Or, 2° il ne semble pas qu'il ait trouvé un point de passage où les populations lui fussent bien favorables ; 3° il valait beaucoup mieux aller combattre les Romains au milieu de peuples dont l'esprit était douteux, que d'attendre l'arrivée des légions pour passer le Rhône devant eux.

Pour aller de Nîmes à Roquemaure ou à Pont-Saint-Esprit, il fallait franchir le Gardon, puis parcourir pendant deux jours un petit plateau rocailleux,

[1] OSIANDER, 92. Wenn Hennebert aus POLYB. III, 41, δεξιὸν ἔχων τὸ Σαρδόνιον πέλαγος schliesst, dass Hannibal hart am Strande marschierte, so liegt dies weder in den Worten (vgl. παρ' αὐτὸν τὸν πόταμον) noch im Bereich der Möglichkeit, da die ganze Küste von Strandseen (*præjacentibus stagnis*, PLINE) begleitet ist. Zudem musste Hannibal daran liegen, seinen Zug den Spüraugen massaliotischer Seefahrer (APPIEN, VI, 14) möglichst zu verbergen.

[2] Page 20.

couvert de maigres forêts, sans ressources, peut-être sans chemins tracés. On aurait fini par trouver le Rhône plus vif à Roquemaure qu'à Beaucaire, et pourquoi? Pour éviter la Durance, dans la saison des basses eaux, où cette rivière ne constitue qu'un obstacle tout à fait insignifiant.

Polybe nous dit encore qu'Annibal a passé le Rhône dans un endroit où le fleuve n'avait qu'un seul bras. Il laisse entendre que c'était un avantage. Comme on ne voulait songer qu'à la partie du Rhône comprise entre Montélimar et Avignon, l'indication de Polybe a été interprétée de manière à faire chercher un endroit où il n'y eût pas d'îles. On ne s'est pas aperçu que cette interprétation conduisait à un non-sens militaire. Il n'y a pas besoin d'être un professionnel pour comprendre qu'il est beaucoup plus facile, en général, de franchir un fleuve en s'aidant d'une île, qui coupe et diminue l'obstacle, et dissimule les préparatifs. Imagine-t-on Napoléon évitant l'île Lobau? Le Rhône, surtout dans la saison des basses eaux, rend les îles plus précieuses encore que d'habitude, car il est bien rare que le ou les bras secondaires ne soient pas alors tout à fait guéables. Ils l'auraient été, en tout cas, pour les éléphants, dont le passage s'y serait effectué sans aucune difficulté.

Qu'on se figure Annibal à Roquemaure : il aurait, devant lui, un bras unique de 200 à 250 mètres de largeur, mais en remontant ou en descendant de quelque mille pas, il trouverait l'île de Miémar ou l'île d'Oiselet, séparant le fleuve en un bras vif de 100 à 150 mètres, et un bras mort guéable. Préférerait-il,

dans une pareille situation, passer le fleuve à l'endroit où il a 200 mètres et plus? Pour peu qu'on y réfléchisse, ce n'est certainement pas là ce que Polybe a voulu dire.

On a cherché, on a trouvé sans trop de peine des parties où le Rhône ne forme pas d'îles. C'était, de toute façon, un travail bien superflu, car les îles d'aujourd'hui ne sont pas celles d'autrefois, et l'endroit choisi n'aurait peut-être pas présenté les mêmes caractères il y a vingt siècles. Le mieux était de ne pas entrer dans un pareil détail, et de ne pas tenir compte de cette indication. Mais la préoccupation attribuée à Annibal était absurde, nous croyons l'avoir montré.

Le texte même de Polybe prouvait que le passage avait eu lieu dans un endroit extrêmement large : on avait construit une estacade de 100 mètres pour embarquer les éléphants et, ce faisant, on n'était même pas parvenu à dépasser le milieu du fleuve; on n'était pas arrivé à un endroit où ces énormes animaux auraient eu pied. Imagine-t-on que ce renseignement soit applicable au Rhône qui coule entre Roquemaure et l'Hers, et dont la largeur, en temps de basses eaux, descend au-dessous de 200 mètres? Croit-on surtout que, si cette estacade de 100 mètres avait conduit vers le milieu du fleuve, il n'aurait pas été plus simple de la prolonger jusqu'à l'autre bord que d'organiser un système de transport compliqué, dangereux, incertain? Quand les Arvernes ont passé le Rhône pour secourir les Allobroges contre les

Romains, ils ont établi deux ponts de bateaux[1]. Annibal était bien capable d'en faire autant, à moins de se trouver, comme nous le pensons, en présence d'un fleuve large de 500 à 800 mètres. Le Rhône large et lent, qui coule entre Soujean et Fourques, répond seul à toutes les exigences du texte.

Ne faut-il pas, d'ailleurs, un endroit assez voisin de la côte pour y rencontrer ces grands bateaux dont parle Polybe, qui faisaient le commerce avec les ports maritimes? En trouverait-on à Roquemaure ou à Pont-Saint-Esprit? C'est aux environs d'Arles seulement qu'on a pu en obtenir un assez grand nombre pour le passage de 8,000 chevaux et autant de mulets.

C'est là aussi que s'adressa César (*De bello civili*, I, 36) lorsqu'il voulut avoir douze grands navires en trente jours. Il y établit une colonie militaire (*Julia Paterna*), et Arles était déjà une ville considérable, car on n'envoyait pas de colonies dans des bourgades; elle fut, après Narbonne, la première ville des Gaules à laquelle cet honneur fut accordé ! Elle avait déjà été célèbre comme eolonie grecque sous le nom de Thèlinè (F. Avienus, v. 679) et ses faubourgs s'étendaient jusqu'à Fourques, comme le montrent les rues découvertes lors de la construction du chemin de fer d'Arles à Lunel[2].

C'est là qu'Annibal a pu trouver les moyens de passage, qui eussent manqué partout ailleurs.

[1] Il existait au confluent de l'Isère et du Rhône un pont de bateaux, qui permettait le passage de l'une à l'autre rive du Rhône. Bituit en fit construire un second.

[2] Ch. LENTHÉRIC, *Le Rhône*, II, p. 417.

Annibal, venant de la côte, a atteint le petit Rhône près de Saint-Gilles, puis a continué jusqu'à Fourques. Il n'a pas voulu traverser le petit Rhône et le grand Rhône, mais, dès qu'il a trouvé un « fleuve unique », c'est-à-dire en amont du delta, il a passé, pour ne pas donner le temps aux Romains de le devancer sur un point plus éloigné. A partir de Beaucaire, d'ailleurs, la rive droite du Rhône serait devenue moins praticable que l'autre. Tel est le sens qu'il faut donner, selon nous, aux deux phrases de Polybe.

Il nous paraît bien difficile de faire concorder le passage d'Annibal à Roquemaure ou Pont-Saint-Esprit avec les opérations de P. Cornelius Scipion. Tout le récit de Polybe ou de Tite-Live, en ce qui concerne la reconnaissance des cavaliers romains, leur combat contre les Numides, leur retour, est écrit de manière à faire penser que ces événements tiennent dans un espace de terrain et de temps très restreint. On croirait presque que le tout s'est passé dans une seule journée. Imaginons le point de passage entre Roquemaure et Pont-Saint-Esprit, à 110 kilomètres de la mer : Scipion envoie une reconnaissance de 300 chevaux, qui pousse jusqu'à une pareille distance, et que l'armée laisse s'éloigner indéfiniment sans la suivre le moins du monde ; c'est au moins étonnant ! Ces cavaliers, ayant battu les 500 Numides d'Annibal, viennent jusqu'au camp de celui-ci, et repartent. C'est le lendemain matin qu'Annibal lève le camp, et c'est quatre jours plus tard que Scipion arrive avec son armée en carré. Polybe nous a dit qu'il y avait quatre marches de la mer au point de passage ; s'il fait arriver Scipion

trois jours après le départ d'Annibal, il suppose donc qu'il aura levé son camp en même temps que lui. Si le passage avait eu lieu à Roquemaure, les cavaliers romains, qui avaient fait 110 kilomètres, passé les marais d'Arles, les trois bras de la Durance, la Sorgues, etc., battu les 500 Numides, et reconnu le camp carthaginois, auraient pu, après tant de fatigues, repartir sans désemparer et faire encore 110 kilomètres en moins de 24 heures, en repassant tous les obstacles déjà rencontrés? C'est beaucoup. Il est extraordinaire, aussi, qu'une cavalerie, ayant pris le contact avec l'ennemi à une si grande distance de sa propre armée, revienne tout d'un trait jusqu'à son général au lieu de rester en observation : ainsi, ces 300 chevaux auront fait inutilement 220 kilomètres pour retourner à Fos et revenir de Fos à Roquemaure?

Si l'on veut bien se donner la peine d'étudier les mouvements des armées anciennes, on y trouvera les pratiques dont le XVII[e] et le XVIII[e] siècle nous fournissent les derniers exemples : les armées marchent très vite quand elles sont loin de l'ennemi : Condé, allant d'Alsace en Flandres, ou César, de Milan à Lyon, font près de 30 kilomètres par jour; arrivés à portée de l'ennemi, c'est-à-dire à deux jours de marche, ils ne vont plus que pas à pas. Il ne s'agit pas d'engager la bataille légèrement. Une armée romaine aurait fait aisément 110 kilomètres en trois jours dans l'intérieur du territoire, et loin de l'ennemi; mais Scipion, dans le cas présent, n'aura pas fait ces 110 kilomètres en moins de cinq jours, car il aura ralenti son mouvement en arrivant près des Carthaginois.

Tout s'explique très bien, au contraire, si l'on place le point de passage près de Fourques, à 50 ou 60 kilomètres de Fos. Il n'y a rien de surprenant à ce que 300 cavaliers soient envoyés en reconnaissance à cette distance-là du gros : rien d'anormal non plus à ce qu'ils fassent l'aller et le retour en 36 heures. Partis le matin même du jour où ils ont rencontré les Numides, ils ont dû se retrouver le lendemain à Fos, vers le milieu de la journée.

Scipion a rembarqué ses bagages le soir même, et a commencé à marcher; il a pu faire 10 ou 15 kilomètres ce jour-là; le lendemain, il en aura fait 20 ou 30; puis, se trouvant à proximité de l'ennemi, il aura formé le carré et marché lentement : c'est tout au plus s'il aura fait 15 kilomètres le troisième jour, et 8 ou 10 le quatrième jour. On ne verra jamais une armée ancienne faire davantage à l'approche d'un combat.

On s'est fondé principalement, pour soutenir le point de Roquemaure, sur ce que Polybe place le passage à environ quatre jours de marche de la mer. Il est assez plaisant de voir les mêmes historiens qui ont traité si gaillardement les 1600 stades de l'écrivain grec, se montrer intransigeants sur la valeur de ces quatre marches. Il importe peu, dirait-on, de prendre 2,000 stades au lieu de 1600, mais on ne saurait admettre moins de 80 kilomètres pour faire « à peu près » 4 jours de marche. Il est vrai qu'on en compte volontiers 110 ou 120, ce qui revient à dire que les à peu près ne peuvent se prendre que par excès. Sans doute, 4 jours de marche peuvent faire environ 80 kilomètres, mais ce que nous ne pouvons

accepter en aucune façon, c'est qu'on puisse compter 30 ou 40 kilomètres en plus, et non pas 15 ou 20 en moins de cette valeur moyenne.

D'ailleurs, la journée de marche n'est pas une unité susceptible d'une valeur bien définie, et quand un auteur évalue une distance en journées de marche, c'est forcément une mesure très vague qu'il nous donne. S'il ajoute, par surcroît de précaution, un « à peu près », comme le fait Polybe, nous n'avons plus qu'une indication presque insignifiante. S'agit-il ici d'une journée de marche conventionnelle ? S'agit-il d'une journée moyenne de l'armée d'Annibal ? Il serait bien audacieux d'affirmer l'un ou l'autre. S'il s'agit d'une marche moyenne d'Annibal, nous savons qu'elle est d'environ 14 kilomètres, puisqu'il va faire 140 kilomètres en 10 jours le long du Rhône en plaine et en pays ami. Alors 4 marches donneraient 56 kilomètres.

Or, la voie romaine, qui ne fait pas volontiers de détours inutiles, mais qui est obligée de contourner les marais, a un développement de 50 kilomètres entre Arles et Fos. Il y en aura donc bien 56 depuis le point de passage que nous avons déterminé jusqu'à Fos. De l'autre côté du delta, le chemin qui va à la mer ne peut passer que par Saint-Gilles, et il compte encore de 50 à 60 kilomètres pour arriver au rivage près d'Aigues-Mortes.

Il n'est pas question, en tout cas, de distance à vol d'oiseau, car il serait par trop singulier de choisir alors la journée de marche comme unité de mesure. Polybe ne donne jamais que des distances itinéraires, et c'est

une source de reproches incessants de la part de Strabon. Ce n'est pas dans un pays qui lui était complètement inconnu, comme le delta du Rhône, qu'il aurait pu estimer une distance à vol d'oiseau d'après les éléments qu'il possédait par ouï-dire. Selon nous, les 4 jours de marche qu'il indique ici ne lui ont même pas été indiqués par les habitants : ils ont été déduits du récit de Fabius, d'après lequel P. Cornelius Scipion est arrivé au point de passage trois jours après le départ d'Annibal, bien qu'il se fût mis en marche en même temps que lui. Polybe a fait le calcul inverse de celui que nous avons fait un peu plus haut.

Quoi qu'il en soit, nous ne croyons pas qu'on puisse attribuer une valeur bien précise aux « quatre marches environ » indiquées par Polybe, et surtout nous nous refusons à faire passer ce renseignement vague avant la donnée très rigoureuse du parcours effectué depuis Ampurias et malgré l'incompatibilité absolue de certains détails du passage avec le site de Roquemaure.

Ce qu'il faut se dire ici, c'est que s'ily avait contradiction entre cette seule donnée des 4 jours de marche et toutes les autres, il faudrait choisir : ou bien on prendra exactement les 1600 stades de Polybe depuis Ampurias, en longeant la mer, en passant le Rhône aussitôt qu'on l'atteint, dans un endroit où il ne forme qu'un bras, assez large pour qu'on ne jette pas de pont, pour que les éléphants soient transportés à partir d'une estacade de 100 mètres ; assez lent pour que les soldats passent dans des pirogues creusées dans des troncs d'arbres ; assez près de la mer pour que Sci-

pion y envoie 300 cavaliers en reconnaissance et reçoive leur rapport en 24 heures ; — ou bien on passera le Rhône étroit, rapide, après avoir tourné le dos à la mer pendant quatre jours, dans des conditions incompatibles avec les détails du récit, mais en croyant satisfaire (?) à une seule des indications de Polybe ; celle qui met 4 marches de la côte au point de passage.

On choisira. A notre avis, le doute n'est pas possible.

On nous excusera de tant insister sur la question du passage du Rhône : c'est que, pour nous, tout le problème est là. C'est sur ce point que les erreurs les plus graves ont été commises, et avec une unanimité presque complète ; et c'est de là que proviennent toutes celles qu'on a faites sur le reste du parcours. Il faut à toute force reconnaître ici la valeur et la concordance des renseignements fournis par Polybe.

Nous avons essayé de montrer comment l'adoption de Roquemaure pour le passage du Rhône ne répondait pas aux données de Polybe (et de Tite-Live) ; mais on est en droit d'exiger davantage : on nous demandera comment il se fait que tant d'historiens se soient trompés ; on voudra savoir s'il est bien vrai qu'ils n'avaient pas d'excellentes raisons pour choisir un point aussi différent de celui que nous proposons. Nous allons donc reprendre sommairement les calculs de nos prédécesseurs et montrer ce qui en fausse les conclusions.

On a fait passer le Rhône par Annibal :

1° Près d'Arles (Quiqueran de Beaujeu, Doujat, le P. Fabre) ;

2° Près de Tarascon (De Marca, Mandajors) ;

3° Près d'Avignon (H. Bouche, Cambis, Imbert Desgranges) ;

4° Près de Roquemaure et d'Orange (Martin de Bagnols, Rollin, Napoléon, Giraud, Du Puy, Fortia d'Urban, Deluc, Larauza, Letronne, A. Thierry, Lavalette, Hennebert, Azan, etc) ;

5° Près de Pont-Saint-Esprit (Rogniat, Saint-Simon, de Vaissette, colonel Perrin, Osiander) ;

6° A Loriol (Whitaker.)

La plupart des historiens que nous ne citons pas adoptent Roquemaure ou Pont-Saint-Esprit, de confiance.

Larauza fait suivre à l'armée carthaginoise la voie romaine de Figuières à Nîmes. Il commet sur la longueur du trajet quelques petites erreurs, comptant XIII milles au lieu de XIV entre Illiberris et Combusta, confondant Juncaria avec la Junquera, et trouvant 40 kilomètres d'Ampurias au Perthus par la Junquera, tandis qu'il y en a près de 44. Il prolonge la marche d'Annibal de Nîmes sur Roquemaure, et donne à ce dernier segment 41 kilomètres au lieu de 47 ou 48. Au total, entre Ampurias et Roquemaure, il trouve 13 kilomètres de moins qu'il n'y en a en réalité, même si l'on accepte les chiffres des itinéraires romains. Malgré cette première erreur, et bien qu'il évalue le stade à 1/8 de mille, ou 184 mètres, il trouve que le chiffre de Polybe ne le conduit qu'à Beaucaire ou Aramon. Il n'en revient pas moins à Roquemaure, où s'est fixée l'attention de ses prédécesseurs, moyennant une différence de 15 kilomètres, qu'il juge admissible avec raison. Mais que l'on fasse disparaître

de son travail les erreurs d'évaluation, et l'écart deviendra tel qu'il faudra renoncer à Roquemaure.

Deluc a trouvé des chiffres inférieurs encore à ceux de Larauza, en suivant le même tracé : il a pris Castellon-de-Ampurias pour point de départ, au lieu d'Ampurias, et il compte seulement 31^k,600 d'Emporion au col au lieu de 43^k,700. Il prend des chiffres assez exacts depuis le col jusqu'à Nîmes, mais la longueur qu'il attribue au trajet de Nîmes à Roquemaure est trop faible de quelques kilomètres; au total, il trouve un chiffre trop faible de 15 kilomètres, et fait les mêmes réflexions que Larauza.

Tous deux ont été (inconsciemment ou non) attirés vers Roquemaure et Pont-Saint-Esprit par l'influence de Rollin[1], de d'Anville, de Saint-Simon, de Folard[2], etc., et pourtant, sans les erreurs qu'ils ont

[1] **Rollin, IV, p. 418, note.**

« On croit que ce fut entre Roquemaure et Pont Saint-Esprit. »

Rollin (page 427, note) nous indique la valeur de ses sources :

« Le texte de Polybe, tel que nous l'avons, et celui de Tite-Live, mettent cette ile entre la Saône et le Rhône, c'est-à-dire à l'endroit où Lyon a été bâti. On prétend que c'est une faute. Il y avait dans le grec Σκώρας, et l'on a substitué à ce mot ὁ 'Αράρος. J. Gronove dit avoir vu dans un manuscrit de Tite-Live *Bisarar*, ce qui montre qu'il faut lire *Isara Rhodanusque amnes*, au lieu de *Arar Rhodanusque*, et que l'île en question est formée par le confluent de l'Isère et du Rhône. La situation des Allobroges, dont il est parlé ici, en parait une preuve évidente. Je n'entre point dans ces sortes de disputes. J'ai cru devoir suivre la correction. »

[2] « M. de Mandajors publia, dans les *Mémoires de l'Académie*, deux dissertations sur ce point de critique... *Son opinion ayant été adoptée par Rollin dans son* Histoire romaine, *IV*, 305, *et par le célèbre géographe d'Anville, qui a dressé les cartes de cet estimable ouvrage, est devenue en quelque sorte classique*. Ils placent le passage du Rhône entre Roquemaure et le *Pont-Saint-Esprit*. J'ai

commises, ils n'auraient jamais trouvé un écart admissible entre leur mesure et celle de Polybe.

Larauza nous révèle très naïvement le préjugé qui le guidait lorsqu'il écrit[1] :

« De Nîmes, la voie romaine allait passer le Rhône devant Arles, d'où elle remontait par Cavaillon vers Gap, Embrun et le mont Genèvre ; mais on doit *nécessairement* supposer qu'ici Annibal la quitta et alla traverser ce fleuve sur un point plus éloigné de la mer. »

Ainsi, le consciencieux écrivain nous avoue que tout semblait lui conseiller de prendre un point plus bas sur le Rhône, mais qu'il a volontairement cherché un passage plus au Nord. Il invoque à l'appui de ce raisonnement la nécessité impérieuse où se trouvait Annibal d'éviter les Romains. Nous avons expliqué pourquoi l'approche des Romains l'obligeait, au contraire, à presser son passage. Tite-Live nous a rapporté, en outre, qu'Annibal a pris la résolution d'éviter les Romains deux jours après le passage du Rhône, et que jusque-là il était dans l'hésitation.

Larauza insiste enfin sur l'obligation de placer le point de passage à mi-chemin entre la mer et l'Ile, et il nous prévient que celle-ci se trouvera au confluent

cru devoir adopter cette opinion dans un ouvrage publié il y a quelques années. Je l'ai fortifiée de nouvelles preuves.

« Les disputes occasionnées par la recherche de l'endroit où Annibal a passé le Rhône, paraissent donc à présent terminées. On convient assez généralement que ce fut à Roquemaure, en face d'une petite ville appelée dans ce temps-là Aeria, devenue depuis le château de Lers. » (DELUC, p. 9.)

[1] Page 16.

de l'Isère. C'est un procédé bien vicieux que d'asseoir une hypothèse sur une autre, et cela quand tout jusque-là semblait devoir l'écarter[1]. Nous nous contenterons donc d'avoir déterminé provisoirement le point de passage en partant de données certaines, et nous verrons plus tard si le point que nous avons fixé s'accorde mal avec ce qui suit. Nous avertissons dès maintenant le lecteur que c'est le contraire qui aura lieu, le récit et les chiffres suivants de Polybe ne pouvant pas plus que les précédents se concilier avec le passage à Roquemaure.

Le colonel Perrin, pour le trajet de Carthagène au Rhône, a presque entièrement abandonné les textes. Il emploie pour l'Espagne une carte dressée en 1823-1824 par Damas, et grossièrement inexacte, qui lui donne :

Des Colonnes à Carthagène, 3,776 stades au lieu de 3,000;

[1] M. Osiander (p. 93) procède de même lorsqu'il écrit :

« L'endroit était à environ quatre jours de marche de la mer, à 600 stades de l'embouchure de l'Isère; si nous avons le droit d'admettre qu'il faut compter les 1600 stades depuis le versant nord des Pyrénées jusqu'au passage du Rhône, l'emplacement est à environ 54 milles au nord de Nîmes, etc. Toutes ces données concordent pour placer le point de passage à Pont-Saint-Esprit, comme l'ont déjà fait Niebuhr, Peter et bien d'autres. »

On remarquera que « de toutes ces données », il n'y en a qu'une seule qu'on retrouve dans Polybe, c'est celle des quatre jours de marche. Il n'y est pas question un instant de 600 stades entre le point de passage et l'Isère, non plus que de 1600 stades entre les Pyrénées et le Rhône. Ces trois hypothèses qui se prêtent un mutuel appui forment le faisceau le plus fragile, et nous ne connaissons pas de science où une pareille méthode conduise à autre chose qu'à des erreurs. Il n'y a pas deux logiques.

De Carthagène à l'Èbre, 2,464 stades au lieu de 2,200 ;

De l'Èbre à Perelada, 1752 stades au lieu de 1600.

Ces chiffres sont très éloignés de ceux de Polybe ; le colonel Perrin s'en contente néanmoins. Il ne veut pas que l'historien grec ait pris un point de repère à Emporion, et il marque un arrêt à Perelada, de sorte que la distance comptée par Polybe d'Ampurias au Rhône sera comptée par le colonel Perrin de Perelada au Rhône. On conçoit qu'il remonte ainsi plus haut que nous.

M. de Bagnols a écrit dans la *Notice des travaux de l'Académie du Gard* que Pont-Saint-Esprit fut, dans les temps les plus reculés, un centre de communications entre les Allobroges, les Volques, les Helviens, et plusieurs autres peuples ; que ces mouvements commerciaux avaient donné naissance, bien avant le passage d'Annibal, à une route partant de Pont-Saint-Esprit pour gagner Nîmes par Cassau et Uzès. Comme il n'est rien resté des chemins gaulois et que les textes n'en font pas mention, nous avons affaire ici à une simple hypothèse. Ajoutons, du reste, que l'existence d'un chemin entre Nîmes et Pont-Saint-Esprit est à peu près certaine, car il y avait presque autant de chemins dans la Narbonnaise il y a vingt siècles qu'aujourd'hui ; mais cela ne prouve absolument rien pour le passage d'Annibal.

M. Osiander, le plus savant des historiens d'Annibal, commence par déclarer que les chiffres de Polybe sont la base de toute étude sur ce sujet, le fil d'Ariane qui

doit nous guider à travers toutes les difficultés ; il ne cessera pas, dans la suite, de les traiter de Turc à More. Ici, il juge que la distance de 1600 stades entre Ampurias et le Rhône n'est pas suffisante, et il veut en ajouter 800. Il s'appuie sur ce que Polybe compte à peu près (σχεδὸν) 8,000 stades des Colonnes d'Hercule aux Pyrénées, tandis qu'il y en a seulement 7,200 (3,000 + 2,600 + 1600) des Colonnes à Ampurias, et qu'Ampurias ne s'écarte pas sensiblement des Pyrénées.

Ce raisonnement ne nous paraît pas irrésistible. Nous trouvons, en effet, dans Polybe, les chiffres suivants :

Des Colonnes à Emporion [1], 3,000 + 2,600 + 1600 = 7,200 stades ;

Des Colonnes à la pointe des Pyrénées [2] dans la Méditerranée, près de 8,000 stades ;

Des Colonnes à Narbonne [3], un peu moins de 8,000 stades ;

Des Colonnes à Marseille [4], un peu plus de 9,000 stades.

Tous ces chiffres nous semblent parfaitement d'accord si nous appelons chaque chose par son nom, et si nous ne remplaçons pas les Pyrénées par Emporion. Il y a, en effet, de cette ville à la pointe des Pyrénées, près du cap Cerbère, par le chemin, 300 stades environ.

[1] Polybe, III, 39.
[2] Polybe. III, 39, et Strabon, II, 105-106.
[3] Strabon, *ibid.*
[4] Strabon, *ibid.*

Il y a d'Emporion à Narbonne, par la route, 540 stades.

De Narbonne à Marseille, 1660 stades.

Les égalités précédentes deviennent donc :

Des Colonnes à Emporion, 7,200 stades ;

Des Colonnes à la pointe des Pyrénées, 7,200 + 300 = 7,500, un peu moins de 8,000 stades ;

Des Colonnes à Narbonne, 7,200 + 540 = 7,740, un peu moins de 8,000 stades ;

Des Colonnes à Marseille, 7,740 + 1660 = 9,400, un peu plus de 9,000 stades.

Il n'y a rien là qui ne paraisse très normal, et l'on ne voit guère le moyen de modifier l'un des chiffres sans fausser l'une ou l'autre des égalités.

Il est vrai que Strabon met Ampurias à 40 stades des Pyrénées, mais ceci est une erreur qui lui appartient en propre, et qu'il ne faut pas mêler aux chiffres de Polybe.

M. Osiander remarque encore qu' « Annibal, *arrivé dans les Pyrénées* », n'aurait pas fait, au dire de Polybe, la moitié du trajet de Carthagène à la sortie des Alpes. Nous nous permettrons de renvoyer au texte, où l'on verra qu'au moment où Polybe dit qu'Annibal n'a pas fait la moitié du parcours, celui-ci n'est pas encore parvenu aux Pyrénées. Il est près d'y arriver ; mais n'est-ce pas M. Osiander lui-même qui plaçait naguère Emporion au pied des Pyrénées ? Pour peu que Polybe suppose Annibal à 400 stades des montagnes, il n'a pas fait la moitié du trajet.

Il y a d'ailleurs, dans la remarque du savant allemand, une interprétation que nous ne saurions

accepter : de ce que Strabon traduit, une fois par hasard, le σχεδὸν de Polybe par *un peu moins de*, M. Osiander veut que les deux expressions soient équivalentes. C'est une conclusion un peu légère. On sait que la racine σχεδ exprime une idée de course, de rapidité ; σχεδὸν signifie *en courant*, *à vue de pays*, et non pas *presque*, *un peu moins de*. Aussi, au lieu de lire, comme M. Osiander, qu'Annibal, arrivé *dans* les Pyrénées, avait fait *un peu moins de* la moitié du trajet, nous lisons qu'arrivé *près* des Pyrénées, il avait fait *environ* la moitié du trajet. La différence, on le voit, est sensible.

M. Osiander trouve aussi περὶ (XXXIV, 7) remplacé dans Strabon (II, 106) par *un peu moins de*. Alors que nous restera-t-il pour signifier simplement *à peu près*, puisque σχεδὸν et περὶ voient leur sens restreint de la même façon ? Ne donnera-t-on jamais de chiffre approché par excès ?

Nous l'avons dit dans un précédent chapitre : il ne faut pas demander à Polybe une extrême précision au cours de son récit ; il sacrifie tout à la clarté. Il aime mieux laisser dans l'esprit du lecteur un chiffre facile à retenir, tel que 8,000, 9,000 stades, que de se montrer inutilement exact. Il y en a un exemple bien frappant dans le X[e] livre, où il place Carthagène à moitié chemin entre les Colonnes et Emporion, ce qui donnerait $3{,}000 = \frac{7{,}200}{2}$. Et c'est après un exemple pareil qu'on voudrait changer un chiffre parce que 7,500 stades sont donnés pour « un peu moins de 8,000 ! »

Nous n'admettons donc pas les deux raisons pour

lesquelles M. Osiander croit devoir ajouter un sixième nombre à la série donnée par Polybe. M. Schmidt, dans sa *Dissertatio inauguralis philologica de Polybii geographia* (Berlin, 1875) voulait ajouter 600 stades d'Emporion à Narbonne, et en laisser 1600 de Narbonne au Rhône. M. Osiander lui oppose les raisons suivantes :

1° On ne trouvera jamais 1600 stades de Narbonne au Rhône; 2° Narbonne n'est pas une limite naturelle comme Emporion (!) Il propose donc d'ajouter « simplement » : 'απὸ δ'Ἐμπορίου πόλεως ἕως τῆς προειρημένης ῥαχίας πορευομένοις παρὰ τὸν αἰγαλὸν περὶ ὀκτακοσίους, διεκβάλλουσι δὲ τα πυρηναῖα ὄρη περὶ ἑξακοσίους. (De la ville d'Emporion jusqu'au cap précité, par le rivage, environ 800 stades, mais en franchissant les Pyrénées 600).

Comment expliquer que ce membre de phrase manque dans tous les manuscrits de Polybe qui nous restent? Ces manuscrits ne sont pas de la même famille; M. Hultsch les a divisés en quatre ou cinq groupes d'après certaines variantes, mais ici, tous sont d'accord; quelques-uns, il est vrai, sont un peu abîmés à l'endroit même qui nous intéresse, mais pas de manière à laisser supposer la disparition de toute une phrase. On ne met pas en doute leur parfaite concordance pour le paragraphe III, 39.

Voudra-t-on supposer que tous les copistes se sont entendus pour supprimer le membre de phrase que M. Osiander vient rétablir?

Cette addition ne nous paraît ni simple, ni utile; et un chiffre de 600 ou 800 stades est bien petit pour prendre place dans la série de Polybe; on sent qu'il

s'agit surtout de fournir un appoint. M. Osiander est trop habile homme pour se permettre des erreurs grossières comme celles de Larauza ou Deluc, et pourtant il faut bien qu'il aille à Roquemaure comme les autres. Il fait donc des mesures exactes, et il y ajoute un nombre arbitraire.

Nous avons analysé les quatre auteurs qui ont procédé à la détermination la plus sérieuse du point de passage d'Annibal sur le Rhône, en se servant de la distance d'Emporion au Rhône, et nous avons vu comment ils arrivaient à Roquemaure : l'un commet une erreur de mesure ; le second y joint une erreur d'identification pour Ampurias ; le troisième refuse de prendre le point de départ indiqué par Polybe ; le quatrième ajoute une quantité arbitraire au chiffre de l'historien grec. Le lecteur sera désormais édifié, nous l'espérons, sur les motifs qui ont fait adopter le point de passage de Roquemaure ou de Pont-Saint-Esprit, et il n'aura sans doute plus de scrupule à redescendre jusqu'en aval de Beaucaire.

CHAPITRE IV

LA TRAVERSÉE DES ALPES

I.— La distance du Rhône aux plaines du Pô.

« Depuis le passage du Rhône, en remontant le fleuve comme pour aller vers ses sources, il y a 1400 stades jusqu'à l'entrée des Alpes, par où l'on va en Italie. Reste la traversée des Alpes, environ 1200 stades ; après les avoir franchies, Annibal devait être arrivé dans les plaines de l'Italie voisines du Pô. » (Polybe, III, 39.)

Il y a là deux choses bien définies : le point de départ, qui est le Rhône, et le point d'arrivée final, qui est le pied du versant italien des Alpes. Qu'on regarde une carte, à quelque échelle qu'elle soit, ou mieux, que l'on aille voir le terrain, et l'on constatera avec quelle netteté est marquée la ligne où la plaine succède à la montagne du côté de l'Italie. Quand on vient par la vallée de la Doire Ripaire, la plaine commence à Avigliana ; sur la Doire Baltée, c'est à quelques kilomètres en amont d'Ivrée.

Les indications intermédiaires sont, au contraire, bien vagues :

1° Nous avons traduit ἀναβολή par « entrée », mais le sens peut être aussi « montée » ; ce sont les mesures sur la carte qui nous fixeront. Nous allons mesurer la longueur des différentes routes qui traversent les Alpes et examiner pour chacune d'elles si 1400 stades aboutissent près d'un endroit qu'on puisse qualifier de « montée » ou d' « entrée » des Alpes ;

2° Comment et jusqu'où remonterons-nous le Rhône ? Le biographe Hœfer a cru devoir aller jusqu'à ses sources, et mettre le passage au Saint-Gothard : que deviennent alors les 1400 et les 2,600 stades qui, eux, sont précis ? « Telles sont, dit M. Osiander[1], les absurdités où l'on tombe quand on ne s'attache qu'à un mot, isolé du contexte, et sur lequel on bâtit tout un système en en forçant le sens. » ὡς ἐπὶ τὰς πηγὰς, écrit-il ailleurs, indique simplement la direction, l'orientation du mouvement, non son but[2]. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de compter les 1400 stades le long du Rhône. En partant de Fourques, ils nous mènent jusqu'à 10 kilomètres en aval de Lyon ; si nous partions de Roquemaure, nous irions jusqu'à 30, 40 ou 50 kilomètres en amont de Lyon. Ce serait encore bien loin des sources.

Doit-on du moins remonter le Rhône jusqu'à « l'entrée » ou à la « montée » des Alpes ? Remontons-le pendant 1400 stades (248 kilomètres) à partir de Fourques, de Beaucaire, ou même de Roque-

[1] Page 41.
[2] Page 29.

maure : nous arrivons, comme nous venons de le voir, un peu en aval ou en amont de Lyon. C'est seulement si nous partions de Pont-Saint-Esprit que nous pourrions atteindre les Alpes à Saint-Genix-d'Aoste, non loin de Culoz, sans nous être beaucoup éloignés du Rhône. C'est la solution du colonel Perrin. Nous verrons, d'après les détails de la marche, si elle est assez conforme aux récits de Polybe et de Tite-Live pour nous faire remettre en question le point de passage du Rhône.

En écartant provisoirement cette solution, nous sommes forcés de ne pas remonter le Rhône jusqu'au bout des 1400 stades, et nous devons nous écarter du fleuve quelque temps avant l'entrée ou la montée des Alpes.

Entendre par là qu'on peut se contenter de marcher un ou deux jours le long du Rhône pour s'en écarter aussitôt, c'est peut-être élargir beaucoup l'interprétation ; nous sommes donc disposé dès à présent à ne pas admettre que le mouvement ait pu se faire dans la vallée de la Durance. Nous étendrons pourtant nos recherches à cet itinéraire, car les chiffres surtout sont précis dans le texte de Polybe, et c'est à eux de décider en dernier ressort.

Supposons qu'Annibal ait remonté le cours de la Durance :

	kilom.
Du passage du Rhône, tel que nous l'avons déterminé, jusqu'au pont du chemin de fer sur la Durance, il y a........	28[1]

[1] Ces chiffres sont mesurés sur la carte à $\frac{1}{200.000}$ et vérifiés au moyen de la carte des étapes et d'une carte cycliste.

	kilom.
De là jusqu'à Sisteron......................	153
De Sisteron à la route de Gap à Briançon, près de Prunières............................	77
De là jusqu'à Suse........................	124
De Suse jusqu'à Avigliana..................	29
	411
Au lieu de.....	461

Si au lieu de suivre la rivière, il a suivi la route la plus naturelle :

	kilom.
Route de Saint-Rémy, Cavaillon, Apt, Forcalquier jusqu'à Sisteron....................	172
De là à Prunières, par Serres, Veynes et Gap..	94
De Prunières à Suse........................	153
	419
Au lieu de.....	461

Dans l'un et l'autre cas, les 1400 stades (248 kilomètres) comptés depuis l'origine conduisent un peu à l'ouest de Prunières. Or, quelque signification qu'on attribue au mot ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων, il est impossible de trouver quoi que ce soit qui y ressemble dans cette région. Des voyageurs qui ont passé par Sisteron et Tallard, ou par Serres et Veynes, ne trouvent près de Gap et de Chorges ou près de la Bréole, ni une entrée, ni une montée des Alpes. Si nous comptons 1200 stades à partir d'Avigliana, en rebroussant, nous arrivons entre Veynes et Serres, où il n'y a rien qui réponde à l'expression ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων.

Ainsi, depuis Arles jusqu'à Avigliana, il y a 411 ou 419 kilomètres au lieu des 461 voulus. De plus, on ne peut diviser ce total, trop faible de 50 kilomètres, en deux parties différant peu (20 à 25 kilomètres) des

1400 et 1200 stades de Polybe, et trouver à la séparation des deux un endroit qui puisse recevoir le nom d'ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων. Sisteron et Briançon donnent seuls une entrée ou une montée. Il est donc impossible de concilier les données de Polybe avec l'itinéraire Sisteron, Embrun, mont Genèvre, Avigliana. Il est trop court.

Si l'on veut emprunter le col de l'Échelle ou le col des Thures au lieu du mont Genèvre, la longueur totale de l'itinéraire se trouve augmentée de 20 à 25 kilomètres ; l'écart avec les chiffres de Polybe deviendrait acceptable, mais on ne peut toujours pas placer l'ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων, « entrée » ou « montée » à 1400 stades (248 kilomètres) du passage du Rhône.

Tout itinéraire passant au sud du mont Genèvre, par la vallée de l'Ubaye ou celle du Guil, serait plus court encore, et de beaucoup. Il est donc inutile de s'en occuper.

La voie romaine, passant à Saint-Rémy, Cavaillon, Apt, Sisteron, Gap, Embrun, mont Genèvre et Suse, nous donne 370 à 375 kilomètres d'Arles à Avigliana[1].

[1]

Ernaginum....	VII	M. P.	Caturigomagus.	XII	M. P.
Glanum.......	VII	—	Eburodunum..	XVII	—
Cabellio......	XII	—	Rama........	XVII	—
Ad Fines.....	XII	—	Brigantium....	XVIII	—
Apta Julia....	X	—	Druentia......	VI	—
Catviaca......	XII	—	Gesdao.......	V	—
Alaunium.....	XVI	—	Segusio.......	XXIIII	—
Segustero.....	XXIIII	—	Ad Fines......	XVII	—
Alabons......	XVI	—			
Vapincum.....	XVIII	—	TOTAL.....	CCL	—

Soit 370 kilomètres.

(Ad Fines se trouve très peu à l'Ouest d'Avigliana.)

Nous voilà encore plus loin du chiffre donné par Polybe.

Strabon nous a indiqué un chemin qui était, semble-t-il, le plus fréquenté de son temps. Il passait par Cavaillon, puis traversait la partie méridionale du territoire des Voconces pour gagner Embrun. Strabon qualifie d'ἀνάβασις la montée des Alpes; c'est l'ἀναβολή de Polybe, III, 50, et il y a 63 milles de Tarascon au pied de cette montée, qui ne peut être loin de Vaison; 99 milles depuis là jusqu'aux frontières des Caturiges, près d'Embrun, et 99 encore de là jusqu'en Italie. La longueur de cette route est donc à peu près la même que celle de la route Sisteron, Gap, Embrun.

Plus au Nord, le chemin qui emprunte la vallée de la Drôme donne les longueurs suivantes :

	kilom.	
D'Arles à Loriol	146	241
De Loriol à Die	55	
De Die au col de Cabre	40	
Du col de Cabre à Gap		42
De Gap à Avigliana		173
		456

Cet itinéraire est donc acceptable, au point de vue des chiffres et des données du paragraphe III, 39 de Polybe. Il placerait l'ἀναβολή au pied du col de Cabre (ce serait alors non pas l'*entrée*, mais la *montée* des Alpes) et donnerait bien près de 461 kilomètres pour le trajet total depuis le Rhône jusqu'en Italie. Le parcours effectué le long du Rhône est de 146 kilomètres, c'est-à-dire à peu près 800 stades, ce qui correspond bien aux indications postérieures.

Essayons de passer par Die et Grenoble. Il y a, d'Arles à Die, 201 kilomètres ; de Die à la Chapelle-en-Vercors, 38 ; total, 239 ; la montée ou l'entrée des Alpes se trouverait fort avant ce dernier point, et par conséquent beaucoup trop près du Rhône ; il y a 27 kilomètres de la Chapelle à Grenoble, et 205 de Grenoble à Avigliana[1], total 232, ce qui serait un peu trop (au lieu de 213) pour la deuxième partie.

Remontons le Rhône jusqu'à l'Isère.

	kilom.
Depuis le passage, près d'Arles, jusqu'à la Drôme	146
De la Drôme à l'Isère	28
En remontant l'Isère depuis le confluent jusqu'au Bec de l'Échaillon	78
	252
De l'Échaillon à Grenoble	17
De Grenoble à Aiguebelle par le Gélon	70
D'Aiguebelle à Modane	65
De Modane à Suse par le mont Cenis	63
De Suse à Avigliana	29
	244

La distance depuis le passage du Rhône jusqu'au bec de l'Échaillon, qui est bien l'entrée en montagne, le *seuil* des Alpes, ἀναβολή, est bien près du chiffre de Polybe (252 kilomètres au lieu de 248), mais la traversée des Alpes est sensiblement trop longue (244 au lieu de 213).

Si, au lieu de passer par le mont Cenis, nous

[1] Voir le détail plus loin.

employons le col Clapier, proposé par le colonel Perrin, nous trouvons :

	kilom.
De l'Échaillon à Modane	152
De Modane à Suse par le Clapier	40[1]
De Suse à Avigliana	29
	221

L'itinéraire qui emprunte les vallées de l'Isère et de l'Arc est donc admissible, à condition de passer, non pas par le mont Cenis, mais par le Clapier. Il a, sur les précédents, l'avantage de donner une entrée (ἀναβολή) très nette dans la montagne à la distance indiquée par Polybe.

Quiconque a suivi la route ou le chemin de fer de Valence à Grenoble a pu constater combien l'entrée dans la montagne est franchement marquée, au moment où l'on pénètre entre le Vercors et le massif de la Grande-Chartreuse. Le défilé où l'on se trouve resserré jusqu'à Grenoble, la vue des hautes cimes qui en barrent le fond donnent brusquement l'impression de la montagne. On a franchi la porte.

La distance est exactement la même si, à partir de Grenoble, on remonte vers le Lautaret au lieu de passer par la Maurienne. Au point de vue des distances, cet itinéraire est donc également acceptable.

Si, au lieu de se diriger vers le mont Cenis, on gagne le Petit Saint-Bernard, on trouve :

[1] Il y a 15 kilomètres de Modane au Planais ; du Planais au col, en montant, 3 heures de marche que nous évaluons à 10 kilomètres ; à la descente, 3 heures, qui peuvent faire 15 kilomètres.

	kilom.
De l'Échaillon à Grenoble	17
De Grenoble au Petit Saint-Bernard	156
Du Petit Saint-Bernard à la plaine, à 6 kilomètres en amont d'Ivrée	111
	284

Nous avons donc 70 kilomètres de trop.

Certains historiens ont essayé de réduire ce chiffre en plaçant le débouché en plaine à Aoste au lieu d'Ivrée. Il faut n'avoir regardé ni la carte, ni le pays, pour accepter une pareille solution. C'est à quelques kilomètres d'Ivrée que l'on débouche en plaine. Aoste, entourée de montagnes de tous côtés, ne donne nullement l'impression de l'arrivée en plaine. Et quand on y arrive, on n'a pas franchi le défilé de Bard !

En résumé, nous sommes obligés d'exclure les itinéraires qui empruntent la vallée de la Durance :

1° Parce qu'ils ne remontent pas le Rhône assez longtemps pour justifier les expressions de Polybe ;

2° Parce qu'ils sont trop courts ;

3° Parce qu'ils ne fournissent pas, quelque interprétation que l'on donne au texte grec, et quelque approximation que l'on admette, une *entrée* ou *montée* (ἀναϐολή) dans les Alpes à environ 1400 stades du Rhône ou 1200 stades de l'Italie.

Nous rejetons les itinéraires qui passent par la vallée d'Aoste comme beaucoup trop longs.

Il nous reste trois solutions admissibles au point de vue de la longueur :

1° Vallée du Rhône, d'Arles à Loriol, puis vallée de la Drôme, col de Cabre, Gap, et mont Genèvre ;

2° Valence, Grenoble, la Maurienne, le Clapier ;

3° Valence, Grenoble, le Lautaret, le mont Genèvre.

Il n'est pas sans intérêt de voir ce que nous donneraient les conditions du paragraphe III, 39, si nous avions accepté le point de passage de Roquemaure ou celui de Pont-Saint-Esprit, choisis par la plupart de nos prédécesseurs.

Il y a environ 60 kilomètres depuis l'endroit où nous avons fixé le passage du Rhône, jusqu'à Roquemaure ; il y en a 90 jusqu'à Pont-Saint-Esprit (par la rive gauche du fleuve).

Rien ne serait changé à nos conclusions précédentes concernant la route de Sisteron, Briançon, le mont Genèvre. Elle demeurerait beaucoup trop courte.

La route de la Drôme, et celles qui, par Grenoble, conduisent au col Clapier ou au mont Genèvre, deviendraient trop courtes de 60 ou de 90 kilomètres. De plus, si l'on partait de Roquemaure, une longueur de 1400 stades, comptée à partir du Rhône, conduirait en plein milieu du Grésivaudan, à une dizaine de kilomètres au sud de Montmélian. Impossible de placer là une *entrée* ou une *montée* des Alpes. Si l'on est parti du Pont-Saint-Esprit, au contraire, on termine les 1400 stades à l'*entrée* de la Maurienne, que l'on peut faire passer à la rigueur pour l'entrée des Alpes.

Le colonel Perrin a fait remonter Annibal, sur la rive droite de l'Isère, vers Saint-Rambert et Saint-Genix-d'Aoste, pour gagner de là le col Clapier par Chambéry et la Maurienne. Cette solution serait la seule qui satisfît à la lettre aux conditions énoncées

par la phrase de Polybe que nous citions en tête de ce chapitre.

Le chemin du Petit Saint-Bernard, par Grenoble, aurait bien la longueur totale voulue, mais il serait impossible d'y placer une *entrée* ou une *montée* des Alpes à hauteur de Chamousset, et plus impossible encore d'apercevoir les plaines d'Italie en arrivant au col. On ne voit de là que d'affreux précipices.

Nous arrivons donc aux conclusions suivantes :

1° Ayant fixé le passage près d'Arles, nous avons trois solutions possibles pour la traversée des Alpes : passer par la vallée de la Drôme pour aller au mont Genèvre ; passer par Grenoble et le Lautaret pour rejoindre ce même col ; enfin, passer par Grenoble, le Grésivaudan et la Maurienne pour franchir le col Clapier ;

2° Si nous avions accepté le point de passage de Roquemaure, aucune solution ne pouvait plus convenir ;

3° En acceptant le passage à Pont-Saint-Esprit, la route d'Yenne, Chambéry, le Clapier serait admissible, au point de vue des distances.

Malgré la clarté et la simplicité des mesures qui ont conduit à ces conclusions, un grand nombre de nos prédécesseurs ont adopté le point de passage de Roquemaure, celui-là même qui ne se prête à *aucune* solution pour la traversée des Alpes. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment ils y avaient été amenés; examinons de même comment ils ont pu s'en accommoder, malgré les chiffres.

Pour les uns, ce fut assez facile, car ils laissèrent tout à fait de côté les données du paragraphe III, 39, ou, ce qui revient au même, ils admirent qu'une différence de 60 kilomètres sur 200, 1 sur 3, n'avait rien d'extraordinaire.

D'autres ont recherché un appareil plus scientifique. Ayant fixé d'avance leur itinéraire avant d'avoir fait aucune mesure, ils ont trouvé à peu près 1400 stades jusqu'à Montmélian, ont même poussé un peu plus loin s'il le fallait, découvert tant bien que mal un chemin creux ou une butte pour marquer l'ἀναβολή, *entrée* ou *montée*; arrivés là, ils se sont trouvés un peu à l'étroit dans l'espace compris entre Montmélian et Avigliana pour faire tenir les 1200 stades que nous avons comptés, nous, entre le bec de l'Échaillon et Avigliana. Ils ont donc abandonné le chemin de la vallée, le plus naturel, pour grimper et descendre sans cesse sur les contreforts des Alpes ; enfin, comme l'allongement qui en résultait ne suffisait pas encore, ils ont admis que, dans les montées, en raison de la fatigue, on majorait les distances parcourues. En accomplissant ce petit travail avec des méthodes diverses, mais avec un doigté parfait, ils se sont tous retrouvés ensemble à l'arrivée.

« Nous savons, dit le colonel Perrin, qu'en pays de montagnes, l'expérience a prouvé que les routes, par suite des nombreux détours qu'elles sont obligées de faire, sont plus longues de 1/3 que celles des plaines, pour parcourir une même distance mesurée à vol d'oiseau. Mais cette règle n'est véritablement exacte que dans des massifs montagneux tels que les Vosges,

le Jura, etc.; elle ne peut s'appliquer à des massifs aussi escarpés et aussi élevés que celui des Alpes. Si cependant nous appliquons cette règle à la voie ferrée du mont Cenis, qui peut être assimilée à une voie en plaine, nous aurons de Chamousset à Alpignano 163 kilomètres, dont le tiers est 54 kilomètres, ce qui donne un total de 217 kilomètres, chiffre très rapproché de celui de 224. »

Comment a été vérifiée cette règle, d'après laquelle les chemins de montagne sont de 1/3 supérieurs aux chemins de plaines? Nous n'en savons rien. Mais en admettant même qu'elle soit exacte dans certaines conditions, elle ne peut pas l'être d'une manière générale, ni même donner une moyenne dans un ordre d'idées où tout est irrégulier. Les montagnes allongent les chemins : 1° en les obligeant à contourner des massifs. Ainsi, de Grenoble à Saint-Jean-de-Maurienne, il y a 50 kilomètres à vol d'oiseau et 110 par la route ; 2° en leur faisant faire des lacets aux montées ; il y a 3 kilom. 1/2, à vol d'oiseau de Lanslebourg au refuge n° 18 de la route du mont Cenis, et 10 kilomètres par la route.

Ces deux modes d'allongements peuvent agir, ensemble ou séparément, de la manière la plus diverse, et l'allongement peut varier depuis zéro jusqu'aux valeurs extrêmes que nous venons d'indiquer. Peut-on en conclure une moyenne? Jamais de la vie !

Il faut d'ailleurs tenir compte de la nature du chemin considéré. S'il y a 10 kilomètres de Lanslebourg au col du mont Cenis par la route, il n'y en a

pas plus de 4 par la Ramasse ; or, en abandonnant les vallées à fond plat pour marcher à mi-côte, on emploierait des chemins plus semblables à la Ramasse qu'à la route nationale, et l'on peut se demander s'il y aurait lieu de faire subir une majoration quelconque aux distances mesurées de proche en proche, d'un hameau à l'autre, sur la carte à $\frac{1}{80.000}$. Le colonel Perrin n'y songe pas. D'autres l'ont fait.

Le lieutenant Azan a reconnu l'insuffisance de la majoration ainsi obtenue, et il est parti d'un principe différent. Le colonel Perrin ne nous parlait que de longueurs réelles, existantes, et si son estimation est discutable en thèse générale, au moins peut-on couper court à toute discussion par une mesure directe sur le terrain ou sur le cadastre. Avec MM. Osiander et Azan, il s'agit de longueurs fictives. On part de ce principe que l'on marche plus lentement en montant qu'en terrain plat, et l'on suppose que Polybe mesure les distances parcourues, non plus en longueur, mais en temps. Ceci est exact pour nos alpins, qui ont des montres, et mesurent les trajets d'un point à un autre en heures et en minutes ; mais ce procédé n'était pas à la portée des anciens. Non seulement ils n'avaient pas de montre, pas de sabliers de poche, mais ils n'avaient pas d'unité de temps ; l'heure était la douzième partie de la journée, comptée du lever au coucher du soleil, et une heure d'été valait presque deux heures d'hiver. Ainsi les anciens ne songeaient pas à estimer les distances parcourues en montagne par le temps mis à les parcourir, mais bien par leur longueur.

Strabon ne donne pas l'altitude d'un col, mais la

longueur du chemin qui va du pied au sommet, et on peut en vérifier l'exactitude.

Il est donc inexact que les chemins aient été mesurés en montagne autrement qu'en plaine. La mesure par le temps ou par l'altitude était impossible.

M. Osiander veut que l'unité de longueur ne soit pas la même en montagne qu'en plaine. Il s'ensuivra que les 1200 stades fournis par Polybe pour la traversée des montagnes devront donner en kilomètres un équivalent beaucoup plus faible que ne le pense le vulgaire.

M. Osiander, qui veut placer le commencement de la montée à Montmélian (!) ne compte que 187 kilomètres de là jusqu'à Avigliana, et se trouve ainsi au-dessous de la distance donnée par Polybe (213 kilomètres). Pour faciliter la coïncidence, il déclare que les stades de montagne sont les 5/6 des stades de plaine. Les 1200 stades de Polybe représenteraient donc, non plus 213 kilomètres, mais 178.

Pour en venir là, M. Osiander remarque que les distances fournies par Polybe sont des multiples de 200 stades (3,000, 2,600, 1600, 1400 et 1200) c'est-à-dire de 24 milles romains; or, Hérodote se sert (V, 53) d'une journée de marche de 200 stades, et Végèce (I, 9) nous apprend que la journée de marche d'une armée romaine est de 24 milles en terrain plat, de 20 milles en terrain difficile (*in arduis et clivosis*, I, 27). Polybe aurait donc, suivant M. Osiander, transformé en stades une mesure donnée en jours de marche; mais la journée de marche, évaluée par lui à 200 stades, était de 24 milles en plaine, de 20 milles

en montagne. Son évaluation, exacte jusqu'à l'entrée des Alpes, se trouve donc trop forte de 1/6 dans la traversée des montagnes.

« A coup sûr, dit le savant professeur, Polybe n'a pas procédé lui-même à la mesure ; compter des pas, comme firent les bématistes d'Alexandre, aurait été trop absorbant et d'ailleurs inutile, la transformation des pas en stades, en terrain accidenté, ne pouvant donner qu'un résultat *subjectif*. (Et celle des journées de marche !) Polybe n'avait donc pas d'autre moyen que celui auquel nous avons encore recours : il déduisait la longueur de la marche de sa durée. Ce procédé devait être passé dans les habitudes militaires, et le stade itinéraire des savants, égal à 148 mètres, ou 5/6 du stade de Polybe, pouvait être pris pour unité par une mesure de temps et un calcul très simples. Le pas militaire des Romains, qui était 5/6 du pas entier ou normal, entraîne comme conséquence un mille militaire qui est 5/6 du mille normal. »

Nous demandons la permission de n'en rien croire. Polybe était mieux au courant que nous de toutes ces questions, et n'était pas homme à prendre une mesure pour une autre. Il n'y a pas trace, dans les textes, de deux milles différents, et celui qui a servi à graduer les voies romaines était une mesure militaire. D'ailleurs, en supposant deux pas, deux milles, l'un pour les civils et l'autre pour les militaires, s'ensuit-il que le premier convienne aux plaines et l'autre aux montagnes, sans que jamais un mot indique la différence ? Les montagnes sont-elles réservées aux militaires et la plaine aux civils ?

Enfin, puisque l'on accuse la mesure des longueurs d'être illusoire en montagne, quoi de plus illusoire que la mesure du temps pour un ancien ? On s'imagine difficilement Polybe sur le sentier qui mène à un col et estimant la durée de son ascension par le cours des astres ! Nous le voyons bien plutôt, lui ou son bématiste, mesurer la longueur de la route (carrossable ou charretière) avec un odomètre.

M. Osiander ajoute, pour nous convaincre, qu'en identifiant les stations des voies romaines, on trouve une différence marquée entre les unités de distance employées en plaine et en montagne. Nous craignons qu'il n'ait été abusé par un petit nombre de cas particuliers où il y avait quelques erreurs de tracé ou d'identification ; car nous avons étudié avec soin toutes les voies romaines de la Narbonnaise, aussi bien le long du Rhône que dans les Alpes, et le mille de 1481 mètres nous a paru répondre à toutes les conditions. Peut-être les nombres des Romains se trouvent-ils un peu faibles, en plaine ainsi qu'en montagne [1].

Pour nous, qui faisons suivre aux armées anciennes, comme aux nôtres, le fond des vallées tant qu'elles le peuvent, il nous semble que de Montmélian jusqu'au pied des cols, la distinction entre les deux unités n'a pas lieu d'être faite. Elle n'aurait à intervenir que pour l'ascension du col, et là son influence se bornerait à 2 ou 3 kilomètres.

[1] Voir plus haut la route d'Arles à Avigliana, qui a 375 kilomètres d'après les itinéraires romains, tandis que les routes modernes en donnent 395 à 400. C'est une route de montagne, cependant !

Était-il vraiment indispensable de quitter le fond des vallées pour grimper et redescendre sans cesse ? Y a-t-il là d'autre nécessité que celle de procurer une majoration aux chiffres de Polybe ?

La vallée de l'Arc, dit-on, était impraticable il y a vingt siècles : c'était un marécage sillonné en tous sens par les bras de la rivière. Voilà une affirmation bien hardie, et à l'appui de laquelle on n'apporte aucune preuve formelle. L'expression de « marécage », en tout cas, est impropre : tout ce qu'on peut admettre, c'est que le fond de la vallée ait été couvert de sable et de cailloux, à travers lesquels l'Arc creusait des sillons toujours changeants. Qu'il fût impossible d'y tracer un chemin, c'est certain, et il en a été de même jusqu'à l'endiguement du torrent ; mais qu'on ne pût pas y marcher, c'est autre chose.

Acceptons pourtant l'hypothèse, et supposons qu'Annibal n'ait pas fait marcher son armée sur le fond même de la vallée. Il ne s'ensuit pas qu'il l'ait promenée à flanc de coteau.

Prenons une carte du XVIIe ou du XVIIIe siècle, par exemple la belle carte manuscrite de 1729-1731 conservée au dépôt de la guerre[1] : l'Arc, non endigué, coule en plusieurs bras à travers les sables et les galets dont il a rempli son lit majeur, et où nul chemin n'est tracé ; mais deux bonnes routes longent sur les deux rives le pied des pentes. Situées à quelques mètres au-dessus du fond de la vallée, elles sont hors de l'atteinte des flots de l'Arc, sauf en cas d'inondation

[1] Réduction du cadastre de la Savoie.

exceptionnelle. Ces deux routes, on en voit encore les restes tout le long de la vallée : tantôt elles sont en remblai, si la pente est douce, la terre friable ; leur mur de soutènement existe toujours, mais la route abandonnée est recouverte de gazon ; tantôt elles sont entaillées dans le roc, et à peine ruinées par le temps.

De pareilles routes, non pavées, mais assurant les communications les plus faciles et les plus rapides entre les diverses parties de la vallée, ont dû exister de tout temps, et s'il n'y en avait pas lors du passage d'Annibal, chose bien improbable, il valait mieux pour ses éléphants marcher dans la vallée, sur les sables et les galets, mais à plat, que de monter et descendre sans cesse.

On jugera les chemins qu'a choisis le colonel Perrin, par exemple, en constatant qu'il compte 59 kilomètres de la Chambre à Saint-Michel, tandis qu'il y en a 25 par la route moderne ; il en compte 38 de Saint-Michel à Aussois, tandis que nous en avons 24, et il s'élève chaque jour à la cote 1400 ou 1500. Quelles difficultés faudrait-il supposer dans le fond de la vallée pour justifier de pareils détours et de pareilles fatigues, car ces 97 kilomètres parcourus à la place de 49, se font en montant et descendant sans cesse ?

A notre avis, c'est aller chercher bien loin, et au prix de grandes complications, des fatigues certaines pour échapper à des difficultés hypothétiques. Qu'il y ait eu des voies romaines sur les coteaux où le colonel Perrin trace l'itinéraire d'Annibal, c'est possible : l'industrie et l'agriculture étaient plus florissantes alors qu'aujourd'hui sur ces hauteurs ; mais partout nous

voyons les grandes voies romaines suivre le fond des vallées avec nos routes modernes : sur la Durance, sur la Drôme, sur l'Isère, sur la Doire ; pourquoi l'Arc ferait-il exception ? Il ne traverse pas de précipices comme ceux où coule la Romanche.

Nous nous en tenons donc à la solution la plus naturelle et la plus simple, celle qui consiste à faire passer Annibal par les voies les plus faciles, les plus voisines des chemins modernes. Il faudrait nous donner de bien solides arguments pour nous faire quitter les voies naturelles et courir à travers la montagne. Si les invasions se sont toujours faites par les vallées, ce n'était pas pour marcher sur les sommets.

Tous ces détours, toutes ces majorations viennent se combiner avec le choix d'une *entrée* ou d'une *montée* près de Montmélian. Ce n'est pas la partie la moins étonnante de la solution de Larauza, de M. Osiander, etc.

« En s'engageant au milieu des éminences entre la Chavanne et Maltaverne, on ne comprend pas, dit avec modération M. Chappuis, que Polybe y ait vu l'entrée des Alpes », et M. Osiander, qui l'y voit, nous la montre assez fidèlement pour nous écarter tout de suite de son opinion : « Les hauteurs de Chavanne et de Maltaverne, dit-il p. 108, peuvent s'appeler à bon droit *clivi* ou *colles*, car Chavanne est à 60 mètres seulement, et Maltaverne à 120 mètres au-dessus du niveau de Montmélian. C'est là que commence le terrain difficile [1] ».

[1] Larauza (p. 64) place ici le commencement de la montée. Il

Ainsi voilà des gens qui ont franchi sur les bords du Rhône, plusieurs collines très âpres de 200 à 300 mètres d'altitude ; qui, parvenus à Valence, ont vu tout près d'eux les plateaux de la rive droite de l'Isère ; qui ont longé, heurté, avec la vallée de cette rivière, les falaises du Vercors et de la Grande Chartreuse ; qui ont marché trois jours entre cette dernière et la chaîne de Belledone ; et ils marquent comme pénible, décisive, une côte équivalente à celle des Champs-Elysées ?

Que le mot grec ἀναβολή signifie *entrée* ou *montée*, la chose est tout aussi extraordinaire. Il n'y a là ni entrée ni montée, mais un mouvement de terrain insignifiant qu'on grossit, comme on a grossi les chiffres de Polybe, pour assurer la concordance.

M. Osiander soutient ce paradoxe-ci, comme l'autre, à force d'érudition, en quoi il est sans rival : « Polybe,

s'appuie sur ce texte : « A 100 pas environ de l'autre côté du pont, dit M. Albanis Beaumont, est une charmante colline ou falaise, couverte d'arbres jusqu'à son sommet. C'est au pied de cette colline qu'on laisse à droite le chemin qui conduit à Sainte-Hélène, pour prendre à gauche celui du Piémont. Le premier hameau que l'on traverse se nomme la Chavane ; il est situé au sommet de *la montée*. »

Et page 66 :

« Dès la Chavane, on n'est plus dans le plat pays, ἐν τοῖς ἐπιπέδοις ; l'on a quitté cette large et belle vallée que les habitants appellent la plaine de Grenoble, la plaine du Grésivaudan, et la route plane et unie qu'elle présentait *le long du fleuve*. Le chemin que l'on suit va sans cesse montant et descendant à travers ces riantes collines qui se succèdent depuis la Chavane jusqu'à la Croix d'Aiguebelle. Mais si l'on n'est plus dans la plaine, l'on n'est pas encore dans les Alpes : au sortir de la Chavane l'on n'entre pas tout de suite dans ces sombres et étroites vallées que l'on rencontre un peu plus loin ; ... »

nous dit-il, ne parle nullement d'une *entrée*, d'une *porte* des Alpes, mais bien d'un *commencement de la montée vers les Alpes* ». Il y a ici confusion entre deux paragraphes de Polybe. Dans l'un, III, 39, l'historien compte 1400 stades depuis le passage du Rhône jusqu'à l'ἀναβολή des Alpes. Là, ἀναβολή désigne un point bien déterminé ; on peut le traduire par « entrée » ; si on le traduit par « montée », il faut que ce soit une montée très courte. Or, il n'y a guère de montée digne d'être mentionnée dans les Alpes, qui ait moins de 100 stades de longueur. Le point visé, s'il n'est pas une *entrée*, sera le pied ou le sommet de la montée.

Plus loin, dans le récit détaillé de la marche, Polybe dit qu'en quittant le Rhône[1], Annibal commence τὴν ἀναβολὴν πρὸς τὰς Ἄλπεις « la montée *vers* les Alpes ». Ici, plus de doutes : il s'agit d'une montée assez longue commençant au Rhône et finissant aux Alpes. Quelle que soit la solution proposée, si elle ne place pas cette montée à Saint-Genix-d'Aoste, où les Alpes sont baignées par le Rhône, l'ἀναβολὴ πρὸς τὰς Ἄλπεις a une assez grande longueur. Notre ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων de tout à l'heure, qui était un point bien précis, n'est donc pas à confondre avec l'ἀναβολὴ πρὸς τὰς Ἄλπεις. Elle pourrait être le pied ou le sommet de cette montée ; mais le pied de « la montée *vers* les Alpes » n'est pas *dans* les Alpes, tandis que le sommet y est. L'ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων est donc au sommet, non

[1] La plupart des historiens, ayant placé le passage à Roquemaure ou plus haut, ne peuvent marcher 800 stades le long du Rhône, et ils admettent que Polybe, en disant le Rhône, a voulu nommer l'Isère.

au pied de l'ἀναβολὴ πρὸς τὰς Ἄλπεις [1]. Le même mot ἀναβολὴ a été pris dans deux sens un peu différents, *entrée* et *montée*, ce qui s'explique d'autant plus facilement qu'il s'agit de textes empruntés à deux originaux indépendants. Ne trouverait-on pas du reste, dans un ouvrage français, le mot « monter » pris dans trois ou quatre sens distincts ?

Le commencement de la montée vers les Alpes ne correspond pas au 1400e stade depuis le passage du Rhône ; il le précède, et se trouve exprimé par le *erigentibus in primos agmen clivos* de Tite-Live. Mais, si nous appliquons bien cette indication aux contreforts que l'on rencontre, de plus en plus accentués, à partir de Valence jusqu'au bec de l'Échaillon, la hauteur de Maltaverne ne nous paraît pas y répondre aussi bien. En tout cas, elle ne répond pas au mot ἀναβολή, désignant un point précis du parcours, dans le paragraphe III, 39 de Polybe ; elle ne se trouve

[1] Deluc, p. 97 :

« Il suffit de jeter les yeux sur les expressions mêmes de Polybe, ἤρξάτο τῆς πρὸς τὰς Ἄλπεις ἀναβολῆς, pour voir que dans le cas où le mot ἀναβολὴ serait employé comme désignant l'action de monter, la phrase signifierait tout au plus qu'Annibal *commença à monter vers les Alpes*, c'est-à-dire à franchir les premières collines que l'on rencontre, mais non pas qu'il commença à gravir les Alpes elles-mêmes. Mais si le mot ἀναβολὴ désigne quelquefois l'action de *traverser en montant*, il peut aussi désigner celle de *traverser en pénétrant*, d'après le double sens de la préposition ἀνὰ *sursum*, en haut, et *per*, à travers.

« Dans un des chapitres précédents, l'expression τὴν ἀναβολὴν Ἄλπεων désigne l'*entrée des Alpes* et non la *montée des Alpes*. Ce mot étant employé par Polybe dans chacun de ses deux sens, il était important de les signaler suivant l'occurrence. »

Voir Polybe, X, 48.

pas à proximité du Rhône, ni au moment où l'on entre chez les Allobroges, puisqu'au contraire on va les quitter.

Nous avons indiqué plusieurs solutions entre lesquelles les chiffres de III, 39 ne permettaient pas de faire un choix. Achevons ici notre travail d'élimination en utilisant les autres données de Polybe.

1° Le dernier de nos trois itinéraires passe au col Clapier, qui est le seul d'où l'on voit la plaine d'Italie. Ce chemin est donc le seul admissible ;

2° D'autre part, les deux autres itinéraires ont à franchir le col de Cabre ou le Lautaret avant le mont Genèvre, et les textes ne nous permettent pas de supposer qu'Annibal ait franchi deux cols. Quand on songe aux difficultés que présente le passage unique détaillé par Polybe et Tite-Live, on est assuré qu'un autre passage n'aurait pas été décrit sommairement, et à peine indiqué dans le récit. Le mont Genèvre n'est pas beaucoup plus difficile que le Lautaret ou le col de Cabre. Le Lautaret, en particulier, offre des obstacles très sérieux à la montée ;

3° Enfin, de toute façon, il faut que le chemin choisi pénètre sur le territoire allobroge peu de temps avant l'entrée des Alpes, et que la grande ville des Allobroges se rencontre aussitôt après. La route du col de Cabre ne traverse pas le territoire allobroge.

L'itinéraire Valence, Grenoble, col Clapier, répond donc seul à toutes les données essentielles de Polybe. C'est à lui que nous nous attacherons pour le comparer en détail avec le récit des historiens.

II. — Les bords du Rhône. — L'Ile.

Avant de suivre Annibal sur les bords du Rhône, jusqu'à l'entrée des Alpes, il convient de bien définir sa situation militaire et ses projets. Polybe n'en dit mot; mais Tite-Live en parle de la manière la plus sensée et la plus vraisemblable. Annibal, après le passage du Rhône, sait que les Romains ne sont pas loin, et qu'ils lui sont inférieurs en nombre. Il a encore sa vieille et solide armée d'Espagne; il est certainement plus sûr de vaincre qu'il ne le sera plus tard en Italie. Pourquoi donc a-t-il évité le combat?

Il a longtemps hésité, nous dit Tite-Live, et il est probable qu'il allait marcher à l'ennemi, si les Gaulois cisalpins, avec leur chef Magil, n'avaient insisté pour qu'il passât d'abord les Alpes. Dans l'antiquité, comme aux XVIIe et XVIIIe siècles, une bataille pouvait causer de longs retards; Annibal ne savait pas si les Romains l'accepteraient sur-le-champ; il y aurait peut-être quinze jours de manœuvres préalables, de mouvements de tiroir et de contremarches, avant la journée décisive. Pendant tout ce temps, les Cisalpins pouvaient être anéantis par les Romains, et Annibal ne trouverait plus en eux les auxiliaires indispensables. Si désireux qu'il fût d'écraser la première armée romaine rencontrée sur son chemin, il fallait donc, non pas la fuir, comme on l'a trop répété, mais l'abandonner à son sort. Annibal devait remonter la vallée du Rhône, non pas à toute allure comme s'il fuyait devant l'ennemi, mais à pas lents; son armée

bien formée et prête au combat, dédaignant de s'écarter de son chemin pour chercher la bataille, mais heureux de l'accepter si on la lui offrait. Tite-Live nous dit que l'armée de Scipion marchait en carré ; celle d'Annibal devait avoir aussi une formation massive, préparatoire au combat, et, comme l'armée romaine, elle ne devait pas aller bien vite.

C'est ainsi qu'elle parvint à l'Ile.

Annibal marche quatre jours de suite à partir de l'endroit où il a passé le Rhône. Le quatrième jour, il arrive à l'Ile [1].

Aucun géographe ancien n'a parlé de cette *île ;* elle n'est mentionnée que dans le récit de la marche d'Annibal. Où la placerons-nous ?

Les distances nous apprennent peu de chose à ce sujet. Quand Polybe nous a dit que le passage du Rhône était à environ quatre marches de la mer, nous avions là, du moins, une valeur approchée, si grossière que fut l'approximation. Ici, ce n'est plus la même chose : Annibal a marché quatre jours, mais

[1] Fortia d'Urban a écrit, p. 22 :

« M. Letronne a fort bien observé (*Journal des Savants*, janvier 1819, p. 26, note 1) que la phrase grecque de Polybe a été mal comprise jusqu'à présent, parce que l'on n'a pas fait attention au mot ἑξῆς dans la phrase Ἀννιβὰς δὲ ποιησάμενος ἑξῆς ἐπὶ τέτταρας ἡμέρας τὴν πορείαν ; ... la phrase doit être rendue mot à mot : « Mais « Annibal ayant ordonné à son armée une marche de quatre jours « de suite... » Il savait que son armée ne pouvait marcher de front le long de l'Eygues ; il la partagea donc en quatre portions, qui exigeaient quatre journées pour qu'elle fût déplacée tout entière. »

Cette interprétation est inexacte ; on s'en convaincra en lisant un peu plus haut, à propos de la marche d'Hannon le long du Rhône : οἱ ποιησάμενοι τὴν πορείαν ἀντίοι τῷ ῥεύματι παρὰ τὸν ποταμὸν ἐπὶ διακόσια στάδια.

nous ne savons pas s'il a fait dans ces quatre jours l'équivalent de quatre marches moyennes. Il a pu aussi bien n'en faire que la moitié. Certains historiens veulent lui faire parcourir plus de 100 kilomètres, sous prétexte qu'il fuit devant les Romains ; nous venons de montrer que cet argument était sans valeur. En tout cas, le chiffre de 100 kilomètres en quatre jours est un maximum, dont Annibal a dû rester loin. Il a fait le long du Rhône, va nous dire Polybe, 800 stades en dix jours ; soit 80 stades (14 kilomètres) par jour. On peut donc admettre comme première approximation, pour les quatre marches qui l'ont amené à l'Ile, 56 kilomètres [1].

Si l'on veut bien réfléchir qu'il avait l'ennemi à proximité, qu'il s'engageait dans l'inconnu, qu'il franchissait les divers bras de la Durance, de la Sorgues, de l'Eygues, etc., il est bien vraisemblable qu'il a marché lentement. Nous trouverons donc l'Ile à une cinquantaine de kilomètres du point de passage.

Il y a, de nos jours, 50 kilomètres d'Arles à Bédarrides par le chemin de fer, ce qui nous donne à supposer que nous trouverons l'Ile dans les environs de Bédarrides, capitale des Cavares.

Beaucoup d'historiens cherchent à mettre de la précision dans les indications de Polybe en disant : il y a 1400 stades depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des montagnes ; de plus, Annibal parcourt 800 stades le long du fleuve entre l'Ile et l'entrée des

[1] On trouvera bien rarement, dans l'histoire militaire, des exemples d'armées faisant plus de 50 kilomètres en quatre jours, en dehors des périodes de crise qui précèdent les batailles modernes.

montagnes ; il y a donc 600 stades entre le passage du Rhône et l'Ile[1]. Mais les prémisses de ce raisonnement sont inexactes : Polybe n'a dit nulle part qu'il y eût 800 stades entre l'Ile et l'entrée des Alpes. Il conduit Annibal, avec son escorte de cavaliers gaulois, jusqu'à l'endroit où il s'éloigne du Rhône pour monter vers les Alpes, et il compte 800 stades le long du fleuve.

Ceux qui veulent confondre le commencement de la montée *vers* les Alpes (ἤρξατο τῆς ἀναβολῆς πρὸς τὰς Ἄλπεις) avec l'entrée des Alpes (ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων) au lieu de placer celle-ci à la fin de la montée, sont obligés d'admettre que l'entrée se trouve sur le bord même du cours d'eau, et comme le Rhône ne passe pas à proximité immédiate des montagnes, il faut que les 800 stades indiqués par Polybe comme parcourus le *long du fleuve*, παρὰ τὸν πόταμον, aient été faits en tout ou en partie le long d'un affluent. Rien ne peut autoriser une pareille interprétation : nous entendons bien que πόταμος signifie une rivière aussi bien qu'un fleuve ; mais ὁ πόταμος, avec l'article défini, est un cours d'eau déjà nommé, dont il a été question. Or, Polybe ne nous a parlé que du Rhône, nous a mis en marche le long du Rhône, et quand il dit alors ὁ πόταμος, il s'agit du fleuve Rhône et non d'une rivière innommée, dont il n'a encore jamais été fait mention.

[1] LARAUZA, p. 20.
Après avoir porté à 1400 stades la distance parcourue par Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'à l'entrée des Alpes, il ajoute un peu plus loin qu'il fit 800 stades à partir de l'Ile jusqu'à son entrée dans ces montagnes ; reste donc depuis l'Ile jusqu'au point où il traversa le Rhône 600 stades, qu'il fit en quatre jours en marchant le long du fleuve.

Nous estimons donc que les 800 stades sont à compter le long du Rhône, soit depuis l'endroit où l'on a passé le fleuve, soit depuis l'Ile, mais qu'ils laissent encore entre le Rhône et l'entrée des Alpes une certaine distance, longueur de la montée *vers* les Alpes. Si l'on pouvait affirmer que les 800 stades sont comptés à partir du passage du Rhône, la longueur de cette montée serait de 600 stades ; mais ils sont peut-être à compter à partir de l'Ile. Les 600 stades restants pour parfaire la distance entre le passage du Rhône et l'entrée des Alpes seraient alors à scinder en deux parties, dont l'une en aval de l'Ile, et l'autre entre le Rhône et les Alpes.

Jusqu'ici les chiffres ne nous ont pas fixés sur la position de l'Ile. Remarquons pourtant que les Carthaginois seront escortés, à partir de l'Ile, par une troupe de cavaliers gaulois, qui les abandonnera au moment où ils pénétreront chez les Allobroges. A cette époque, l'armée d'Annibal sera tout près de l'entrée des Alpes, et aura parcouru environ 1400 stades depuis le passage du Rhône. Or, la limite des Allobroges sera rencontrée sur la Bourne, près de Saint-Nazaire-en-Royans, si l'on remonte la vallée du Rhône et celle de l'Isère. C'est là que l'escorte fournie par les habitants de l'Ile quitte les Carthaginois. Ils ont fait alors un peu plus ou un peu moins de 800 stades (142 kilomètres) depuis l'Ile. Descendons l'Isère et le Rhône à partir de Saint-Nazaire ; 142 kilomètres nous amènent aux environs de Bédarrides, comme les 50 kilomètres comptés en remontant depuis le passage du Rhône.

Voilà deux indications dont chacune est assez vague, mais dont la concordance est intéressante.

C'est donc aux environs de Bédarrides qu'il faut chercher l'Ile. Comment nous est-elle définie?

D'après Polybe, c'est « un pays très peuplé, fertile en blé, tirant son nom de l'analogie suivante : ici le Rhône, là la rivière appelée Scaras (ou Scoras) coulent de chaque côté, terminant son contour en pointe à leur confluent. Cette Ile est comparable, pour la forme et la grandeur, à ce qu'on appelle en Égypte le Delta, sauf que dans ce dernier la mer forme un côté, entre les deux bras du fleuve, tandis que dans l'Ile ce sont des montagnes d'accès et d'ascension difficiles, on pourrait presque dire impossible ».

Tite-Live dit simplement : « Là, le Sarar (ou Saras) et le Rhône, descendus des Alpes dans deux directions différentes, entourent, avant de se réunir, un certain espace de terrain (*aliquantum* ou *aliquantulum agri*). On a donné le nom d'Ile au territoire qu'ils comprennent entre eux ».

Si nous connaissions le Scaras ou Scoras de Polybe, le Sarar ou Saras de Tite-Live, la question serait résolue; mais nous ne les connaissons pas [1]. D'autre

[1] FORTIA D'URBAN, p. 6 :

« La marche naturelle de l'esprit humain est d'associer ensemble les idées qui lui sont les plus familières. Annibal a passé le Rhône; Lyon est la plus considérable des villes situées sur le bord de ce fleuve; donc Annibal a passé le Rhône à Lyon. Telle est aussi la plus ancienne opinion qui fut adoptée après la renaissance des lettres .. Donat Acciaiuoli, savant florentin né en 1428, consigna cette opinion dans sa *Vie d'Annibal*. Cet auteur fut sans doute trompé par une mauvaise correction qui faisait lire *Arar* dans les

part, comme chaque rivière de cette région a deux ou trois noms très différents, rien ne nous permet de trouver le Scaras ou Saras par exclusion. Il est bien possible aussi que Scoras, comme le moderne *Scou-*

textes de Polybe et de Tite-Live, sans être appuyée sur aucun manuscrit. Il semble dire qu'Annibal remonta le Rhône jusqu'à Lyon avant de passer ce fleuve, pour le descendre ensuite, traverser le pays des Allobroges et passer la Durance. Quelque peu vraisemblable que fût une pareille marche, personne, pendant fort longtemps, n'éleva de doute sur cette assertion. »

DELUC, p. 70 :

« Le mot *Araros* ne se trouve que dans l'édition de Casaubon qui, de son chef, l'a substitué à celui de *Scoras*. Dans une des dernières éditions de Polybe, celle de Schweighäuser, de Strasbourg, publiée à Leipzig en 1789, on lit *Isaras*, et l'auteur, dans une note de la page 495, dit qu'il a adopté cette opinion d'après les conjectures des savants.

« Rollin, dans son *Histoire romaine*, embrasse la même opinion. »

FORTIA D'URBAN : « M. de Mandajors a lu *Isara* dans les textes de Polybe et de Tite-Live, qu'il a corrigés sans le secours d'un seul manuscrit, et d'Anville a suivi son opinion. Elle a été adoptée par M. Deluc, qui forme de l'Ile le territoire des Allobroges. Mais Polybe dit, au contraire, que ce fut après être sorti de cette île qu'Annibal entra sur le territoire des Allobroges, et qu'il y entra en tremblant. »

LARAUZA, p. 23 :

« Nous commencerons par reconnaître que la leçon τῇ δὲ ὁ 'Ισάρας, que Schweighäuser a admise dans son texte, n'a pour elle l'autorité formelle d'aucun manuscrit. M. Deluc dit bien que « le général Melville, étant à Rome, consulta sur le nom de cette rivière un ancien manuscrit de Polybe qu'il trouva dans la bibliothèque du Vatican, et qu'il y vit, à sa grande satisfaction, le mot *Isar* ou *Isaras*. » Mais de quel manuscrit veut-on parler? Me trouvant à Rome en 1823, et voulant vérifier ce passage, je consultai le savant bibliothécaire du Vatican, M. Angelo Mai, qui m'assura, d'après les recherches qu'il avait faites lui-même à ce sujet dans divers manuscrits de la bibliothèque, n'avoir trouvé dans aucun la version ὁ 'Ισάρας. Le général Melville ne désignant point le manus-

rillo, soit un nom commun dans la vallée du Rhône, et que Polybe ait compris : le Scoras, quand on lui disait : la rivière ou le canal. L'assimilation au Delta du Nil est troublante, car il n'y a pas, dans toute la vallée du Rhône, un seul confluent qui fournisse une analogie complète. Le delta du Nil a 165 kilomètres de côté le long des branches de Canope et de Péluse, et 200 à 210 sur sa base maritime. Pour trouver en France un territoire équivalent, il faudrait prendre le Rhône depuis Valence jusqu'à son embouchure, et la mer jusqu'à Cannes ; ou le Rhône de Lyon à Orange, et une ligne menée d'Orange jusqu'aux Alpes, puis joindre de Valence à Cannes ou de Lyon à Barcelonnette pour former le troisième côté [1].

crit dont il parle, nous sommes obligés de regarder son assertion comme nulle dans la question.

« Si maintenant nous examinons ce que portent les divers manuscrits de l'historien grec, nous remarquerons avec M. Schweighäuser et M. Letronne qu'ils présentent tous avec de légères modifications τῇ δὲ Σκάρας, τῇ δὲ Σκόρας, τῇ δὲ Σκώρας, c'est-à-dire un nom de fleuve entièrement inconnu, et qui ne se rencontre dans aucun géographe ancien. Il faut donc supposer que ce mot aura été altéré par les copistes, ou que Polybe l'aura écrit tel qu'il l'avait entendu prononcer par les habitants. On peut fort bien supposer que les Gaulois prononçaient Ἰσάρας ainsi accentué, quoique les Grecs l'aient accentué sur l'antépénultième, ὁ Ἴσαρ, τοῦ Ἴσαρος. »

Fortia d'Urban : « Strabon appelle l'Isère Ισαρ, Ισαρος acc. Ισαρον, et non Ισαρας. On pourrait conjecturer que le nom de *Bisarar* ou *Bisaras* est à peu près le même que *Bicarus*, et c'est ce nom que donne à l'Eygues le docte Suarès, évêque de Vaison, qui connaissait parfaitement bien son pays.

« Bullet, qui a donné de volumineux mémoires sur la langue celtique, dit que *Car* y signifie embouchure. »

[1] Fortia d'Urban, p. 32 :

« Si l'on veut prendre à la lettre le texte de Polybe, on pourra

Quelque désir que nous ayons de ne jamais nous écarter du texte de Polybe, nous nous trouvons ici en face d'une impossibilité. Quoi que nous fassions, nous ne trouverons pas le long du Rhône une plaine trian-

croire que son delta avait la grandeur de celui de l'Égypte ; mais Tite-Live nous dit que ce n'était qu'un petit espace de terrain, *agri aliquantum*, comme écrit M. Dureau de Lamalle, qui traduit « une certaine étendue de plaines », ce qui ne conviendrait nullement à la prétendue ile des Allobroges, presque entièrement formée de terrains montueux et peu fertiles. D'autres éditions écrivent *agri aliquantulum*, et comme les copistes sont plutôt portés à retrancher qu'à ajouter, il paraît que c'est la véritable leçon et qu'il ne s'agit ici que d'une petite étendue de plaines. L'écrivain grec, qui avait fait la route d'Espagne à Turin par Arles comme on la faisait ordinairement, et qui n'avait conséquemment pas vu les lieux comme Trogue Pompée, a donc ici un peu exagéré, contre son ordinaire, et nous serions fort embarrassés de trouver dans l'endroit dont il est ici question, une île aussi étendue. Il me semble que nous devons préférer ici l'assertion de Tite-Live, qui observe que cette île n'embrassait qu'un petit espace de terrain, *aliquantum*, et même, suivant les meilleures éditions, *aliquantulum agri*.

« Cette première difficulté vaincue, il en reste une seconde qui n'est pas moins embarrassante ; c'est de trouver la rivière appelée Scaras par Polybe, Bisarar par Tite-Live, et l'île qu'elle a servi à former. C'est ici que les critiques modernes se sont donné carrière. Ils ont altéré le texte de Tite-Live, et même celui de Polybe, pour faire insérer la Saône, *Arar*, dans le texte de ces historiens, et cette opinion a longtemps été celle de tous les savants. Isaac Casaubon qui, dans sa préface, assure avoir consulté plusieurs manuscrits, fait dire à Polybe τῇ μὲν γὰρ ὁ ῾Ροδάνος, τῇ δὲ ὁ ᾿Αράρος, et c'est d'après lui que Dom Thuillier a traduit *la Saône*. Mais pour cela il fallait faire aller Annibal jusqu'à Lyon... Mandajors avait détruit cette opinion en lisant *Isara* dans Tite-Live : il n'en a pas coûté davantage aux critiques modernes de créer un nouveau nom, en lisant ὁ ᾿Ισάρας dans Polybe, afin de favoriser l'opinion de Mandajors, qui me paraît absurde, en faisant une île de ce qui n'a certainement jamais été appelé ainsi par personne, et en plaçant au centre des Allobroges cette île que Tite-Live dit seulement être voisine des Allobroges. ».

gulaire qui approche des dimensions du delta égyptien. Il faut admettre, de toute nécessité, que Polybe n'ayant jamais été en Égypte, n'ayant nommé ce pays que trois fois dans son histoire, s'en faisait une idée fort inexacte. Ce que nous savons de ses connaissances géographiques nous permet de le supposer. S'il avait eu à écrire spécialement sur l'Égypte, il aurait pris soin de se renseigner exactement sur les dimensions du delta, mais nous n'avons affaire ici qu'à une comparaison formulée en passant, et pour laquelle il s'en est tenu à ses connaissances naturelles.

Nous avons, sur la rive gauche du Rhône, quatre ou cinq affluents que nous pouvons chercher à identifier avec le Scoras ou Scaras. Notre passage du Rhône étant fixé près de Fourques, nous ne pouvons songer qu'à la Durance, à la Sorgues, à l'Eygues ou tout au plus à la Drôme ; la Durance est à 28 kilomètres du point de passage, la Sorgues à 35 ou 40, l'Eygues à une cinquantaine de kilomètres, ce qui répond bien à une marche de quatre jours. La Drôme se trouve à 140 kilomètres, ce qui exigerait quatre marches de 35 kilomètres, chose bien invraisemblable. Nous examinerons pourtant la possibilité de confondre le Scaras avec la Drôme et même avec l'Isère, puisqu'il ne faudrait pas manquer l'occasion de renverser toutes nos conclusions du début si nous trouvions ici un argument bien net en faveur du passage à Roquemaure. Nous sommes même obligé de discuter une « interprétation » toute particulière en faveur de l'Isère qui, on ne sait comment, a été adoptée par bon nombre d'historiens.

La première condition que doive remplir le territoire identifié avec l'Ile, c'est de se prêter à une comparaison avec le Delta d'Égypte. Un moderne, le nez sur ses cartes, peut découvrir une relation de similitude entre les contours de deux régions toutes différentes : il peut comparer le Cantal à la mer d'Aral, que sais-je ? Une idée pareille ne pouvait germer dans le cerveau d'un ancien, surtout à propos d'un pays inconnu, dont il n'existait ni carte ni description.

Si Polybe, au spectacle de cette île, a eu l'idée de la comparer au Delta d'Égypte, c'est que son aspect l'y invitait. Il a vu une plaine basse, marécageuse peut-être, bordée et sillonnée par des cours d'eau, et dans le fond, une haute muraille montagneuse : c'est Vaucluse et le Ventoux. L'impression ressentie par Polybe est tellement naturelle que nous la retrouvons chez tous ceux qui ont vu et décrit la région. Voici ce que disait le prédécesseur d'Adolphe Joanne à propos de Vaucluse :

« Le territoire de ce département, renfermé d'un côté dans l'angle obtus produit par la jonction du Rhône et de la Durance, offre sur tous les autres points opposés des montagnes plus ou moins élevées, dont les unes bordent le cours du Rhône, les autres celui de la Durance, et qui semblent tout à coup s'éloigner, s'enfoncer au loin, et se creuser en demi-cercle au-devant du confluent des eaux impétueuses de ces deux rivières [1]. »

[1] *Guide pittoresque du voyageur en France.* Paris, Hachette et Didot, 1837.

N'est-ce pas là le triangle défini par Polybe? Et quant à la description de ce pays fertile en blé, où Annibal a trouvé quinze jours de vivres pour 60,000 hommes, tous les géographes nous la donneront, avec le contraste des plaines et de la muraille montagneuse, et aussi avec l'indication des marais qui complètent la ressemblance avec le Delta d'Égypte.

Le nom même de l'Isle s'y est perpétué ; on le retrouve à chaque instant sur la carte, et principalement près des rives de la Sorgues. L'ancien petit bourg de Saint-Laurent s'appelait dans le principe *Insulæ*, les Iles ; et aujourd'hui c'est la jolie petite ville de l'Isle-sur-Sorgues. M. Lenthéric, chez qui nous relevons ce renseignement, décrit ainsi le pays de Vaucluse :

« On dit la *Huerta* de Valence ; on pourrait dire aussi bien la *Huerta* d'Avignon. La plaine qui côtoie le Rhône, et qui s'étend jusqu'à la montagne de Vaucluse, est en effet un véritable jardin. Enfermée entre le grand fleuve, la Durance, et la petite rivière de l'Ouvèze, traversée par la Sorgues et ses ramifications, sillonnée par un nombre considérable de canaux et de filioles, cette plaine privilégiée, tour à tour échauffée par le soleil de Provence, rafraîchie, colmatée, nourrie par des eaux d'arrosage, est devenue une sorte de terre promise. La banlieue d'Avignon, en particulier, est une oasis d'une fertilité, d'une fraîcheur, d'une richesse incomparables.

. . . .

« La Sorgues, ou mieux les Sorgues — car la rivière se divise en une foule de bras, — divaguaient

autrefois dans cette plaine et formaient un peu partout des marécages insalubres. Les désignations locales nous ont conservé le souvenir de la physionomie paludéenne de la région. La belle église du Thor porte le nom de Notre-Dame-du-Lac, et rappelle ainsi une statue de la Vierge Marie retrouvée, dit-on, miraculeusement par un taureau dans les étangs qui entouraient la ville, et qui sont aujourd'hui transformés en prairies de première valeur. L'ancien petit bourg de Saint-Laurent s'appelait dans le principe *Insulæ*, les Iles, et n'était, jusqu'au IX[e] siècle, qu'une agglomération informe de misérables cabanes de pêcheurs construites sur pilotis dans la plaine noyée par les eaux stagnantes de la Sorgues. Aujourd'hui, c'est la jolie petite ville de l'Isle-en-Venaissin, ou l'Isle-sur-Sorgues, traversée par plusieurs canaux appelés, suivant leurs dimensions, des sorgues ou des sorguettes. »

« Presque en face d'Orange, à l'Ouest, du côté des Alpes, au milieu de cette grande plaine historique dont nous venons de parler, une montagne étrange émerge de la plaine. C'est le mont Ventoux. L'énorme masse s'aperçoit à plus de 50 kilomètres avant d'arriver à Avignon ; elle grandit à mesure qu'on en approche, et finit par cacher presque une moitié de l'horizon. Il n'existe ni en France, ni même en Europe de montagne de pareille dimension aussi complètement isolée..... Elle sort tout d'une pièce de la plaine et la domine tout entière.....

« Le Ventoux surgit brusquement de la plaine du Rhône qui n'a que quelques mètres d'élévation au-dessus de la mer, et son sommet atteint 1911 mètres.

« Vue de loin, à certaines heures du jour, dans la radieuse atmosphère de Provence et au milieu de cette fertile plaine du Comtat qui ne le cède en rien au ciel et aux campagnes de l'Italie et de l'Espagne, la grande silhouette brune du Ventoux se détache sur l'horizon avec une majesté paisible.....

« Les flancs à peu près dénudés du Ventoux donnent au premier abord l'impression d'une stérilité et d'un abandon complets [1]. »

A. Joanne (Provence, XIII) nous dit de son côté :

« Au sud de l'Ouvèze, la masse imposante du mont Ventoux est d'une apparence à peine moins grandiose que le Canigou et l'Etna. Les monts de Vaucluse et le Luberon, aux plateaux froids, aux croupes nues, aux rochers arides, déchiquetés, coupés à pic, forment un contraste frappant avec les plaines qu'ils dominent. Ces plaines, grâce à l'innombrable réseau de canaux qui les sillonnent, ont une fécondité surprenante, et dans une région brûlée par le soleil, rappellent, par la verdure foncée qui les couvre, les fraîches et riantes campagnes du nord de la France. »

Pour nous, il n'y a plus de doutes : l'Ile de Polybe, c'est le pays qui environne l'Isle-sur-Sorgues et les Iscles de la Durance, de la Sorgues, de l'Ouvèze. Ce pays peuplé, c'est celui d'Avignon, de Cavaillon, d'Apt, d'Orange, de Bédarrides, d'Aeria, de Carpentras ; ce pays riche, fertile en blé, marécageux comme le delta du Nil, c'est la belle plaine de Vaucluse, qui fut avec celle d'Arles le grenier des légions romaines.

[1] Ch. Lenthéric, *Le Rhône*, II, 175-194.

Les montagnes qui la dominent, c'est le Ventoux, c'est la montagne de Vaucluse, et si Polybe s'est exagéré l'étendue de cette plaine, c'est qu'il voyait s'enfoncer au loin les montagnes, comme nous le disait l'auteur du *Guide pittoresque*. Quant au Scaras ou Scoras, est-ce un bras de la Durance, est-ce le Calavon ou la Sorgues, est-ce un nom commun ou défiguré, nous n'en savons rien.

En tout cas, nous ne trouverons plus, en remontant le Rhône, de territoire comparable au delta du Nil.

Quelques écrivains ont voulu, avec Fortia d'Urban, placer l'Ile au confluent de l'Eygues et du Rhône. C'est tenir trop peu de compte de la description de Polybe, et donner trop de valeur à l'*aliquantulum* de Tite-Live.

Le plus grand nombre des historiens ont placé l'Ile au confluent de l'Isère et du Rhône : cette solution, à laquelle on ne peut pas songer quand on a fixé le passage du fleuve près d'Arles, était à peu près la seule qui se présentât quand on admettait le passage entre Roquemaure et Pont-Saint-Esprit. Il est vrai qu'il y a 100 kilomètres de Roquemaure à Valence ; mais, comme on l'a vu, les historiens de cette école acceptent volontiers l'approximation par excès.

Il est vraiment incompréhensible que la région bornée par le Rhône et l'Isère ait jamais pu être assimilée à l'Ile de Polybe et de Tite-Live. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que des historiens qui prétendaient suivre le seul Polybe, et n'accorder aucun crédit à Tite-Live, se soient laissé inspirer toute leur solution par ce dernier. Polybe, très net et très précis

comme peut l'être un homme qui a vu les localités, spécifie que les habitants de l'Ile étaient des *barbares* quelconques, non des Allobroges, et qu'Annibal a fait environ 800 stades le long du fleuve, avant d'atteindre les Allobroges. Il faut donc bien compter 100 à 140 kilomètres entre l'Ile et les Allobroges. Ce seul fait nous obligeait à placer l'Ile chez les Cavares, et non au nord de l'Isère, où sont les Allobroges mêmes. Mais Tite-Live avait placé les Allobroges dans l'Ile ou près de l'Ile, et, tout en le dédaignant, on le croyait. On le croyait si bien qu'on finissait par imputer à Polybe l'expression d'Ile des Allobroges, qui est en contradiction absolue avec tout ce qu'il dit de l'Ile et des Allobroges.

Pour rendre leur opinion acceptable, ces auteurs prétendent, les uns que les peuples de la Narbonnaise, Allobroges, Voconces, Tricastins, etc., se sont déplacés entre l'an 218 et l'an 126 av. J.-C.; les autres, que le nom d'Allobroges se donnait indifféremment à tous les barbares de la région [1]. Or, nous avons vu qu'on ne pouvait imaginer un déplacement des Allobroges entre le temps d'Annibal et le voyage de Polybe (218-150), ni entre le voyage de Polybe et la conquête (150-125). Quant à l'emploi du terme Allobroge pour désigner des barbares quelconques de la région alpine, on ne le trouvera chez aucun écrivain de l'antiquité. Tous définissent très exactement le

[1] Larauza (p. 76-81) place les Tricastins à Saint-Nazaire, les Voconces à Grenoble, et les Tricoriens dans le Grésivaudan. Il juge que dans Polybe l'expression Allobroge est collective, et que Tite-Live est plus précis.

domaine des Allobroges, et César, Plancus, Strabon, Pline, etc., ne nous permettent pas de supposer que ce nom ait été généralisé. Nous voyons dans Polybe la distinction très nette entre « les barbares appelés Allobroges » et les autres, et elle s'accorde parfaitement avec le point de passage du Rhône que nous avons déterminé, ainsi qu'avec les distances données par le même Polybe, si l'on identifie l'Ile avec la plaine de Vaucluse, et l'entrée en montagne avec le bec de l'Échaillon.

Mais, laissant de côté ces questions de distances, il est facile de voir que le pays compris entre le Rhône et l'Isère ne pouvait avoir aucune analogie avec l'Ile de Polybe et de Tite-Live.

L'Ile, d'après Polybe, a une forme triangulaire; deux côtés du triangle sont tracés par le Rhône et le Scaras; le troisième, par des montagnes en apparence inaccessibles. L'Ile elle-même est une plaine, comparable au delta du Nil, riche, peuplée, fertile en blé.

La région comprise entre le Rhône et l'Isère, si on la limite à Lyon et à Voiron, est bien triangulaire; mais où se trouve la chaîne de montagnes inaccessibles qui forme le troisième côté du triangle? Si on prend celle-ci dans les montagnes de la Grande-Chartreuse (auxquelles on accède d'ailleurs insensiblement par l'Ouest), il n'y a plus de triangle, mais un polygone de forme innommable compris entre Valence, Lyon, Yenne, Culoz, Chambéry, Montmélian, Grenoble et Voiron[1]. Est-ce là ce triangle, si bien vu par

[1] LARAUZA, p. 27 :
« Ce canton, où sera-t-il si on ne le voit pas dans cette presqu'île

Polybe, dont deux cours d'eau forment deux côtés, et les montagnes le troisième ? Qui donc aurait pu donner à Polybe des notions de géographie assez étendues pour lui permettre de se figurer le contour de cette région ?

Il est vrai que, selon quelques-uns, le Rhône aurait eu un bras passant par Chambéry, Montmélian et Grenoble, pendant que l'autre allait à Lyon. Mais ceci n'est plus de la géographie ; c'est du rêve.

Quoi qu'il en soit du contour de cette prétendue Ile des Allobroges, ce qu'il y a de plus contraire à la description de Polybe, c'est le sol. Nous cherchons une plaine marécageuse et extrêmement fertile : nous trouvons des plateaux caillouteux et pauvres, où l'industrie moderne a seule appelé une population nombreuse, et où l'on récolte des noix, des châtaignes et du seigle.

E. Reclus (p. 341) parle des « *plaines caillouteuses* qui s'élèvent de degré en degré vers la base des monts » depuis les environs de Vienne. M. Vidal de Lablache en donne le tableau peu enchanteur que voici :

« En avant du débouché des rivières alpines dans la vallée du Rhône, entre ce fleuve et l'Isère, un énorme plateau de débris s'élève, haut en moyenne

comprise entre l'Isère au Sud et au Sud-Est, et le Rhône à l'Ouest et au Nord, présentant *une espèce de triangle* ou de delta dont le sommet est au confluent de ces deux fleuves, et dont *la base* est formée par cette longue chaîne de montagnes escarpées qui, sur une ligne d'environ 30,000 toises, s'étendent du Sud au Nord depuis Grenoble, où coule l'Isère, jusqu'à Yenne sur le Rhône ? »

de 400 à 500 mètres, dominant par un brusque ressaut le niveau de l'Isère au coude de Voreppe. C'est une masse de poudingues, encore en voie de décomposition, qui résulte d'une phase antérieure de destruction des Alpes. La décomposition a engendré une sorte de glaise qui couvre en nappe ces plateaux. Ce limon imperméable et décalcifié, çà et là recouvert de terrains de transport, en a fait un sol de forêts, d'étangs, de *terres froides*. Il est raviné par des vallées étroites et parallèles. L'une d'elles, celle des Bièvres, étonne par sa largeur. Semée de galets, elle est presque sans eau à la surface ; mais l'eau n'est pas loin, elle filtre en dessous et nourrit les racines des arbres..... Ces plateaux sylvestres n'ont été peuplés que tard ; ils ne le sont encore que faiblement[1]. »

Si nous voulons une description plus détaillée, nous trouvons la suivante dans le *Guide pittoresque*, que nous avons déjà cité ; on y verra que les céréales, sans manquer tout à fait dans la région qui nous occupe, ne s'y rencontrent en abondance que sur deux ou trois points particuliers :

« *Département de la Drôme. — Arrondissement de Valence.* Le sol ne se prête que difficilement aux moyens de grande culture : il est maigre, sablonneux, et naturellement peu fertile ; une grande partie même ne serait pas susceptible d'être cultivée sans les canaux d'arrosage.....

« Productions : Céréales en quantité insuffisante pour la consommation des habitants.....

[1] VIDAL DE LA BLACHE, p. 257.

« La *partie méridionale* de l'*arrondissement de La Tour-du-Pin*, connue sous le nom de Terres-Froides, est entrecoupée de vallées étroites. La *partie septentrionale* n'offre que des coteaux de moyenne hauteur entremêlés de petites plaines, quelquefois humides et marécageuses.....

« L'*arrondissement de Vienne* offre dans sa *partie nord* une vaste plaine aride et sablonneuse, où l'on cultive beaucoup de seigle. Le *centre* est couvert de collines, dont les parties basses sont riches et bien cultivées, tandis que les sommets sont couronnés de bois. Le midi présente une plaine extrêmement fertile, connue sous le nom de la Valloire. Outre le grain et le vin, cet arrondissement produit en abondance des laines, des huiles, et l'on s'y livre avec succès à l'élevage des vers à soie.....

« L'*arrondissement de Saint-Marcellin* présente *au nord* une vaste plaine connue sous le nom de plaine de Bièvre et de la Côte-Saint-André. Les terres en sont généralement graveleuses et privées d'eaux courantes ; aussi toutes les prairies dont on y fait usage sont-elles des prairies artificielles ; il est fort rare d'en trouver de naturelles, si ce n'est quelques parties basses au pied des coteaux. Le *centre* est couvert de collines, dont toutes les sommités sont garnies de bois ou de broussailles. Les coteaux, ainsi que les vallons, sont cultivés avec soin ; la plupart des terres y sont de bonne qualité, et rapportent du froment. *Une autre partie* de cet arrondissement est couverte de hautes montagnes..... Enfin, *une quatrième partie* est connue sous le nom de vallée de Tullins, qui n'est

autre chose que le prolongement de celle de Grésivaudan, à laquelle elle ne le cède ni en fertilité ni en beauté. L'aspect que présente ce vaste bassin est le plus pittoresque que l'on puisse s'imaginer : la vue, bornée par une montagne dont la partie basse est extrêmement fertile, se prolonge *sur des monceaux de neige presque toujours permanents.* Au pied de ces montagnes coule l'Isère, divisée en plusieurs parties, formant des îles qui semblent dessinées par l'art plutôt que par le cours naturel des eaux. Partout les terres sont cultivées avec un soin particulier, et fournissent au moins deux récoltes. On trouve dans presque tous les fonds des mûriers, des noyers, des vignes, du chanvre, du blé ou du trèfle, sans qu'aucune de ces plantes nuise à la qualité ou à l'abondance des autres [1]. »

Nous empruntons les notes suivantes à M. Ardouin-Dumazet (*Voyage en France*, 9e série : bas Dauphiné, Viennois, Grésivaudan, Oisans, Diois et Valentinois. — Paris, 1896). Nous y avons recueilli, sans exception, tous les passages relatifs aux productions de la prétendue Ile des Allobroges :

Page 23.
Ces collines sont sèches et perméables ; cependant les habitants les cultivent avec soin. Dans les vallons que traverse le petit chemin de fer, les récoltes sont superbes ; il y a du mérite à présenter de telles cultures sur ces cailloux roulés.

Page 24.
Le pays jusqu'à Grand-Lemps est sans caractère, mais les paysans tirent un excellent parti de leur sol en apparence aride. De

[1] *Guide pittoresque du voyageur en France.* Paris, Hachette et Didot, 1837, t. II. Département de l'Isère, p. 5.

grands bois, au Sud, couvrent la partie la plus pauvre : c'est un vaste plateau criblé de mares et d'étangs endormis entre les taillis et portant le nom de forêt de Bonnevaux.

Page 26.

Pays peu habité où les maisons sont abritées de noyers.

Le Grand-Lemps, bâti à la marge de l'immense et mélancolique plaine de Bièvre, dans laquelle on récolte la paille de seigle recherchée pour les articles communs de Saint-Georges-d'Espéranche. Tout autre est le pays en allant à Lature : autant la plaine de Bièvre est sèche, autant ces collines sont fraîches ; leur pente et leur base forment une zone riante où la vigne croît en hantins, où les blés sont drus, les noyers vigoureux.

Page 44.

Le fond de la vallée est une véritable forêt, mais une forêt cultivée, soignée avec amour ; ces grands arbres, au dôme de verdure régulier, sont la fortune du bas Grésivaudan.

Page 52.

Les hautes collines boisées qui portent la forêt de Chambaraud ; la plaine de l'Isère, large, verte, opulente, et les collines couvertes de vignes, de mûriers, de châtaigniers et de noyers.

Page 215.

A l'Ermitage, le vignoble est en pente raide, la terre est rare, elle doit être précieusement contenue par des terrasses.

Page 222.

La vallée du Rhône est faite d'incessants contrastes : après les hardis promontoires tapissés de vignes et d'arbres fruitiers, couronnés de burgs de fière mine ou de vieux châteaux aux murs croulants, s'ouvrent les vastes plaines caillouteuses, évidents témoins de cataclysmes formidables ; lacs dont les barrages ont cédé, déluges glaciaires qui ont formé ces plans d'alluvions semés de galets. Ce sont autant de craus sur lesquelles ont crû des forêts qui ont donné une couche d'humus suffisante pour quelques cultures. Les habitants ont aménagé les eaux ; ils ont transformé ainsi en prairies une partie de ces mornes espaces. Cependant le sol est trop peu fertile pour les céréales, trop sec aussi ; mais les cultures arbustives ont permis de tirer parti de ces terres pauvres : la vigne, avant le phylloxera, couvrait de vastes espaces partout où l'exposition le permettait ; le noyer, qui fournit l'huile, ombrage de vastes étendues ; le mûrier est plus répandu encore.

Page 223.

Quelques-unes de ces « craus » du Dauphiné ont cependant conservé un triste aspect ; ainsi, bien morose est la plaine aux

abords de l'Isère. Il faudrait là des eaux abondantes pour permettre de tirer parti de ces masses profondes de cailloux enrobés dans des alluvions maigres. Après les sites merveilleux traversés dans le Grésivaudan, l'Isère finit au sein d'un paysage qui serait lugubre sans la clarté du soleil, la limpidité des horizons et le beau cercle des collines et des montagnes.

Nous avons exposé sans réserve les motifs pour lesquels l'Ile ne pouvait pas se trouver entre le Rhône et l'Isère; nous ne voulons pas dissimuler davantage les arguments qu'on nous oppose.

L'analogie de l'Ile avec le Delta, sa physionomie, sa forme, sa fécondité, voilà ce que nous ne retrouvons pas dans la région comprise entre le Rhône et l'Isère; en revanche, ce qu'on reproche au comtat Venaissin de ne pas avoir, c'est la *grandeur* du Delta. Mais entre cette qualité unique et les autres, il faut choisir : il n'y a pas, dans toute la vallée du Rhône, de territoire répondant complètement à la définition; que doit-on négliger de préférence? A notre avis, ce sont les dimensions et au besoin la forme géographique, deux choses dont Polybe ne pouvait avoir aucune connaissance. Il faut bien se figurer notre historien parcourant la route d'Annibal et examinant le terrain au passage : il jette un regard sur l'Ile, en évalue la grandeur, en imagine la forme, avec plus ou moins d'illusions, mais ce qu'il voit sans erreur possible, c'est la physionomie de cette plaine, les deux cours d'eau, la chaîne escarpée qui la bornent. C'est là ce que nous tenons à retrouver d'abord dans le territoire que nous identifions avec l'Ile; nous y voulons cette fertilité, ces terrains bas et humides qui justifient la comparaison avec le Delta, et cette chaîne de mon-

tagnes, d'apparence si impressionnante, qui ferme l'horizon. Les qualités géographiques, la grandeur surtout, sont ce que Polybe a pu mal apprécier[1]; nous ne les faisons passer qu'après les autres, et c'est elles que nous sacrifions, puisqu'il faut nécessairement sacrifier quelque chose.

Qu'on ne soutienne pas, du moins, que le pays des Allobroges, entre le Rhône et l'Isère, a les qualités requises pour répondre à la description de Polybe : il nous faut une plaine marécageuse et fertile, et voilà des plateaux rocheux, à surface caillouteuse, terminés sur le Rhône par des escarpements, et s'élevant de 300 à 800 mètres quand on avance vers l'Est. Il nous faut un territoire fertile, et nous trouvons un sol en grande partie misérable, où poussent noyers et châtaigniers entre des champs de seigle ; ce n'est qu'au fond des vallées, près du Rhône et dans la Valloire, que le blé abonde. Imagine-t-on Annibal à Valence ou à Saint-Nazaire, attendant que de Vienne, de la Tour-du-Pin, de Lyon, de Culoz, on lui envoie les vivres dont il a besoin ? Quant à cette chaîne qui forme le troisième côté du triangle, où la prend-on ? Si l'on tient à la forme triangulaire, il n'y a pas de montagnes entre Lyon et Voiron ; si l'on veut que les montagnes indiquées par Polybe soient celles de la Grande-Chartreuse, que reste-t-il de l'analogie avec le Delta ? Non seulement nous n'avons ni les marais, ni la ferti-

[1] Qu'on veuille bien monter sur les collines qui entourent Avignon, ou sur celle de Bédarrides, et estimer à vue les dimensions de la plaine. On jugera de la précision que Polybe a pu mettre dans cette mesure.

lité, mais nous n'avons même plus la forme géographique du Delta, et nous sommes bien loin encore d'en avoir la grandeur.

On nous reproche aussi de faire faire 50 kilomètres tout au plus en quatre jours par Annibal. On tient à ce qu'il ne s'écarte jamais en moins de la moyenne qu'on veut lui imposer; on se soucie peu, au contraire, des indications fermes de Polybe, comme les 800 stades le long du fleuve, παρὰ τὸν ποταμὸν, que l'on reporte le long de l'Isère. Si on les comptait le long du Rhône, il serait impossible de placer l'Ile ailleurs que dans le Comtat Venaissin.

Il faut dire, pour expliquer l'assurance de nos prédécesseurs, qu'avant même d'avoir entrepris aucune étude, le doute n'était plus possible pour eux. M. Osiander pose pour entrée de jeu un certain nombre de points « indiscutables » qui lui ont paru ressortir de la première lecture de Polybe, et on y voit sous le n° 3 (p. 27), qu'Annibal arrive, le quatrième jour après le passage du Rhône, à l'*embouchure de l'Isère*, ou à l'*Ile des Allobroges*. Polybe serait bien étonné de lire cette observation, lui qui n'a jamais nommé l'Isère et qui place les Allobroges à 800 stades de l'Ile !

Nous croyons pouvoir affirmer que Larauza, Deluc, et leurs successeurs, étaient résolus, *a priori*, à placer l'Ile au nord de l'Isère, comme à placer le passage du Rhône entre Roquemaure et Pont-Saint-Esprit.

Reprenons le récit de Polybe à partir du passage du Rhône : Annibal marche quatre jours, arrive à l'Ile,

et s'y arrête pour régler le différend des deux princes rivaux ; il s'y ravitaille en vivres, en munitions, se fournit d'armes, de vêtements, de chaussures. Une escorte de cavalerie gauloise l'accompagne ensuite, et il fait en tout 800 stades (142 kilomètres) le long du Rhône ; puis il commence à s'écarter du fleuve, et à monter vers les Alpes. A ce moment, il entre sur le territoire des Allobroges, qui se retirent devant lui en appelant toute leur nation aux armes. L'escorte gauloise prend congé du Carthaginois, qui va bientôt, à l'entrée en montagne, se trouver aux prises avec les Allobroges.

Tout cela s'explique très bien si l'on place le passage du Rhône près d'Arles, et l'Ile chez les Cavares, dont la capitale est Bédarrides. L'escorte cavare accompagne Annibal jusqu'à Saint-Nazaire-en-Royans, puis il s'avance seul vers le défilé du bec de l'Échaillon.

Lorsqu'on place le passage du Rhône en amont du Comtat Venaissin, il n'y a plus d'*Ile* possible qu'au Nord de Valence. Elle n'aura aucune analogie avec le Delta d'Égypte ; mais on ne peut s'arrêter à ce détail, car on n'a pas le choix. On ne peut pas se montrer plus exigeant pour les 800 stades à faire *le long du fleuve*, puisqu'on ne remontera pas le Rhône au delà de cette Ile.

Ce qui est plus grave, c'est qu'il faut laisser l'Ile en dehors du trajet d'Annibal, ou le faire passer au nord de l'Isère. Alors on ne sait qu'imaginer pour expliquer la solution choisie : tantôt on vous démontre que πρὸς Νῆσον exclut formellement l'idée de pénétration dans

l'Ile [1], et qu'Annibal y a rétabli l'ordre sans y entrer, en agissant à distance ; ou bien qu'il a laissé son infanterie au sud de l'Isère, et a passé au nord avec sa cavalerie, etc., etc.

Mais cette Ile, on l'a mise en plein territoire Allobroge ; jusqu'à Chamousset, on sera donc en territoire allobroge, et c'est le moment que les Carthaginois choisissent pour exprimer leur crainte d'avoir à pénétrer *plus tard* chez les Gaulois appelés Allobroges ? Et c'est justement à l'heure où, d'après la carte, on sort du domaine allobroge, que Polybe nous y ferait entrer ? Singulière solution ! Elle est la plus commune. Il va sans dire que, pour l'étayer, on nous affirme que les Allobroges habitaient alors la Maurienne ; on ne nous dit pas quelle nation occupait le territoire qui leur est attribué généralement, et comment la migration de ce peuple puissant, survenue forcément après le voyage de Polybe (150), n'a pas attiré l'attention des Romains. On ne nous explique pas non plus comment on retrouve dans la région viennoise des monnaies allobroges, dont il n'y a pas trace en Maurienne [2].

[1] Les mêmes historiens traduiront plus tard πρὸς τὰς ὑπερβολὰς par « jusqu'au col ».

[2] LARAUZA, p. 83 :
« Ainsi nous laisserons avec Polybe la dénomination d'Allobroges aux diverses tribus gauloises occupant du temps d'Annibal tout le pays qui s'étend depuis le Rhône, au-dessous de l'Isère, jusqu'à l'entrée des Alpes et au delà ; et nous placerons avec Tite-Live, dans ce même pays, d'abord les Tricastini à la suite de la nation à laquelle il applique exclusivement le nom d'Allobroges, et qui se trouvait habiter alors le pays occupé par les Cavares du temps de Strabon, et par les Segalauni du temps de Ptolémée. Séparés

III. — L'entrée dans les Alpes.

Annibal, ayant marché pendant dix jours le long du Rhône, sans doute à partir de l'Ile, commence à monter vers les Alpes (ἤρξατο τῆς ἀναβολῆς πρὸς τὰς Ἄλπεις). Il entre alors sur le territoire des Allobroges, et bientôt après, son escorte de cavaliers cavares le quitte. Les Allobroges, de leur côté, ne l'attaquent pas avant qu'il soit arrivé aux montagnes, mais se replient devant lui, font appel à une partie de leur nation, et préparent une embuscade à l'endroit critique.

Cet endroit, qui est proprement « l'entrée des Alpes », ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων, c'est le bec de l'Échaillon.

de cette nation, quelle qu'elle fût, par la petite rivière de Saint-Nazaire, les Tricastini s'étendront le long de l'Isère jusqu'au Drac. Après eux viendront les Vocontii, occupant les vallées que parcourt le Drac jusqu'à son embouchure. Enfin, après les Vocontii, nous placerons les Tricorii dans la vallée du Grésivaudan, et, comme les Tricastini, le long de l'Isère... Ces faits une fois *établis* (!), nous pouvons nous expliquer comment Tite-Live, après avoir nommé les Allobroges comme habitant près de l'Ile, les quitte ensuite pour nous faire entrer chez les Tricastins, les Voconces et les Tricoriens, et n'en reparle plus, tandis que dans Polybe nous les voyons *reparaître* attaquant l'armée carthaginoise à son entrée dans les Alpes. Parmi les divers mémoires que l'historien latin aura pu consulter, en ayant rencontré dans lesquels on présentait les Allobroges comme s'étendant depuis le Rhône jusqu'aux Alpes, d'autres où on lui disait qu'Annibal avait traversé le territoire des Tricastins, des Voconces et des Tricoriens; ne connaissant pas la signification de la plupart de ces mots celtes, et n'ayant pas vu que le nom d'Allobroges était une dénomination générale comprenant les diverses peuplades qui habitaient ce pays, il aura conclu que les Allobroges se trouvaient seulement vers les bords du Rhône, et que les Tricastins, les Voconces et les Tricoriens étaient des peuples distincts des premiers, et placés après eux. »

Le voyageur qui vient de Valence a vu se rapprocher progressivement sur sa droite les falaises du Vercors; en face de lui, les montagnes de la Grande-Chartreuse. Au tournant de la vallée, il se trouve brusquement entouré de montagnes : une haute muraille le domine à droite; à gauche les cîmes du Casque-de-Néron, du Rachais, etc.; en face, la chaîne de Belledonne; et s'il se retourne, les hauts plateaux des Terres-Froides barrent encore le passage.

Il y a environ 240 à 250 kilomètres, suivant la route ordinaire, depuis le point où nous avons déterminé le passage du Rhône jusqu'au bec de l'Échaillon. Polybe donnait 1400 stades (248 kilomètres).

Annibal devait être encore à une grande marche de l'Échaillon, quand il envoya des émissaires gaulois aux renseignements. Ceux-ci purent se faufiler aisément jusqu'à l'ennemi par les sentiers du Vercors, dont les derniers relient Saint-Quentin à Veurey. Le camp établi par Annibal avant l'entrée dans les Alpes fut probablement au débouché de la vallée de Montaud, près du village actuel de Saint-Quentin. On apercevait sur les hauteurs les Allobroges en armes, qui étaient nombreux sur le petit plateau de Saint-Ours, au tournant de la vallée.

Avant de commencer le récit des combats soutenus par Annibal contre les Gaulois, il convient d'insister sur deux points essentiels dont on a rarement tenu compte : la longueur de la colonne carthaginoise, et la très faible portée à laquelle les assaillants pouvaient se placer pour l'atteindre.

Annibal avait franchi les Pyrénées avec 50,000 fan-

tassins ; il lui en restera 20,000 en arrivant à Turin. Lors de son entrée en montagnes, il devait en avoir au moins 40,000 ; il en perdit plus de 20,000 dans ses deux combats et à la descente du col.

Si la route était assez large pour y passer par quatre, cette infanterie devait occuper une longueur de 16 à 20 kilomètres au moins. Mais, si l'on ne pouvait marcher que par deux, la profondeur de la colonne d'infanterie était de 35 à 40 kilomètres. Ceci est absolument indépendant de la tactique et de la civilisation. C'est le minimum de l'espace que peut occuper une colonne de 40,000 fantassins.

Il y avait 9,000 cavaliers, dont 1000 furent tués ou perdus au passage des Alpes.

Une journée de vivres pour ces 50,000 hommes pèserait aujourd'hui 62,500 kilos, et exigerait 450 mulets pour son transport ; quatre jours de vivres exigerait donc 1800 mulets. Ainsi, sans porter d'avoine pour cette énorme quantité d'animaux, il y avait 10,000 à 11,000 chevaux et mulets. En admettant qu'ils pussent marcher par deux, ils formaient une colonne de 18 kilomètres. S'ils marchaient par un, il leur fallait 36 kilomètres.

Au total, l'armée d'Annibal s'allongeait sur une profondeur de 35 à 70 kilomètres, suivant la largeur des chemins. Ces chiffres n'ont rien d'étonnant si l'on se rappelle qu'un corps d'armée moderne de 25,000 hommes, marchant régulièrement sur une bonne route, forme une colonne de 24 kilomètres.

Ce sont là des éléments qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut se figurer ce qu'était la marche

d'Annibal dans les Alpes, et la manière dont les Gaulois pouvaient l'attaquer.

On a proposé une infinité de défilés où des embuscades ont pu être tendues, dit-on, par les Gaulois à Annibal, et l'on croit volontiers qu'on en trouverait un peu partout. Oui, si l'on se contente du moindre rocher, du défilé le plus court où une poignée de brigands arrêterait une diligence ; et ce sont en effet des embuscades de cette dimension que l'on a imaginées pour l'histoire d'Annibal. Nous sommes loin de compte !

Les défilés où les barbares ont pu assaillir avec avantage une colonne de 50,000 hommes, et lui faire subir des pertes énormes, devaient contenir une grande partie de cette colonne, le tiers ou le quart au moins. Un petit défilé de 500, de 1000 mètres, n'aurait pas donné ce résultat : un combat d'avant-garde l'aurait bien vite emporté ! Annibal aurait perdu une heure, mais il n'aurait pas perdu 10,000 hommes.

Nous trouvons entre Grenoble et le bec de l'Échaillon le défilé de 10 à 15 kilomètres où l'embuscade pouvait être tendue de manière à infliger des pertes cruelles aux Carthaginois.

Le bec de l'Échaillon est l'extrême pointe du massif du Vercors vers le Nord. L'Isère canalisée n'en longe le pied, aujourd'hui, que sur une longueur de 1500 à 2,000 mètres ; mais le lit de cailloux et de sables où ses bras se répandaient s'étend jusqu'au pied des falaises qu'une partie de ses eaux baignait autrefois à partir de Sassenage. La longueur du défilé devait être supérieure à 8 kilomètres, d'après les traces qui

en restent. Le chemin qui passait là devait être si dangereux, que le colonel Perrin n'admet même pas qu'Annibal y ait passé : « Le pied des montagnes du Lans, complètement infranchissable, même de nos jours, était baigné par l'Isère ou bordé de marais. De Sassenage à Royon, il fallait franchir le bec de l'Échaillon, qui baignait dans le fleuve, et traverser une série de marais impraticables, qui régnaient jusqu'à Saint-Quentin. La route actuelle en déblais et en chaussée ne date que de 1842. Le bec de l'Échaillon était infranchissable, même à des piétons isolés, à cause de ses escarpements, et tous les contreforts sont coupés de ravins profonds, tellement ravinés et abrupts que la circulation y est interdite d'une façon continue. Ceux qui ont osé avancer ce fait n'avaient jamais parcouru ce pays[1]. »

Nous avons parcouru ce pays, et nous partageons entièrement l'avis du colonel Perrin sur les difficultés qu'il présentait; mais pourquoi supposer qu'avant la route de 1842 aucun chemin ne passait là? Quelles seraient les populations assez grossières pour négliger de s'assurer une communication rapide dans le fond d'une vallée au prix de quelques coups de pioche, plutôt que de se contenter de sentiers de montagne?

Il y eut toujours un chemin en corniche dans cette partie. et tous les mémoires en font foi : « Les montagnes qui paraissent sur la rive gauche de l'Isère, nous dit l'ingénieur Montannel (XVIII[e] siècle), sont fort élevées, fort roides et couronnées de plusieurs

[1] Page 45.

escarpements. Quoique ces montagnes se rapprochent beaucoup de l'Isère, depuis Sassenage jusqu'à l'embouchure de la Bourne, elles ont cependant à leur pied quelques villages dont les principaux sont ceux de Noyarey, de Veurey, de Saint-Quentin, de Saint-Gervais, de Beauvoir et de Saint-Romain, ce qui annonce qu'on peut suivre la rive gauche de l'Isère depuis Sassenage jusqu'à l'embouchure de la Bourne, mais par un chemin assez rude pour les chevaux, et où l'artillerie ne saurait passer[1]. » Tel est le chemin que suivit Annibal. Le nom de Maupas, conservé aujourd'hui par un hameau de Noyarey, témoigne encore du caractère que présentait ce passage et des embuscades auxquelles il se prêtait.

Ainsi que l'a remarqué M. Osiander, la position où les Allobroges livrent le premier combat se compose d'un défilé bordé d'un côté par des hauteurs d'où l'on commande le sentier qui longe la montagne[2]. L'expression δι'ὧν, employée par Polybe, prouve qu'il s'agit d'un défilé ; les mots στενὰ et διῆλθε, comme dans Tite-Live *angustiæ* et *evadit*, nous le confirment. C'est bien la caractéristique du défilé de l'Échaillon et de Noyarey.

Les Allobroges devaient occuper des positions très voisines de la route ; la faible portée de leurs armes leur rendait inutiles la plupart des positions très

[1] *Archives de la Guerre*, Mémoire local et militarre sur la frontière des Alpes, p. 199.

[2] C'est bien sur le flanc du chemin que le terrain était escarpé ; ce n'était pas le chemin lui-même qui était en pente raide ; dans ce cas, Polybe, comme on le verra plus loin, emploie les expressions ἀνωφέρης et κατωφέρης.

dominantes qui couronnaient les montagnes. Le soir, selon Polybe, ils rentraient dans leur ville ; d'après Tite-Live, ils se retiraient dans leurs repaires.

La nuit venue, Annibal ayant fait allumer des feux dans son camp de Saint-Quentin, traversa le défilé, soit au bec de l'Échaillon, soit au col qui fait communiquer Saint-Quentin avec Veurey et Noyarey. L'infanterie d'élite qu'il conduisait vint sans doute s'établir sur les hauteurs entre ces deux villages pour assurer le débouché de l'Échaillon. Annibal n'avait pas eu le temps de remarquer que, plus au Sud-Est, le chemin continuait à être en corniche, ainsi qu'en témoignent les escarpements bien visibles aujourd'hui sur le terrain et même sur la carte. Les Gaulois, qui s'étaient retirés, sinon jusqu'à Grenoble, au moins jusqu'à Sassenage, s'ébranlèrent le lendemain matin pour reprendre leurs postes : ils virent alors Annibal posté sur les hauteurs entre Veurey et Noyarey, et commandant ainsi tous les chemins de traverse de la région. La colonne carthaginoise, mise en route de bonne heure, se développait sur la route en corniche, et sa tête dépassait déjà Noyarey. Annibal, on ne sait pourquoi, tenait sa flanc-garde immobile au lieu de marcher parallèlement à la tête de colonne.

Les Gaulois, à ce spectacle, renoncent forcément à gagner leurs positions primitives, d'où ils auraient pu prendre les Carthaginois en tête et en queue, mais ils décident de charger la tête de colonne et de « télescoper » toute l'armée carthaginoise.

Leur attaque a dû avoir lieu près de Noyarey, vers le Maupas.

Polybe nous en indique les terribles résultats : les chevaux et les mulets roulant au fond de la vallée, etc.

Annibal, surpris un moment par cette attaque d'une forme imprévue, se décide à dégringoler avec sa flanc-garde des hauteurs de Veillière, et il fonce de haut en bas sur les Gaulois qui enveloppaient son avant-garde.

Le combat terminé, il pousse jusqu'à l'oppidum des Allobroges; c'est *Cularo*, Grenoble.

Lorsqu'on voit combien les indications de Polybe sont simples et claires, on est stupéfait de la manière dont on a voulu les interpréter.

Il y a longtemps que la situation, et presque les limites des Allobroges, sont connues ; on sait que, dans l'antiquité, *Cularo* était leur principal oppidum. Or, voici Polybe qui nous montre Annibal pénétrant chez les Allobroges au moment où il entre en montagne, puis pillant leur capitale, y trouvant trois jours de vivres pour 50,000 hommes, et sortant enfin de leur territoire trois jours plus tard ; il semblait que tout fût tracé sur la carte : l'entrée en montagne à l'Échaillon ; à *Cularo* (Grenoble) la capitale où l'on trouvait 150,000 rations réunies; et enfin les trois jours de marche depuis Grenoble jusqu'à la Maurienne, où l'on arrivait chez les Médulles.

Mais c'était trop simple ! Il fallait tout bouleverser, remplacer le Rhône par l'Isère, mettre les Allobroges chez les Médulles, sans savoir qui l'on mettrait chez les Allobroges et où l'on enverrait les Médulles ! Il fallait enfin demander 150,000 rations à Saint-Jean-de-Maurienne. Nous prions le lecteur d'aller visiter cet

aimable chef-lieu d'arrondissement, pour juger s'il a jamais pu nourrir 50,000 hommes pendant trois jours.

Il y a là chez Tite-Live une de ces expressions malheureuses qu'il place à point nommé dans les descriptions pour le désespoir des commentateurs : le chemin où s'engagèrent les Carthaginois était, dit-il, escarpé *des deux côtés* (*utrimque*). Nous ne croyons pas qu'il faille y attacher d'autre importance, car on ne trouvera que sur les glaciers les moins accessibles un chemin (?) entre deux précipices. On a voulu expliquer cet *utrimque* en prétendant qu'il s'agissait d'un col, où le chemin montait, puis descendait, et était très raide des deux côtés ; mais ce n'est pas là le sens d'*utrimque*. Les historiens qui ont voulu placer le premier combat dans un col, engagent la colonne dans un chemin creux, et alors c'est toute la description du combat qui devient inexacte : plus de chevaux roulant du chemin en bas, etc. [1].

L'oppidum des Allobroges une fois pillé, Annibal se remet en marche. Polybe nous dit simplement qu'il parcourt « un certain espace » ; Tite-Live, plus précis en cette circonstance, qu'il marche tranquillement pendant trois jours, et fait beaucoup de chemin dans ces

[1] M. Osiander fait (p. 31) la remarque suivante :
« A cause de l'*utrimque* de Tite-Live, M. le colonel Hennebert parle d'un isthme étroit, raboteux, soutenu de part et d'autre par un talus à pic, col élongé, dessinant un A majuscule. Le contexte montre qu'il s'agit bien plutôt d'une paroi rocheuse, avec une muraille à pic remontant d'un côté et descendant de l'autre. »
Ceci ne nous semble pas contestable.

trois jours. Il y a, de Grenoble à Aiguebelle, 70 à 75 kilomètres ; ce doit être là ce que l'historien d'Annibal a jugé être beaucoup de chemin pour trois journées de marche, en comparaison de la vitesse à laquelle on avait marché jusqu'alors.

Là commence la dernière phase de la marche d'Annibal. Mais, avant de parler de la seconde bataille et du passage du col, nous avons à revenir sur quelques opinions émises à propos de l'entrée en montagne.

Nous avons montré comment Tite-Live avait intercalé, dans la relation que Polybe et lui ont suivie, un fragment pris chez Timagène ou chez quelque autre auteur copié par celui-ci : « Les différends des Allobroges étant apaisés, Annibal ne prit pas le chemin le plus court, mais il tourna à gauche chez les Tricastins et se dirigea vers les Tricoriens en longeant l'extrême frontière des Voconces, sans rencontrer d'obstacle avant d'arriver à la Druentia, etc. »

La plupart des historiens (Deluc est peut-être seul à faire exception) n'ont pas constaté l'interpolation, et ont traité le récit de Tite-Live comme un tout homogène. Ils avaient ainsi, d'une part, dans Polybe, pour le trajet entre l'île et l'entrée en montagne :

— 800 stades le long du fleuve, avec une escorte de cavalerie fournie par les habitants de l'Ile, puis l'arrivée chez les Allobroges.

D'autre part, dans Tite-Live :

— Sortir de l'Ile, où étaient les Allobroges ; ne pas prendre le chemin le plus court vers les Alpes ; tourner à gauche dans le pays des Tricastins, puis

longer la frontière des Voconces, arriver chez les Tricoriens, passer la Druentia, et parcourir un certain espace en plaine avant d'arriver aux montagnes.

Au delà, les deux récits se reprenaient à coïncider.

Quelque hypothèse que l'on fît, le texte de Tite-Live était inintelligible : impossible d'imaginer qu'Annibal venant du Midi s'est trouvé chez les Allobroges, et que là, faisant face aux Alpes et prenant à gauche, il est allé chez les Tricastins (Saint-Paul-Trois-Châteaux).

On ne s'est pas mis en peine pour si peu : les uns ont déclaré qu'un copiste maladroit avait mis à « gauche » pour « à droite », d'autres que les Allobroges avaient habité le pays des Tricastins et réciproquement, etc. Il n'est rien qu'on ne puisse comprendre en modifiant convenablement les textes et les faits.

Pour nous, qui avons lu le même passage chez un auteur plus ancien que Tite-Live, nous savons qu'aucune erreur de copie n'y a été commise, mais qu'il a été interpolé un peu maladroitement.

C'est à part qu'il faut l'étudier ; on y voit alors Annibal, après le passage du Rhône, ne pas prendre la route directe du mont Genèvre, mais tourner à gauche chez les Tricastins, contourner le territoire des Voconces, se diriger vers les Tricoriens.

Les limites des Tricoriens nous sont si mal connues, que nous ne pouvons savoir où passait l'itinéraire défini par Timagène : en tout cas, l'expression *per extremam Vocontiorum oram* doit s'appliquer au passage par la pointe du Vercors, où habitaient les Voconces.

D'après le texte de Timagène, Annibal, après avoir

passé chez les Tricoriens, franchit les Alpes et atteint la Druentia cisalpine (Tanaro); Tite-Live place la Druentia chez les Tricorii, de sorte que ce peut être, dans son esprit, le Drac ou la haute Durance. Il reprend ensuite le trajet en plaine, *campestri maxime itinere*, *cum bona pace incolentium*, qui répond aux 800 stades le long du fleuve, comptés par Polybe avant l'entrée en montagne.

MM. Fuchs et Osiander, après avoir réussi à trouver un sens au texte de Tite-Live, sont arrivés à une conclusion très particulière : d'après eux, l'armée d'Annibal, en quittant l'Ile, aurait formé deux colonnes; l'une de cavalerie, dont Polybe définirait sommairement la route par ses 800 stades le long du fleuve; l'autre, d'infanterie, que Tite-Live mènerait chez les Tricastins, les Voconces, etc. Nous n'avons trouvé dans les textes aucune trace de cette division.

« Il n'est pas douteux, dit M. Osiander (p. 101), que Polybe et Tite-Live reproduisent ici deux relations différentes; mais il n'est pas moins certain que ces deux relations, loin de se contredire, se complètent. »

A notre avis, il y en a une qui se contredit elle-même, et ne peut, par conséquent, être mise d'accord avec aucune autre. Mais M. Osiander passe très vite sur le mouvement « à gauche vers les Tricastins. »

« Tite-Live, dit-il encore, dissipe (XXI, 31) l'obscurité qui règne dans Polybe » ; et son *campestri maxime itinere* montre encore que l'on marche, non plus sur une *ligne* plane, mais sur une *surface* plane (Osiander, p. 30).

« Où était donc l'infanterie carthaginoise, à qui

incombait la mission de couvrir les derrières de la cavalerie ? Tite-Live nous donne (XXI, 31) la réponse qui manque dans Polybe. Annibal dirigea son infanterie du camp situé au confluent de l'Isère, non pas suivant la ligne directe, mais à gauche dans le domaine des Tricastins, puis par la frontière des Voconces vers les Tricoriens, c'est-à-dire *par la rive gauche* de l'Isère et vers l'Est. » Nous sommes un peu abasourdis par cette manière de comprendre *ad lævam*, et par le circuit fabuleux imposé à cette infanterie, qui est venue de Roquemaure à Valence et va retourner de là chez les Tricastins!

« Il y a un trait carastéristique de ce passage que Fuchs a relevé, dit M. Osiander, c'est qu'il s'y agit spécialement des opérations de l'infanterie, tandis que dans Polybe c'est presque toujours la cavalerie qui est au premier plan. »

Comme le passage de Polybe se borne à l'indication de 800 stades *le long du fleuve*, avec une escorte de cavaliers gaulois, nous ne voyons pas en quoi les opérations de la cavalerie carthaginoise y sont spécialement mentionnées. Quant à Tite-Live, il ne parle ni d'infanterie ni de cavalerie, mais se borne à dire qu'au sortir de l'Ile, Annibal prend *à gauche* chez les Tricastins, etc. Ce fragment, intercalé dans la relation de Silenos, a fort intrigué les commentateurs. « D'après Soltau, dit M. Osiander, ces données proviendraient d'un ancien annaliste romain, et furent fondus avec des passages plus étendus de Polybe par un second écrivain..... Breska pense à Fabius Pictor, Soltau à Acilius, ce contemporain de Caton l'Ancien dont les

annales écrites en grec furent transcrites en latin par un certain Claudius (pas Quadrigarius) et utilisées sous cette forme par Tite-Live (XXV, 39 ; XXXV, 14 ; Cicéron, *De officiis*, III, 32.) En tout cas, *l'écrivain latin n'a pas simplement juxtaposé les divers morceaux de ses deux originaux en une sorte de mosaïque, mais il s'est efforcé de les mélanger intimement.* »

Nous avons montré l'original du fragment interpolé par Tite-Live, et l'on a pu voir qu'il n'avait subi aucune retouche, aucun mélange ; on a vu aussi, qu'à part les 800 stades le long du fleuve et l'escorte de cavalerie, que Tite-Live ne mentionne pas, le fragment de Timagène vient s'intercaler simplement dans la relation que Polybe a copiée. On jugera s'il y a là le moindre effort de fusion et de rédaction.

Il nous semble que les deux historiens allemands auraient pu s'attacher davantage aux expressions formelles des auteurs, comme παρὰ τὸν ποταμὸν et *ad lævam*, plutôt que d'y chercher des distinctions d'armes qu'on n'y aperçoit pas.

M. Osiander a placé l'Ile chez les Allobroges ; plus tard, au moment d'entrer dans les Alpes, Polybe nous parlera des Allobroges. Le savant allemand en conclut que tout le trajet depuis l'Ile jusqu'à l'entrée en montagne se fait dans le territoire allobroge, et selon son habitude, il attribue directement à Polybe ce qu'il croit pouvoir déduire de ses indications.

« Hannibal musste also wenigstens mit einem Teil seiner Armee auf der Insel erscheinen... Dass dies geschah, folgt aus Polybius III, 49, 13, *denn* nach

erledigtem Streit zieht Hannibal mit *seinen* Reitern (und Elephanten) *durch* das Land der Allobroger, also durch die Insel, bis in die Nähe der Alpenübergang. » Quelle étonnante manière de lire et de traduire un texte !

Chemin faisant, M. Osiander rencontre *Cularo*, qu'il éprouve le besoin de placer sur la rive droite de l'Isère, malgré toutes les descriptions et tous les témoignages.

Plus loin encore, lisant dans Tite-Live : *haud usquam impedita via, priusquam ad Druentiam flumen pervenit*, il comprend que *haud impedita via* signifie « praticable pour l'infanterie seulement ».

Telles sont les interprétations où l'on est entraîné quand on s'est écarté dès le début des chiffres et des données positives de Polybe.

Est-il nécessaire, après ce que nous savons des fragments de Timagène où la Druentia est mentionnée, de nous demander si elle doit être assimilée au Drac ou à la Durance, dans la pensée de Tite-Live ? La question a bien peu d'intérêt, et il est bien inutile d'éclaircir les confusions de l'historien latin.

Le Drac a porté, au moyen âge, des noms très voisins de Druentia ; il s'est appelé Drausus (*Acta sanctorum*, 11 mai 972), Derausus, etc. La confusion a donc pu se faire entre la Durance, le Drac et cette troisième Druentia nommée par Strabon et Timagène, qui doit être le Tanaro [1].

[1] LARAUZA, p. 88 :
« Le Drac, qu'Annibal dut nécessairement passer près de Grenoble, ne présente-t-il pas, et là précisément, la réunion de tous

IV. — A travers les Alpes.

Nous apprenons par Polybe qu'Annibal est arrivé sur la crête des Alpes le neuvième jour ; mais où

les caractères de ce fleuve Druentia que Tite-Live fait traverser avec tant de difficultés et de dangers par les Carthaginois ? L'ayant observé près de Grenoble sur plusieurs points de son cours, je crois pouvoir affirmer qu'il serait impossible d'en donner une description plus exacte qu'en reproduisant mot pour mot la description latine. Il est vrai que les travaux qu'on a faits pour obvier à ses ravages ont pu dénaturer en partie l'aspect qu'il offrait autrefois, mais ils peuvent aussi donner une idée de ce qu'il devait être avant qu'on ne les eût entrepris. Ainsi, d'après les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux, il paraît qu'il passait d'abord au petit village d'Échirolles, traversait la plaine du côté où se trouve aujourd'hui la grande route de Bourg d'Oisans, et venait, après avoir côtoyé les anciens remparts de Grenoble, se jeter dans l'Isère à un quart de lieue au-dessus de la ville, près le petit village de la Tronche. Les ravages que causaient ses débordements décidèrent, sous Louis XIII, le maréchal de Lesdiguières à entreprendre les travaux qui existent encore aujourd'hui. Il détourna son cours, lui fit creuser un nouveau lit qu'il fortifia de deux longues digues, qui s'étendent depuis sá nouvelle embouchure jusqu'au pont de Claix dans l'espace de 5,400 toises... Mais, même dans le lit artificiel où on a voulu l'emprisonner, il présente encore les phénomènes que Tite-Live attribue à la Durance. Entraînant dans son cours une grande quantité de sables, il se forme de nouveaux lits dans celui que l'art lui a creusé, et s'y portant de tout l'effort de ses eaux, il y coule avec l'impétuosité d'un torrent non moins profond que rapide, tandis qu'à côté on aperçoit le sable à découvert, ou tout au plus quelques pieds d'eau qui permettraient de le passer à gué. C'est à raison de cette irrégularité continuelle dans son cours, qu'on est obligé d'aller chercher tantôt plus haut, tantôt plus bas, le bac qui sert à le passer, et que l'on a pratiqué de distance en distance tout le long de la chaussée des chemins qui aboutissent aux divers endroits où l'on peut le traverser. Mais si l'on veut le voir tel qu'il existait autrefois, il faut aller au delà du pont de Claix, où se terminent les constructions dont nous

compte-t-il le premier jour? Il ne le dit pas. Il est assez probable que c'est à l'entrée en montagne; mais cette entrée s'est faite progressivement : deux camps successifs avant le défilé, puis un jour de combat, puis un jour de repos ou de pillage dans la ville allobroge.

venons de parler. *N'étant plus encaissé dans un lit régulier, n'ayant point de rives fixes qui le contiennent, charriant dans son cours d'énormes masses de sable et de gravier, il s'y creuse à la fois plusieurs lits tantôt sur un point, tantôt sur un autre, forme sans cesse de nouveaux gués et de nouveaux gouffres,* et souvent, lorsque ses eaux sont grossies par les pluies tombées dans les montagnes, on le voit occuper en largeur plus d'un quart de lieue de terrain...

« Quand on songe que la plupart de ces noms de fleuves sont significatifs; que leur sens étymologique réside principalement dans celui du radical; que ce radical, dans un grand nombre de ces noms, représente une propriété commune, ainsi dans Rhodanus, Druna, Druentia, Dracus, le verbe ῥέω ou quelque mot celtique analogue, qui s'y montre évidemment, surtout dans les trois derniers, où l'identité du radical est si sensible; quand on observe enfin que, du temps de Tite-Live, le dernier de ces fleuves n'avait pas encore de nom dans la géographie, puisqu'on ne le trouve pas, même plus tard, dans Strabon ni dans Ptolémée, ne conçoit-on pas facilement comment cet historien, rencontrant ce fleuve décrit dans les mémoires d'après lesquels il travaillait, et désigné sous un nom qu'il ne retrouvait dans aucun géographe; voyant d'ailleurs le rapport qu'il avait, et par lui-même et par son nom, avec la Durance, rivière alors très connue, aura pu prendre sur lui-même, tout en conservant la description, de substituer à la dénomination inconnue celle de Druentia, qui est restée? Si l'on veut que ce mot, par cela seul qu'il se trouve dans la narration de Tite-Live, ait dû se trouver dans les mémoires qu'il consultait, ne pourrait-on pas alors voir là une seule et même dénomination appliquée à deux rivières différentes, et penser que les auteurs de ces mémoires reconnaissaient deux Durances, comme depuis on a reconnu deux Doires? Ou bien enfin ne pourrait-on pas encore supposer que la rivière en question se trouvait décrite seulement sans être nommée, et que Tite-Live, d'après les analogies qu'elle avait avec la Durance, aura cru reconnaître en elle ce dernier fleuve, dont il lui aura imposé le nom? »

De ces quatre journées, quelle est la première du passage des Alpes ? Bien hardi qui ose le préciser. Mais ils sont beaucoup qui ont eu cette hardiesse, et ils sont loin de tomber d'accord.

Il n'est pas plus facile de s'entendre pour l'emploi des journées suivantes. Les indications de Polybe sont très vagues ; il conduit Annibal jusqu'à la ville des Allobroges, et ajoute :

« Ayant campé là, et s'y étant ***arrêté un jour***, il repartit. Les ***jours suivants***, jusqu'à un certain point, il conduisit son armée en sûreté ; mais ***dès le quatrième jour***, il recommença à courir de grands dangers. Ceux qui habitaient le long de sa route vinrent au-devant de lui, etc..... Annibal s'y fia dans une certaine mesure, au point de s'en servir comme guides à travers les pays difficiles de ce côté. Ces gens marchent en tête ***pendant deux jours***, puis les naturels, s'étant rassemblés et ayant côtoyé la marche de l'armée, l'attaquent comme elle traversait une gorge aux flancs escarpés et inaccessibles..... Annibal fut obligé de ***passer la nuit*** avec ses soldats sur une roche nue très forte, séparé de ses chevaux et de ses bêtes de somme, mais veillant sur eux, qui parvinrent à peine à défiler hors de ces gorges en toute la nuit. ***Le lendemain***, les ennemis s'étant éloignés, il rejoignit les chevaux et les bêtes de somme, et repartit vers les passages situés tout en haut des Alpes..... ***Le neuvième jour***, il arriva sur le col, campa, et ***s'arrêta deux jours***..... ***Le lendemain***, il leva le camp et commença la descente..... Annibal fit ***bivouaquer*** sur la crête..... ***Un seul jour*** suffit pour faire un

chemin praticable aux chevaux..... *Après trois jours* de souffrances, il fit passer les éléphants..... Annibal, ayant rassemblé toute son armée au même endroit, descendait, et *le troisième jour* à partir du susdit précipice, il atteignit les plaines, ...ayant fait la traversée des Alpes *en quinze jours.* »

Tels sont les renseignements que nous donne Polybe sur la chronologie de l'expédition ; ils prêtent fort à la discussion. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'Annibal arrive au col *le neuvième jour ;* mais ce jour-là est-il le même que *le lendemain* du combat ? On peut admettre, et c'est le plus vraisemblable, que le lendemain du combat Annibal ait repris sa marche vers le col, et que ce soit le surlendemain seulement, neuvième jour, qu'il y soit parvenu. M. Osiander pense que le lendemain du combat et le neuvième jour sont deux jours distincts ; le lieutenant Azan les confond en un seul. Nous ne voyons guère d'argument décisif pour ou contre l'une des deux opinions. D'après le lieutenant Azan, le fait que, le lendemain du combat, Annibal se dirige vers les passages les plus élevés, doit indiquer que, ce jour-là, il quitte la vallée principale pour s'engager dans le vallon où s'élève le chemin du col. Cette interprétation paraît très raisonnable ; mais comme toujours, il ne faut pas tout prendre au pied de la lettre, et vouloir que cette étape commence exactement à l'entrée du vallon. M. Azan nous a d'ailleurs soutenu que πρὸς Νῆσον excluait l'idée d'entrer dans l'île, et il veut maintenant que πρὸς τὰς ὑπερβολὰς nous conduise *jusqu'au* col.

En vérité, nous ignorons si le combat s'est produit le septième ou le huitième jour.

D'autre part, nous ne savions pas davantage si le séjour dans la ville des Allobroges avait lieu le deuxième ou le troisième jour depuis l'entrée dans les Alpes.

Que penserons-nous donc de l'intervalle entre le séjour dans la ville et le second combat ?

Le quatrième jour, Annibal « retombe dans de grands dangers », ou « recommence à courir de grands dangers ». Expression bien vague ! S'applique-t-elle au jour où éclate le danger, c'est-à-dire au jour du combat, ou à l'arrivée des faux ambassadeurs[1] ?

De plus, si nous comptons quatre marches entre le séjour dans la ville et le second combat, à quel moment au juste sont arrivés les ambassadeurs? Les deux jours pendant lesquels ils marchent en tête de la colonne

[1] MARKHAUSER, p. 34 : *Polybs Kapitalsünde-häufige Stileigentümlichkeit.*

Nach Rauchenstein, Neumann u. a. liebt es Polybius in populärem Erzählerton « ganz Kurz und zur bessern Orientirung des Lesers vorzugreifen. »

Polybius beginnt die Erzählung einer neuen Episode mit der Ankündigung des Kommenden Hauptereignisses (im Aorist), worauf er, mit γὰρ einleitend, die auf das Hauptereigniss vorbereitenden Nebenumstände (im. Imperf.) der Zeitfolge nach entwickelt. In unserm Fall bilden das Hauptereigniss die μεγάλοι κίνδυνοι, d. h. die Kämpfe bei der Schlucht am vierten Tag nach dem Aufbruch aus der eroberten stadt ; der rest des Kapitels schildert die zu diesen Kämpfen führenden Nebenumstände. Wir werden sehen, dass selbst Livius, resp. sein Gewährsmann, Polybs Darstellung missverstehend gelegentlich Haupt und Nebenstände verwirrt.

comprennent-ils celui de leur arrivée où celui du combat? Autant de questions pour lesquelles on a fourni des réponses diverses et également soutenables.

M. Osiander veut que le combat ait lieu le quatrième jour depuis le départ de la ville, et il donne de très bonnes raisons, mais malgré ce que ses explications ont de plausible, il semble que Tite-Live lève nos doutes dans le sens opposé. Il a puisé à la même source que Polybe et paraît rendre l'original d'une manière plus explicite.

Après avoir quitté la ville, Annibal, dit l'historien romain, marcha tranquillement trois jours, pendant lesquels il fit beaucoup de chemin. C'est le quatrième jour que les ambassadeurs gaulois se présentent à lui.

Nous croyons donc pouvoir présenter comme la plus probable la chronologie suivante, mais sous toutes réserves :

1er	jour	Entrée dans les Alpes ; combat contre les Allobroges ; pillage de leur ville ;
2e	—	Séjour dans la ville des Allobroges ;
3e	—	Marche assez rapide et sans incident ;
4e	—	
5e	—	
6e	—	Arrivée des ambassadeurs gaulois ; marche ;
7e	—	Marche ;
8e	—	Combat ;
9e	—	Marche jusqu'au col.

Il y a 70 à 75 kilomètres de Grenoble à Aiguebelle par la rive gauche de l'Isère, en passant à la Rochette et Chamoux. C'est là, sans doute, ce que l'historien appelle trois grandes marches, par comparaison avec celles du début.

Les ambassadeurs médulles abordent Annibal le soir

du cinquième jour ou le matin du sixième jour, à Chamousset ou à Aiguebelle, c'est-à-dire au moment où il sort du territoire Allobroge pour entrer chez les Médulles.

Le sixième et le septième jour, les Médulles guident l'armée. On campe peut-être à la Chapelle, puis à Saint-Jean-de-Maurienne, faisant encore 33 kilomètres en deux jours, soit 16 à 17 kilomètres par jour.

Jusqu'auprès de Saint-Michel, la vallée est large et facile ; de loin en loin elle se resserre pendant 500 ou 1000 mètres, mais les montagnes qui se rapprochent ainsi n'ont rien de difficile, et il n'y avait pas là de position où les Médulles pussent arrêter une armée de 40,000 hommes. Il est probable, d'ailleurs, que cette nation se sentait trop faible pour un tel adversaire, et qu'elle avait invoqué le secours des Ceutrons et des Caturiges, comme elle le fit plus tard pour combattre César. Les Caturiges devaient arriver par le Galibier, les Ceutrons par le col des Encombres, et c'est vers Saint-Michel que les trois hordes devaient agir ensemble. Tous les commentateurs sont d'accord sur ce point, mais c'est bien souvent pour le premier combat, et non pour le second, qu'ils donnent ces explications.

Le colonel Perrin juge la vallée de l'Arc si difficile à parcourir, qu'il ne veut pas admettre qu'Annibal en ait suivi le fond. Entre Chamoux et Aiguebelle, où le chemin de la vallée a existé de tout temps, et passait seulement pour impropre aux charrois de l'artillerie[1], il fait passer les Carthaginois au col de Montandry, à

[1] C'est une situation identique à celle du bec de l'Échaillon.

1320 mètres d'altitude (Chamoux est à 320 mètres). Plus loin, il remonte sur le plateau de Corbière, où il veut placer la ville allobroge. Nous doutons qu'il y ait jamais eu là de quoi ravitailler 40,000 hommes pour trois jours. Plus loin, nous remontons la rive gauche du ru de Saint-Pierre jusqu'à 1400 mètres d'altitude, d'ou, par un sentier « bon quoique assez raide », dit le colonel Perrin, on descend au domaine.

Ainsi, le fond de la vallée serait toujours impraticable, et l'on n'aurait jamais ouvert de chemin au pied des pentes, abruptes ou non, de la Maurienne. La seule pensée de ces ascensions quotidiennes à la cote 1400 nous empêche de croire que le tracé du colonel Perrin ait été accepté par les indigènes; et, pour les éléphants d'Annibal, mieux valait à coup sûr marcher sur les galets et dans les marais, que de monter quotidiennement de 1000 mètres pour descendre aussitôt par un sentier « bon quoique assez raide. »

Il est vrai qu'on nous montre au-dessus de Saint-Michel un sentier que les naturels appellent, dit-on, la *Vie*, et qui serait une ancienne voie romaine. C'est possible, mais alors cette voie aura été tracée de manière à ne pas multiplier les montées et les descentes. Le premier devoir d'un chemin est de ne pas donner lieu à des fatigues inutiles.

Lorsqu'on remonte la vallée de la Maurienne, un défilé important se présente à Pontamafrey, un peu en aval de Saint-Jean-de-Maurienne[1]; la vallée s'élargit

[1] « A environ 4 kilomètres en amont de la Chambre, commence une cluse longue de 3 à 4 kilomètres. Le commencement est marqué par un éperon rocheux étroit, qui s'avance de la



LE ROCHER DE LA PORTE ET LE PAS DU ROC

(Vue prise de Saint-Michel)

ensuite pour se resserrer définitivement à partir de Saint-Michel. Pendant une quinzaine de kilomètres, de Saint-Michel à Modane, et surtout aux abords de la Praz, la vallée est étroite; les flancs tantôt escarpés et tantôt à pentes plus ou moins raides, toujours boisées, se joignent sur le thalweg, sans qu'il y ait un fond de vallée comme dans la partie inférieure de la Maurienne.

Une barrière nette, brutale, infranchissable, sépare les deux parties de la région : c'est le rocher *de la Porte* ou de Vigny, dont le nom expressif fait bien comprendre la valeur stratégique. Il domine la plaine de 200 mètres environ ; la nouvelle route et le chemin de fer ont élargi la trouée, dite Pas-du-Roc, où l'Arc trouvait place à peine entre ce rocher et celui du Télégraphe, qui lui fait face[1].

Les montagnards, dit Polybe, assaillent l'armée comme elle traverse un précipice aux parois escarpées et inabordables. Heureusement cette attaque se produit après le passage de la tête de colonne, composée de la cavalerie et des mulets; les barbares chargent sur les flancs et les derrières. L'infanterie

paroi nord-est vers la rive droite du torrent, tandis qu'en face la rive gauche présente encore un peu de largeur. Mais bientôt, de ce côté, plusieurs parois à pic se dressent sur le bord même du torrent, laissant cette fois une étroite bande praticable sur la rive opposée..... L'Arc forme dans cette cluse plusieurs rapides assez violents..... A la fin du défilé, après avoir longé pendant 2 kilomètres, l'étroit coteau d'Hermillon, l'Arc se serre contre les rochers de l'Échaillon. De tout temps, les routes ont dû changer de rive entre Hermillon et Saint-Jean. » (OSIANDER p. 113).

[1] Colonel PERRIN, p. 46 et 47.

carthaginoise, qui se trouvait placée derrière la cavalerie, se déploie et tient tête aux assaillants pendant que chevaux et mulets continuent la marche. Ils défilèrent toute la journée et toute la nuit, l'infanterie combattant toujours sur place.

Dans Tite-Live, ce dernier point s'explique mieux encore : la colonne à cheval pénètre dans les gorges, dont l'infanterie couvre l'entrée en combattant ; mais, tant que dure la bataille, Annibal n'ose pas rompre en colonne et engager l'infanterie à son tour dans le défilé.

Le précipice, au passage duquel l'attaque a commencé, paraît être le Pas-du-Roc.

Les gorges, où la cavalerie carthaginoise a marché tout le jour et toute la nuit, nous ne croyons pas exagérer en leur donnant 15, 20 ou 25 kilomètres de longueur. Si elles n'en avaient que 5 ou 10, on ne comprendrait plus du tout cette marche de vingt-quatre heures. Or, la seule gorge de 15 kilomètres de longueur qu'il y ait en Maurienne, c'est celle qui s'étend de Saint-Michel à Modane par la Praz.

C'est là que s'engagea la cavalerie carthaginoise en sortant du camp qu'elle avait occupé entre Saint-Jean-de-Maurienne et la Porte. L'infanterie tint tête à la fois sur la route de la vallée et sur celle des Encombres, c'est-à-dire autour du Pas-du-Roc et du rocher de la Porte, qui barre la vallée de l'Arc en aval de Saint-Michel. Ce serait là le Λευκοπέτρον de Polybe. On a beaucoup discuté pour savoir si Λευκοπέτρον signifiait une roche nue ou une roche blanche ; la chose n'a aucune importance pour nous, puisque la



LE ROCHER DE LA PORTE ET LE PAS DU ROC

(Vue prise de la route du Galibier).

montagne calcaire que nous identifions avec le Λευκόπέτρον de Polybe est blanche et nue à la fois; mais il nous semble qu'on n'aurait pas pris la peine de souder les mots λευκον et πετρον pour que le composé λευκόπέτρον eût strictement le même sens que λευκόν πετρον. Une roche blanche n'est pas une chose assez intéressante pour qu'on lui forge un nom spécial, et surtout on ne formerait pas ce nom en accolant simplement les mots roche-blanche[1].

Quoi qu'il en soit, le rocher de Vigny ou de la Porte, cloison naturelle, muraille blanche de 200 mètres qui barre la vallée en aval de Saint-Michel, est admirablement placé pour la position d'arrière-garde qu'occupait Annibal. Grâce à lui, les Carthaginois n'avaient plus à craindre d'attaque par le fond de la vallée, le rocher de la Porte étant inaccessible. Il leur suffisait de tenir tête à l'ennemi sur les deux flancs, vers la route des Encombres et celle du Galibier.

On a indiqué divers rochers très blancs et très nus auxquels on voulait attribuer ce rôle. Ce sont généralement des roches trop peu considérables pour l'avoir bien rempli, et pour avoir attiré l'attention d'un historiographe généralement peu prolixe. Nous reprocherons en outre à ces positions d'avoir été choisies à

[1] On trouve dans POLYBE, X, 30 : πρὸς γὰρ τὰ παρακείμενα τῶν ὀρῶν οὐχ οἷον τ'ὢν τοῦτοις προσβαλεῖν, ἀλλὰ τοῖς φιβοῖς καὶ τοῖς εὐζώνοις οὐκ ἀδύνατος ἦν ἡ δι' αὐτῶν τῶν λευκοπέτρων ἀναβολή.

LARAUZA (III) suppose que λευκοπέτρα désigne ici une partie spéciale des montagnes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas la blancheur de la pierre qui en rend l'ascension pénible.

proximité du col, vers Aussois ou l'Esseillon; il faut pourtant se rappeler que, pendant le combat d'arrière-garde soutenu par Annibal, la cavalerie filait, filait toujours, devant le danger; elle prit une telle avance que le contact fut perdu entre elle et l'infanterie. Il y a donc, dans la nuit qui suit le combat, toute la longueur de la colonne d'armée entre le point où s'arrête la tête de la cavalerie, et celui où Annibal continue à combattre. Ce n'est pas trop de 20 à 25 kilomètres.

Le lendemain matin, à la première heure, Annibal remet l'arrière-garde en marche et, de sa personne, double toute sa colonne, à laquelle il veut maintenant servir de guide. Il rejoint la cavalerie bivouaquée entre Modane et Bramans et l'engage sur le chemin du Clapier.

Cette tête de colonne fera le jour même, si nous en croyons le lieutenant Azan, ou en deux jours, d'après M. Osiander, l'ascension du col. Annibal s'arrêtera deux jours au col pour laisser à la queue de la colonne le temps de serrer sur la tête.

L'infanterie, que les barbares avaient cessé d'attaquer avec autant de vigueur, s'était engagée à son tour dans le défilé. Elle ne put arriver que dans la journée au bivouac de la cavalerie, et elle resta d'une marche en retard sur la tête de colonne. Au moment où celle-ci débouche au col Clapier, l'infanterie ne doit atteindre que Bramans ou le Planais, et c'est seulement le dixième jour qu'elle a dû camper au col.

D'après l'hypothèse que nous venons de présenter, les étapes auraient été les suivantes :

1er jour	—	De l'Échaillon à Grenoble	17
2e	—	Repos	0
3e	—	Près de Laval	20
4e	—	Près de Pontcharra	20
5e	—	A Chamoux	20
6e	—	A Epierre	20
7e	—	A Saint-Jean-de-Maurienne	23
8e	—	La tête de colonne à Modane (la queue au Pas-du-Roc, 6 kilom.)	27
9e	—	La tête de colonne au col (la queue à Bramans, 29 kilom.)	26
10e	—	Repos (la queue, 18 kilom.)	0
11e	—	Repos	0

Mais tout ceci, nous le répétons, n'est qu'une hypothèse, car nous ne trouvons pas dans les textes des éléments de certitude suffisante pour rien affirmer sur ce point.

V. — Le col.

Le pas le plus considérable, et on peut dire le seul qu'ait fait la question depuis qu'on la discute, c'est au colonel Perrin qu'on le doit, car c'est lui qui a révélé aux historiens cette singulière propriété du col Clapier, d'être le seul d'où l'on voit les plaines d'Italie.

« Certes, si Polybe ne nous eût pas dit que du haut des Alpes le général carthaginois avait montré l'Italie à ses soldats, il nous aurait été complètement impossible de déterminer sa marche, dit le colonel Perrin ; mais ce renseignement si précis est le phare lumineux qui a guidé nos recherches et fixé toutes nos indécisions. »

Et l'on peut ajouter que si l'on n'avait pas déterminé le passage unique d'où l'on avait cette vue merveilleuse sur l'Italie, on aurait erré de solution en solution sans jamais pouvoir s'arrêter à aucune.

Ce que Polybe a voulu dire d'après des témoins oculaires, et à propos de localités qu'il avait visitées lui-même, est parfaitement positif.

Or, jusqu'aux reconnaissances exécutées avec une persévérance et une sagacité inouïes par le colonel Perrin, on ne connaissait pas de col dans les Alpes, d'où Annibal aurait pu montrer à ses soldats les plaines du Pô. On négligeait donc une condition qu'on ne savait pas réaliser ; à vrai dire, c'était toujours l'éternelle histoire des raisins trop verts. Mais aujourd'hui, nous savons, grâce au colonel Perrin, qu'il y a, au col du Clapier, tout près du mont Cenis, une plateforme d'où l'on a une vue très étendue sur les plaines du Pô. Le doute est d'autant moins permis, que c'est précisément là que nous conduisent les chiffres de Polybe.

Nous avons reconnu que ces chiffres étaient en plein désaccord avec les itinéraires du mont Genèvre et du Petit Saint-Bernard ; ils ne s'accordaient pas tout à fait avec celui du mont Cenis ; le chemin du Clapier est le seul qui s'y adapte absolument. Mais qui aurait jamais pensé à ce passage abandonné, oublié, devenu difficile, paradoxal, si le colonel Perrin n'y avait appelé l'attention ?

De vieux guides Joanne, remontant à 1860, décrivaient le chemin du Clapier, et signalaient le panorama qu'on a pendant la descente vers Suse. Les éditions

suivantes ont supprimé ce passage, et c'est seulement depuis les travaux du colonel Perrin qu'une note très brève (*Guide de Savoie*, p. 423), recommence à indiquer ce qui suit :

« Col de Clapier (2,491 m.). En appuyant de 200 à 300 mètres vers la droite, on jouit d'une belle vue sur la vallée de la Doire, les plaines du Pô, Turin, la Superga, etc. »

Cette vue de l'Italie nous était annoncée par le colonel Perrin, par le lieutenant Azan, par M. Soltau, etc.; et pourtant, à notre arrivée au col, nous avons été surpris, émerveillé du spectacle qui s'offrait à nous, quoique l'air fût chargé de brumes, et que le soleil ne se découvrît pas. Ce n'est pas un petit coin de prairies que l'on entrevoit dans une échancrure de montagnes ; c'est toute la vallée de Suse qui s'ouvre largement, entre les hauteurs de Drubiaglio et de Sant' Ambrogio, pour encadrer Turin ; puis, au-dessus du vieux château de Sant' Ambrogio, les collines du Montferrat, toute la plaine du Piémont, la Lombardie, et à droite l'Apennin ligure. Certes, Annibal pouvait montrer à ses soldats, non seulement la plaine du Pô, mais la route de Rome jusqu'en Étrurie.

On admet, en général, l'exactitude du fait ; il y a peu d'historiens qui doutent de la sincérité de Polybe. Il y en a cependant, et l'un de nos plus spirituels professeurs disait en Sorbonne à un candidat : Mais, Monsieur, êtes-vous bien sûr qu'Annibal ait montré les plaines à ses troupes? Polybe y était-il, pour pouvoir l'affirmer ?

Nous ne pouvons accepter l'objection. S'il ne s'agis-

sait que de Tite-Live, copiant plus ou moins servilement un chroniqueur, que l'on ne connaît pas et qui peut nous tromper, elle serait recevable; mais il ne faut pas oublier que Polybe a été sur les lieux; s'il n'a pas entendu Annibal parlant à ses soldats, s'il ne l'a pas vu montrant les plaines d'Italie, il a reconnu la possibilité du fait. Avec un historien d'une pareille sincérité, l'on peut être assuré que s'il n'avait pas vu la plaine en arrivant au col, il aurait supprimé le passage dans lequel Silenos racontait qu'Annibal avait vu et montré la plaine.

Du reste, nous le répétons, le fait trouve peu d'incrédules. Les partisans du Clapier tirent grande force de cet argument, et leurs adversaires, au lieu de le rejeter, cherchent à se procurer les avantages d'un point de vue. Il leur faut se contenter de peu. Du Petit Saint-Bernard, on ne voit qu'un précipice affreux; au mont Genèvre, la vue est barrée de tous côtés par le Chaberton et le massif de l'Assiette, et ne plonge même pas dans la vallée d'Oulx. Au mont Cenis, certains ont prétendu avoir la vue de la plaine, mais quand il a fallu préciser, il s'est trouvé qu'il y avait à monter de 300, 400 ou même 600 mètres au-dessus du plateau.

« Je sais, dit le colonel Perrin (p. 71), qu'on a avancé qu'on voyait les plaines d'Italie de Corna Rossa, située à l'ouest de la Grand'Croix. Cela se peut. J'y suis monté, et de la première corne qui domine le fort de Variselle, je n'ai rien aperçu. L'ascension avait été très pénible et c'était dans le mois d'août. »

M. Osiander, en s'élevant à mi-hauteur entre le refuge n° 18 et le sommet de la Turra, a aperçu un coin de la plaine des environs de Pignerol; mais il a dû s'élever pendant une heure au-dessus du col.

Or ces deux points, Turra et Corna Rossa, sont, d'après la carte, ceux qui ont le plus de chances d'avoir des vues sur la plaine; le reste des montagnes qui entourent le plateau du mont Cenis se trouve dans une situation beaucoup moins favorable.

« Certes, dit le colonel Perrin, d'autres points de la chaîne des Alpes que de celui où s'est effectué le passage de l'armée carthaginoise, on peut voir les plaines de l'Italie; mais ces points sont d'un accès difficile, très limités en étendue, à plusieurs heures de marche d'un point propre à un campement, et une armée fatiguée, presque découragée, qui venait d'échapper comme par miracle à un combat acharné, n'allait pas, à travers les neiges et les glaciers, s'élever de 300 à 400 mètres d'altitude pour voir les plaines du Pô.

« Il fallait que du camp, sans fatigue et tout naturellement, on pût contempler ce magnifique spectacle. Un seul point réunit toutes ces conditions, le col du Clapier[1]. »

Ainsi que nous l'avons montré au début de ce chapitre, le Clapier est aussi le seul qui satisfasse aux conditions numériques fixées par Polybe.

Nous n'avons donc aucun doute sur ce point : c'est au col Clapier qu'Annibal a passé les Alpes.

[1] *Topographie et défense des Alpes françaises,* Périgueux, 1894, p. 71.

On a objecté les difficultés du passage. Ici, un examen minutieux des localités est nécessaire pour répondre.

De Bramans au Planais, pendant une heure et demie ou deux heures, la montée est douce, et la route carrossable ; mais à voir les ravages accomplis annuellement par les habitants de cette belle vallée, on devine qu'avant un demi-siècle, elle sera aussi désolée ici que dans la partie supérieure. De vastes forêts de sapins, avec des clairières gazonnées, couvrent les pentes, mais on coupe et l'on déracine les arbres, et déjà, par endroits, les orages les plus violents ont creusé des ravines, formé des éboulis que la végétation aura peine à reconquérir quand on voudra mettre fin à cette ruine.

En amont du Planais, on passe de la rive gauche à la rive droite du torrent. Là, les antiques forêts sont complètement tombées sous la hache, et quelque souche, de loin en loin, dresse un tronc mutilé qui sert de témoin. Les moutons ont achevé l'œuvre commencée par les bûcherons ; aujourd'hui l'on ne trouve plus, entre le Planais et le Petit Mont Cenis, qu'un amoncellement de rochers où les sentiers sont à peine indiqués. On voit, par endroits, des morceaux d'une ancienne route, belle voie charretière de 2^{m},50 à 3 mètres de large, avec des murs de soutènement régulièrement édifiés. C'est, dit-on, le chemin construit par ordre de Napoléon Ier, avant le déboisement ; il a été emporté par le terrible ouragan de 1866, lorsque rien ne put plus arrêter les eaux. Routes en ruine et souches de sapins sont là côte à côte, comme



LE LAC DE SAVINE ET LE COL CLAPIER

pour montrer la cause du désastre près du résultat. Il y a deux siècles, et plus certainement encore il y a vingt siècles, le chemin du Petit Mont Cenis montait en pente douce à travers une forêt de sapins. Il n'était ni plus mauvais, ni plus pénible que celui du Grand Mont Cenis.

Jusqu'aux guerres de la Révolution, le passage du Petit Mont Cenis n'était guère utilisé ; mais le nom de Petit Mont Cenis s'appliquait souvent au Clapier. On appelait aussi ce dernier col de Thouille (Tuglia).

Pour se rendre au col Clapier, on ne gravit pas jusqu'au sommet les lacets du Petit Mont Cenis ; on les abandonne à mi-hauteur pour prendre un chemin à peu près horizontal qui conduit au lac Savine, et de là au col par la rive droite du ruisseau de Savine. Avant les éboulements qui ont barré la vallée en un ou deux endroits, ce devait être une longue piste à travers le gazon, d'un parcours extrêmement facile.

Le col Clapier, avons nous dit, s'appelait aussi col de Thouille ; c'est sous ce nom qu'il figure dans les guerres des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, et le chemin du col de Thouille descendait, non pas sur Giaglione par le terrible sentier que le colonel Perrin a si bien décrit, mais sur la grange de Thouille (Tuglia) où il bifurquait pour gagner Giaglione, Chiomonte et Exilles[1].

[1] *Noms, situation et détails des vallées de la France, le long des Grandes-Alpes dans le Dauphiné et la Provence.* Extrait des *Campagnes du maréchal de Maillebois*, par le marquis de Pezay, Turin, 1793.

Page 126 :

« Le col du petit mont Cenis est mauvais pour les chevaux. On

D'après la connaissance que nous avions des anciennes guerres dans les Alpes, c'est du côté de Tuglia que nous avons cherché le chemin d'Annibal. Il ne paraît pas vraisemblable que jamais une armée ait passé par le sentier vertigineux du Clapier, où la largeur manque, en même temps que la raideur est excessive[1].

le nomme communément le chemin des Faux-Saulniers. Il se trouve au-dessus de Chaumont, d'Exilles et de Saint-Colomban. Il va à Bramans, vallée de Maurienne; là il se communique avec le chemin du grand mont Cenis.

Il y a un autre petit sentier qui part de dessus le grand mont Cenis, et va tomber sur le petit aux granges de Savine. On peut absolument y passer à cheval, prenant le col d'Ouille.

D'Exilles à Bramans, 4 lieues et demie. »

Page 132 :

« Vallée de Suse. — Les cols communiquant dans cette vallée sont ceux du grand et du petit mont Cenis, de Seiguret, d'Estaches, de Valpède et de la Live. Le col du petit mont Cenis est la route la plus usitée ; la cavalerie française y passa en 1734. Au haut de ce col est un lac d'une eau fort claire, d'où sort la Ceniselle.....

« De Suse au petit mont Cenis, 3 lieues. »

Montannel : *Mémoire local et militaire sur la frontière des Alpes :*

« L'Arc n'est pas guéable.....

« Le mont Cenis n'est praticable pour une armée que dans le fort de l'été. On y passe cependant toute l'année; mais sur les neiges lorsqu'elles y sont présentes. Il est rare que le courrier qui vient journellement de Turin à Chambéry soit arrêté par les neiges qui s'accumulent sur ce col. On y passe sur ces neiges lorsqu'elles sont durcies par les gelées. »

Bourcet et Montannel citent le col du petit mont Cenis ou des Thouilles, de Bramans à Jaillon.

[1] Le colonel Perrin décrit ainsi la descente :

« De tous côtés les précipices vous entourent, et en avant, un clapier effrayant de 200 mètres de hauteur ; c'est bien le défilé d'un stade et demi de Polybe. Vous prenez un sentier très étroit



LE CHEMIN DU CLAPIER ET LE MONT D'AMBIN

Le chemin qui passe à la droite de l'échancrure du Clapier est bien celui qu'Annibal a suivi. Une voie romaine est encore là pour prouver que les anciens employaient ce passage. Cette voie, pavée de larges dalles, avec des murs de soutènement bien construits, se voit sur une longueur de 2 kilomètres du côté de l'Italie. Elle disparaît à l'approche du fameux rocher qui a arrêté les éléphants pendant trois jours. Sur le versant français, la voie romaine ne suit pas la rive droite du lac Savine, dans les prairies; elle longe le pied des escarpements de la rive gauche, et les éboulis l'ont recouverte en grande partie. A peine aperçoit-on çà et là un morceau de la chaussée entre les blocs amoncelés.

La voie romaine était-elle tout entière sur la rive

qui longe la paroi de gneiss écroulée; au milieu de ce chaos vous ne savez où placer le pied; les chèvres et les jeunes génisses seules y passent. On peut se briser une jambe à chaque instant. Annibal fit camper la portion qui était déjà descendue sur ce plateau, où était une légère couche de neige; c'est au milieu de ce clapier que poussent des noisetiers et quelques genévriers, premiers arbustes que l'on rencontre; à droite et à gauche, impossible de passer.....

« A gauche, les rochers bouleversés du Bard; à droite, il dut essayer de descendre dans le lit du ruisseau, où sont toujours des neiges durcies, que recouvrent de nouvelles neiges. C'est là que les troupes, en tournant le coin de l'éperon rocheux qui s'avance, et où les roches sont délitées et instables, roulaient dans les précipices sans pouvoir se retenir aux aspérités du sol, où les bêtes de somme, s'enfonçant dans la neige et traversant la couche durcie, ne pouvaient plus avancer, ce qui força Annibal à s'ouvrir une route dans le défilé du Clapier. Il suffisait de combler les vides entre les débris rocheux, de casser les pointes de ceux qui avançaient dans le sentier, pour permettre aux hommes et aux mulets de passer. »

M. Osiander juge avec raison ce sentier impraticable.

gauche du torrent, où le traversait-elle à hauteur des granges de Savine? Nous n'avons pu le découvrir. Il faudrait de longues et pénibles reconnaissances pour retrouver son tracé à travers les éboulis, et encore le résultat serait-il peut-être insignifiant.

Quoi qu'il en soit, Annibal a dû monter jusqu'au col Clapier par un chemin charretier à travers les forêts de sapins et les prairies; son armée a campé dans l'immense plaine, longue de 4 kilomètres, qui s'étend des granges Savines au col, et elle y a été transie par le vent glacial qui ne cesse de souffler dans ce couloir.

Tite-Live rapporte ici une particularité qui s'applique presque uniquement au col Clapier: « L'armée, dit-il, s'égara plusieurs fois dans de mauvaises directions et dans des impasses », *per invia pleraque et errores;* lorsqu'on monte le chemin du Clapier, on est tenté, en effet, de s'engager dans les vallées d'Étaches et d'Ambin, largement ouvertes, et celle de Savine ne s'aperçoit pas d'abord. On ne trouverait rien de semblable au mont Cenis, au mont Genèvre, etc.

Annibal, poussant jusqu'au col, a vu et montré à ses soldats la plaine d'Italie. Quand la queue de la colonne et les traînards eurent rejoint, et se furent reposés, il se remit en marche en prenant le chemin de droite.

Ce chemin descend d'abord très lentement; après deux kilomètres environ, il contourne un éperon rocheux dont la partie supérieure surgit des névés du glacier d'Ambin. Un accident survenu récemment au chemin, en cet endroit, arrêta la colonne; Annibal essaya de contourner l'obstacle par en haut, mais le

passage sur les névés fut impossible. Il fallut à toute force rétablir le chemin, en attaquant le rocher, dit Tite-Live; en remblayant, dit Polybe. On campa provisoirement entre le col et le rocher; puis, quand le passage fut devenu praticable aux chevaux, on les mit au pâturage près des granges de Thouille, à la lisière des forêts.

Le sentier qui descend directement du col Clapier à Giaglione par les gorges de la Clarée ne répondrait guère à la description des historiens : on y chercherait en vain le glacier que les Carthaginois n'ont pu franchir. Il est vrai que le colonel Perrin y a vu quelques poignées de neige dans les anfractuosités des rochers, mais ce n'est évidemment pas de si peu de chose qu'il s'agit. Il a fallu de véritables champs de glace et de neige pour opposer à Annibal une si sérieuse résistance, et donner lieu aux longs développements que Polybe et Tite-Live consacrent à cet épisode.

De plus, pendant que l'on ouvre un passage aux éléphants, les chevaux descendent dans les pâturages, et les cavaliers reviennent travailler par corvées. Le fait est admissible s'il s'agit du pâturage de Thouille, parce que des châlets de Thouille (ou Tuglia) au rocher en question, la pente est douce et la distance peu considérable; mais on ne voit guère les Numides descendus jusqu'à Giaglione, et remontant par corvées jusqu'aux châlets du Clapier pour redescendre ensuite.

On peut remarquer que Polybe et Tite-Live ne sont pas absolument d'accord dans cette partie du récit : d'après Polybe, la partie du chemin qui s'est éboulée a trois demi-stades de long; d'après Tite-Live, ces

trois demi-stades sont la hauteur de l'escarpement. Il est difficile de faire un choix, et d'ailleurs la partie dangereuse du chemin a à peu près 300 mètres de long, l'escarpement 300 mètres de hauteur.

D'autre part, Polybe dit qu'on a remblayé le chemin sur l'éboulis ; Tite-Live qu'on a entamé le rocher. Il est vraisemblable qu'on a employé les deux moyens en même temps pour aller plus vite.

On a beaucoup plaisanté sur ce rocher fondu avec du vinaigre. Ce sont les rieurs qui ont tort. Tant qu'on n'a pas connu la poudre de mine, c'est le feu et l'eau (acidulée ou non) qui ont servi à attaquer les roches.

Pline en parle à deux reprises : « L'eau versée sur le rocher le fait éclater, si le feu n'y a pas suffi » (XXIII, 27) ; et « on trouve des pierres, que l'on brise par le feu et par le vinaigre » (XXXIII, 21).

Vitruve en parle aussi : « Des pierres que le fer et le feu employé seul ne peuvent entamer, sont chauffées par le feu et on les fait éclater et pulvériser en y versant du vinaigre » (VIII, 3).

Dion Cassius (XXXV) s'exprime à peu près de même à propos d'une ville assiégée : « Des traîtres fendirent avec du vinaigre une tour en pierres très solide, de manière à la rendre friable[1] ».

[1] Cf BERTHELOT : *De l'emploi du vinaigre dans le passage des Alpes par Annibal, ainsi que dans la guerre et les travaux de mine chez les anciens.* (*Journal des Savants*, avril 1889.)

« La prétendue fable du feu et du vinaigre peut être aujourd'hui sérieusement discutée..... L'action consécutive du feu et de l'eau sur les roches a été connue de tout temps et est signalée dans beaucoup d'auteurs anciens. La roche calcaire est décomposée par l'action du feu seul et changée en chaux vive, que

On pourrait multiplier les exemples, mais nous en avons assez, semble-t-il, pour trouver raisonnable le récit de Tite-Live : On a dû accumuler du bois autour de la pointe du rocher, d'ailleurs assez facile à déliter; le feu l'ayant surchauffé, on y a versé de l'eau acidulée très froide, qui l'a fait éclater, puis on a achevé la démolition à coups de pic. Avec les débris et avec des troncs d'arbres on a remblayé et reconstitué le chemin, comme le dit Polybe.

On a beaucoup discuté la question de savoir si les anciens connaissaient et pratiquaient les passages de la Maurienne; les restes de la voie romaine du Clapier feront, semble-t-il, cesser toute discussion à ce sujet.

M. Vaccarone avait déjà fait observer dans son ouvrage : *Le vie delle Alpi Cozie, Graie e Pennine, Turin, 1887*, que le texte de Timagène, reproduit par Ammien Marcellin, semblait bien s'appliquer au Cla-

l'eau désagrège ensuite très facilement. La roche siliceuse n'est pas décomposée par le feu, mais elle éclate, soit par l'action directe du feu, soit et surtout sous l'influence consécutive de l'eau.

Dans les montagnes de l'Inde, certaines tribus, qui ne connaissent pas la poudre de mine, et qui ont conservé encore l'usage des dolmens, usage préhistorique en Europe, exploitent des pierres de taille par l'action simultanée du feu et de l'eau. On allume de grands feux autour ou sur les bancs de rochers. Lorsque la pierre est incandescente, on verse de l'eau fraîche dans des rigoles tracées à l'avance, et on détermine des fentes régulières..... Presque tous les liquides peuvent d'ailleurs remplacer l'eau. Le vinaigre ou, d'une manière plus générale, les acides, peuvent en outre exercer une action chimique de décomposition qui n'avait pas échappé aux anciens, et les textes sont assez précis à ce sujet. (Ch. Lenthéric, *Le Rhône*, I, 90).

pier. Il s'agit, en effet, d'un col extrêmement pénible et froid, et qui, du côté de l'Italie, descend vers Suse et vers Oulx à la fois. Cette définition ne s'applique absolument qu'au col de Thouille, tel que nous l'avons décrit : le chemin venant de Bramans par le col Clapier bifurque en arrivant à Tuglia, et conduit d'une part à Suse par Giaglione, d'autre part à Exilles et Oulx. Rien de semblable au mont Cenis. On peut supposer également que ce col figure parmi les cinq passages énumérés dans la Cosmographie d'Honorius, et que nous avons cités. Il y porte sans doute le nom de Juliæ ou d'Emingaulo[1].

Quant au mont Cenis, il est bien décrit par Strabon, et si nous n'en trouvons guère de mention dans les premiers temps de l'empire Romain, il est très employé aussitôt après l'invasion des barbares. Les

[1] Annibal a choisi pour la traversée des Alpes un chemin qui avait déjà été employé par des armées gauloises. Cf. Osiander (p. 24) :

Im Gegensatz zur Behauptung sekundärer Gewährsmänner, der Hannibalsweg sei ein novus transitus gewesen (Nepos, 3 ; Énéide, X, 13 ; Silius, III, 516 ; Val. Max. III, 7 ; Eutrope, III, 8 ; Ammien, XV, 10 ; Aurelius Victor viri ill, XL, 2 ; Appien, VII, 4 ; Tite-Live, XVII, 39) enthält dieser Satz die Meinung der beiden Hauptgewährsmänner (III, 51 et 54 ; XXI, 33, 34, 35 et 36) — per invia circa nec trita antea — weisen nicht allein deutlich auf schon vorhandene Wege, sondern geben auch zu erkennen, dass auf eben diesen Wegen « wiederholt und noch neuerdings » (225) Keltenheere zum Theil mit Weib und Kind nach Italien zogen (III, 48 ; XXI, 30 ; V, 34). Letzteres moment ist besonders wichtig. Ohne Zweifel führten zu Hannibal Zeit Wege über die meisten Pässe der Alpen ; dies folgt schon aus dem Hinweis auf die starke Gebirgsbevölkerung (III, 48), die doch nicht hermetisch sich von ihresgleichen abschloss.

Carlovingiens y passent fréquemment pour envahir la Lombardie.

Il semble que Marius et Pompée aient essayé d'y passer, mais la chose est bien vague. Constantin y vint, en tout cas, vers l'an 312. Pépin le Bref poursuivit Astolphe, roi des Lombards, à travers le mont Cenis ; Charlemagne le franchit en 773. Louis le Débonnaire fonda un hospice au Petit Mont Cenis, où passaient alors les armées. Charles le Chauve mourut à Avrieux.

C'est seulement en 1095 qu'on traça la route du Grand Mont Cenis.

Il faut remarquer que le chemin du Clapier est le plus direct qui joigne Modane à Suse. Les cols de Fréjus, d'une part, du mont Cenis, de l'autre, sont un peu moins élevés, mais ils allongent de 30 à 35 kilomètres. C'est seulement depuis qu'on a construit une route de voitures très facile au mont Cenis que le Clapier a été abandonné. Le chemin de fer et le déboisement lui ont porté les derniers coups.

Nous avons trouvé la chronologie de Polybe très vague pour les journées qui précèdent l'arrivée au col. Elle ne l'est pas moins pour la descente.

L'armée séjourne au col le dixième et le onzième jour, et la descente commence le douzième jour. On est arrêté d'abord par le fameux rocher, mais une journée suffit pour ouvrir un passage à la cavalerie. A-t-elle passé le soir même (12e jour) ou seulement le lendemain (13e jour) ?

Quant aux éléphants, on ne parvient à leur faire un

chemin qu'en trois jours. Faut-il comprendre dans ces trois jours la journée consacrée à faire le chemin des chevaux et mulets? On n'en sait rien. Tite-Live semble croire que non, et d'après lui, c'est le quatrième jour seulement (15e) que les éléphants ont passé.

Il est vraisemblable que l'armée s'est trouvée rassemblée en bas de la descente le quinzième jour.

Polybe dit, en effet, que la traversée des Alpes a duré quinze jours; or il y en a certainement davantage pour arriver jusqu'à la plaine; on ne peut pas faire tenir toutes les journées du séjour au col et de la descente jusqu'à Avigliana dans la période du dixième au quinzième jour. Il faut donc arrêter les quinze jours à l'arrivée au fond de la vallée, près de Suse. On aura jugé que la traversée des montagnes s'arrêtait là.

Les chiffres du paragraphe III, 39 et le récit proviennent de deux originaux différents, qui n'ont pas choisi les mêmes points critiques. Les 1200 stades comptés par le bématiste du paragraphe III, 39 vont jusqu'au débouché en plaine. La traversée des montagnes, pour le chroniqueur, finit avec la descente du col. Nous rencontrons ici une différence analogue à celle que nous avons trouvée pour « l'entrée » des Alpes et le « commencement de la montée vers les Alpes. »

L'itinéraire que nous venons de déterminer nous amène chez les Taurins. Tite-Live assure que, de son temps, on était absolument d'accord sur ce point. Polybe dit cependant qu'Annibal descendit chez les Insubres; mais ces derniers n'arrivaient nulle part

jusqu'au pied des Alpes. Maîtres de Novare et de Verceil, ils étaient séparés du val d'Aoste par les *Libici*, et du val de Suse par les *Taurini*. Un peu plus loin, Polybe place ces derniers au pied des montagnes (πρὸς τῇ παρωρείᾳ) d'où sort Annibal. D'autre part, Strabon cite un passage de Polybe, énumérant les cols des Alpes, parmi lesquels celui que franchit Annibal, qui débouche chez les Taurins[1].

Nous croyons donc la question suffisamment élucidée, et nous estimons qu'Annibal, parti d'Ampurias, a longé le rivage de la Méditerranée et le petit Rhône, franchi le fleuve un peu en amont d'Arles; qu'il a remonté le Rhône, l'Isère et l'Arc, passé au col Clapier et à Tuglia, puis à Suse, et qu'il est arrivé dans les plaines du Pô en face de Turin.

[1] La phrase de Strabon (IV, 209) sur les quatre chemins qui traversent les Alpes, dont celui des Taurins, utilisé par Annibal, ἣν Ἀννίβας διῆλθεν, gêne beaucoup de gens. Ils s'en débarrassent facilement. Marindin prétend que ces trois mots manquent quelquefois; un éditeur anglais de Tite-Live veut les placer après Σαλασσῶν; Mommsen en fait autant.

CONCLUSION

Reprenons en quelques mots l'ensemble de la question.

L'invasion de l'Italie avait été préparée de longue main par Annibal; elle était concertée avec les Gaulois de la plaine italienne, principalement et peut-être uniquement les Insubres. Malgré ce qu'en dit Polybe, les négociations n'avaient pas été engagées avec les peuples de la région rhodanienne et alpine : leur attitude lors du passage des Carthaginois le prouve amplement. On peut d'ailleurs soupçonner une hostilité de race entre les Ligures de la montagne et les Gaulois des plaines ou des vallées inférieures, et l'alliance d'Annibal avec les Insubres lui aliénait d'abord les Caturiges, les Médulles et les Taurins. Avait-il des guides originaires de cette dernière nation, comme l'indique le fragment de Fabius ou de Timagène interpolé par Tite-Live dans le récit de Cælius? C'est possible, mais le rôle de ces quelques individus n'a pas de rapport avec celui de toute leur tribu.

Avant de s'engager dans une aventure aussi dangereuse, il fallait assurer la domination carthaginoise en

Espagne, lui donner plus de corps, plus de solidité. Elle ne s'étendait que sur la côte comprise entre l'embouchure du Tage et celle de l'Èbre; il fallait lui soumettre l'intérieur de la péninsule, et ce fut l'œuvre des années qui précédèrent l'expédition d'Italie ; il fallait aussi l'établir au nord de l'Èbre, jusqu'aux Pyrénées, et ce fut la tâche réservée au printemps de 218. Maître de Sagonte et de la Catalogne, Annibal pouvait se tenir en relations constantes avec le corps d'occupation qui demeurerait en Espagne, tandis que lui-même traverserait le Rhône et les Alpes. Toute communication, toute retraite lui aurait été coupée, s'il avait laissé derrière lui la région pyrénéenne et catalane sous l'influence hostile des Sagontins.

C'est au retour du printemps qu'Annibal, ayant conclu son alliance avec les Insubres, fait sortir l'armée des cantonnements d'hiver. Il lui fixe alors un jour de départ et, ce jour venu, la met en route. Il parvient sur l'Èbre au commencement de l'été, c'est-à-dire dans le courant du mois de mai [1]. Ainsi le rassemblement de l'armée a dû être ordonné en mars ; le départ au commencement d'avril et le passage de l'Èbre au milieu du mois de mai. Les 460 kilomètres à parcourir entre Carthagène et Amposta exigeaient bien cinq à six semaines, car on ne fournit pas régulièrement l'effort de 15 à 20 kilomètres par jour durant un temps aussi long. Les expressions employées par

[1] L'été commençait le 13 mai, suivant de près le lever des Pléïades, qui eut lieu (en 218) le 7 mai. L'hiver commençait le 13 octobre. Le coucher des Pléïades avait lieu le 26 octobre (en 218).

Polybe ne permettent pas de préciser davantage la date du départ ; peut-être même les avons-nous prises trop à la lettre.

La campagne entre l'Èbre et les Pyrénées a duré sans doute plus longtemps qu'Annibal ne le pensait ; elle s'est prolongée au delà des limites convenues avec les Insubres, qui prennent l'offensive trop tôt contre les Romains, et risquent de se faire écraser séparément. Ils attaquent, dès le printemps, les colonies romaines de Crémone et de Modène, alors que l'armée carthaginoise est encore sur les bords de l'Èbre.

Les Romains avaient déclaré la guerre à Carthage pendant l'hiver, et leurs ambassadeurs avaient été visiter les divers peuples de la Gaule narbonnaise pour les solliciter de s'opposer à la marche d'Annibal, que l'on pouvait déjà prévoir. Ils n'avaient pas été bien accueillis, comme nous le savons par Dion et par Tite-Live, et, sans se décider en faveur des Carthaginois, les Celtes, Ibères et Ligures de la côte, entre les Pyrénées et le Rhône, s'étaient montrés nettement opposés à toute action en faveur de Rome. Il ne paraît pas que les Romains, non plus qu'Annibal, aient tenté aucune démarche auprès des nations alpines.

Au mois de mars, selon l'usage, les armées romaines s'étaient organisées : l'une devait porter la guerre en Afrique, l'autre en Espagne. Le Sénat, comme il venait d'apprendre le passage de l'Èbre par Annibal, reçut presque aussitôt, c'est-à-dire à la fin de mai, la nouvelle de l'offensive gauloise en Cisalpine. L'armée de Publius fut destinée à y faire face, et il dut en lever

une autre. Il lui fallut plus de deux mois. Ce n'était pas la levée même des soldats qui pouvait exiger un si long temps, mais l'organisation, l'encadrement, l'équipement des troupes. Toujours est-il que la nouvelle armée de Publius Scipion ne mit pas à la voile avant le 20 août [1]. Au moment de s'embarquer, le général romain apprit qu'Annibal venait de passer les Pyrénées. Cette nouvelle, apportée par mer d'Ampurias ou de Rosas, remontait à cinq ou six jours.

Annibal franchit les Pyrénées (on ne sait pas exactement en quel endroit) vers le 10 août [2]; il arrive bientôt à Illiberris (Elne) et trouve en face de lui à Ruscino (Tour-de-Roussillon) les populations ibéro-ligures de cette région, rassemblées pour lui barrer le passage. Mais ces peuples avaient été avertis par les Romains mêmes de ce qui se préparait : il fut assez facile de les amener à composition et d'acheter leur consentement au passage de l'armée carthaginoise à travers leur pays. Annibal s'entendit de même, semble-t-il, avec les Gaulois Volques, et les diverses tribus ombriennes ou ligures placées sous leur domination. A peine fallut-il avoir recours aux armes en quelques occasions sans importance.

Parti d'Ampurias ou des Pyrénées vers le 10 août, Annibal arriva sur les bords du Rhône dans les derniers jours du mois [3], ayant longé le rivage des étangs depuis Salses. Les peuples voisins du Rhône

[1] Cette date se déduit des suivantes.

[2] M. O.

[3] Il y a 284 kilomètres d'Ampurias au Rhône, soit quinze à vingt jours de marche.

paraissent lui avoir fait bon accueil et avoir concouru par tous les moyens à son passage, autant pour se défaire plus vite de sa présence que pour lui venir en aide. Leurs services furent d'ailleurs bien payés; c'était un des principes les plus fermes d'Annibal.

Sur l'autre rive du Rhône, les Salyens, alliés des Marseillais, s'étaient réunis en foule pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal ne jugea pas à propos de remonter le fleuve plus haut pour chercher un passage plus facile : l'endroit où il était arrivé, immédiatement en amont du delta, lui présentait autant d'avantages que d'inconvénients. Il aurait pu trouver ailleurs le fleuve plus étroit, et peut-être y jeter un pont ; mais c'était une grande perte de temps, que de remonter le Rhône et d'y faire les travaux d'un pont assez solide pour porter des éléphants. Or le temps pressait : on savait que les Romains avaient mis des troupes en mouvement, et il n'est guère à supposer qu'Annibal ignorât la destination de Publius. Il ne fallait pas attendre que des troupes régulières, solides, vinssent disputer le passage du fleuve aux Carthaginois ; c'était alors toute la campagne perdue, les Insubres abandonnés et découragés. Annibal n'alla pas plus loin et passa le Rhône à l'endroit où il l'avait atteint. Les grands navires qui faisaient le commerce entre Marseille, Arles, Beaucaire, Saint-Gilles, Agde, etc., facilitèrent beaucoup le passage de la cavalerie; quant aux fantassins, ils profitèrent de la lenteur relative du courant pour employer tous les moyens de circonstance.

Il n'y a guère d'exemple qu'une armée ait franchi

un fleuve en présence de l'ennemi en l'abordant sur un seul point. Annibal envoya un corps de troupes légères sur sa gauche. N'ayant ni éléphants, ni convois, ce détachement devait trouver facilement le moyen de traverser le fleuve dans un endroit moins large, mais où le courant plus rapide aurait constitué un obstacle sérieux pour le gros de l'armée. La distance à laquelle cette opération fut tentée peut être évaluée à 35 kilomètres. A en juger par des cas analogues, Napoléon ne l'aurait pas fixée autrement.

Tandis qu'à Fourques, où Annibal devait passer, le Rhône était large et ne présentait qu'un bras, le détachement d'Hannon le trouva plus étroit et coupé d'îles auprès de la Durance. Il le franchit sans trop de peine, sur des radeaux ou des outres, et, s'abritant dans une île boisée, prit pied sur la rive gauche sans avoir été découvert. Des signaux avaient été convenus entre les deux chefs carthaginois : quand Hannon eut signalé sa présence à ses compatriotes, mais avant qu'elle ne fût connue des ennemis, Annibal embarqua ses troupes et se porta vers l'autre rive : il en approchait au moment précis où Hannon, par son attaque, produisait un effet de surprise qui fut décisif.

Les Gaulois vaincus et mis en fuite, Annibal occupa leur camp ; le lendemain matin, il fit passer les éléphants et le convoi. La traversée des éléphants avait été préparée par les ouvriers spéciaux attachés à l'armée, et dont il est fait mention à chaque passage de rivière. Ces pontonniers avaient établi une estacade de 100 mètres de long ; des radeaux de 50 mètres, amenés successivement à l'extrémité de celle-ci, por-

tèrent les animaux à l'autre rive après une navigation des plus mouvementées.

Pendant que cette traversée s'effectuait, d'autres événements plus graves arrivaient à la connaissance d'Annibal. A peine avait-il pris pied sur la rive gauche qu'il y apprenait le débarquement de Publius Scipion près de l'embouchure orientale du Rhône (vers Fos). Cette nouvelle ne remontait pas à plus de deux jours; car il s'en était écoulé quatre entre l'arrivée d'Annibal au bord du Rhône et son passage, et, dans cet intervalle, Publius avait appris en débarquant qu'Annibal était déjà sur le Rhône, occupé des préparatifs du passage, puis Annibal à son tour avait été informé de la présence de Publius.

Au moment où les éléphants passent le fleuve, un détachement de cavalerie romaine vient reconnaître le camp d'Annibal. Débarqués depuis deux jours, ces cavaliers sont partis la veille de leur camp. Ils battent les 500 Numides envoyés en reconnaissance par Annibal, et retournent à Fos, où ils arrivent le lendemain matin.

Le général carthaginois se demandait s'il fallait battre Publius et le jeter à la mer, ou s'il convenait de poursuivre son chemin vers l'Italie. L'arrivée de la mission envoyée par les Insubres le décida : il apprit que la Gaule cisalpine s'était soulevée contre les Romains, que tout le pays était en feu, mais qu'après quelques succès, les Gaulois avaient été battus; s'il tardait encore, il risquait de ne plus trouver d'alliés en Italie.

C'était un instant critique pour Annibal : il avait

une armée admirable, toute de vétérans formés par les dures campagnes dans la Celtibérie et la Tarragonaise, et il avait de plus l'avantage du nombre : sur les 59,000 hommes qui avaient quitté Ampurias avec lui un mois plus tôt, il n'en avait pas perdu 10,000, et les Romains ne pouvaient guère lui opposer que 25,000 à 30,000 soldats de nouvelle levée. La victoire était certaine, et, en impressionnant les peuples ligures et les Allobroges, elle lui aurait grandement facilité la traversée des Alpes.

Annibal n'en jugea pas ainsi : les Romains pouvaient ne pas accepter la bataille sur-le-champ ; Publius feignait peut-être de la désirer, pour se dérober ensuite et unir ses forces à celles qui combattaient en Cisalpine. C'était en Italie qu'il fallait aller au plus vite.

Annibal se mit donc en marche, tandis que Publius se portait contre lui. L'un et l'autre durent prendre des formations appropriées aux circonstances, telles qu'il convient de les choisir à proximité immédiate de l'ennemi : Publius, nous dit Tite-Live, fit marcher son armée en carré ; Annibal dut en faire autant de son côté. Il laissait la cavalerie et les éléphants à l'arrière-garde.

On ne marche pas vite en pareil cas, surtout quand les obstacles sont nombreux : Annibal dut faire de très petites journées en franchissant les divers bras de la Durance. En quatre jours, il se trouvait dans la région de Bédarrides, chez les Cavares ou les Memini, dont le pays s'appelait l'Ile.

Avant d'aller plus loin, il est bon de se demander

par quels motifs Annibal a dû être guidé dans le choix de sa route à travers les Alpes. Les écrivains romains ne l'ont jamais su : « il n'a pas pris le chemin le plus court », répètent-ils avec étonnement. Voulant gagner le pays des Insubres, il n'avait qu'à remonter la Durance et à passer en Italie par le mont Genèvre. C'est évidemment ce qu'aurait fait un voyageur ; ce n'est pas ce qu'on devait faire avec une armée. Napoléon, lui, n'a aucune hésitation : sans avoir approfondi la question, il est sûr qu'Annibal a passé par Grenoble et le mont Cenis. (Mont Cenis ou Clapier, c'est tout un au point de vue stratégique.) Penser au Saint-Bernard, grand ou petit, lui paraît impossible. Parmi les historiens qui ont adopté ce passage, on ne trouvera pas d'autre militaire que le malheureux Rogniat.

Quant au mont Genèvre, c'est un còl un peu moins élevé que celui du mont Cenis, et la route d'Avignon à Turin est plus courte de trois ou quatre marches par la vallée de la Durance que par la Maurienne. Mais il s'agit bien de trois ou quatre jours perdus, quand on risque de perdre la moitié de ses troupes ! Quiconque voudra se donner la peine de parcourir la vallée de la Durance après celles de l'Arc et de l'Isère reconnaîtra l'énorme différence qui existe entre ces deux voies au point de vue de la praticabilité. Le long de la Durance, on chemine dans un défilé perpétuel ; ce ne sont que montées et descentes. Le long de l'Isère et de l'Arc, on s'élève insensiblement jusqu'au pied du col, et les défilés sont rares, faciles à enlever par un combat d'avant-garde. La vallée est assez large pour nourrir une armée.

Annibal a choisi la route de Valence, Grenoble, la Maurienne, parce que c'était celle qui devait présenter les plus grandes facilités de subsistance et de marche.

Elle lui était indiquée par les agents carthaginois qui avaient parcouru le pays l'année précédente ; par les ambassadeurs que les Insubres venaient de lui envoyer, et enfin par les Cavares. Cette route, d'ailleurs, comme en témoigne l'inscription trouvée entre Saint-Michel et Valloire, était bien connue des Phéniciens depuis de longs siècles. C'était celle que les Gaulois avaient suivie pour descendre en Italie.

Annibal, en prenant congé de ses alliés Cavares, ne suit donc pas la route la plus courte, celle de Gap et du mont Genèvre ; mais il appuie à gauche, continuant à remonter le Rhône. Son escorte cavare lui procure un bon accueil tant qu'il reste chez les Tricastins et les Segallauni, peuples qui subissent peut-être l'influence des Allobroges, mais sont plutôt unis aux Cavares.

Il arrive ainsi près du confluent de l'Isère, puis s'écarte du Rhône. Les rivières qu'il a rencontrées jusqu'ici étaient insignifiantes, dans cette saison de sécheresse ; le passage de l'Isère, seul, aurait valu d'être mentionné, s'il avait eu lieu ; mais Annibal ne franchit pas cette rivière : il en remonte la rive gauche, et entre bientôt chez les Allobroges.

Là, son escorte de cavaliers cavares le quitte, peu soucieuse de brouiller son peuple avec ces farouches Allobroges, puissants par eux-mêmes et par leur alliance avec les Arvernes.

La colonne carthaginoise se présente seule à l'entrée des montagnes. Les escarpements du Vercors, que

l'on apercevait à droite dans le lointain, se rapprochent peu à peu, et resserrent la plaine contre l'Isère. Les Carthaginois s'engagent dans une sorte d'entonnoir, dont la pointe serait au bec de l'Échaillon.

Les premiers Allobroges que l'on rencontre, sur les rives de la Bourne, s'enfuient et, avec raison, n'essaient aucune résistance; mais, derrière eux, toute la nation, tenue sans doute en éveil depuis plusieurs jours, prend les armes et se rassemble à Grenoble : les guerriers décident de se porter sur les pentes au pied desquelles passe la route, entre Grenoble et l'Échaillon, pour tomber dans le flanc de la colonne carthaginoise lorsqu'elle y défilera, et la précipiter dans l'Isère. En attendant, on reste dans la plaine, chacun regagnera son poste pour le jour décisif.

Mais ces Gaulois sont curieux ; ils veulent voir l'ennemi : nombre d'entre eux s'avancent jusqu'au rebord occidental des montagnes, et à leur vue, Annibal comprend que toute une armée est là, qui se prépare au combat. Il s'arrête donc, au sud de Saint-Quentin, et envoie des espions en reconnaissance. Il apprend que les Allobroges sont prêts à l'assaillir lorsqu'il aura tourné ce cap de l'Échaillon, mais qu'en attendant ils passeront la nuit dans la plaine. Il porte son camp jusqu'à proximité du passage et, la nuit venue, le franchit avec un corps de troupes d'élite. Au matin, les Gaulois le trouvent sur les hauteurs où ils voulaient se poster, tandis que le gros de la colonne défile déjà sur la route.

Ici, le chef carthaginois fait preuve, pendant quelques instants, d'une singulière inertie : il regarde et

n'agit pas. Il n'emploie pas la troupe de combat qu'il a sous la main à dégager le défilé jusque dans la plaine ; il laisse son interminable colonne se dérouler sur ce chemin périlleux, il laisse même les Gaulois attaquer, causer en quelques minutes des pertes énormes, sans se décider à intervenir. Enfin, il descend les pentes de la montagne à toute vitesse, et fond à son tour sur les Allobroges. Il les bat, les chasse du champ de bataille, et deux heures plus tard, il entre dans leur ville *Cularo* (Grenoble).

Cette première bataille a coûté cher ; malgré ce que dit Polybe, ce n'est pas la cavalerie surtout qui a souffert. Il faut compter environ 10,000 hommes tués ou disparus, parmi lesquels, sans doute, un grand nombre auront déserté.

Le convoi, composé de mulets et autres bêtes de somme, est fort endommagé : les animaux ont roulé dans l'Isère avec leurs charges ; mais Annibal trouve à Grenoble 150,000 rations et assez de mulets et de chevaux pour les porter. Après un jour passé dans cette ville, il repart ; les Allobroges font le vide devant lui, et à travers la belle vallée du Grésivaudan, il atteint l'entrée de la Maurienne et le territoire des Médulles ou Graïocèles. Ces Ligures, cauteleux et faux, l'accueillent avec des paroles amicales en attendant que leur embuscade soit préparée ; ils ont appelé à eux leurs frères de la Tarentaise et du Briançonnais, dont la concentration se fera au Pas-du-Roc. C'est là qu'ils combinent leur attaque.

Comment Annibal devine-t-il que ces peuples vont l'assaillir en queue plutôt qu'en tête ? Toujours est-il,

que son arrière-garde est fortement composée, et contient toute son infanterie de ligne. Arrivée au Pas-du-Roc, la colonne se resserre : les animaux défilent un à un sur l'étroit sentier, et ce qui a passé se trouve absolument séparé de ce qui est demeuré en arrière. Mais les Ligures, comme les Gaulois, ne sont pas les premiers en mouvement : une grande partie de la colonne carthaginoise a déjà franchi le pas difficile et s'est engagée dans les gorges au delà de Saint-Michel, quand les barbares commencent le combat : leur effort se porte de part et d'autre du défilé, mais surtout en arrière. Les dispositions sont longues à prendre du côté des Carthaginois : Annibal doit faire face vers le bas de la vallée et vers les hauteurs des Encombres : il couvre le défilé de son convoi, qui achève de passer. Ici encore les pertes de la cavalerie ont été assez faibles : c'est une telle ressource que de pouvoir prendre le trot ! Aussi les Ligures n'ont-ils fait rouler des rochers sur leurs ennemis que pendant peu de temps : sans doute l'infanterie, se déployant en demi-cercle autour du rocher de la Porte, y a massacré les barbares et a couvert le Pas-du-Roc ainsi que la petite plaine de Saint-Michel.

Pendant toute la journée et toute la nuit, chevaux et mulets défilent dans les gorges entre Saint-Michel et Modane, et ils campent autour de ce dernier village. L'infanterie ne peut songer à les suivre : si elle essayait de rompre le combat pour s'engager à son tour dans cette vallée étroite, tournant le dos à l'ennemi, elle risquerait d'être anéantie. Annibal tient donc sur ses positions jusqu'à la nuit, et il bivouaque au-dessus

du rocher de la Porte. Son infanterie, dans cette terrible journée, a encore perdu plus de 10,000 hommes.

Mais les Ligures sont aussi épuisés, et la nuit met fin au combat. Sans doute les Ceutrons et les Caturiges rentrent dans leurs vallées ; seuls, quelques Médulles continuent à harceler la colonne carthaginoise, mais sans lui infliger de grosses pertes.

Le lendemain du combat, dès le matin, Annibal voit que la bataille ne recommencera pas, et il se hâte de partir. En quatre heures, la tête de colonne de l'infanterie a rejoint le bivouac des cavaliers. Annibal se porte de sa personne en tête de ceux-ci, et, pendant que les fantassins se reposent, la colonne à cheval se déroule à son tour sur la route. Il ne lui faut pas longtemps pour atteindre le débouché de la vallée par où l'on monte au col Clapier. Elle s'y engage, et deux heures après, elle arrive au carrefour du Planais. A ce moment, les éléphants, chevaux et mulets devaient tenir toute la route jusqu'à Modane ; l'infanterie reprit la marche dans l'après-midi.

Cependant, la tête de colonne voit la vallée fermée devant elle ; c'est à droite, dans le vallon d'Étache, qu'elle est tentée de s'engager. Plus de guides ; on n'a nulle confiance dans les gens du pays, et les compagnons de Magil ont disparu. Cependant le vallon d'Étache est une impasse ; il en est de même de celui d'Ambin qui, largement ouvert au début, attire encore l'attention. Enfin, l'on se décide à gravir le chemin qui, parmi les sapins, s'élève sur la gauche et ne paraissait pas d'abord conduire en Italie. C'est celui-là, pourtant, qui est le bon : après avoir gravi pendant

deux heures la pente du Petit Mont Cenis, on voit s'ouvrir à droite une vallée qu'on n'apercevait pas d'en bas, et l'on achève, à peu près horizontalement, le trajet du col.

Sur le chemin qui monte au Clapier, l'interminable colonne s'est allongée ; la queue n'est certainement pas arrivée le même jour que l'avant-garde. De plus, les traînards sont nombreux ; les deux journées précédentes ont été fortes, et l'on a combattu avec acharnement. Annibal fait arrêter les troupes dans le vallon de Savine ; elles bivouaquent dans la prairie qui borde le lac.

Mais un vent glacial souffle dans ce couloir. Les vivres manquent, on n'a ni abris, ni bois pour faire du feu. La neige tombe, on est aux environs du 1er octobre [1]. Ces deux jours de repos sont deux jours de souffrances; la troupe se démoralise, et Annibal lui montre la plaine pour la réconforter.

Le soir du second jour, la queue de la colonne a serré sur la tête, tout ce qui pouvait rejoindre a rejoint, et la descente aura lieu le lendemain.

A droite du col, le chemin est assez facile, à flanc de coteau ; il descend doucement, puis, après une demi-heure de marche, va contourner l'extrémité de la longue crête rocheuse, orientée de l'Ouest à l'Est, dont la base est noyée dans le glacier de l'Agneau.

[1] L'expression « on approchait du coucher des pléïades » n'a qu'un sens extrêmement vague; elle signifie que l'on était aux approches de l'hiver. Le fait que la première neige venait de tomber sur les montagnes est plus précis, et il se rapporte à la date du 25 au 30 septembre.

Au Nord sont les petits lacs Clapier, au Sud le lac del Gias. La partie du chemin qui passait au flanc de ce rocher venait de s'ébouler; Annibal essaya de tourner l'obstacle : impossible de passer sur le glacier avec les chevaux et les mulets. On fut obligé de rétablir le chemin, tant par un remblai qu'en entamant le rocher. Pendant que tous ces incidents avaient lieu, la colonne s'entassait et se mettait au bivouac sur le plateau des lacs Clapier. Le soir de ce même jour, ou le lendemain matin, les chevaux et mulets purent passer, et ils allèrent se reposer dans les prairies de Tuglia, que la neige n'avait pas encore couvertes. Trois jours plus tard, les éléphants passèrent à leur tour, et l'on descendit à Giaglione ou à Chiomonte. Annibal, au sortir de la vallée de Suse, arrivait chez les Taurins, peuple ligure comme les Médulles, et ennemi des Gaulois Insubres. L'alliance d'Annibal avec ces derniers suffisait à indisposer contre lui ces Taurins qui habitaient, selon l'expression de Polybe, au pied des montagnes. Avant d'engager de nouveaux combats, Annibal laisse plusieurs jours de repos aux 26,000 hommes qui lui restent.

La marche est finie ; la campagne d'Italie va commencer.

Dans quelles conditions s'est accomplie cette marche?

Au début, dans les plaines qui bordent la mer et le Rhône, les Carthaginois pouvaient s'étaler sur une grande largeur; il ne semble pas qu'ils l'aient fait, d'abord parce qu'il leur fallait se tenir prêts à combattre les Romains d'un instant à l'autre; puis parce que les cours d'eau, les marais, imposaient à tout moment des

passages étroits en nombre limité. On a dù suivre les chemins pour cette raison aussi bien que pour ne pas indisposer les habitants. L'armée n'a formé qu'une seule colonne : il n'était pas dans les habitudes des anciens de multiplier les colonnes quand ils ne marchaient pas à travers champs; le déploiement aurait été trop difficile en cas d'attaque.

Les étapes, en plaine, ne pouvaient pas être longues car l'armée campait rassemblée, et probablement retranchée comme les armées romaines. Il en fut de même dans la montagne, depuis Grenoble jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne ; au delà, les deux ou trois marches qui restaient à faire purent être allongées par l'obligation d'échapper à l'ennemi ; il n'y eut point de camp retranché établi pour toute l'armée ; il fut formé deux ou trois bivouacs distincts [1].

On a souvent imaginé qu'Annibal avait divisé son armée en plusieurs corps, suivant des routes différentes, pour la traversée des Alpes. C'était, dit-on, le seul moyen de nourrir ses troupes. Il est absolument certain, au contraire, que si les 45,000 ou 50,000 hommes avec lesquels Annibal a traversé les Alpes avaient été divisés en deux ou trois corps, il n'en serait pas arrivé un seul en Italie. C'est par son énorme supériorité numérique que l'armée carthaginoise a pu venir à bout des Allobroges et des Médulles ; moins nombreuse, elle aurait succombé. Il lui fallait une infanterie assez abondante pour inonder toutes les

[1] On remarquera que le mot *camper*, στρατοπεδεύειν, ne se trouve pas dans le texte depuis l'entrée en montagne jusqu'à l'arrivée au col.

hauteurs par où pouvait être attaquée la colonne à cheval. Un corps de 15,000 hommes, dont 10,000 à 12,000 fantassins, aurait été noyé, étouffé sous le flot des montagnards. Nous ne croyons pas, du reste, que cette division en plusieurs corps ait jamais été dans les mœurs ni dans les idées des anciens. Elle ne convenait pas à leur tactique, c'est-à-dire à leurs armes.

Si l'on veut se rendre compte des fatigues éprouvées par la troupe dans cette marche interminable, on trouve d'abord 140 kilomètres accomplis le long du Rhône en dix jours, soit une moyenne de 14 kilomètres par jour. On ne sait pas combien de temps Annibal a mis pour parcourir les 100 kilomètres qui séparent le Rhône des Alpes : on sait seulement que le dernier jour, il a fait un chemin à peu près insignifiant. Jusque-là, les repos sont donc assez fréquents pour que la moyenne des marches reste très faible. Une fois dans les Alpes, il n'en est plus de même : la perspective de manquer de tout le dixième jour et de traverser des populations hostiles, redoutables, contribue à presser la marche. Nous voyons donc, après un jour de repos à Grenoble, se succéder quatre étapes de 25 kilomètres ; puis vient la grande journée où se produit la seconde bataille, celle du lendemain qui n'est pas moins pénible, et enfin l'arrivée au col. Il y a là un effort continu de six journées consécutives qui a constitue à lui seul la grande cause de fatigue et de démoralisation contre laquelle Annibal a dû lutter en arrivant au col. L'armée devait être en parfait état, malgré le combat contre les Allobroges, lorsqu'elle quitta Grenoble. Elle arriva épuisée au col,

Les travaux de terrassement exécutés à la descente, sans ravitaillement, achevèrent de l'épuiser. C'est seulement dans la plaine qu'elle put se remettre.

Dans de pareilles circonstances, c'est surtout au chef que doit aller notre admiration : les fatigues physiques de cette armée sont de celles qu'une troupe moderne supporterait sans trop de peine. Or elles provoquèrent vite l'épuisement physique et moral et la désertion chez les Carthaginois. Il est évident que les 20,000 hommes disparus entre le passage du Rhône et l'arrivée en Italie avaient déserté pour la plupart ; les deux combats livrés contre les Allobroges et les Médulles ne pouvaient pas avoir fait un pareil nombre de victimes. C'est donc avec une troupe aguerrie, il est vrai, mais sans enthousiasme et de volonté médiocre, qu'Annibal a dû accomplir cette marche étonnante. Il a dû payer de sa personne à tous les instants ; il a fallu relever sans cesse les courages, entretenir un semblant de bonne volonté dans cette armée qu'effrayait l'éloignement du pays natal et qui menaçait chaque jour davantage de se débander. L'impression générale que laissent les récits de Polybe et de Tite-Live, c'est que ces mercenaires mécontents, défiants, ont dû être traînés jusqu'en Italie à force de promesses et d'exhortations.

L'habileté du Carthaginois, l'art de manier les subsides, qu'il possédait à fond, lui permirent d'arriver jusqu'aux Alpes sans encombre. On s'étonne de voir qu'il n'a pas préparé son passage à travers les Allobroges, les Médulles et les Taurins. Il n'est fait mention dans Polybe, Tite-Live et Dion d'aucune mission

carthaginoise envoyée chez ces peuples et revenue avec une réponse défavorable : tout concourt à prouver qu'Annibal avait négligé cette partie essentielle, et considéré sans doute la traversée des Alpes comme de très courte durée.

Comment faut-il juger cette expédition? En portant la guerre en Italie, Annibal a paru mettre Rome à deux doigts de sa perte ; mais, comme l'événement l'a prouvé, il n'avait plus assez de troupes pour ruiner la puissance romaine. Était-ce une bien heureuse spéculation que de quitter Carthagène avec 100,000 hommes de troupes merveilleuses pour en mener 20,000 en Campanie?

Lorsqu'il s'agit d'un chef comme Annibal, on n'ose guère formuler de critique, et pourtant on ne peut se décider à une admiration sans réserve.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV.

La traversée des Alpes.

ERRATA

Pages.	Lignes.	*Au lieu de :*	*Lire :*
VII,	4,	1400	1200
91,	6,	essedæ	esseda
271,	3,	Berges; par	Berges par
271,	4,	modernes	modernes;
291,	21,	eux	elles
314,	13,	Suse	Avigliana

TRADUCTIONS

3,	2,	553	533
20,	28,	à Rome	de Rome
29,	note 1,	aretas	arctas
29,	note 2,	adenudi	adeundi

RELATION DE POLYBE

III, 34. — Quand Annibal eut pourvu de toute façon à la sécurité de l'Espagne et de l'Afrique, il demeura dans l'expectative : il attendait les députés que devaient lui envoyer les Celtes. Il lui fallait des renseignements positifs sur la richesse des pays qui avoisinent les Alpes et le Pô, sur le nombre des habitants, sur l'ardeur guerrière des hommes, et, avant tout, sur le ressentiment qu'ils gardaient de leur dernière guerre contre les Romains, dont nous avons parlé dans le livre précédent pour préparer nos lecteurs à ce qui va suivre.

Annibal avait l'ardent espoir de fondre sur l'Italie et d'y combattre les Romains, et il l'avait promis formellement aux chefs celtes établis sur le chemin ou au cœur même des Alpes, dans les messages qu'il avait eu soin de leur adresser ; seulement il fallait d'abord qu'il pût franchir les obstacles qui l'en séparaient, et que les Celtes lui fournissent des contingents et des secours de toute espèce pour son entreprise.

Enfin, les messagers arrivèrent : ils affirmèrent les bonnes dispositions des Celtes et leur impatience. Le passage des Alpes, d'après eux, devait être fatigant et difficile, mais point du tout impossible.

Au printemps[1], Annibal rassemble donc ses troupes, qui étaient dispersées en quartiers d'hiver. Il avait aussi des nouvelles récentes de Carthage, en sorte que, plein d'ardeur et de confiance dans les sentiments de ses compatriotes, il exhorte ouvertement ses troupes à la guerre contre les Romains : il rappelle comment ils avaient essayé de demander qu'il leur fût livré avec tous les chefs de l'ar-

[1] « Ὑπὸ τὴν ἐαρινὴν ὥραν. » Ὑπὸ indique le commencement de la saison, de même que ὑπὸ νύκτα signifie *à l'entrée de la nuit ;* mais il n'y a rien là de bien précis.

mée ; il vante la richesse des pays où il va marcher, ainsi que la sympathie et l'alliance des Celtes. Les troupes sont transportées d'enthousiasme pour lui ; il les félicite, leur indique le jour fixé pour le départ, et fait rompre les rangs.

35. — Tout ce que nous venons de raconter se fit pendant l'hivernage ; la défense de l'Espagne et de l'Afrique fut suffisamment organisée et, au jour dit, Annibal partit. Il avait 90,000 fantassins et 12,000 cavaliers.

Il passa l'Èbre, et soumit les Ilergètes, les Bargusiens, les Érénésiens et les Andosiens, jusqu'aux montagnes appelées Pyrénées. Il les vainquit tous et enleva de vive force quelques villes, plus vite même qu'il ne l'espérait, mais au prix de plusieurs grands combats et de pertes considérables. Il laissa Annon pour gouverner la région de l'Èbre et maîtriser les Bargusiens, plus particulièrement suspects à cause de leur amitié pour les Romains. Il détacha de son armée, avec Annon, 10,000 fantassins et 1000 cavaliers, ainsi que les bagages de ceux qui repartaient avec lui. Il en renvoya à peu près autant dans leurs foyers pour les maintenir dans de bonnes dispositions, et pour entretenir l'espoir du retour au pays chez tous les autres, non seulement chez ceux qui servaient sous ses ordres, mais aussi chez les Ibères demeurés dans leur patrie, de façon que tous ceux-ci partissent volontiers s'il avait besoin de leur demander des renforts.

Annibal reprit son armée ainsi allégée, comptant 50,000 fantassins et environ 9,000 cavaliers, pour se porter vers le passage du fleuve appelé le Rhône, en franchissant lesdites montagnes des Pyrénées. Son armée était forte, non pas tant par le nombre que par l'excellente qualité des soldats, qui étaient merveilleusement entraînés par ces combats répétés contre les Ibères.

[*Nous passons les paragraphes* 36 *à* 38, *qui forment une description sommaire du monde connu de Polybe*, *et ne se rattachent qu'indirectement à la marche d'Annibal.*]

39. — Les Carthaginois possédaient alors toutes les parties de l'Afrique situées près de la mer intérieure, depuis les autels de Philénos jusqu'aux colonnes d'Hercule. La longueur de cette côte dépasse 16,000 stades (2,840 kilom.). Ils avaient en outre franchi les colonnes d'Hercule et conquis toute l'Espagne jusqu'aux éperons rocheux où les monts Pyrénées se terminent sur notre mer, et qui séparent les Ibères des Celtes. Ce point est à environ 8,000 stades

(1420 kilom.) de l'ouverture des colonnes d'Hercule. Il y a en effet 3,000 stades (553 kilom.) des colonnes à la Ville neuve, d'où Annibal partit pour l'Italie. (Certains écrivains appellent cette Ville neuve la nouvelle Carthage.) De cette ville jusqu'au fleuve Èbre, il y a 2,600 stades (462 kilom.); de celui ci jusqu'à Emporion, 1600 stades (284 kilom.) ; et de là jusqu'à la traversée du Rhône, environ 1600 (ces distances ont été mesurées et marquées avec soin par les Romains de 8 en 8 stades). Depuis le point de passage du Rhône, en remontant le fleuve comme pour aller vers ses sources, il y a 1400 stades (248 kilom.) jusque vers l'entrée des Alpes par où l'on va en Italie [1]. Reste la traversée des Alpes, environ 1200 stades (213 kilom.). Après les avoir franchies, Annibal devait être arrivé dans les plaines de l'Italie voisines du Pô. Il y a ainsi en tout, depuis la Ville neuve, bien près de 9,000 stades (1600 kilom.) qu'il avait à parcourir. Il avait déjà franchi à peu près la moitié de cette distance, mais au point de vue de la difficulté, il lui restait la partie la plus considérable.

40. — Annibal se dispose donc à franchir les monts Pyrénées, redoutant la rencontre des Celtes dans des localités d'une bonne défense.

Les Romains, cependant, apprirent par les sénateurs qu'ils avaient envoyés à Carthage ce qu'on y pensait et les propos qu'on y tenait, et ils surent, plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, qu'Annibal avait passé l'Èbre avec ses troupes. Ils résolurent d'envoyer Publius Cornelius en Espagne et Tiberius Sempronius en Afrique avec des armées... (*Le reste de ce paragraphe traite des affaires d'Italie, ainsi que les premières lignes du suivant : les Gaulois attaquent Modène; l'armée destinée d'abord à l'Espagne est envoyée contre eux, et Publius Cornélius en lève une autre, avec*

[1] Ἀπὸ δὲ τῆς διαβάσεως τοῦ Ῥοδανοῦ πορευομένοις παρ' αὐτὸν τὸν ποταμὸν ὡς ἐπὶ τὰς πηγὰς ἕως πρὸς τὴν ἀναβολὴν τῶν Ἄλπεων τὴν εἰς Ἰταλίαν χίλιοι τετρακόσιοι. Πρός signifie *vers* ou *devant;* ἀναβολή, d'après les dictionnaires les plus récents (Bailly, Chassang), a le sens de *montée*, mais on ne donne guère comme exemple que le passage de Polybe dont nous nous occupons. Les dictionnaires plus anciens (Danim, Planche, etc.) donnent seulement le sens de *commencement* (avec d'autres qui n'ont rien à voir ici). Le verbe ἀναβάλλεσθαι signifie à la fois *monter* et *commencer, s'engager dans ;* ce dernier sens est le plus commun. Nous croyons donc qu'ἀναβολή τῶν Ἄλπεων signifie *le commencement* ou *l'entrée* des Alpes. On pourrait traduire aussi *la montée* des Alpes ; l'examen des distances et de l'itinéraire nous fixera.

laquelle il s'embarque sur soixante navires à Pise, au commencement de l'été[1].)

41. — ... Publius, longeant la côte de Ligurie, arrivait, cinq jours après son départ de Pise, dans les parages de Marseille; ayant mouillé près de la première bouche du Rhône, qu'on appelle bouche marseillaise, il débarquait ses troupes; il avait appris qu'Annibal avait déjà franchi les monts Pyrénées, mais était persuadé qu'il était encore loin, à cause des difficultés du terrain et de la puissance des peuples.

Or, Annibal, si extraordinaire que ce fût, ayant acheté les uns et battu les autres, arrivait avec son armée, tenant la mer Sardonienne à sa droite, vers le passage du Rhône.

Publius, informé du voisinage de l'ennemi, et ne pouvant croire à une arrivée aussi prompte, mais voulant avoir une certitude, laissait ses troupes se reposer de leur traversée et délibérait avec ses chiliarques sur le parti à tirer du terrain et sur la manière d'attaquer l'ennemi. Il envoya 300 de ses cavaliers les plus courageux en reconnaissance, leur adjoignant comme guides et comme auxiliaires des Celtes qui étaient à la solde des Massaliotes.

42. — Annibal, arrivé sur les bords du fleuve, entreprenait aussitôt d'opérer son passage, le fleuve n'ayant là qu'un seul bras; il y avait environ quatre jours de marche pour aller de son camp à la mer[2].

S'étant concilié par tous les moyens les populations riveraines, il leur acheta tout ce qu'elles avaient de nacelles d'une seule pièce et de grands bateaux; il y avait un nombre suffisant de ceux-ci parce qu'on en employait beaucoup pour le commerce des riverains du Rhône avec la mer. Il se procura aussi des bois propres à la construction des nacelles, et en deux jours il se trouva là une quantité innombrable de moyens de passage, chacun s'arrangeant pour n'avoir pas recours au voisin et ne compter que sur soi pour son passage.

Pendant ce temps-là, une foule de barbares se rassembla sur l'autre rive pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal les observe et juge, d'après ce qu'il avait sous les yeux, qu'il serait impossible de passer de vive force en présence de tant d'ennemis,

[1] Ὑπὸ τὴν ὡραίαν.

[2] Ἀννίβας δὲ προσμίξας τοῖς περὶ τὸν πόταμον τόποις εὐθέως ἐνεχείρει ποιεῖσθαι τὴν διάβασιν κατὰ τὴν ἁπλῆν ῥύσιν, σχεδὸν ἡμερῶν τεττάρων ὁδὸν ἀπέχων στρατοπέδῳ τῆς θαλάττης.

ni de s'arrêter sans risquer d'en avoir d'autres sur les bras, de tous les côtés. La troisième nuit arrivant, il détache une partie de ses troupes, avec des guides indigènes, sous les ordres d'Annon, fils du roi Bomilcar. Ce détachement remonta le fleuve pendant 200 stades (35 kilom.) et, arrivé à un endroit où le fleuve se divise autour d'un terrain qui forme ainsi une île, s'y arrêta. Avec des bois pris dans les forêts voisines, tantôt les assemblant, tantôt les liant, ils firent en peu de temps beaucoup de radeaux, qui suffisaient à leurs besoins, et sur lesquels ils passèrent aisément, puisque personne ne s'y opposait. S'étant établis dans une forte position, ils y restèrent tout le jour, se reposèrent des fatigues précédentes, et se préparèrent en même temps à remplir leur mission conformément aux ordres. Annibal en faisait autant de son côté avec le reste de ses troupes. Ce qui le gênait le plus, c'était le passage des éléphants, car il y en avait 37.

43. — Après la cinquième nuit, à l'aube, le détachement qui était déjà passé sur l'autre rive s'avançait le long du fleuve vers les barbares postés en face d'Annibal; celui-ci, dont les soldats étaient prêts, s'occupait de son passage et faisait embarquer sa cavalerie cuirassée sur les bateaux, son infanterie la plus légère sur les nacelles. Les gros bateaux avaient leur place en amont, contre le courant, et au-dessous d'eux les nacelles plus frêles, afin que les bateaux, en brisant la première force du courant, pussent faciliter la traversée des nacelles. On avait eu l'idée de traîner les chevaux à la nage derrière la poupe des bateaux, trois ou quatre d'entre eux étant conduits à la fois, au moyen de leurs longes, par un homme de chaque côté du bateau. Un assez grand nombre de chevaux se trouveraient ainsi transportés sur l'autre rive dès le premier voyage.

Les barbares, voyant le mouvement de leurs adversaires, sortaient en désordre et par essaims de leurs retranchements, persuadés qu'ils arrêteraient facilement le passage des Carthaginois. Mais Annibal voyait en même temps approcher sur l'autre rive ses soldats à lui, qui signalaient leur présence par de la fumée, selon ses ordres, et il commandait à tout son monde d'embarquer en même temps, et à ceux qui étaient rangés au-dessus des barques de lutter contre le courant. L'ordre fut exécuté vivement; les hommes montés sur les bateaux criaient à qui mieux mieux, et luttaient énergiquement contre le courant; les deux armées, sur chaque rive, se tenaient au bord du fleuve; celle d'Annibal partageait les émotions de ceux qui passaient, et les accompagnait

de ses cris; les barbares d'en face hurlaient leur chant de guerre et provoquaient au combat; le tout était effrayant et produisait une violente impression.

En ce moment, les barbares ayant quitté leur camp, les Carthaginois de la rive gauche leur tombèrent dessus tout à coup de la manière la plus imprévue; quelques-uns incendièrent le camp, le plus grand nombre assaillit ceux qui observaient le passage. Les barbares, dont cet événement dérangeait toutes les prévisions, couraient à la défense de leur camp ou se défendaient et soutenaient le combat contre les assaillants. Annibal, voyant les événements tourner à son gré, ralliait et reformait vivement les premiers qui venaient de passer, et se jetait avec eux dans la mêlée contre les barbares. Quant aux Celtes, leur désordre et la surprise causée par l'événement les mirent vite en déroute, et ils prirent la fuite.

44. — Le général carthaginois, maître du passage, et vainqueur de ses adversaires, s'occupait sans retard de faire passer les hommes laissés de l'autre côté. Il fit passer toutes ses troupes en peu de temps, et campa cette nuit-là près du fleuve.

Le lendemain, il apprit que la flotte romaine était mouillée près de l'embouchure du fleuve; il choisit 500 cavaliers numides et les envoya reconnaître où et combien étaient les ennemis, et ce qu'ils faisaient. En même temps, il fit préparer le passage des éléphants par les ouvriers spéciaux [1].

Il réunit alors son armée et lui présenta les chefs de l'entourage de Magil, venus à elle des plaines du Pô, et il fit transmettre leurs pensées à l'armée par un interprète. De tout ce qui fut dit, ce qui eut le plus de force pour inspirer confiance à la multitude, ce fut d'abord l'évidence même de la présence de ces gens, venus exprès pour appeler les Carthaginois et réclamer d'eux de combattre ensemble contre les Romains; puis, ce qui rendait la mission intéressante, que l'armée serait conduite à travers des régions où elle ne manquerait de rien, et ferait route vers l'Italie sans danger ni longueur; en outre, la fertilité du territoire, où elle arriverait, son étendue, le grand nombre des guerriers avec lesquels elle combattrait les troupes romaines. Les Celtes, ayant ainsi parlé, se

[1] Τοὺς ἐπιτηδείους. Quelques traducteurs ont compris *les cornacs* des éléphants. Mais, outre que ces 37 hommes n'auraient pas été capables d'accomplir un pareil travail, nous voyons, par le récit du passage du Pô, que ces ἐπιτηδειοὶ sont des spécialistes pour les travaux de pontage, des pontonniers ou des ouvriers d'art.

retirèrent, mais Annibal, s'avançant alors lui-même, rappela aux troupes ce qu'elles avaient déjà fait ; il leur dit qu'elles avaient accompli beaucoup de tâches hardies et périlleuses sans échouer dans aucune, en se conformant à ses idées et à ses volontés. Il les engageait donc à avoir confiance, considérant que la plus grande partie de leurs travaux était faite, puisqu'elles avaient réussi à passer le fleuve et qu'elles avaient constaté par leurs propres yeux les bonnes dispositions et l'ardeur de leurs alliés. Il pensait, par conséquent, qu'elles devaient être parfaitement tranquilles pour ce qui les concernait, qu'elles devaient exécuter ses ordres, se montrer braves et dignes de leurs actions précédentes.

Les soldats ayant montré, avec des manifestations bruyantes, beaucoup d'ardeur et d'entrain, il les félicita, et après avoir prié les dieux pour eux tous, il les congédia en leur recommandant de se soigner et de se préparer activement, car le départ devait avoir lieu le lendemain.

45. — Au moment où l'assemblée venait de se séparer, on voyait revenir les Numides qui avaient été envoyés en reconnaissance ; le plus grand nombre avait péri, et le reste n'avait trouvé son salut que dans la fuite. Ils étaient tombés, à peu de distance de leur camp, sur les cavaliers romains qui avaient reçu de Publius une mission analogue, et ils avaient mis, les uns et les autres, une telle ardeur au combat, que 140 des cavaliers romains et celtes avaient été tués, et plus de 200 des Numides. Sur ces entrefaites, les Romains, dans leur poursuite, s'approchèrent du retranchement des Carthaginois ; ils l'examinèrent, puis s'empressèrent bien vite de retourner, pour informer leur général de la présence de l'ennemi, et ils lui en rendirent compte en rentrant à leur camp.

Aussitôt Publius, ayant remis tous ses bagages sur les navires, leva le camp avec toute son armée, et partit en remontant le fleuve, pressé d'en venir aux mains avec ses ennemis.

Annibal, le lendemain de l'assemblée, au point du jour, disposa toute sa cavalerie comme pour aller vers la mer en arrière-garde ; il faisait sortir sa troupe d'infanterie des retranchements et la mettait en marche. Quant à lui, il attendait les éléphants et les hommes laissés avec eux.

Le passage des éléphants se fit de la manière suivante :

46. — On construisit solidement un grand nombre de radeaux ; on en assembla deux, qu'on fixa fortement en bas de la rampe d'accès. Ils avaient ensemble une largeur d'environ 50 pieds. A

ceux-là on en joignit d'autres sur le côté extérieur, et on les assembla, prolongeant cette série d'assemblages vers le milieu du fleuve. Le côté d'amont était retenu à la terre par des amarres attachées aux arbres qui se trouvaient sur la rive, de manière à fixer le tout en préservant cette construction d'être emmenée à la dérive. Ayant donné environ 2 plèthres (60 mètres) de longueur à tout l'appareil de cette jetée, on ajouta à ces radeaux, après les deux derniers, deux autres extrêmement solides, les plus grands de tous, fortement unis entre eux, mais rattachés aux autres par des liens faciles à couper. A ces radeaux furent attachés de nombreux cordages, par lesquels des bateaux devaient les remorquer et les empêcher d'être emportés à la dérive, les maintenir de force contre le courant, les conduire de l'autre côté, et faire traverser ainsi les animaux qu'ils portaient.

On mettait, en outre, beaucoup de terre sur ces radeaux, et on l'y jetait de manière à les rendre tous pareils, de forme et de couleur, au chemin qui menait de la terre ferme à l'embarcadère. Les éléphants sont habitués à obéir toujours à leurs Indiens jusqu'à ce qu'ils rencontrent de l'eau, mais ils n'osent jamais entrer dans l'eau. On conduisait donc sur la jetée deux femelles en avant, les autres les suivaient docilement, et quand ils étaient sur les derniers radeaux, on coupait les liens par lesquels ceux-ci tenaient aux autres, tandis qu'on tirait les câbles sur les bateaux ; les radeaux et les bêtes qu'ils portaient furent ainsi séparés de la jetée. Alors les animaux, épouvantés, commencèrent par s'agiter et se tourner en tous sens ; mais le flot les entourait de tous côtés, et il fallait rester en place. Deux radeaux étant toujours rattachés à la jetée de la même manière, le plus grand nombre des éléphants fut transporté avec eux. Quelques-uns, à force de peur, se jetèrent au milieu du fleuve ; les Indiens qui conduisaient ceux-là périrent tous, mais les animaux eux-mêmes furent sauvés, car, grâce à la force et à la longueur de leurs trompes, il les élevaient au-dessus de l'eau, respiraient par là et rejetaient en même temps l'eau qu'ils avaient avalée. Il tinrent bon ainsi, ayant pied pendant une grande partie de leur trajet dans le fleuve.

47. — Les éléphants ayant passé, Annibal partait avec eux, et la cavalerie derrière; il remontait le fleuve, marchant dans la direction de l'Orient prise depuis la mer, comme pour aller vers l'intérieur de l'Europe. Le Rhône, en effet, a ses sources au-dessus du golfe Adriatique, tournées vers l'Occident, dans la partie des Alpes qui est inclinée vers le Nord ; il coule vers le couchant d'hiver et se jette dans la mer Sardonienne. Il coule le plus long-

temps dans une vallée qu'habitent, du côté du Nord, les Celtes Ardyes ; le versant méridional touche sur toute sa longueur aux régions des Alpes inclinées vers le Nord. Les plaines du Pô, dont nous avons déjà beaucoup parlé, sont séparées de la vallée du Rhône par ces montagnes très élevées, qui commencent près de Marseille et vont jusqu'au fond même du golfe Adriatique. C'est elles qu'Annibal franchit alors, venant des pays voisins du Rhône, et se précipitant sur l'Italie.

Quelques-uns des historiens qui ont raconté ce passage veulent étonner leurs lecteurs par des récits merveilleux sur ces régions, et ils tombent sans s'en douter dans deux fautes des plus contraires à toute espèce d'histoire : ils se trouvent obligés ainsi d'écrire des choses fausses et de se contredire. Ils dépeignent Annibal comme un général inimitable à la fois pour l'audace et pour la prudence, et en même temps ils le font agir comme le plus déraisonnable ; car, ne pouvant trouver d'issue ni de conclusion qui s'accorde avec leurs fausses assertions, ils introduisent les dieux et les enfants des dieux dans une histoire positive. Ils partent de cette première donnée, que les escarpements et les aspérités des Alpes étaient telles que non seulement des chevaux et des armées pourvues d'éléphants, mais même des fantassins légers ne pouvaient les franchir aisément ; ils nous dépeignent aussi ces lieux comme une sorte de désert, de telle façon que, si un dieu ou un héros n'était pas surgi pour montrer le chemin aux compagnons d'Annibal, ils se seraient tous égarés et auraient été anéantis.

De là, ils tombent naturellement dans les deux fautes que nous avons indiquées.

48. — D'abord, y aurait-il un général plus déraisonnable qu'Annibal, et plus maladroit, qui, commandant une armée aussi nombreuse, et plaçant en elle le plus grand espoir d'anéantir l'ennemi, ne connaîtrait le moins du monde, au dire de ces gens, ni les routes, ni les localités, ni par où il passerait, ni chez quels peuples il irait, et ne saurait pas, en un mot, s'il n'entreprend pas quelque chose de tout à fait impossible[1] ? Ce que des gens réduits au désespoir, sans aucune voie de salut, n'entrepren- draient pas, c'est-à-dire de se jeter avec leurs troupes dans des

[1] Les divers manuscrits ne sont pas d'accord sur ce point ; les uns donnent : τὸ δὲ πέρας, οὔτι καθόλου δυνατοῖς ἐπιβαλλεται πράγμασιν ; d'autres : ..., οὔ τοὶ καθόλου... ; d'autres : οὔ τοῖς κατὰ λογον... ; d'autres enfin : οὐδ' εἰ καθόλον.

régions inconnues, ces historiens le font faire à Annibal, qui garde encore intactes les plus grandes espérances de succès. Ce qu'ils ont dit de la solitude de ces lieux, comme de leurs escarpements et de leurs difficultés, rend leur fausseté manifeste. Ils n'avaient pas appris que les Celtes riverains du Rhône avaient franchi les Alpes avec de grandes armées, non pas une fois ou deux avant le passage d'Annibal, et non pas anciennement, mais naguère encore, pour combattre les Romains et se joindre aux Celtes établis dans la vallée du Pô, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Ils ne savaient pas non plus que des populations nombreuses habitent dans les Alpes mêmes. Ignorant tout cela, ils disent qu'un héros a paru pour montrer la route aux Carthaginois. Ils se mettent ainsi dans le même embarras que les poètes tragiques, lesquels ont besoin, pour tous les dénouements de leurs drames, de dieux et de machines, parce qu'ils ont pris pour leur début des données fausses et déraisonnables. Les historiens se trouvent forcément dans le même embarras, et font paraître des héros et des dieux, quand ils sont partis de données fausses et incroyables. Comment pourrait-on aboutir d'un début déraisonnable à une fin raisonnable ?

En réalité, Annibal ne fut pas tel qu'ils l'ont raconté : il était, en cette circonstance, extrêmement pratique dans l'exécution de son projet. Il s'était renseigné avec certitude sur la richesse du territoire où il voulait aller, sur l'hostilité des peuples à l'égard des Romains. Quant aux régions difficiles qu'il aurait à traverser, il avait pris des guides et des conducteurs du pays, qui devaient partager ses sentiments et ses espérances.

Nous nous exprimons avec assurance à ce sujet, parce que nous tenons nos renseignements de témoins oculaires, que nous avons visité le pays, et que nous avons fait nous-mêmes le voyage à travers les Alpes pour les voir et les connaître.

49. — Publius, le général romain, étant arrivé au point de passage du fleuve trois jours après le départ des Carthaginois, et ayant trouvé que les ennemis étaient partis, fut aussi surpris qu'il est possible. Il était convaincu qu'ils n'oseraient pas continuer leur chemin par là jusqu'en Italie, à travers des populations puissantes et trompeuses ; mais, voyant qu'ils l'avaient osé, il revint vite, et en arrivant il rembarqua ses troupes. Il envoyait son frère s'occuper des affaires d'Ibérie, et pour lui, revenant en arrière, il faisait voile vers l'Italie, puis il s'efforçait d'atteindre les ennemis vers le passage des Alpes, en traversant la Thyrrhénie.

Annibal, ayant marché quatre jours de suite à partir du passage [1], arrivait à ce qu'on appelle l'Ile, pays très peuplé et fertile en blé, ainsi nommé à cause de l'analogie suivante : ici le Rhône, là la rivière appelée Scaras (ou Scoras) coulent de chaque côté, terminant son contour en pointe à leur confluent [2]. Cette île est comparable, pour la forme et la grandeur, à ce qu'on appelle en Égypte le delta, sauf que dans ce dernier la mer forme un côté, entre les deux bras du fleuve, tandis que dans l'Ile ce sont des montagnes d'accès et d'ascension difficiles, on pourrait presque dire impossibles. Arrivé là, il y trouva deux frères qui se disputaient la royauté et se faisaient face avec deux armées, et dont l'aîné l'appelait en lui demandant son assistance pour s'emparer du pouvoir; Annibal y consentit, car l'avantage qu'il y trouverait était presque évident. Aussi, s'étant joint à lui, et ayant chassé l'autre, il reçut du vainqueur l'assistance la plus complète. Non seulement celui-ci fournit les troupes de blé et des autres provisions nécessaires, mais aussi, ayant changé les armes vieilles et hors de service, il remit ainsi toute l'armée à neuf très à propos. De plus, ayant pourvu la plupart des soldats de vêtements et de chaussures, il leur rendit de grands services pour la traversée des montagnes. Surtout, comme ils songeaient avec inquiétude à leur marche à travers les Gaulois appelés Allobriges, il se mit en route à leur suite avec ses propres troupes, et garantit la sécurité de leur route jusqu'à l'approche de la traversée des Alpes.

50. — Annibal, ayant fait en dix jours 800 stades le long du fleuve, commença la montée vers les Alpes, et il lui arriva de courir de grands dangers. En effet, tant qu'ils furent dans la plaine, tous les chefs particuliers des Allobriges se tenaient loin d'eux, craignant les chevaux et les barbares qui les accompagnaient; mais après que ceux-ci furent retournés dans leurs foyers, les soldats d'Annibal commencèrent à avancer dans les passages difficiles [3]. Alors les chefs des Allobriges, ayant ras-

[1] Ἀννίβας δὲ ποιησάμενος ἑξῆς ἐπὶ τέτταρας ἡμερας τὴν πορείαν. Certains critiques ont voulu entendre par là qu'Annibal s'était tracé sa marche pour quatre jours; mais la tournure identique donnée plus haut pour la marche d'Annon (οἳ ποιησάμενοι τὴν πορείαν... ἐπὶ διακόσια στάδια) prouve qu'il faut traduire : ayant marché jusqu'à concurrence de quatre jours.

[2] Ἧ μὲν γὰρ ὁ Ῥοδανὸς ᾗ δὲ Σκάρας προσαγορευόμενος, ῥέοντες παρ ἑκτέαραν τὴν πλευράν, variantes : Σκόρας et Σκωρας.

[3] Ἤρξαντο προάγειν εἰς τὰς δυσχωρίας.

semblé un nombre d'hommes suffisant, occupèrent les positions favorables par lesquelles il fallait nécessairement que les compagnons d'Annibal fissent leur entrée [1]. S'ils avaient caché leurs intentions, ils auraient anéanti complètement l'armée carthaginoise ; ayant été découverts, ils firent encore beaucoup de mal aux soldats d'Annibal, mais ils n'en éprouvèrent pas moins.

En effet, le général carthaginois, sachant que les barbares tenaient les positions favorables, campa lui-même près du passage [2]. s'y arrêta, et envoya quelques-uns des Gaulois qui le guidaient s'enquérir des idées de l'ennemi et de toutes ses intentions. Ceux-ci s'acquittèrent de leur mission, et le général apprit que les ennemis se rangent et gardent les positions soigneusement pendant le jour, mais se retirent la nuit dans une ville voisine. Il prit ses dispositions d'après cette donnée de la manière suivante : reprenant son armée, il la remit en marche ostensiblement, se rapprocha des endroits difficiles [3], et établit son camp non loin des ennemis. La nuit venue, il fit allumer les feux, laissa au camp la plus grande partie de son armée, et ayant équipé très légèrement ses meilleures troupes, il traversa les défilés [4] pendant la nuit et occupa les positions que les barbares avaient occupées : ceux-ci s'étaient retirés, selon leur habitude, dans leur ville.

51. — Sur ces entrefaites, le jour venu, les barbares s'apercevant de ce qui s'était passé, renoncèrent d'abord à leur projet; mais ensuite, voyant la masse des bêtes de somme et les chevaux parcourir longuement et péniblement le passage difficile, ils furent excités par les circonstances à attaquer la colonne en marche. Comme ils le faisaient, et fondaient sur elle en plusieurs points, beaucoup de Carthaginois, et surtout des chevaux et des bêtes de somme, furent tués, non pas tant du fait des ennemis qu'à cause des localités mêmes. En effet, l'endroit n'était pas seulement étroit et raboteux, mais aussi escarpé [5], et nombre d'ani-

[1] Δι' ὧν ἔδει τούς περὶ τον 'Αννίβαν κατ' ἀνάγκην ποιεῖσθαι τὴν ἀναβολήν.

[2] Πρὸς ταῖς ὑπερβολαῖς.

[3] Συνεγγίσας ταῖς δυσχωρίαις.

[4] Διῆλθε τὰ στενὰ.

[5] Οὔσης γὰρ οὐ μόνον στενῆς καὶ τραχείας τῆς προσβολῆς ἀλλὰ καὶ κρημνώδους. Les dictionnaires ne donnent pas un sens satisfaisant unique pour προσβολή, qu'ils traduisent : *action de lancer*, *d'appliquer*, ou *de*

maux étaient jetés avec leur charge du haut en bas de l'escarpement à chaque mouvement et à chaque agitation.

Et c'était surtout les chevaux blessés qui causaient ces agitations; car les uns, effrayés par leurs blessures, se rejetaient à l'envers sur les bêtes de somme, et les autres, poursuivant leur course vers l'avant, refoulaient dans le défilé tout ce qu'ils rencontraient, et causaient ainsi un immense désordre. Ce que voyant, Annibal réfléchit qu'il n'y aurait même pas de salut pour ceux qui auraient échappé au danger, si les convois étaient perdus; il prit donc les hommes qui avaient occupé les positions d'avance la nuit précédente, et il courut au secours de la colonne engagée sur le chemin. En cette occasion, beaucoup d'ennemis furent tués, parce qu'Annibal se jetait dessus de haut en bas, mais les pertes n'étaient pas moindres dans son armée, le tumulte dans la colonne étant accru des deux côtés par les cris et le choc des nouveaux venus. Après avoir tué le plus grand nombre des Allobriges, et mis les autres en fuite, il les obligea à fuir dans leurs demeures. Alors la foule des bêtes de somme et des chevaux qui restaient arriva avec peine et laborieusement au bout du mauvais pas; Annibal, ayant soustrait tout ce qu'il avait pu au danger, marcha sur la ville d'où les ennemis étaient partis pour l'attaquer. L'ayant trouvée presque vide, parce que tous les habitants avaient été attirés au dehors par l'espoir du butin, il en resta maître. Il en tira beaucoup de ce qui lui était nécessaire pour le présent et pour l'avenir, car il y prit un grand nombre de chevaux et de bêtes de somme, ainsi que les hommes qui avaient été pris avec eux, et pour l'avenir il trouva du blé et des bestiaux pour la subsistance de deux ou trois jours; et qui plus est, il inspira de la crainte à ceux d'ensuite, au point qu'aucun de ceux qui se trouvaient le long de la montée n'osa l'attaquer à la légère.

52. — Ayant campé là, et s'y étant arrêté un jour, il repartit.

s'élancer, élan impétueux, attaque, atteinte, impression, point d'attaque, action de débarquer, lieu de débarquement, tranchant, ce qui est aminci, aiguisé. Polybe veut-il dire ici « le point d'attaque », le « chemin d'accès », ou « la crête » ? Tite-Live a adopté ce dernier sens; le second nous paraîtrait préférable.

Quant à κρημνώδους, il ne signifie pas que la pente du chemin soit raide ; Polybe aurait employé ἀνωφέρης ou κατωφέρης, comme il le fait à propos de la descente du col ; κρημνώδης s'applique aux passages à flancs escarpés, à pic, soit en descendant, soit en remontant, comme on le voit un peu plus loin à propos du précipice que les Carthaginois suivent pendant quelques instants : φάραγξ κρημνώδης.

Les jours suivants, jusqu'à un certain point, il conduisit son armée en sûreté ; mais, dès le quatrième jour, il recommença à courir de grands dangers. Ceux qui habitaient près de sa route, s'étant entendus pour le tromper, vinrent au-devant de lui avec des rameaux et des couronnes, car c'est le symbole d'amitié chez presque tous les barbares, comme le caducée pour les Hellènes. Disposé à la méfiance à l'égard de cette protestation d'amitié, Annibal sonda activement leurs pensées et toutes leurs intentions. Ils dirent qu'ils connaissaient parfaitement la prise de la ville et la ruine de ceux qui avaient essayé de lui nuire, et affirmèrent qu'ils étaient venus pour cela : ils ne voulaient faire ni supporter aucun mal, et promettaient de donner des otages. Annibal resta longtemps méfiant, ne voulant pas se fier à eux ; mais il réfléchit qu'en acceptant leurs offres, il rendrait peut-être plus doux et plus conciliants ceux qui étaient venus à lui, tandis qu'en ne les recevant pas, il en ferait des ennemis déclarés; il consentit donc à ce qu'ils proposaient, et feignit de conclure amitié avec eux. Les barbares ayant donné des otages, et fournissant du bétail en abondance, se mettant d'ailleurs tout à fait entre ses mains sans précaution, Annibal s'y fia dans une certaine mesure au point de s'en servir comme guides à travers les pays difficiles de ce côté. Ces gens marchent en tête pendant deux jours, puis les naturels, s'étant rassemblés et ayant côtoyé la marche de l'armée, l'attaquent comme elle traversait un précipice aux flancs escarpés et inabordables[1].

53. — Dans cette circonstance, il aurait pu arriver que tous les compagnons d'Annibal fussent détruits de fond en comble, s'il n'avait craint, dans une certaine mesure, un événement critique, n'avait prévu ce qui allait arriver, et n'avait placé les équipages et la cavalerie en tête de colonne, les Hoplites à la queue. Ceux-ci étant aux aguets[2], le mal fut moindre, car ils arrêtèrent le choc des barbares[3]. Néanmoins, beaucoup d'hommes, de chevaux et de bêtes de somme périrent. Les ennemis tenant les points les plus élevés[4], et attaquant ce qui était au pied[5], faisaient rouler des rochers sur les uns, lançaient des pierres aux autres ; ils les mettaient ainsi dans une déroute complète et dans un tel péril qu'An-

[1] Φάραγγα τίνα δύσβατον καί κρημνώδη περαιουμένων αὐτων.
[2] Τούτων δ' ἐφεδρευόντων.
[3] Ἔστεξαν τὴν ἐπιφορὴν τῶν βαρβαρών.
[4] Τῶν γὰρ τόπων ὑπερδεξίων ὄντων τοῖς πολεμίοις.
[5] Ἀντιπαράγοντες οἱ βάρβαροι ταῖς παρωρείαις.

nibal fut obligé de passer la nuit avec son armée sur une roche nue très forte[1], séparé de ses chevaux et de ses bêtes de somme, et veillant sur eux, qui parvinrent à peine à défiler hors des gorges[2] en toute la nuit.

Le lendemain, les ennemis s'étant éloignés, il rejoignit les chevaux et les bêtes de somme, et s'avança vers les passages situés tout en haut des Alpes[3]. Il n'eut plus affaire à aucune attaque générale des barbares, mais combattit contre eux par parties et par endroits ; tantôt à la queue, tantôt à l'avant-garde, ils enlevaient quelques bêtes de somme, escarmouchant à propos. Annibal tira le plus grand avantage de ses éléphants, car dans les endroits où ils ouvraient la marche[4], les ennemis n'osaient pas attaquer, effrayés qu'ils étaient par l'étrange apparence de ces animaux.

Le neuvième jour, il arriva sur le col, campa, et s'arrêta deux jours. Il voulait faire reposer ceux qui s'étaient échappés avec lui, et attendre les retardataires. En cette circonstance, il arriva que beaucoup de chevaux, qui avaient pris peur et s'étaient échappés, et beaucoup de bêtes de somme qui avaient jeté bas leurs charges, suivirent merveilleusement les traces, montèrent au col et rejoignirent le campement.

54. — La neige s'amoncelait déjà sur les sommets, car on approchait du coucher de la Pléïade. Voyant ses gens disposés au découragement à cause de leurs souffrances passées et de celles qu'ils attendaient encore, Annibal fit sonner l'assemblée, ayant une occasion unique pour voir l'Italie ; car ces montagnes sont disposées de telle sorte que les spectateurs aperçoivent les Alpes dans la situation d'une double citadelle encadrant toute l'Italie[5]. Il montra à ses hommes les plaines du Pô, leur rappela les bons sentiments de toute nature des Gaulois qui les habitaient, et en même temps leur indiqua la situation de Rome elle-même ; il leur rendit ainsi quelque confiance.

Le lendemain, il leva le camp et commença la descente, pen-

[1] Περὶ τι λευκόπετρον ὀχυρὸν.

[2] Il y a ici χαράδρα et non plus φάραγξ comme plus haut. Le précipice était très court ; on ne fit que le traverser, mais les gorges se prolongeaient assez loin et on y marcha toute la nuit

[3] Προῆγε πρὸς τὰς ὑπερβολὰς τὰς ἀνωτάτω τῶν Ἄλπεων.

[4] Καθ᾽ ὃν γὰρ ὃν τόπον ὑπάρχοι τῆς πορείας ταῦτα.

[5] Ἐπειρᾶτο συναθροίσας παρακαλεῖν, μίαν ἔχων ἀφορμὴν εἰς τοῦτο την τῆς Ἰταλίας ἐνάργειαν οὕτως γὰρ ὑποπεπτώκει τοῖς προειρημένοις ὄρεσιν ὥστε συνθεωρουμένων ἀμφοῖν ἀκροπόλεως φαίνεσθαι διάθεσιν ἔχειν τὰς Ἄλπεις τῆς ὅλης Ἰταλίας.

dant laquelle il ne rencontra pas d'ennemis, si ce n'est des individus qui se glissaient furtivement pour venir lui faire quelque dommage ; mais les localités et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu dans la montée. Le chemin était étroit et rapide ; la neige empêchait chacun de distinguer la piste, et tout ce qui posait le pied à côté et glissait était entraîné dans le précipice.

Cependant ils supportèrent bien cette épreuve, accoutumés qu'ils étaient à de pareilles difficultés. Mais on arriva à un endroit tel que ni éléphants ni bêtes de somme ne pouvaient passer, à cause de l'étroitesse du chemin. Un escarpement (ou un éboulis [1]) qui existait déjà sur une longueur d'environ 3 demi-stades venait récemment de s'ébouler encore davantage. La troupe se reprit à se décourager et à se débander. Pour commencer, le général carthaginois songea à tourner ce passage difficile ; mais la neige qui était tombée rendant aussi le détour impossible, il abandonna ce projet.

Ce qui se produisait là était tout particulier et extraordinaire. Sur la neige ancienne, restée depuis l'hiver précédent, celle de l'année venait de tomber depuis peu ; elle était facile à entamer, parce qu'ayant commencé récemment, elle était molle et n'avait pas encore beaucoup d'épaisseur ; mais lorsqu'après l'avoir traversée, les pieds atteignaient celle qui était dessous, très consistante, ils ne l'entamaient plus. On glissait des deux pieds et on coulait, comme il arrive sur la terre quand on marche sur un sol fangeux. Ce qui suivait était plus pénible encore : les hommes ne pouvaient entamer la neige inférieure, et s'ils voulaient, en tombant, s'accrocher des mains et des genoux pour se relever, ils glissaient plus encore, parmi tous les appuis, sur ces pentes généralement raides. Quant aux bêtes de somme, quant elles tombaient, elles entamaient bien la neige inférieure et se redressaient, mais après l'avoir percée, elles restaient comme fichées avec leurs fardeaux, par leur poids et par la compacité de la neige ancienne. Annibal abandonna donc cette espérance et fit bivouaquer sur la crête [2], après en avoir balayé la neige ; puis il

[1] En grec ἀποῤῥώξ, de ἀποῤῥήγνυμι, rompre, casser, arracher, s'ébouler ; ce substantif peut signifier soit l'escarpement, soit l'éboulis, produits par suite de l'écroulement d'un pan de montagne. Nous ne faisons pas choix ici entre les deux sens, afin dę ne pas influencer le lecteur pour le tracé de l'itinéraire.

[2] Ῥάχις, crête, épine dorsale.

donna des instructions à sa troupe et remblaya [1] l'escarpement à grand'peine.

Un seul jour suffit pour faire un chemin praticable aux chevaux et aux bêtes de somme ; il les y fit passer tout de suite, puis ayant établi son camp dans des lieux qui échappaient déjà à la neige, il envoya les animaux au pâturage, et fit aller des Numides au travail de terrassement [2] par fractions. C'est à grand'peine qu'après trois jours de souffrances il fit passer les éléphants, qui avaient cruellement pâti de la faim, car les sommets des Alpes et les abords des cols sont absolument sans arbres et dénudés, à cause du séjour de la neige, été comme hiver ; mais au-dessous du milieu des pentes, des deux côtés, elles sont couvertes d'arbres, de forêts, et sont habitables.

56. — Annibal, en somme, ayant rassemblé toute son armée sur un même point, descendait, et le troisième jour à partir du susdit précipice, il atteignait les plaines. Il avait perdu beaucoup de ses soldats du fait des ennemis et des cours d'eau, durant tout le trajet, et il avait perdu aussi dans les ravins et les endroits difficiles des Alpes, non seulement beaucoup d'hommes, mais beaucoup de chevaux et de bêtes de somme. Enfin, ayant fait tout son voyage depuis la Ville Neuve en cinq mois, et la traversée des Alpes en quinze jours, il entra hardiment dans les plaines du Pô et chez le peuple des Insubres. Il avait sauvé environ 12,000 fantassins de ses troupes africaines, 8,000 Ibères, et tout au plus 5,000 cavaliers, comme il l'explique lui-même dans l'inscription qui donne le relevé de ses troupes au cap Lacinien.....

[*Mouvements de P. C. Scipion en Italie et considérations générales sur l'histoire et la géographie.*]

60. — Nous avons indiqué plus haut le nombre des troupes avec lesquelles Annibal entra en Italie ; en débouchant, il campa à l'entrée de la plaine qui borde le pied des Alpes, et pour commencer il rassembla ses troupes et les laissa reposer. Les montées et les descentes, les difficultés rencontrées dans le passage du col avaient horriblement fait souffrir toute l'armée ; en outre, elle avait été très abîmée par le manque du nécessaire et l'absence de soins matériels. Beaucoup d'hommes étaient tombés au dernier

[1] 'Εξῳχοδόμει, signifie à la fois bâtit et démolit, c'est-à-dire ici remblayer ou entailler.

[2] Οἰκοδομία, construction. Il s'agit donc de remblayer et non d'entailler le rocher.

degré de la démoralisation par leur misère et leurs souffrances incessantes. On n'avait pas pu porter dans de pareils endroits des vivres en abondance pour le nombre de milliers qu'ils étaient, et ce qu'on en avait avec la colonne avait été perdu en grande partie avec les bêtes de somme. Aussi, après avoir franchi le Rhône avec 38,000 fantassins et plus de 8,000 chevaux, il en perdit à peu près la moitié, comme nous l'avons dit plus haut, dans les défilés. Les survivants avaient une telle figure et un tel aspect général, par suite de ces souffrances incessantes, qu'ils semblaient tous être retombés à l'état sauvage. Annibal pourvut alors à beaucoup de choses pour leur entretien, ranima les esprits et remit les corps de ses hommes en bon état, ainsi que les chevaux.

Cela fait, l'armée se trouvant déjà bien rétablie, il essaya de lier amitié et alliance avec les Taurins, qui habitent au pied des montagnes, lesquels étaient ennemis des Insubres[1] et se défiaient des Carthaginois. Les Taurins ayant repoussé ses avances. il enleva en trois jours leur ville la plus importante et tua ceux qui lui avaient été opposés, ce qui inspira une telle crainte aux peuples voisins que tous vinrent à lui pour se mettre à sa discrétion.

[1] Στασιαζόντων μὲν πρὸς τοὺς Ἴνσομβρας signifie ennemis des Insubres, et non en état de guerre active contre eux, ainsi qu'on l'a souvent traduit. Les Insubres étant Gaulois, et alliés des Carthaginois, les Taurins ligures, qui sont ennemis des Insubres, se méfient d'Annibal.

RELATION DE TITE-LIVE

XXI. **23**. — Annibal, joyeux de cette apparition[1], fit passer l'Èbre à son armée en trois divisions; il avait envoyé en avant des gens chargés de lui concilier, par des présents, les Gaulois dont il voulait traverser le territoire et de reconnaître les passages des Alpes. Il fit franchir l'Èbre à 90,000 fantassins et 12,000 cavaliers. Il soumit ensuite les Ilergètes, les Bargusiens, les Ausetaniens et la Lacétanie, qui se trouve aux pieds des Pyrénées. Il donna le gouvernement de toute cette *marche* à Hannon, pour rester maître des passages qui font communiquer l'Espagne et la Gaule. Pour occuper cette région, il donna à Hannon 10,000 fantassins et 1000 cavaliers. Quand l'armée eut commencé de s'engager dans le passage des Pyrénées, le bruit que l'on marchait contre les Romains prit consistance parmi les barbares, et aussitôt 3,000 fantassins carpétans rebroussèrent chemin. Ils n'étaient pas effrayés, en réalité, par la guerre, mais par la longueur de la route et la traversée impraticable des Alpes. Annibal, ne voulant ni les rappeler ni les faire revenir de force, pour ne pas exaspérer l'humeur farouche des autres, renvoya dans leurs foyers plus de 7,000 hommes, qui lui avaient paru inquiets de cette expédition, et il feignit d'avoir aussi renvoyé lui-même les Carpétans.

24. — Sans laisser le temps aux autres d'être ébranlés par l'arrêt ou l'inaction, il passe les Pyrénées avec le reste de ses troupes, et vient camper près de la ville d'Illiberris. Les Gaulois avaient bien entendu dire qu'il portait la guerre en Italie; pourtant, comme ils avaient appris que les Espagnols, de l'autre côté des Pyrénées, avaient été soumis par la force, et que des contri-

[1] D'après Tite-Live, Annibal avait vu en songe une créature divine, qui se disait envoyée par Jupiter pour le conduire en Italie.

butions leur avaient été imposées, quelques peuples, craignant d'être asservis, prennent les armes et se réunissent à Ruscino. Annibal, à cette nouvelle, et craignant un retard plus que la guerre, envoya des parlementaires à leurs rois, pour leur dire : « qu'il voulait avoir une entrevue avec eux ; qu'ils s'approchassent d'Illiberris, ou que lui s'avancerait près de Ruscino, pour faciliter leur rencontre. Il sera heureux de les recevoir dans son camp, et n'hésitera pas non plus à se rendre dans le leur. Il est venu en Gaule comme un hôte, non comme un ennemi ; et il ne tirera pas l'épée, si les Gaulois le veulent, avant d'être parvenu en Italie ». Tel fut le langage de ses émissaires. Les chefs gaulois portèrent aussitôt leur camp près d'Illiberris, et vinrent volontiers chez le Carthaginois ; gagnés par ses présents, ils laissèrent passer son armée en toute tranquillité à travers leur territoire au delà de Ruscino.

25. — On ne connaissait encore en Italie que le passage de l'Èbre par Annibal, qui avait été signalé à Rome par des envoyés de Marseille ; néanmoins, comme s'il eût déjà franchi les Alpes, les Boii, entraînant les Insubres, s'étaient soulevés... [*Récit de la guerre dans la Cisalpine.*]

26. — Cette nouvelle alarme étant portée à Rome, les sénateurs apprirent ainsi qu'à la guerre punique il fallait en joindre une contre les Gaulois ; ils ordonnent que le préteur C. Atilius ira secourir Manlius avec une légion romaine et 5,000 alliés, levés par un décret récent des consuls. Atilius parvint à Tanetum sans combat, les ennemis ayant eu peur et s'étant retirés. P. Cornélius leva une nouvelle légion à la place de celle qui avait été envoyée avec le préteur ; il partit à Rome avec 60 vaisseaux longs, suivit le rivage d'Étrurie, celui des Ligures et les montagnes des Salyens, parvint à Marseille et alla camper à l'embouchure la plus voisine du Rhône (ce fleuve se jette dans la mer par plusieurs bras). Il croyait qu'Annibal en était à peine à franchir les Pyrénées. En constatant qu'il était déjà occupé de passer le Rhône, ne sachant où il le rencontrerait, et ses hommes n'étant pas encore assez remis du mal de mer, il envoya 300 cavaliers choisis, conduits par des Marseillais et des auxiliaires gaulois, pour tout reconnaître et observer l'ennemi sans s'exposer.

Annibal, ayant immobilisé les autres peuples par la crainte ou par des indemnités, était parvenu sur le territoire des Volques, nation puissante. Ils habitent les deux rives du Rhône ; mais, désespérant de repousser le Carthaginois de la rive droite, ils se mirent

à couvert du fleuve et firent passer presque tous les leurs au delà du Rhône, dont ils occupèrent la rive en armes. Annibal paya les autres habitants riverains du fleuve, et ceux des Volques qui étaient demeurés dans leurs foyers, pour lui amener de toutes parts et lui fabriquer des bateaux; ils avaient hâte, d'ailleurs, que l'armée eût passé, et que leur pays fût débarrassé de cette foule énorme qui l'accablait. Aussi réunirent-ils une immense quantité de bateaux et de nacelles qui se trouvaient préparées pour l'usage des riverains. Les Gaulois en fabriquèrent de nouvelles en creusant pour chacune un tronc d'arbre, puis les soldats eux-mêmes, encouragés par l'abondance des matériaux et la facilité du travail, firent à la hâte des pirogues informes pour eux et leur équipement, ne leur demandant que de pouvoir flotter et porter leur paquetage.

27. — Tout étant prêt pour le passage, les ennemis se tenaient menaçants sur l'autre rive, toute couverte d'hommes et de chevaux. Pour les en détourner, Annibal ordonne à Hannon, fils de Bomilcar, de partir à la première veille de la nuit avec une partie des troupes, surtout des Espagnols, pour remonter le fleuve à une journée de marche, le traverser dès qu'il pourra, le plus secrètement possible, et tourner avec sa colonne de manière que, le mouvement terminé, il attaque les Gaulois à revers. Des guides gaulois, qu'on lui donne pour cette manœuvre, lui indiquent pour le passage, à environ 25 milles en amont, une petite île autour de laquelle le fleuve se divise, plus large à cet endroit, et par suite moins profond; là, ils abattent du bois à la hâte, fabriquent des radeaux pour transporter hommes, chevaux et matériel. Les Espagnols traversent aisément le fleuve à la nage, ayant placé leurs vêtements sur des outres, et se couchant sur leurs boucliers. Le reste du détachement, ayant assemblé les radeaux, passe et campe près du fleuve. Fatigué par cette marche de nuit et ce travail, il prend un seul jour pour se reposer, son chef tenant à accomplir sa tâche en temps opportun. Le lendemain, en quittant leur campement, ils annoncent leur passage et leur voisinage à Annibal par de la fumée; celui-ci, à ce signal, et pour n'être pas en retard, donne l'ordre de passer. Les fantassins avaient déjà préparé et disposé leurs nacelles; la flottille des bateaux, portant les cavaliers près de leurs chevaux qui nageaient, se trouvait en amont pour briser le courant du fleuve et procurer la tranquillité aux nacelles qui passaient en aval. Une grande partie des chevaux nageaient, traînés par leurs longes de la poupe

des navires; d'autres étaient embarqués tout sellés et bridés pour que les cavaliers pussent s'en servir en débarquant.

28. — Les Gaulois s'empressent sur la rive en poussant diverses clameurs et chantant selon leur habitude, agitant les boucliers au-dessus de leurs têtes, et brandissant leurs javelots. Néanmoins, ils étaient intimidés par l'énorme quantité de bateaux qui venaient de l'autre rive, par le grand bruit de l'eau qui les frappait, et par les cris divers des mariniers et des soldats, de ceux qui essayaient de passer le fleuve comme de ceux qui, restés sur l'autre rive, encourageaient les leurs par leurs cris. Ils étaient déjà assez effrayés, quand une clameur plus terrible encore s'élève derrière eux : c'est Hannon qui a pris leur camp. Il apparaît presque aussitôt, et un double danger les menace, les bateaux débarquant une si grande quantité de combattants, et une armée inattendue les prenant à dos. Les Gaulois, après avoir essayé de faire face des deux côtés, sont repoussés. Ils se précipitent du côté où semble s'offrir l'issue la plus large et s'enfuient épouvantés, en tous sens, dans leurs villages. Annibal fait passer tranquillement le reste de ses troupes, et sans souci du rassemblement tumultueux des Gaulois, établit son camp.

Je crois qu'on imagina divers procédés pour faire passer les éléphants; ce qu'il y a de certain, c'est que les récits sont différents : les uns rapportent que les animaux furent rassemblés sur la rive, et que le plus violent d'entre eux, excité par son cornac, le suivit dans l'eau où celui-ci s'était jeté à la nage, entraînant le reste du troupeau; dès qu'un éléphant perdait pied et s'épouvantait de la profondeur du fleuve, le courant le portait à l'autre rive.

Au reste, il est plus vraisemblable qu'on les fit passer sur des radeaux. Comme ce procédé était le plus sûr qu'on pût choisir avant l'action, il est celui auquel on croit le plus volontiers.

Un premier radeau, long de 200 pieds, large de 50, est placé contre la rive, s'avançant dans le fleuve; pour qu'il ne soit pas entraîné par le courant, on le fixe au sol en amont par plusieurs cordages assez forts, et on le couvre de terre pour que les éléphants s'y avancent résolument comme sur le sol naturel. Un autre radeau de même largeur, et long de 100 pieds, capable de traverser le Rhône, fut attaché au premier. Les éléphants étaient conduits sur le radeau fixe comme sur un chemin, les femelles en tête, et passaient sur le radeau moins grand attaché au premier. Aussitôt les liens qui réunissaient les deux radeaux étaient coupés, et le radeau entraîné vers l'autre rive par quelques

bateaux légers. Les premiers étant transportés ainsi, on revint chercher les autres et on les fit passer à leur tour.

Ils n'avaient aucune crainte tant qu'ils étaient conduits sur cette espèce de pont continu. Ils commençaient à avoir peur quand le radeau se détachait du reste et les emportait au large. Alors ils se pressaient les uns contre les autres; ceux qui étaient au bord s'éloignant de l'eau, et ils produisaient quelque agitation. Enfin la peur même les faisait tenir tranquilles en regardant l'eau. Quelques-uns, plus agités, tombèrent dans l'eau, où leur poids même les maintint. Débarrassés de leurs cornacs, ils cherchèrent le fond et prirent pied, puis gagnèrent le rivage.

29. — Pendant que l'on faisait passer les éléphants, Annibal avait envoyé 500 cavaliers numides vers le camp des Romains pour découvrir où et combien ils étaient, et quelles étaient leurs intentions. Cette troupe rencontre 300 cavaliers romains envoyés, comme nous l'avons dit, de l'embouchure du Rhône. Ils se livrent un combat plus sérieux que leur nombre ne le comportait, car, sans parler de nombreux blessés, les morts furent en quantité à peu près égale de part et d'autre. La fuite et l'effroi des Numides donna la victoire aux Romains, déjà presque épuisés. Les vainqueurs perdirent environ 160 hommes, non pas tous Romains, mais comprenant des Gaulois; les vaincus en perdirent plus de 200. Ce début de la guerre en était comme le présage, et promettait aux Romains l'avantage définitif, mais une victoire précédée de bien des alternatives, et achetée par des flots de sang. L'affaire ainsi terminée, les deux détachements rejoignirent leurs généraux; Scipion ne pouvait prendre d'autre parti que de régler ses opérations sur les projets et les entreprises de l'ennemi. Quant à Annibal, il se demandait s'il allait continuer sa route vers l'Italie, ou s'il combattrait la première armée romaine qui s'offrait à lui; l'arrivée des ambassadeurs boïens et du petit roi Magalus lui fit écarter le projet de combattre sur-le-champ; ceux-ci venaient affirmer qu'ils seraient ses guides pendant la route et ses compagnons dans le danger, mais ils pensaient qu'il fallait entrer en Italie, avec son armée encore intacte, et sans avoir entamé les hostilités. La masse des soldats, du reste, redoutait l'ennemi, car le souvenir de la dernière guerre n'était pas encore effacé, mais ils redoutaient surtout l'immense longueur de la route et les Alpes, dont la renommée leur avait fait, dans leur ignorance, une chose épouvantable.

30. — Annibal, quand il eut pris le parti de poursuivre sa

route et de gagner l'Italie, rassembla les troupes et excita en elles des sentiments divers par ses reproches et ses exhortations. « Il s'étonnait de cette terreur subite qui avait envahi des cœurs jusqu'alors intrépides ; il y avait tant d'années qu'il les menait à la victoire ! Et ils n'étaient sortis d'Espagne qu'après avoir soumis à Carthage toutes les terres et tous les peuples que les deux mers opposées embrassent entre elles. Indignés de ce que le peuple romain avait osé demander comme des criminels tous ceux qui avaient assiégé Sagonte, ils avaient passé l'Èbre pour détruire le nom romain et délivrer l'univers. Personne alors ne trouvait trop longue la route du couchant extrême jusqu'au levant. Et maintenant, quand ils voient la plus grande partie du chemin parcourue, qu'ils ont traversé les gorges des Pyrénées et les populations les plus sauvages, et le Rhône, ce fleuve immense que défendaient tant de milliers de Gaulois, qu'ils ont vaincu la puissance même de ce courant, qu'ils ont devant eux les Alpes, de l'autre côté desquelles se trouve l'Italie, c'est maintenant qu'ils s'arrêtent épuisés, aux portes mêmes de l'ennemi ? Que croient-ils donc qu'il y ait d'extraordinaire dans les Alpes, en dehors de leur altitude ? Ils n'ont qu'à se figurer les Pyrénées en plus haut. Il n'y a pas de terres qui touchent le ciel, ni qui soient insurmontables pour des hommes. Du reste les Alpes sont habitées et cultivées ; des êtres vivants y subsistent et s'y nourrissent. Praticables pour des individus, peuvent-elles être impraticables pour des armées ? Ces ambassadeurs, qu'ils voient là, n'ont probablement pas franchi les Alpes avec des ailes. Leurs ancêtres n'étaient pas originaires de l'Italie : ils y sont venus s'établir, franchissant souvent en toute sûreté ces mêmes Alpes en d'immenses colonnes, avec leurs femmes et leurs enfants, à la manière des émigrants. Qu'y a-t-il d'impraticable ou d'insurmontable à des soldats armés et qui ne portent que les instruments de guerre ? Que de dangers, que de peines il a fallu pendant huit mois pour prendre Sagonte ! Maintenant qu'ils marchent sur Rome, la capitale du monde, y a-t-il quelque chose qui puisse leur sembler dur ou difficile, au point d'arrêter leur élan ? Les Gaulois l'ont prise, cette ville dont le Carthaginois désespère d'approcher. Il faut, ou s'avouer inférieur en courage et en ardeur à ces Gaulois, qu'ils ont battus si souvent en quelques jours, ou se fixer comme terme de la marche la plaine qui s'étend entre le Tibre et les murs de Rome. »

31. — Après les avoir excités par ces paroles, il les renvoie s'occuper de leurs personnes et leur ordonne de se préparer au départ.

Le lendemain, il se met en route, remontant le Rhône pour gagner l'intérieur de la Gaule, non que ce fût le chemin le plus court pour gagner les Alpes, mais parce que, plus il s'éloignerait de la mer, moins il risquerait de rencontrer les Romains, et il n'était pas dans ses intentions de combattre avant d'arriver en Italie. En quatre marches il parvint à l'Ile. Là le Saras et le Rhône, descendant des Alpes dans deux directions différentes, entourent, avant de se réunir, un certain espace de terrain. On a donné le nom d'Ile au territoire qu'ils comprennent entre eux : non loin de là habitent les Allobroges, nation qui n'était alors inférieure en richesse et en réputation à aucune autre nation de la Gaule ; ils étaient alors divisés, deux frères se disputant la couronne : l'aîné, qui avait régné d'abord, et s'appelait Brancus, était repoussé par le plus jeune, et par une troupe de jeunes gens qui n'avaient pas le droit, mais la force pour eux. L'intervention d'Annibal dans ce différend ayant été sollicitée très à propos, il se trouva maître des destinées de cet État. Suivant le vœu des sénateurs et des chefs, il rendit le pouvoir à l'aîné; en reconnaissance, il reçut des vivres et une grande quantité d'objets de toute espèce, surtout des vêtements, que les froids bien connus des Alpes rendaient indispensables.

Le différend des Allobroges étant réglé, et comme il reprenait son chemin vers les Alpes, il ne prit pas par le plus court, mais tourna à gauche chez les Tricastins ; de là il se dirigea vers les Tricoriens en longeant l'extrême frontière des Voconces ; il ne rencontra aucun obstacle, avant d'arriver à la rivière Druentia[1]. C'est une rivière alpine, de beaucoup la plus difficile à franchir de tous les cours d'eau de la Gaule ; car, bien qu'elle roule une énorme masse d'eaux, elle n'est pas navigable : elle n'est pas limitée par des berges, et coule à la fois dans plusieurs lits, qui ne restent pas les mêmes, et elle fait sans cesse de nouveaux gués et de nouveaux gouffres, qui rendent le passage incertain pour les piétons; elle roule des cailloux boueux, n'offrant aucun point d'appui solide ou assuré pour la marche. Elle se trouvait alors gonflée par les pluies, et causa un immense désordre dans les troupes troublées en outre par leur frayeur et par leurs clameurs confuses.

32. — Le consul P. Cornelius, avec son armée disposée en

[1] *... Sed ad lævam in Tricastinos flexit ; inde per extremam Vocontiorum oram tetendit in Tricorios, haud usquam impeditâ viâ priusquam ad Druentiam flumen pervenit.*

carré, arriva au camp d'Annibal près de trois jours après que celui-ci avait quitté le bord du Rhône il ne voulait pas tarder à combattre, mais voyant le camp évacué, et jugeant impossible de suivre l'ennemi à une telle distance, il retourna vers la mer et vers ses navires, pour rencontrer plus sûrement et plus facilement Annibal à la descente des Alpes.

Pour que l'Espagne ne fût pas dégarnie de troupes romaines, comme il était chargé de cette province, il envoya son frère Cn. Scipion avec la plus grande partie des troupes contre Asdrubal. Il n'y avait pas seulement à protéger d'anciens alliés, et à s'en faire de nouveaux, mais aussi à chasser Asdrubal de l'Espagne. Quant à lui, avec ses troupes désormais peu nombreuses, il revint à Gênes, voulant aller défendre l'Italie avec son armée dans la région du Pô.

Annibal, marchant le plus souvent en plaine[1] à partir de la Druentia, parvint jusqu'aux Alpes en ayant de bons rapports avec les habitants de ces contrées. Alors, quoique la chose fût déjà annoncée par la renommée, qui grossit généralement les objets inconnus, les terreurs reprirent en voyant de près la hauteur de ces montagnes, et les neiges qui se confondaient avec le ciel, les huttes informes perchées sur les rochers, les bestiaux et les chevaux engourdis par le froid, les hommes hirsutes et sauvages, tous les êtres vivants et les objets figés dans la glace, et beaucoup d'autres choses plus lamentables à voir qu'à décrire.

Comme la colonne gravissait les premières pentes, apparurent des montagnards établis sur les hauteurs dominantes. S'ils s'étaient postés dans des vallées plus cachées pour se ruer au combat à l'improviste, ils auraient produit une grande panique et fait un carnage complet.

Annibal fait arrêter la colonne, et envoie des Gaulois reconnaître les lieux ; informé qu'on ne pouvait passer par là, il établit son camp dans la vallée la plus large qu'il peut trouver parmi ces escarpements et ces ravins. Grâce aux mêmes Gaulois, dont la langue et les mœurs diffèrent peu de celles des montagnards, et qui ont pu se mêler à leurs entretiens, il apprend que le défilé est gardé seulement pendant le jour, mais que la nuit, chacun regagne son foyer.

Au petit jour, il se plaça devant les hauteurs, comme s'il voulait s'ouvrir un chemin dans le défilé de vive force et ouvertement. La journée est employée ensuite à simuler autre chose que ce qu'il

[1] *Campestri maxime itinere.*

préparait ; on avait fortifié le camp à l'endroit où l'on s'était arrêté. Dès qu'il apprit que les montagnards étaient descendus des hauteurs en retirant leurs postes, il fit allumer, pour faire illusion, des feux plus nombreux qu'il ne fallait pour les hommes restés au camp ; puis laissant les chevaux et le convoi avec la plus grande partie de l'infanterie, il traversa vivement le défilé avec un corps léger, formé de ses meilleurs soldats, et il s'établit sur ces hauteurs que les ennemis avaient occupées.

33. — Au point du jour, on lève le camp, et le reste de la colonne commence à s'avancer. Déjà les montagnards, au signal donné, revenaient de leurs repaires vers leur poste accoutumé, quand ils aperçoivent une partie de leurs ennemis qui l'a occupé et qui les domine, tandis que d'autres cheminent sur la route. Ce double spectacle, frappant leurs yeux et leurs esprits, les tient quelque temps immobiles ; mais bientôt ils voient la colonne s'agiter dans le défilé, et se mettre en désordre par ses propres mouvements, les chevaux surtout prendre peur, et ils pensent que ce qu'ils pourraient ajouter de frayeur à l'état de cette colonne suffirait pour la perdre. Ils parcourent en gens très exercés les endroits les plus impraticables le long des rochers à pic. Les Carthaginois avaient à lutter à la fois contre l'ennemi et contre le terrain, et ils combattaient plus entre eux que contre l'ennemi, chacun cherchant à se dérober au danger le plus vite possible. C'était surtout les chevaux qui jetaient le désordre dans la colonne et qui piétinaient, épouvantés par les cris discordants que les bois et les rochers répercutaient en les augmentant ; s'ils étaient frappés ou blessés, ils prenaient peur à tel point, qu'ils écrasaient une foule d'hommes et d'objets de toute espèce, et ce trouble précipita un grand nombre de victimes d'une hauteur immense, car ce défilé était escarpé et à pic de chaque côté ; il y tomba beaucoup d'hommes en armes, mais surtout des animaux avec leurs charges. Malgré ce que ce spectacle avait de pénible, Annibal sut pourtant se contenir et garder son détachement immobile pour ne pas augmenter le désordre et la confusion. Mais voyant que sa colonne était coupée, et qu'il y avait à craindre que l'armée, privée de convoi, ne pût plus continuer sa route en bon état, il dévala des endroits élevés, et son attaque, culbutant l'ennemi, augmenta aussi quelque peu le désordre dans sa troupe ; mais ce tumulte cessa dès que le chemin fut dégagé par la fuite des montagnards ; bientôt tout le monde reprit sa marche, non seulement en toute tranquillité, mais presque en silence.

Annibal prend ensuite l'oppidum, qui était la capitale de cette

région, ainsi que les villages voisins, et il nourrit son armée pendant trois jours avec les troupeaux des captifs : n'étant plus gêné, ni par les montagnards, écrasés du premier coup, ni par le terrain, il fit pas mal de chemin dans ces trois jours.

34. — On arriva ensuite chez un peuple très nombreux pour un pays de montagnes ; là il ne fut pas attaqué ouvertement, mais faillit être pris par ses propres armes, la ruse et le mensonge, et dans des embuscades. Les chefs les plus âgés de leurs villes se rendent auprès de lui et lui disent : le malheur des autres leur a été un exemple utile; et leur a montré qu'il valait mieux accueillir les Carthaginois avec amitié qu'avec violence; ils feront docilement ce qu'il commandera. Qu'il accepte des vivres, des guides pour sa marche, et des otages pour garants de leurs promesses. Annibal ne les croyait pas trop légèrement, et ne voulait pas les repousser, de crainte de s'en faire des ennemis déclarés. Il leur répondit avec bienveillance qu'il acceptait les otages proposés ; il profita des vivres qu'ils avaient rassemblés eux-mêmes sur sa route, mais sans suivre du tout l'usage adopté en pays ami, de rompre la colonne, et il suivit leurs guides.

Les éléphants et la cavalerie étaient en tête de la colonne. Il venait ensuite, lui-même, avec le gros de l'infanterie, examinant tout et songeant à tout. On arriva dans un chemin plus étroit, dominé d'un côté par une montagne à pic ; alors les barbares surgirent de tous côtés, de leurs embuscades, sur le front, sur les derrières, de près et de loin. Ils font rouler d'énormes rochers sur la colonne. C'est à l'arrière que le plus grand nombre assaillit la colonne ; l'infanterie leur fait face, et si elle n'avait pas été là pour constituer solidement la queue de la colonne, nul doute que l'armée n'eût éprouvé un immense désastre dans ces gorges. Malgré cela, elle courut encore les plus grands dangers, et fut près de sa perte ; Annibal hésitait à engager sa troupe dans les gorges, rien ne couvrant les derrières de l'infanterie comme elle couvrait ceux de la cavalerie, et les montagnards, se précipitant par des chemins détournés, percèrent la colonne en son milieu et coupèrent la route. Annibal dut passer une nuit sans cavalerie et sans convoi.

35. — Le lendemain, les barbares attaquaient déjà plus mollement ; les troupes se rejoignirent, et sortirent des gorges non sans pertes, mais en perdant plutôt des bêtes de somme que des soldats. Alors les montagnards, devenus moins nombreux, attaquent plutôt en brigands qu'en combattants, tantôt sur la tête,

tantôt sur la queue de la colonne, suivant que le terrain s'y prêtait, ou que des traînards leur en donnaient l'occasion. Les éléphants, ouvrant la marche et conduits très lentement dans ce chemin étroit, procuraient une entière sécurité à la colonne aux points où ils passaient, car les montagnards n'osaient s'approcher de ces bêtes inconnues [1].

Le neuvième jour, on atteignit la crête des Alpes après s'être fourvoyé plusieurs fois dans des impasses, et s'être égaré, soit à cause de la mauvaise foi des guides, soit au contraire qu'on s'en méfiât et qu'on s'engageât d'autorité dans des vallons où l'on se croyait sur la bonne voie. On s'arrêta deux jours sur le col, et un repos fut donné aux soldats fatigués par les travaux et les combats; quelques animaux, qui s'étaient échappés dans les rochers, parvinrent au camp en suivant les traces de la colonne. La neige se mit à tomber, car les Pléïades en étaient déjà à leur coucher, et elle vint ajouter de grandes craintes à l'épuisement dont les hommes étaient accablés après tant de maux. C'est sur un sol tout couvert de neige que, la colonne ayant rompu au point du jour, avança lentement; la nonchalance et le découragement se peignaient sur tous les visages. Alors Annibal, devançant les enseignes, se porte sur un certain promontoire dont la vue s'étendait au loin et largement, y fait arrêter la troupe et lui montre l'Italie et les plaines du Pô s'étalant au pied des Alpes : ce n'était pas seulement les murailles de l'Italie, mais celles de Rome même qu'ils franchissaient; il n'y aurait plus que des plaines faciles à parcourir; encore un combat, deux au plus, et ils tiendraient dans leurs mains, en leur puissance, la citadelle de l'Italie!

La colonne se remit en marche; les ennemis ne l'inquiétaient plus que par des coups de main insignifiants, quand ils en trou-

[1] *Elephanti, sicut præcipites per arctas vias magnâ morâ agebantur, ita tutum ab hostibus quacumque incederent (quia insuetis adeundi propius metus erat) agmen præbebant.* Nous avons traduit *præcipites* par *ouvrant la marche,* bien que ce sens ne soit admis nulle part; mais il nous paraît qu'il est le seul admissible : 1° parce que *præcipites* traduit le ὑπάρχοι de Polybe; 2° parce que le *sicut..., ita...* indique une relation de cause à effet, et que, si les éléphants assurent le libre passage à la colonne, c'est qu'ils sont en tête. Il faut donc, ou bien que *præcipites agebantur* ait le sens de *étaient poussés en avant,* ou bien que *præcipites* ait été copié par erreur pour *præcipientes, præcipui,* ou tout autre mot ayant le sens que nous indiquons; 3° il s'agit ici d'une troupe qui monte; il n'est pas possible qu'on applique aux chemins l'épithète de *præcipites* qui indique une *descente* rapide, comme l'a fait, par exemple, M. Gaucher dans sa traduction de Tite-Live.

vaient l'occasion. Au reste, la descente fut beaucoup plus difficile que n'avait été l'ascension, car le versant italien des Alpes est le plus court, et par suite le plus escarpé. Presque tout le chemin était raide, étroit, glissant : on ne pouvait éviter une chute, et si l'on chancelait tant soit peu, impossible de rester sur ses pieds ; bêtes et gens tombaient les uns sur les autres.

36. — On trouva ensuite à un rocher qui resserrait beaucoup le chemin et tellement lisse que c'est à peine si un soldat légèrement armé qui essayerait d'y descendre, y parviendrait en s'accrochant aux broussailles et aux arbustes qui en jaillissent. L'endroit était déjà naturellement escarpé, mais un récent éboulement l'avait encore entaillé sur une hauteur d'environ 1000 pieds. Les cavaliers s'arrêtent là, comme si le chemin n'allait pas plus loin. Annibal, étonné, demande ce qui fait arrêter la colonne : on lui répond que le chemin devient impraticable. Il descend voir par lui-même, et se convainc qu'il faut faire passer la colonne, au prix d'un long détour, par des endroits presque impraticables, où nul n'a encore passé. Mais il s'y trouva encore des obstacles insurmontables : sur l'ancienne neige qui avait persisté, se trouvait une couche mince de neige nouvelle, où le pied s'enfonçait mollement et sans peine ; mais quand un grand nombre d'hommes et d'animaux l'avaient piétinée et fait disparaître, on marchait sur la glace polie et dans la boue liquide de la neige fondue. C'était alors des efforts surhumains : cette glace unie ne donnait aucune prise[1], les pieds glissaient plus vite sur les pentes, et si l'on voulait s'aider des mains et des genoux pour se relever, ces supports même se dérobaient, et la chute recommençait, sans qu'il y eût à proximité aucune broussaille, aucune racine auxquelles on pût se raccrocher par le pied ou par la main. On ne faisait que rouler sur cette glace unie et cette neige liquide. De temps à autre, les animaux brisaient même la neige inférieure qu'ils foulaient, et projetant leurs pieds plus violemment pour se retenir lorsqu'ils se sentaient glisser, ils traversaient la glace de part en part ; la plupart se trouvaient alors comme pris au piège dans la neige durcie et profonde.

37. — Enfin, après avoir fatigué inutilement les hommes et les animaux, Annibal fit camper sur la montagne dans un endroit qui fut débarrassé à grand'peine, tant il y avait de neige à creuser

[1] Text. : « ne prenant pas d'empreinte », *lubrica glacie non recipiente vestigium.*

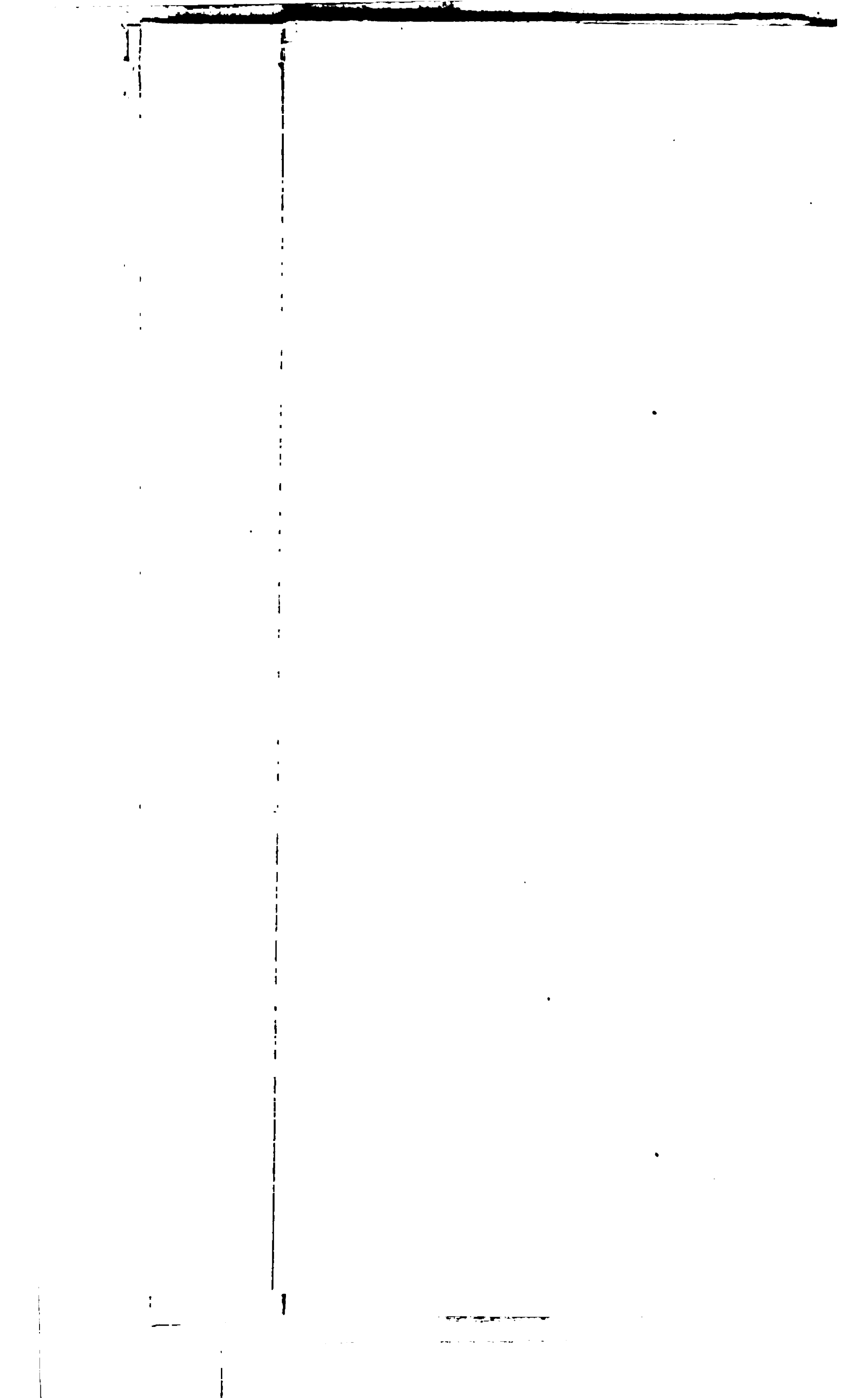
et à enlever, puis il conduisit les soldats travailler au rocher qui pouvait seul offrir un passage. Comme il fallait entamer la pierre, des arbres immenses furent abattus et dépouillés pour fournir une grande masse de bois qu'on alluma sous un vent très propice à l'action du feu, puis la pierre brûlante fut arrosée de vinaigre pour la pulvériser. La roche chauffée par cet incendie est attaquée à coup de pic, et l'on adoucit les pentes par quelques détours, pour les rendre praticables, non seulement aux chevaux, mais aussi aux éléphants. On passa quatre jours autour de ce rocher; les bêtes étaient presque mortes de faim, car les sommets sont presque entièrement dénudés, et s'il y a un peu de gazon, les neiges le recouvrent.

Les parties inférieures ont des vallons et certaines collines exposées au soleil, et des ruisseaux bordés de bois, et des endroits déjà plus dignes d'être habités. Là les animaux furent envoyés au pâturage, et un repos de trois jours fut accordé aux hommes pour les remettre de leurs fatigues. Puis on descendit à la plaine, par des localités qui étaient plus agréables, ainsi que l'esprit des habitants.

38. — C'est ainsi, en résumé, qu'Annibal parvint en Italie. Il y avait cinq mois qu'il avait quitté Carthagène, au dire de certains auteurs, et il avait mis quinze jours à traverser les Alpes. Combien avait-il de soldats en arrivant en Italie? C'est un point sur lequel on n'est nullement d'accord. La plus forte évaluation est de 100,000 fantassins et 20,000 chevaux ; la plus faible, 20,000 fantassins et 600 cavaliers. L. Cincius Alimentus, qui dit avoir été prisonnier d'Annibal, me semblerait devoir faire autorité, s'il n'avait embrouillé la question en comprenant dans l'effectif des Gaulois et des Ligures. Si on les compte, en effet, il y eut 80,000 fantassins et 10,000 chevaux lors de l'entrée en Italie; mais tout fait supposer, et plusieurs historiens l'affirment, que cet effectif est le résultat de l'addition de troupes nouvelles. Cincius, il est vrai, affirme avoir entendu dire à Annibal lui-même qu'après le passage du Rhône, il avait perdu 36,000 hommes, ainsi qu'un grand nombre de chevaux et bêtes de somme, avant de descendre en Italie chez les Taurins, le peuple le plus voisin des Gaulois.

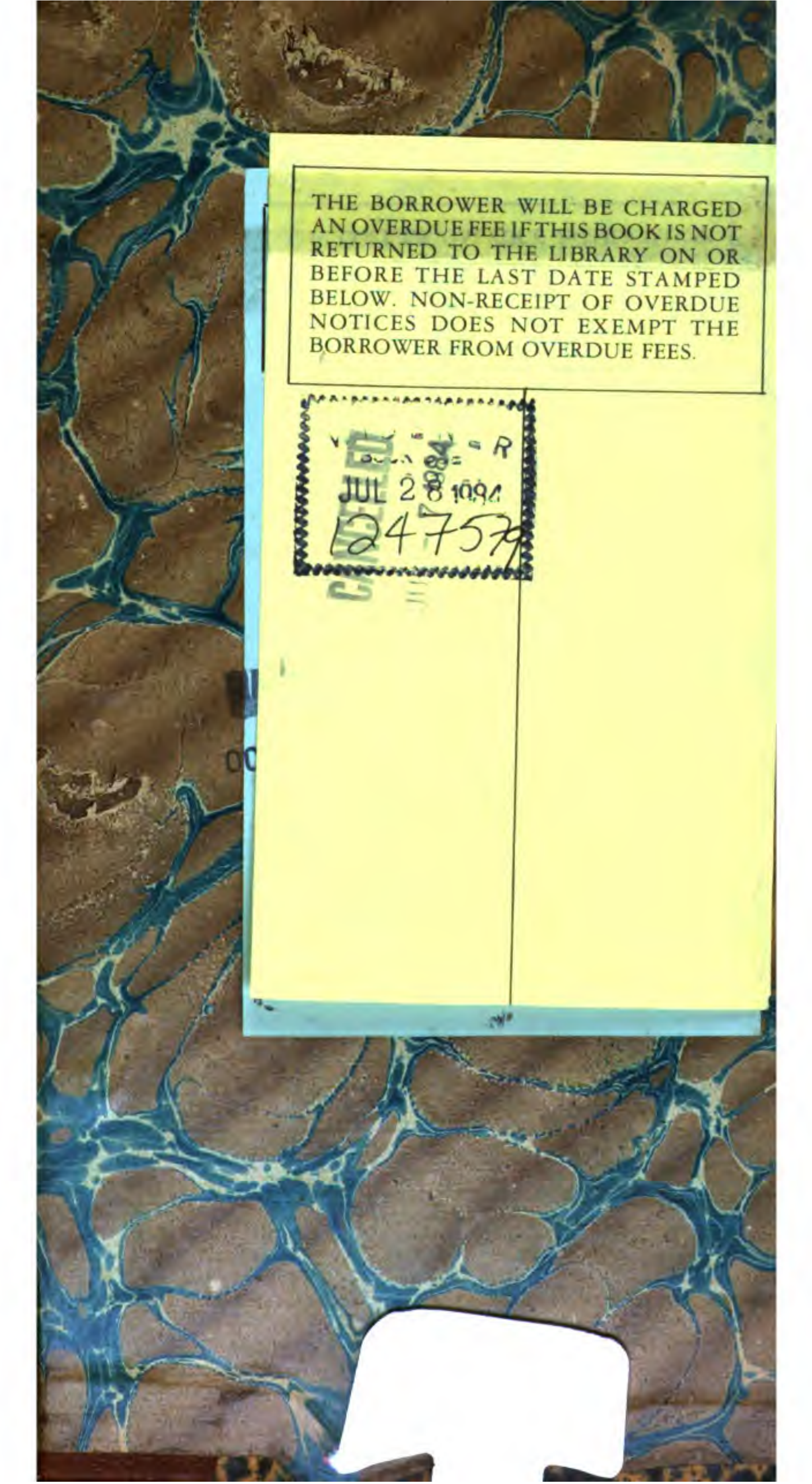
Ce dernier point est admis d'une manière unanime ; je suis donc d'autant plus surpris de voir discuter le point où il a franchi les Alpes, et croire souvent qu'il ait passé au mont Peninus, qui aurait tiré son nom de là. Cœlius dit qu'il a passé par le col de *Cremon;* l'un ou l'autre de ces cols l'aurait conduit, non pas

chez les Taurins, mais par les Salasses chez les gaulois *Libici*. Et il n'est pas vraisemblable que l'on pût alors passer en Gaule par là. Les régions voisines du Peninus étaient occupées par des peuples à moitié germains ; les Veragri, qui habitent là, ne se doutent certes pas que ces montagnes aient pris leur nom d'un passage des Carthaginois (si cela peut influencer quelqu'un). mais ils l'appellent Peninus, du nom d'un Dieu adoré sur le sommet.

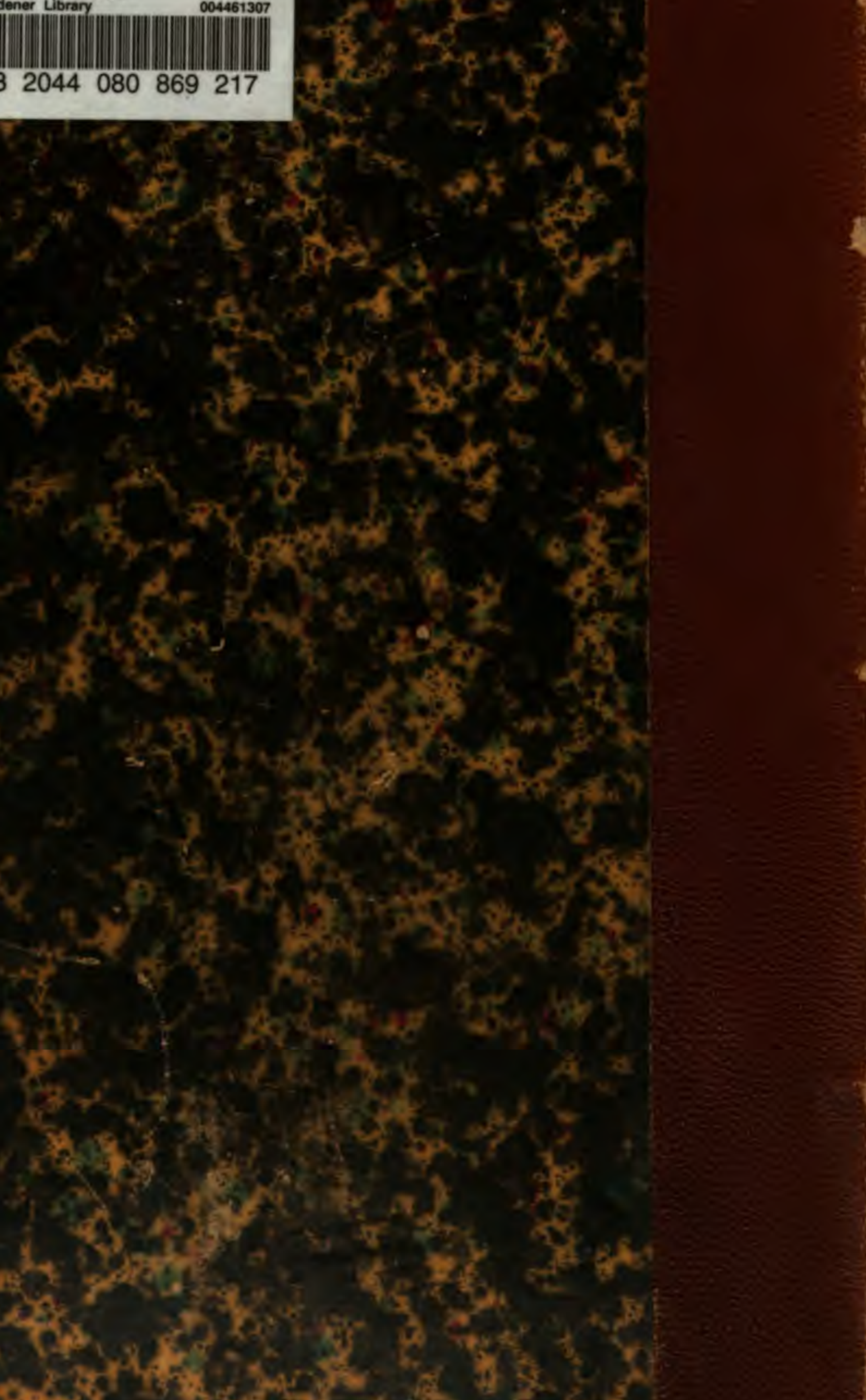


Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, 2, rue Christine.





THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
JUL 28 1994
124757



dener Library
004461307
3 2044 080 869 217